TRIOMPHE DE LA MORT

QUATRIÈME PARTIE (1)

LA VIE NOUVELLE

I

Sur l'Adriatique régnait la chaleur humide et pesante du vent d'est. Le ciel était voilé, nébuleux, blanc comme du lait. La mer avait perdu tout mouvement, toute matérialité, et se confondait avec les vapeurs diffuses des lointains : très pâle, sans respiration. Une voile blanche, une seule voile blanche — cette chose si rare dans l'Adriatique — se dressait là-bas près des îles de Diomède, immobile, indéfiniment prolongée par le miroir liquide, centre visible de ce monde inerte qui semblait s'évanouir.

Hippolyte, assise sur le parapet de la loggia, dans une attitude lasse, fixait sur la voile des yeux magnétisés par cette blancheur. Un peu penchée, dans un relâchement de toute sa personne, elle avait un air de stupeur et presque d'hébétude qui révélait l'éclipse momentanée de la vie interne. Et cette absence de force expressive accentuait ce qu'il y avait de commun et d'irrégulier dans ses traits, alourdissait le bas de son visage. La bouche même, cette bouche élastique et sinueuse dont le contact avait tant de fois communiqué à George une sorte de terreur instinctive et indéfinissable, la bouche paraissait maintenant dépouillée de son

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin, du 15 juin et du 1er juillet.

charme ensorceleur et réduite à l'aspect physique d'un vulgaire organe auquel le souvenir même des caresses s'associait comme celui d'un acte machinal et dépourvu de toute beauté.

George considérait d'un œil attentif et lucide la réalité crue de cette femme inconsciente à la vie de laquelle il avait, jusqu'alors mêlé si furieusement sa propre vie. Et il pensait : « En un instant, tout a pris fin. La flamme est éteinte. Je ne l'aime plus!... Comment cela s'est-il fait? » Il y avait en lui, non pas seulement l'aversion qui suit les plaisirs prolongés, mais un détachement plus profond, qui lui paraissait définitif et irrémédiable. « Comment peut-on aimer encore après avoir vu ce que je vois? » En lui survenait le phénomène ordinaire : avec les premières perceptions réelles, isolées et exagérées, il se composait par association un fantôme intérieur qui donnait à ses nerfs une impulsion beaucoup plus forte que l'objet présent. Désormais, ce qu'il voyait dans la personne d'Hippolyte avec une inconcevable intensité, c'était exclusivement l'être inférieur, privé de toute valeur spirituelle, simple instrument de plaisir et de luxure, instrument de ruine et de mort. — Et il avait horreur de son père! Mais, au fond, ne faisait-il pas, lui aussi, la même chose? — Et le souvenir de la concubine lui traversa l'esprit; il retrouva dans sa mémoire certains détails de l'horrible altercation survenue entre lui et cet homme odieux dans la maison de campagne, devant la fenêtre ouverte par où il avait entendu les cris des petits bâtards, devant cette grande table chargée de papiers sur laquelle il avait aperçu le disque de cristal avec la vignette obscène...

— Ah! mon Dieu, que le temps est lourd! — murmura Hippolyte en détachant les yeux de la voile blanche qui restait toujours immobile dans l'infini. — Ne te sens-tu point accablé?

Elle se leva, fit quelques pas traînans vers un large siège d'osier chargé de coussins, s'y abandonna comme morte de fatigue, avec un grand soupir, renversant la tête, fermant à demi ses yeux dont les cils courbés tremblotaient. Soudainement, elle était redevenue très belle. Sa beauté s'était rallumée à l'improviste comme un flambeau.

— Quand le mistral va-t-il venir? Regarde cette voile. Elle est toujours à la même place! C'est la première voile blanche depuis mon arrivée. Il me semble que je la rêve.

Comme George se taisait, elle reprit :

— En as-tu vu d'autres, toi?

— Non; pour moi aussi, c'est la première.

— D'où peut-elle venir?

— Du Gargan, sans doute.

— Et où va-t-elle?

— Peut-être à Ortone.

— Que porte-t-elle?

— Peut-être des oranges.

Elle se mit à rire; et son rire même, l'enveloppant comme d'une onde vive de fraîcheur, la transfigura de nouveau.

— Regarde, regarde! — s'écria-t-elle en se soulevant sur un coude et en indiquant l'horizon maritime où on aurait cru qu'un rideau venait de tomber. — Cinq autres voiles, là-bas, en file... Les vois-tu?

— Oui, oui, je les vois.

— Il y en a cinq?

— Oui, cinq.

— Encore, encore! Là-bas! Regarde! Une autre file... Comme il y en a!

Les voiles apparaissaient à la limite extrême de la mer, rouges comme de petites flammes, immobiles.

— Le vent change. Je sens que le vent change. Regarde là, comme l'eau se ride.

Une brise soudaine assaillit la chevelure des acacias, qui s'agitèrent en laissant tomber quelques fleurs pareilles à des papillons morts. Puis, avant que ces légères dépouilles eussent touché le sol, tout rentra dans le calme. Il y eut un intervalle de silence où l'on entendit la rumeur sourde de l'eau poussée contre la grève; et cette rumeur alla s'affaiblissant avec la fuite du flot le long du rivage, puis cessa.

— Tu as entendu?

Elle s'était levée, se penchait sur le parapet, tendait l'oreille, dans l'attitude du musicien qui accorde un instrument.

— Le voici qui revient! s'écria-t-elle encore, en indiquant du geste la crispation mobile de l'onde sur laquelle s'avançait le grain; et elle attendit, animée par l'impatience, prête à boire une pleine gorgée de vent.

Après quelques secondes, les acacias assaillis s'agitèrent en faisant pleuvoir d'autres fleurs. Et le souffle frais apporta jusque dans la loggia la senteur saline mêlée au parfum des grappes fanées. Un son argentin, d'une harmonie singulière, remplit de ses vibrations de timbales la concavité de la petite baie entre les deux promontoires.

— Tu entends? dit Hippolyte, d'une voix basse mais exultante, comme si cette musique lui eût été jusqu'à l'âme et qu'elle participât de tout son être aux vicissitudes des choses.

George suivait ses moindres actes, ses moindres gestes, ses

moindres mouvemens, ses moindres paroles, avec une telle intensité d'attention que tout le reste était pour lui comme s'il n'eût pas existé. L'image d'auparavant ne coïncidait plus avec l'apparence présente, bien qu'elle lui dominât encore l'esprit au point d'y maintenir la sensation profonde du détachement moral et d'empêcher qu'il ne replaçât cette femme dans son premier cadre, qu'il ne la remît dans son premier être, qu'il ne la réintégrât. Mais, de chacun de ces actes, de chacun de ces gestes, de chacun de ces mouvemens, de chacune de ces paroles émanait une puissance inéluctable. Toutes ces manifestations physiques semblaient composer une sorte de trame qui l'enveloppait et le retenait prisonnier. Entre cette femme et lui, il semblait que se fût formée comme une adhérence corporelle, une sorte de dépendance organique, une correspondance en vertu de laquelle le moindre geste provoquait chez lui une modification sensuelle involontaire, si bien que, désormais, il n'était plus capable de vivre et de sentir avec indépendance. Comment cette évidente affinité pouvait-elle donc se concilier avec la haine occulte qu'il venait de découvrir au fond de son cœur en ce moment même?

Hippolyte, par une curiosité irréfléchie, par un besoin instinctif de multiplier ses sensations et de se répandre dans le milieu ambiant, restait attentive au spectacle. Et justement la facilité qu'elle avait d'entrer en communion avec toutes les formes de la vie naturelle et de trouver un monde d'analogies entre les expressions humaines et les aspects des choses les plus diverses; cette sympathie rapide et diffuse qui l'attachait, non pas seulement aux objets avec lesquels elle avait un contact quotidien, mais encore aux objets étrangers; cette sorte de faculté imitatrice qui lui permettait souvent d'exprimer par un seul signe le caractère distinctif d'un être animé ou inanimé, de s'entretenir avec les animaux domestiques et d'en interpréter le langage, — toutes ces facultés mimiques concouraient justement à rendre plus visible en elle pour les yeux de George la prédominance de la vie inférieure.

— Qu'est-ce? dit-elle, étonnée, en percevant un grondement soudain, d'origine mystérieuse. Tu entends?

C'était comme un coup sourd, que d'autres coups suivirent avec une rapidité croissante, des coups si étranges qu'on ne pouvait pas discerner s'ils venaient de très près ou de très loin, à travers l'espace de plus en plus limpide.

— Tu entends?

— Il tonne peut-être là-bas.

— Oh ! non...

— Mais alors?

Ils regardaient autour d'eux, perplexes. D'instant en instant, la mer changeait de couleur à mesure que le ciel se débarrassait des brumes; çà et là elle se nuançait de ce vert indéfinissable du lin qui n'est pas mûr lorsque la lumière oblique du soleil passe à travers ses tiges diaphanes en un crépuscule d'avril.

— Oh! c'est la voile qui claque, la voile blanche, là-bas! s'écria Hippolyte, heureuse d'avoir été la première à découvrir le mystère. Regarde : elle va prendre le vent. La voici qui marche!

II

Elle avait, avec quelques intervalles d'indolence somnolente, un désir fou de sortir, de s'aventurer en plein soleil, de battre les plages et les campagnes voisines, d'explorer les sentiers inconnus. Elle stimulait son compagnon; elle l'entraînait parfois de force; parfois aussi elle se mettait seule en route, et il venait la rejoindre à l'improviste.

Ils montaient sur la colline par un petit chemin bordé de haies lourdes de fleurs violettes, au milieu desquelles s'épanouissaient les calices larges et délicats de certaines fleurs neigeuses à cinq pétales, embaumées. Au delà des haies, c'était un ondoiement d'épis inclinés sur leur tige, d'un vert jaunâtre, plus ou moins près de se convertir en or; et, par endroits, les blés étaient si hauts et si drus qu'ils escaladaient les haies, suggérant l'image d'une belle coupe qui déborde.

Rien n'échappait à l'œil vigilant d'Hippolyte. A toute minute elle se baissait pour détruire d'un souffle certaines sphères de duvet, fragiles au bout de très longs pédoncules grêles. A toute minute elle s'arrêtait pour observer de petites araignées qui grimpaient d'une fleur basse vers une haute branche par un fil invisible.

Sur la colline, dans un cirque étroit et ensoleillé, il y avait un petit champ de lin déjà sec. Les tiges jaunâtres portaient au sommet un globule d'or, et, de-ci, de-là, l'or semblait obscurci par une rouille ferrugineuse. Les plus hautes tiges avaient un balancement presque imperceptible. Et, à cause de cette légèreté extrême, l'ensemble donnait l'idée d'un ouvrage d'orfèvrerie.

— Vois, c'est du filigrane! dit Hippolyte.

Les genêts commençaient à défleurir. A certains pieds pendait une espèce de bave blanche en flocons; sur d'autres rampaient de grandes chenilles noires et orangées, moelleuses à la vue comme du velours. Hippolyte en prit une dont la toison déli-

cate était pointillée de vermillon, et elle la garda tranquillement sur la paume de sa main.

— C'est plus beau qu'une fleur, dit-elle.

George remarqua, et ce n'était pas la première fois, qu'elle manquait presque totalement de répugnance instinctive à l'égard des insectes, et qu'en général elle n'éprouvait point cette vive et invincible répulsion qu'il éprouvait lui-même pour une foule de choses réputées immondes.

— Jette-la vite, je t'en prie!

Elle se mit à rire et tendit la main, comme pour lui mettre la chenille sur le cou. Il poussa un cri et bondit en arrière, ce qui la fit rire plus fort.

— Oh! quel homme brave!

S'animant au jeu, elle s'élança à sa poursuite entre les troncs des petits chênes, par les sentes raides qui formaient une sorte de labyrinthe alpestre. Ses éclats de rire faisaient lever d'entre les pierres grises des bandes de moineaux sauvages.

— Arrête! arrête! Tu fais peur aux brebis.

En effet, un petit troupeau de brebis effrayées se débandait, entraînant à sa suite sur la pente rocheuse un paquet de guenilles bleuâtres.

— Arrête! je n'ai plus rien. Vois!

Et elle montrait au fuyard ses mains vides.

— Allons aider la Muette.

Et elle courut vers la femme en guenilles, qui faisait d'inutiles efforts pour retenir ses brebis attachées à de longues cordes d'osier tordu. Elle empoigna le faisceau des cordes et cala ses pieds contre une pierre pour avoir plus de résistance. Elle haletait, elle avait le visage empourpré; et, dans cette attitude violente, elle était très belle. Sa beauté s'allumait tout à coup comme un flambeau.

— Viens! viens donc, toi aussi! criait-elle à George en lui communiquant sa joie franche et enfantine.

Les brebis s'arrêtèrent dans les touffes de genêts. Elles étaient six, trois noires et trois blanches, et portaient un lien d'osier autour de leur cou laineux. La femme qui les faisait paître, décharnée, mal recouverte par ses haillons bleuâtres, gesticulait en poussant de sa bouche édentée un grognement incompréhensible. Ses petits yeux verdâtres, sans cils, pleins de chassie, de larmes et de sang, avaient un regard maléfique.

Lorsque Hippolyte lui tendit l'aumône, elle baisa les pièces de monnaie. Puis, lâchant les liens, elle s'ôta de la tête un haillon qui n'avait plus ni forme ni couleur, se pencha par terre; et,

lentement, avec une attention extrême, elle serra les pièces de monnaie sous des nœuds multipliés.

— Je suis lasse, dit Hippolyte. Asseyons-nous ici un instant.

Ils s'assirent. George s'aperçut alors que l'endroit était voisin du champ de genêts où, dans la matinée de mai, les cinq vierges avaient fait la récolte de fleurs pour joncher le chemin de la Belle Romaine. Déjà cette matinée lui semblait très loin, perdue dans un brouillard de rêve. Il dit :

— Vois-tu là-bas ces buissons qui n'ont presque plus de fleurs? Eh bien! c'est là que nous avons rempli les corbeilles pour fleurir ton chemin, lorsque tu es arrivée... Oh! quel jour! Te rappelles-tu?

Elle sourit, et, dans un élan de subite tendresse, elle lui prit une main et, la gardant pressée dans les siennes, elle appuya sa joue sur l'épaule de l'aimé, se plongea dans la douceur de ce souvenir, de cette solitude, de cette paix, de cette poésie.

De temps à autre un souffle traversait les cimes des chênes, et en bas, plus loin, dans le gris des oliviers, passait de temps à autre une onde claire d'argent. La Muette s'éloignait à petits pas derrière les brebis paissantes, et elle semblait laisser sur ses traces quelque chose de fantastique, comme un reflet des légendes où les fées maléfiques se transforment en crapauds au détour des sentiers.

— Maintenant n'es-tu pas heureux? murmura Hippolyte.

George pensait : « Déjà quinze jours, et rien en moi n'est changé. Toujours la même anxiété, la même inquiétude, le même mécontentement! Nous sommes à peine au début, et je prévois déjà la fin. Comment faire pour jouir de l'heure qui passe? » Certaines phrases d'une lettre d'Hippolyte lui revinrent à la mémoire : — « Oh, quand pourrai-je rester près de toi toutes les heures de la journée? Quand pourrai-je vivre de ta vie? Tu me verras *une autre femme*... Je te dirai toutes mes pensées, et tu me diras toutes les tiennes. Je serai ta maîtresse, ton amie, ta sœur; et, si tu m'en crois digne, je serai aussi ta conseillère... De moi, tu ne devras recevoir que douceur et repos... Ce sera une vie d'amour telle qu'on n'en a jamais vu... »

Il pensait : « Depuis quinze jours, toute notre vie se compose de petits incidens matériels pareils à ceux d'aujourd'hui. C'est vrai : j'ai déjà vu en elle *une autre femme!* Elle commence à changer, même d'aspect. Il est incroyable combien elle absorbe rapidement la santé. On dirait que chaque aspiration lui profite, que chaque fruit se convertit pour elle en sang, que la bonté de l'air la pénètre par tous les pores. Elle était faite pour cette exis-

tence d'oisiveté, de liberté, de jouissance physique, d'insouciance. Jusqu'à présent, il n'est pas sorti de sa bouche une seule parole grave qui ait révélé une préoccupation de l'âme. Ses intermittences de silence et d'immobilité ne proviennent que de fatigues musculaires, comme celle de maintenant. »

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

— A rien. Je suis heureux.

Après une pause, elle reprit:

— Allons-nous-en, veux-tu?

Ils se levèrent. Elle lui mit sur la bouche un baiser sonore. Elle était gaie, ne tenait pas en place. A chaque instant elle se détachait de lui pour descendre à la course une pente libre de rochers; et, quand elle voulait arrêter son élan, elle s'accrochait au tronc d'un jeune chêne qui gémissait et pliait sous le choc.

Elle cueillit une fleur violette et la suça.

— C'est du miel!

Elle en cueillit une autre et la porta aux lèvres de son amant.

— Goûte!

Et, aux mouvemens de sa bouche, il semblait qu'elle-même jouît de cette saveur pour la seconde fois.

— Avec toutes ces fleurs, avec toutes ces abeilles, il y a certainement une ruche par ici, ajouta-t-elle. Un de ces matins, pendant que tu dormiras encore, il faut que je vienne la chercher... je t'apporterai une gaufre.

Elle babilla longuement sur cette aventure qui souriait à sa fantaisie; et, dans ses paroles, passaient avec une vivacité de sensation réelle la fraîcheur du matin, le mystère du bois, l'impatience de la recherche, la joie de la découverte, la couleur blonde et la fragrance sauvage du miel.

Ils firent halte à mi-côte sur la lisière de la région boisée, séduits par la mélancolie qui montait de la mer.

La mer avait une coloration délicate, entre le bleu et le vert, qui tendait progressivement à se rapprocher du vert; mais le ciel, d'un azur de plomb au zénith et sillonné çà et là de nuages, était rosé dans sa courbe vers Ortone. Cet éclat se reflétait en lueurs pâlies à l'extrême ligne de l'eau et faisait penser à des roses effeuillées qui flotteraient. Sur le fond marin s'étageaient en degrés harmonieux, d'abord les deux vastes chênes à la sombre chevelure, et puis les oliviers clairs, et puis les figuiers au feuillage vivace et aux branches violettes. La lune, orangée, énorme, presque pleine, surgissait sur l'anneau de l'horizon, pareille à un globe de cristal qui laisserait transparaître un pays chimérique figuré en bas-relief sur un disque d'or massif.

On entendait des gazouillemens d'oiseaux, rapprochés et lointains. On entendit le mugissement d'un bœuf; puis, un bêlement; puis, la plainte d'un enfant. Il y eut une pause où toutes les voix se turent, et on n'entendit plus que cette seule plainte.

C'était une plainte, non pas violente et entrecoupée, mais grêle, continue, presque douce. Et elle fascinait l'âme, la détachait de tout le reste, l'arrachait à la séduction du crépuscule pour l'opprimer d'une angoisse vraie répondant à la souffrance de la créature inconnue, du petit être invisible.

— Tu entends ? dit Hippolyte dont la voix, altérée par la compassion, se fit involontairement plus basse. Je sais, moi, quel est l'enfant qui pleure.

— Tu le sais ? demanda George, à qui la voix et l'aspect de sa maîtresse avaient donné un étrange sursaut.

— Oui.

Elle avait encore l'oreille tendue vers ce gémissement lamentable qui maintenant semblait remplir toute la campagne. Elle reprit :

— C'est l'enfant que sucent les Goules.

Elle avait prononcé ces mots sans l'ombre d'un sourire, comme si elle-même eût été possédée par cette superstition.

— Il habite là-bas, dans cette masure. Candie me l'a dit.

Après une courte hésitation pendant laquelle tous deux écoutèrent la plainte et eurent la vision fantastique de l'enfant qui allait mourir, Hippolyte proposa :

— Veux-tu que nous allions le voir ? Ce n'est pas loin.

George restait perplexe : il craignait le spectacle affligeant, il craignait le contact des douleurs brutales.

— Veux-tu ? répéta Hippolyte, dont la curiosité devenait irrésistible. C'est là-bas, dans cette masure, sous ce pin. Je connais la route.

— Allons !

Elle allait droit devant elle, en hâtant le pas, à travers un champ en pente. Ils se taisaient tous deux; ils n'étaient tous deux attentifs qu'à cette plainte enfantine sur laquelle ils se guidaient. Et, à chaque pas, leur angoisse devenait plus poignante, à mesure que la plainte se faisait de plus en plus distincte et rendait mieux le caractère de la pauvre chair exsangue d'où l'arrachait la douleur.

Ils traversèrent un taillis d'orangers odorans, dont leurs pieds foulèrent les fleurs éparses sur le sol. Au seuil d'une chaumière voisine de celle qu'ils cherchaient, une femme de corpulence énorme se tenait assise, et, sur ce corps monstrueux, elle avait

une tête petite et ronde, des yeux doux, des dents pures, un sourire placide.

— Où vas-tu, madame? demanda cette femme sans se lever.

— Nous allons voir l'enfant que sucent les Goules.

— A quoi bon? Arrête-toi ici plutôt, et repose-toi. Des enfans, je n'en manque pas non plus. Regarde!

Trois ou quatre enfans nus, qui eux aussi avaient le ventre si gros qu'on les aurait crus hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, en portant à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main. Et la femme tenait dans les bras un cinquième enfant, tout couvert de croûtes brunâtres, au milieu desquelles s'ouvraient deux grands yeux purs et azurés, pareils à deux fleurs miraculeuses.

— Tu vois bien que je n'en manque pas non plus et que j'en ai un de malade. Arrête-toi un peu.

Elle souriait, sollicitant des yeux la générosité de l'étrangère. Et, avec une expression où l'on devinait le désir de dissuader la curieuse en lui faisant pressentir une vague menace de péril:

— A quoi bon t'en aller là-bas? répétait-elle. Regarde comme il est malade.

Et de nouveau elle montra l'enfant affligé, mais sans feindre la douleur, comme si elle eût simplement offert à la passante un objet de compassion plus voisin en échange d'un autre plus éloigné, comme si elle eût voulu dire: « Puisque tu as besoin d'être compatissante, sois compatissante pour celui qui est devant toi. »

George examinait avec une peine profonde ce pauvre visage maculé où les grands yeux purs et frais semblaient boire toute la lumière éparse dans cette soirée de juin.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Eh! seigneur, sait-on jamais? repartit la femme obèse, toujours avec la même placidité. Il a ce que Dieu veut.

Hippolyte lui fit l'aumône, et ils reprirent leur marche vers l'autre masure, emportant avec eux l'odeur nauséeuse qui émanait de cette porte pleine d'ombre.

Ils ne parlaient pas. Ils avaient un serrement au cœur, un dégoût à la bouche, une mollesse aux jambes. Ils entendaient la plainte grêle mêlée à d'autres voix, à d'autres bruits; et ils étaient stupéfaits d'avoir pu à distance percevoir cette seule plainte et si distinctement. Mais ce qui attirait leurs yeux, c'était le pin haut et droit dont le tronc robuste se dessinait en noir sur la clarté diffuse du crépuscule, soutenant une cime mélodieuse, toute pleine de moineaux.

A leur approche, un chuchotement courut parmi les femmes rassemblées autour de la victime.

— Voici les seigneurs, les étrangers de Candie !

— Venez, venez !

Et les femmes ouvrirent le cercle pour permettre aux arrivans d'aborder. L'une d'elles, une vieille à la peau rugueuse, au teint de terre aride, aux yeux sans regard, blanchâtres et comme vitrifiés au fond des orbites caves, dit en s'adressant à Hippolyte et en lui touchant le bras.

— Regarde, regarde, madame ! Les Goules la sucent, cette pauvre créature ! Regarde l'état où elles l'ont réduite ! Dieu protège tes enfans !

Sa voix était si sèche qu'elle paraissait artificielle et ressemblait aux sons articulés par un automate.

— Signe-toi, madame ! ajouta-t-elle encore.

Et l'avertissement parut lugubre dans cette bouche sans lèvres où la voix perdait son caractère humain et devenait une chose morte. Hippolyte fit le signe de la croix et regarda son compagnon.

Sur l'aire, devant la porte de la masure, les femmes faisaient cercle comme autour d'un spectacle, donnant de temps à autre quelque signe machinal de condoléance. Et le cercle se renouvelait sans cesse : les unes, déjà fatiguées de voir, s'en allaient ; d'autres arrivaient des maisons voisines. Et presque toutes, à l'aspect de cette mort lente, répétaient le même geste, redisaient le même mot.

L'enfant reposait dans un petit berceau de sapin brut, semblable à un petit cercueil sans couvercle. La pauvre créature, nue, chétive, décharnée, verdâtre, poussait une lamentation continue en agitant des bras et des jambes débiles qui n'avaient plus que la peau et les os, comme pour demander aide. Et la mère, assise au pied du berceau, toute repliée sur elle-même, la tête si basse qu'elle lui touchait presque les genoux, avait l'air de ne rien entendre. Il semblait qu'un poids terrible lui écrasât la nuque et l'empêchât de se redresser. Par instans, d'un geste machinal, elle posait sur le bord du berceau une main rude, calleuse, brûlée par le soleil ; et elle faisait le geste de bercer, sans changer d'attitude et sans rompre le silence. Alors les images saintes, les talismans et les reliques dont le sapin était presque entièrement recouvert ondulaient et tintaient, pendant une pause momentanée de la plainte.

— Liberata ! Liberata ! cria une des femmes en la secouant. Regarde, Liberata ! La dame est venue ; la dame est dans ta maison. Regarde !

La mère releva le front avec lenteur, regarda autour d'elle d'un air égaré; puis, elle fixa sur la visiteuse des yeux secs et mornes, au fond desquels il y avait moins de douleur lasse que de terreur inerte et sombre : la terreur du maléfice nocturne contre lequel ne prévalait aucun exorcisme, la terreur de ces êtres insatiables qui avaient maintenant la maison en leur pouvoir et qui ne l'abandonneraient peut-être qu'avec le dernier cadavre.

— Parle, parle! insista une des femmes en la secouant de nouveau par un bras. Parle! Dis à la dame de t'envoyer vers la Madone des Miracles.

Les autres entouraient Hippolyte avec des supplications.

— Oui, madame, fais-lui cette charité! Envoie-la vers la Madone! Envoie-la vers la Madone!

L'enfant pleurait plus fort. Sur la cime du grand pin, les moineaux faisaient un bruit agaçant. Un chien aboyait dans le voisinage, entre les troncs difformes des oliviers. La lune commençait à dessiner les ombres.

— Oui, balbutia Hippolyte, incapable de soutenir plus longtemps le regard fixe de la mère muette. Oui, oui, nous l'enverrons... demain...

— Non, pas demain; samedi, madame.

— Samedi, c'est la vigile.

— Fais-lui acheter un cierge.

— Un beau cierge!

— Un cierge de dix livres!

— Entends-tu, Liberata? Entends-tu?

— La dame t'enverra vers la Madone.

— La Madone te fait la grâce.

— Parle, parle!

— Elle est devenue muette, madame.

— Depuis trois jours elle ne parle plus.

Au milieu de ces criailleries confuses des femmes, l'enfant pleurait plus fort.

— Entends-tu comme il pleure?

— Toujours, madame, il pleure plus fort à la tombée de la nuit.

— Peut-être que déjà il en vient *une*...

— Peut-être que l'enfant *a vu*...

— Fais le signe de la croix, madame.

— La nuit va tomber.

— Entends-tu comme il pleure!

— On dirait que la cloche sonne.

— Non; d'ici, on n'entend rien.

— Silence !

— D'ici, on n'entend rien.

— Moi, j'entends.

— J'entends aussi.

— *Ave, Maria !*

Toutes se turent, firent le signe de la croix, s'inclinèrent. Il semblait que quelques ondes sonores arrivassent du bourg lointain, perceptibles à peine, mais la plainte de l'enfant troublait l'oreille aux écoutes. Encore une fois on n'entendit plus que cette plainte. La mère était tombée sur les genoux au pied du berceau, prosternée jusqu'à terre. Hippolyte, inclinée, priait avec ferveur.

— Regarde, là, sur le seuil de la porte, chuchota une des femmes à sa voisine.

George, vigilant et inquiet, tourna la tête. La porte était pleine d'ombre.

— Regarde, là, sur le seuil de la porte. Tu ne vois rien ?

— Oui, je vois... répondit l'autre, incertaine, un peu effarée.

— Qu'est-ce ? que voit-on ? demanda une troisième.

— Que voit-on ? demanda une quatrième.

— Que voit-on ?

Soudainement, la même curiosité et le même effroi les envahirent toutes. Elles regardèrent vers la porte. L'enfant pleurait. La mère se leva et se mit à fixer aussi des yeux dilatés sur cette porte que les ténèbres intérieures rendaient mystérieuse. Le chien aboyait au milieu des oliviers.

— Qu'est-ce ? dit George à haute voix, mais non sans faire quelque effort pour se défendre contre le trouble grandissant de son imagination. Que voyez-vous là ?

Aucune des femmes n'osa répondre. Toutes voyaient une forme vague luire dans l'ombre.

Alors il s'avança vers la porte. Lorsqu'il franchit le seuil, une chaleur de four et une puanteur répugnante lui coupèrent la respiration. Il se retourna, sortit.

— C'est une faux, dit-il.

En effet, c'était une faux pendue contre la muraille.

— Ah ! une faux...

Et les voix recommencèrent :

— Liberata ! Liberata !

— Mais es-tu folle ?

— Elle est folle.

— Voici la nuit. Nous nous en allons.

— Il ne pleure plus.

— Pauvre créature ! Dort-il ?

— Il ne pleure plus.

— Maintenant, rentre le berceau ; la soirée est humide. Nous t'aiderons, Liberata.

— Pauvre créature ! Dort-il ?

— On dirait un petit mort. Il ne bouge plus.

— Rentre donc le berceau. Nous entends-tu, Liberata ?

— Elle est folle.

— Où est la lampe ? Joseph va revenir. Tu n'as pas de lampe ? Joseph va revenir...

— Elle est folle. Elle ne parle plus.

— Nous nous en allons. Sainte nuit !

— Pauvre chair tourmentée ! Dort-il ?

— Il dort, il dort... Il ne souffre plus.

— O Seigneur Jésus, sauve-le !

— Protège-nous, Seigneur !

— Adieu, adieu ! Sainte nuit !

— Sainte nuit !

— Sainte nuit !

III

Le chien continuait d'aboyer dans l'olivaie, tandis que George et Hippolyte revenaient par le sentier vers la maison de Candie. Lorsque l'animal reconnut les hôtes, il se tut et vint à leur rencontre en gambadant.

— Tiens, c'est Giardino ! s'écria Hippolyte ; et elle se baissa pour caresser la pauvre bête, qu'elle avait déjà prise en amitié. Il nous appelait. L'heure avance...

La lune montait dans le silence du ciel, lente, précédée par une onde lumineuse qui baignait graduellement l'azur. Toutes les voix de la campagne s'apaisaient sous cette clarté pacifique. Et la cessation imprévue du bruit semblait extraordinaire et presque surnaturelle à George, qu'une épouvante inexplicable tenait en éveil.

— Arrête un peu, dit-il en retenant Hippolyte.

Et il tendit l'oreille.

— Qu'écoutes-tu ?

— Il me semblait...

Et ils regardèrent tous deux en arrière, du côté de l'aire, que les oliviers masquaient à la vue. Mais on n'entendait que le rythme égal et berceur de la mer dans la courbe du petit golfe. Sur leurs têtes un grillon raya l'air de son vol, avec un grincement pareil à celui du diamant sur une lame de verre.

— Ne crois-tu point que l'enfant est mort? — demanda George sans dissimuler son émotion. — Il ne pleurait plus.

— C'est vrai! dit Hippolyte. Et tu crois qu'il est mort?

George ne répondit pas. Ils se remirent en marche sous l'olivaie argentée.

— As-tu bien regardé la mère? demanda-t-il encore après un silence, obsédé intérieurement par la sombre image.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Et cette vieille qui t'a touché le coude... Quelle voix! quels yeux!

Ses paroles laissaient paraître l'étrange épouvante qui le dominait, comme s'il eût reçu du spectacle réel une effroyable révélation, comme si la vie se fût manifestée à l'improviste sous un aspect mystérieux et farouche, en le meurtrissant et en le marquant d'un signe indélébile.

— Tu sais? quand je suis entré dans la maison, il y avait derrière la porte, par terre, un cadavre de bête... qui devait être à moitié pourri... L'odeur empêchait de respirer...

— Que dis-tu là?

— C'était un chien ou un chat. Je n'ai pas distingué... On voyait mal à l'intérieur.

— Tu es sûr?

— Oui, oui. Sans aucun doute, il y avait une bête morte... L'odeur...

Sous la sensation renaissante, un frisson de dégoût l'envahit.

— Mais pourquoi? dit Hippolyte, qui se sentait gagner par la contagion de l'effroi et du dégoût.

— Est-ce qu'on peut savoir?

Le chien poussa un aboiement pour avertir. Ils arrivaient. Candie les attendait, et la table était déjà servie sous le chêne.

— Comme tu rentres tard, madame! s'écria l'hôtesse prévenante, avec un sourire. D'où viens-tu? Que me donneras-tu, si je devine?... Eh bien! tu as été voir l'enfant de Liberata Manuella... Jésus nous garde du Malin!

Ensuite, pendant que les amans étaient à table, elle s'approcha en curieuse, pour parler, pour questionner.

— Tu l'as vu, madame? Il ne se remet pas, il ne guérit pas. Pourtant, le père et la mère ont tout fait pour le sauver.

Que n'avaient-ils pas fait! Candie raconta tous les moyens tentés, tous les exorcismes. Le prêtre était venu, et, après avoir recouvert la tête de l'enfant avec un pan de son étole, il avait prononcé les versets de l'Évangile. La mère avait suspendu au lin-

teau de la porte la croix de cire bénite le jour de l'Ascension; elle avait aspergé d'eau sainte les gonds des impostes et récité à haute voix le *Credo*, trois fois de suite; elle avait mis une poignée de sel dans un linge, qu'ensuite elle avait noué et suspendu au cou de son fils mourant. Le père *avait passé les sept nuits:* sept nuits consécutives, il avait veillé dans les ténèbres, devant une lanterne allumée et recouverte d'une marmite, attentif au moindre bruit, prêt à assaillir et à frapper la Goule. Un seul coup d'épingle aurait suffi pour la rendre visible aux yeux humains. Mais les sept veillées s'étaient écoulées sans succès! L'enfant maigrissait et se consumait d'heure en heure, irrémédiablement. Enfin, sur le conseil d'une sorcière, le père, désespéré, avait tué un chien et en avait mis le cadavre derrière l'huis. De cette façon, la Goule ne pourrait plus entrer avant d'avoir compté tous les poils de la bête morte...

— Entends-tu? dit George à Hippolyte.

Ils ne mangeaient plus ni l'un ni l'autre, troublés, le cœur serré de pitié, pris de terreur à l'apparition subite de ces images d'une vie obscure et atroce qui environnait les loisirs de leur inutile amour.

— Jésus nous garde du Malin! répéta Candie en touchant dévotement avec la paume de sa main ouverte le sein qui portait le fruit vivant. Dieu préserve tes enfans, madame!

Puis elle ajouta :

— Tu ne manges pas, ce soir. Tu n'as pas d'appétit. Cette âme innocente t'afflige le cœur. Et ton époux non plus ne mange pas. Regarde!

Hippolyte dit :

— En meurt-il beaucoup... comme cela?

— Oh! reprit Candie, le pays est mauvais. L'engeance maudite y pullule. On n'est jamais en sûreté. Jésus nous garde du Malin!

Elle répéta la conjuration, puis ajouta en montrant un plat sur la table :

— Vois-tu ces poissons? Ils viennent du Trabocco; ils ont été apportés par Turchin...

Et elle baissa la voix.

— Veux-tu savoir? Depuis bientôt un an, Turchin avec toute sa famille est sous un maléfice dont il n'a pas pu se délivrer encore.

— Qui est Turchin? demanda George, suspendu aux lèvres de la femme, fasciné par le mystère de ces choses. C'est l'homme du Trabocco?

Et il se rappela ce visage terreux, presque sans menton, à peine plus gros que le poing, avec la saillie d'un nez long et pointu comme le museau d'un brochet entre deux petits yeux étincelans.

— Oui, seigneur. Regarde là-bas. Si tu as bonne vue, tu peux l'apercevoir. Cette nuit, il pêche au clair de lune.

Et Candie indiqua sur les récifs noirâtres la grande machine à pêcher, cet assemblage de troncs sans écorce, de planches et de câbles dont les blancheurs étranges ressemblaient au squelette colossal de quelque amphibie antédiluvien. Dans l'air calme, on entendait grincer le cabestan. Comme la marée était basse et que les roches découvraient, le parfum des algues montait sur la plage en vainqueur, plus fort et plus frais que tous les effluves de la colline féconde.

Hippolyte aspirait l'odeur enivrante, déjà conquise tout entière par cette sensation intense qui lui faisait palpiter les narines et fermer à demi les paupières. Elle murmura :

— Oh! quelles délices! Tu ne sens pas, George?

Il donnait toute son attention aux paroles de Candie, et se représentait ce drame muet suspendu sur la mer. Aux fantômes évoqués par cette femme naïve dans la nuit sereine, son âme, encline au mystère et naturellement superstitieuse, prêtait une vie et une horreur tragique sans limites. Il venait d'avoir pour la première fois la vision vaste et confuse de cette race ignorée de lui, de toute cette chair misérable, pleine d'instincts animaux et de douleurs bestiales, courbée et suant sur la glèbe, ou terrée au fond des masures sous la menace perpétuelle d'obscures puissances. Parmi la douce richesse de la terre qu'il avait élue pour théâtre de son amour, il découvrait une violente agitation humaine; et c'était comme s'il eût découvert un grouillement d'insectes dans les masses d'une magnifique chevelure imprégnée d'aromes. Il éprouvait le même frisson déjà ressenti d'autres fois au contact et à l'aspect de la vie brutalement révélée : — naguère, à l'aspect de ses proches, de son père, de son frère, de la pauvre bigote goulue. Tout à coup, il cessait de se sentir seul avec sa maîtresse, parmi les bénignes créatures végétales sous l'écorce desquelles il avait un jour cru surprendre une pensée. Il se sentait au contraire environné et comme pressé par une foule inconnue qui, portant en soi la même vitalité qu'ont les troncs d'arbre, aveugle, tenace et irréductible, tenait à lui par le lien commun de l'espèce et pouvait lui communiquer immédiatement sa souffrance par un regard, par un geste, par un soupir, par un sanglot, par un gémissement, par un cri.

— Oh! le pays est mauvais! répétait Candie en branlant la tête. Mais le Messie des Chapelles va venir purifier la terre (1)...

— Le Messie?

— Père! — cria Candie du côté de la maison, — quand le Messie doit-il venir?

Le vieux parut sur le seuil :

— Un de ces jours, répondit-il.

Et, se tournant vers les plages en demi-lune qui se perdaient vers Ortone, il signifia d'un geste vague le mystère de ce libérateur nouveau en qui le peuple des campagnes avait mis son espérance et sa foi.

— Un de ces jours. Bientôt.

Et le vieux, qui désirait parler, s'approcha de la table, regarda son hôte avec un sourire incertain, demanda :

— Tu ne sais pas qui c'est?

— C'est peut-être Simplice, dit George, en la mémoire de qui se réveillait le souvenir lointain et indistinct de ce Simplice de Sulmone qui tombait en extase les regards fixés sur le soleil.

— Non, seigneur. *Sembri* est mort. Le nouveau Messie, c'est Oreste des Chapelles.

Et le vieux borgne, dans un langage chaud et coloré de vives images, raconta la nouvelle légende telle qu'elle s'était façonnée dans la créance des populations champêtres.

Oreste, étant frère capucin, avait connu Simplice à Sulmone et avait appris de lui à lire les choses futures sur la face du soleil naissant. Puis il s'était mis à courir le monde : il était venu à Rome et avait parlé avec le Pape; dans un autre pays, il avait parlé avec le Roi. De retour aux Chapelles, sa patrie, il avait passé sept ans dans le cimetière en compagnie de squelettes, portant un cilice, se flagellant jour et nuit avec la discipline. Il avait prêché à l'Église-mère et il avait arraché des larmes et des cris aux pécheurs. Ensuite il était reparti en pèlerinage pour tous les sanctuaires; il était resté trente jours sur la montagne d'Ancône; il était resté douze jours sur le mont Saint-Bernard; il avait gravi les plus hautes cimes, tête nue sous la neige. Revenu encore aux Chapelles, il avait recommencé à prêcher dans son église. Mais, peu après, persécuté et chassé par ses ennemis, il s'était réfugié dans l'île de Corse; et là il s'était fait apôtre, avec le dessein de parcourir l'Italie entière et d'écrire avec son sang sur la porte de

(1) Tout l'épisode du Messie des Chapelles est historique. Oreste de Amicis, né en 1824 aux Chapelles, joua précisément le rôle que lui assigne ici le romancier; il mourut en 1889. M. Antonio de Nino a recueilli et publié de curieux documens sur ce personnage.

chaque ville le nom de la Vierge. Comme apôtre, il était rentré dans sa patrie, annonçant qu'il avait vu une étoile au milieu d'un fourré d'arbres et qu'il en avait reçu le Verbe. Et enfin, par inspiration du Père Éternel, il avait pris le grand nom de Nouveau Messie.

Maintenant il pérégrinait dans les campagnes, vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau bleu, avec les cheveux longs sur les épaules et la barbe à la nazaréenne. Les apôtres le suivaient : des hommes qui avaient abandonné la pioche et la charrue pour se vouer au triomphe de la foi nouvelle. Chez Pantaléon Donadio revivait l'esprit de saint Mathieu; chez Antoine Secamiglio revivait l'esprit de saint Pierre; chez Joseph Scurti, celui de Maximin; chez Maria-Clara, celui de sainte Élisabeth. Et Vincent de Giambattista représentait saint Michel archange, était le messager du Messie.

Tous ces hommes avaient labouré la terre, fauché le blé, taillé la vigne, pressuré l'olive; ils avaient conduit le bétail aux foires et disputé sur le prix; ils avaient conduit la femme à l'autel, et procréé des enfans, et vu ces enfans grandir, fleurir, mourir; en somme, ils avaient vécu la vie commune des gens de la campagne parmi leurs égaux. Et maintenant ils passaient, sectateurs du Messie, considérés comme des personnages divins par les mêmes gens avec qui, la semaine précédente, ils étaient entrés en litige pour la mesure du froment. Ils passaient transfigurés, participant de la divinité d'Oreste, investis de sa grâce. Soit aux champs, soit à la maison, ils avaient ouï *une voix*, ils avaient senti les esprits purs entrer dans leur chair pécheresse, à l'improviste. L'esprit de saint Jean était en Joseph Coppa; celui de saint Zacharie en Pascal Basilico. Les femmes aussi recevaient le signe. Une femme de Senegallia, mariée à un certain Augustinone, tailleur des Chapelles, avait voulu, pour démontrer au Messie l'ardeur de sa foi, renouveler le sacrifice d'Abraham en mettant le feu à une paillasse où étaient couchés ses enfans. D'autres femmes avaient donné d'autres preuves.

Et maintenant l'élu pérégrinait dans les campagnes avec son escorte d'apôtres et de Maries. Des lieux les plus lointains de la côte et de la montagne les multitudes accouraient sur son passage. A l'aube, lorsqu'il paraissait sur la porte de la maison où il avait logé, il voyait toujours une grande foule qui l'attendait à genoux. Droit sur le seuil, il répandait le Verbe, recevait les confessions, administrait la communion avec les morceaux d'un pain. Pour sa nourriture, il préférait des œufs apprêtés avec des fleurs de sureau ou avec des pointes d'asperges sauvages; il mangeait

aussi une mixture de miel, de noix et d'amandes qu'il appelait *manne*, pour rappeler la manne du désert.

Ses miracles ne se comptaient plus. Par la simple vertu du pouce, de l'index et du médius élevés en l'air, il délivrait les possédés, guérissait les infirmes, ressuscitait les morts. Si quelqu'un allait le consulter, il ne lui laissait pas seulement ouvrir la bouche et lui disait aussitôt les noms de tous ses parens, lui exposait les affaires de sa famille, lui révélait les secrets les plus obscurs. Il donnait encore des nouvelles sur les âmes des défunts; il indiquait les endroits où il y avait des trésors cachés; avec certains scapulaires en forme de triangle, il chassait des cœurs les mélancolies.

— Jésus est revenu sur terre, conclut Colas de Sciampagne avec une voix chaude de foi intime. Il passera aussi de notre côté. N'as-tu pas vu comme les blés sont hauts? N'as-tu pas vu comme les oliviers fleurissent? N'as-tu pas vu comme la vigne est chargée de raisin?

Respectueux des croyances du vieillard, George demanda gravement :

— Où est-il à cette heure?

— A la Piomba, répondit le vieux.

Et il indiqua les plages reculées par delà Ortone, d'un geste qui éveilla dans l'esprit de son hôte la vision de ce coin de la province de Teramo baigné par la mer : une vision presque mystique de terres fertiles arrosées par de petites rivières sinueuses où, sous le tremblotement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie.

Après un intervalle de silence, Colas reprit :

— A la Piomba, il lui a suffi d'un mot pour arrêter le train sur la voie ferrée! Mon fils l'a vu. N'est-ce pas, Candie, que Vito nous l'a raconté?

Candie acquiesça; elle rapporta les détails du prodige advenu. Le Messie, couvert de sa tunique rouge, était allé à la rencontre du train, cheminant entre les deux rails avec tranquillité!

En parlant, le vieillard et elle dirigeaient à tout moment leurs regards et leurs gestes vers la région lointaine, comme si la personne sacrée de l'arrivant eût été déjà visible pour eux.

— Écoute! interrompit Hippolyte en tirant par le bras George qui s'absorbait dans un spectacle intérieur de plus en plus vaste et distinct. Tu n'entends pas?

Elle se leva, traversa la cour, alla près du parapet sous les acacias. Il la suivit. Ils écoutèrent.

— C'est une procession qui va en pèlerinage à la madone de Casalbordino, dit Candie.

Dans la paix du clair de lune, un chant religieux dilatait son rythme lent et monotone, avec une alternance de voix masculines et de voix féminines à intervalles égaux. L'un des demi-chœurs chantait une strophe sur un ton grave ; l'autre demi-chœur chantait un refrain sur un ton plus haut, en prolongeant indéfiniment la cadence. Et c'était comme l'approche d'un flot qui s'élèverait et s'abaisserait sans interruption.

Elle s'approchait d'un pas rapide qui faisait contraste avec la lenteur du rythme. Déjà les premiers pèlerins apparaissaient au détour du sentier, près du pont du Trabocco.

— Les voici ! — s'exclama Hippolyte, émue par la nouveauté de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait. — Les voici ! Comme ils sont nombreux !

Ils avançaient en masse compacte. Et l'opposition de mesure entre leur marche et leur chant était si étrange qu'elle leur donnait une apparence presque fantastique. Il semblait qu'une force surnaturelle les poussât, inconsciens, vers le but, tandis que les mots sortis de leurs bouches restaient suspendus dans l'air lumineux et continuaient d'onduler après leur passage.

Vive Marie !
Vive Marie !

Ils passèrent avec un piétinement lourd, avec une âcre odeur de troupeau, si serrés les uns contre les autres que rien n'émergeait de cette masse, excepté les hauts bâtons en forme de croix. Les hommes marchaient devant ; les femmes suivaient, plus nombreuses, avec des scintillemens d'orfèvreries sous leurs bandelettes blanches.

Vive Marie !
Vive son créateur !

De près, à chaque reprise, leur chant avait la véhémence d'un cri ; puis il diminuait de vigueur, révélant une lassitude vaincue par un effort soutenu et unanime, dont l'initiative dans les deux demi-chœurs venait presque toujours d'une voix unique plus puissante. Et cette voix ne dominait pas seulement les autres lorsqu'elle entonnait, mais souvent, au milieu de l'onde musicale, elle se maintenait haute et reconnaissable pendant toute la durée de la strophe ou du refrain, dénotant une foi plus impérieuse, une âme singulière et dominatrice parmi cette foule indistincte.

George la remarqua et, très attentif, la suivit dans la dégradation de l'éloignement tant que son oreille put la reconnaître. Et cela fit grandir en lui un sentiment extraordinaire de la puis-

sance mystique qui tenait aux racines de la grande race indigène d'où lui-même était sorti.

La procession disparut dans la courbe de la côte, puis reparut au sommet du promontoire, dans la clarté, puis disparut de nouveau. Et le chant, à travers le lointain nocturne, se voila, s'adoucit, se fit si léger que la modulation lente et uniforme de la mer calme l'éteignait presque...

IV

Maintenant, ce n'était plus Hippolyte qui proposait les longues excursions, les longues explorations. Condamné « à attendre toujours la vie », il croyait aller au-devant d'elle, la trouver et la cueillir dans les réalités sensibles. Il cherchait maintenant avec une curiosité factice des choses à peine capables de remuer effectivement la superficie de l'âme, mais non pas de la pénétrer et de l'agiter dans sa substance. Il s'efforçait de découvrir entre son âme et certains objets des rapports qui n'existaient pas; il s'efforçait de secouer l'indifférence qui était au fond de lui-même, cette indifférence inerte qui l'avait si longtemps rendu étranger à toute agitation extérieure. Recueillant tout ce qu'il possédait de facultés perspicaces, il s'efforçait de retrouver quelque vivante ressemblance entre son être propre et la nature environnante, afin de se réconcilier filialement avec cette nature et de lui vouer une fidélité éternelle.

Mais elle ne se réveilla point en lui, cette émotion extraordinaire qui l'avait plusieurs fois exalté et émerveillé aux tout premiers jours de sa demeure dans l'Ermitage, avant l'arrivée de l'aimée. Il ne put faire revivre ni l'ivresse panique de la première journée, lorsqu'il avait cru sentir véritablement le soleil dans son cœur; ni le charme mélancolique de la première promenade solitaire; ni la joie imprévue et divine qu'en ce matin de mai lui avaient communiquée le chant de Favette et le parfum des genêts rafraîchis par la rosée. Sur la terre et sur la mer, les hommes jetaient une ombre tragique. La pauvreté, la maladie, la démence, la terreur et la mort s'embusquaient ou s'étalaient en tous lieux sur son passage. Un vent de fanatisme enflammé courait d'un bout à l'autre du pays. De jour et de nuit, de près et de loin, les hymnes religieux résonnaient, monotones et interminables. Le Messie était attendu, et les pavots dans les blés évoquaient l'image de sa tunique rouge.

Autour de lui, la foi consacrait toutes les formes végétales. La légende chrétienne s'enroulait aux troncs d'arbres, fleurissait

parmi les rameaux. — Dans la robe de la Madone fugitive et poursuivie par les Pharisiens, l'Enfant-Jésus se changeait en froment qui déborde. Caché dans la huche, il faisait lever la pâte du pain et la rendait inépuisable. Sur les lupins secs et épineux qui avaient blessé les doux pieds de la Vierge, une malédiction pesait; mais le lin était béni, parce que ses houles avaient ébloui les Pharisiens. Béni aussi l'olivier, pour avoir donné asile à la Sainte Famille dans son tronc ouvert en forme de cabane et pour l'avoir éclairée de son huile pure! béni le genévrier, pour avoir tenu l'Enfant enfermé dans ses touffes! et béni le houx, pour le même service courtois! et béni le laurier, parce qu'il pousse sur le sol arrosé par l'eau où a été lavé le Fils de Dieu.

Comment échapper à la fascination du mystère qui, se répandant sur toutes les choses créées, les transfigurait en signes et en emblèmes d'une autre vie?

Sentant ces suggestions provoquer en lui le soulèvement confus de toutes ses tendances mystiques, George pensait : « Oh! si je possédais la vraie foi, cette foi qui permettait à sainte Thérèse de voir Dieu *réellement* dans l'hostie! » Et ce n'était pas un désir vague et momentané; c'était une profonde et fervente aspiration de toute son âme; et c'était aussi une extraordinaire angoisse qui bouleversait tous les élémens de sa substance; car il croyait se trouver devant le secret de son malheur et de sa faiblesse. Comme Démétrius Aurispa, George était un ascétique sans Dieu. Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Démétrius était son père véritable. Par une surprenante coïncidence de noms, cette paternité spirituelle semblait consacrée par la légende inscrite autour du merveilleux ostensoir donné par les ancêtres et conservé à Guardiagrele dans le trésor de la cathédrale.

✠ EGO DEMETRIUS AURISPA ET UNICUS GEORGIUS FILIUS MEUS DONAMUS ISTUD TABERNACULUM ECCLESIAE S. M. DE GUARDIA, QUOD FACTUM EST PER MANUS ABBATIS JOANNIS CASTORII DE GUARDIA, ARCHIPRESBYTERI, AD USUM EUCHARISTIAE.

✠ NICOLAUS ANDREÆ DE GUARDIA ME FECIT. A. D. MCCCCXIII.

Tous deux en effet, êtres d'intelligence et de sentiment, portaient l'hérédité mystique de la maison Aurispa; tous deux avaient l'âme religieuse, inclinée au mystère, apte à vivre dans une forêt de symboles ou dans un ciel de pures abstractions; tous deux aimaient les cérémonies de l'église latine, la musique sacrée, le

parfum de l'encens, toutes les sensualités du culte, les plus violentes et les plus délicates. Mais ils avaient perdu la foi. Ils s'agenouillaient devant un autel déserté par Dieu. Leur misère provenait donc d'un besoin métaphysique que le doute implacable empêchait de s'étendre, de se satisfaire, de se reposer dans le giron divin. Comme ils n'étaient pas conformés de telle sorte qu'ils pussent accepter et soutenir la lutte pour l'existence vulgaire, ils avaient compris la nécessité de la reclusion. Mais comment l'homme exilé de la vie pourrait-il se tenir dans une cellule où manque le signe de l'Éternel? La solitude est l'épreuve suprême de l'humilité ou de la souveraineté d'une âme; car on ne la supporte qu'à condition d'avoir complètement renoncé à Dieu ou à condition d'avoir l'âme assez puissante pour servir d'inébranlable assise à un monde.

Tout à coup, l'un des deux, sentant peut-être que la violence de sa peine commençait à excéder la résistance de ses organes, avait voulu se transformer par la mort en un être plus haut; et il s'était élancé dans le mystère, d'où il contemplait le survivant avec des yeux immarcessibles. *Ego Demetrius Aurispa et unicus Georgius filius meus...*

Or le survivant comprenait, dans les momens de lucidité, qu'il ne pourrait d'aucune manière réaliser le type de la vie exubérante, l'idéal « dionysiaque » entrevu dans un éclair sous le grand chêne, lorsqu'il avait savouré le pain nouveau rompu par la femme jeune et joyeuse. Il comprenait que ses facultés intellectuelles et morales, trop disproportionnées, ne réussiraient jamais à trouver leur équilibre et leur règle. Il comprenait enfin que, au lieu de s'efforcer à se reconquérir pour soi, il devait renoncer à lui-même; et que deux voies seulement pouvaient l'y conduire : ou suivre l'exemple de Démétrius, ou se donner au ciel.

La seconde voie le séduisait. En la considérant, il faisait abstraction des circonstances défavorables et des obstacles immédiats, par un effet de son irrésistible besoin de construire complètement toutes ses illusions et de les habiter pendant quelques heures. — Sur cette terre natale ne se sentait-il pas enveloppé par l'ardeur de la foi plus encore que par l'embrasement du soleil? N'avait-il pas dans les veines le plus pur sang chrétien? L'idéal ascétique ne circulait-il pas dans les rameaux de sa race, depuis le noble donateur Démétrius, jusqu'à la pitoyable créature qui s'appelait Joconde? Était-il donc impossible que cet idéal se régénérât en lui, s'élevât jusqu'aux suprêmes hauteurs, atteignît la cime de l'extase humaine en Dieu? Chez lui, tout était prêt pour magnifier l'événement. Il possédait toutes les qualités de l'ascète :

l'esprit contemplatif, le goût des symboles et des allégories, la faculté d'abstraire, une sensibilité extrême aux suggestions visuelles et auditives, une tendance organique aux images dominantes et aux hallucinations. Il ne lui manquait qu'une chose, une grande chose, mais qui peut-être n'était pas morte en lui, et qui sommeillait seulement : la foi, l'antique foi du donateur, l'antique foi de sa race, cette foi qui descendait de sa montagne et chantait les laudes sur le rivage de sa mer.

Comment la réveiller? comment la ressusciter? Nul artifice ne serait efficace. Il fallait qu'il attendît l'étincelle soudaine, le choc imprévu. Il fallait peut-être que, comme les sectateurs d'Oreste, il vît l'éclair et entendît la parole au milieu d'un champ, au détour d'un sentier.

Et, de nouveau, il évoqua la figure d'Oreste vêtu de la tunique rouge, s'avançant le long de la petite rivière sinueuse où, sous le tremblotement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie. Il imagina une rencontre, un colloque avec le Messie. — C'était à midi, sur la côte, à proximité d'un champ de froment. Oreste parlait comme un homme simple et humble, en souriant avec une candeur virginale ; et ses dents étaient aussi pures que le jasmin. Dans le grand silence de la mer, le murmure continu des rochers au pied du promontoire imitait les accords lointains d'un orgue. Mais, derrière sa douce personne, dans l'or de la moisson mûre, les pavots, violens symboles du désir, flamboyaient...

« Le désir! pensa George, rappelé ainsi à sa maîtresse et à la tristesse corporelle de son amour. Qui tuera le désir? » Les admonitions de l'*Ecclésiastique* lui revinrent à la mémoire. *Non des mulieri potestatem animæ tuæ... A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur... A carnibus tuis abscinde illam...* Il vit, dans l'aube sacrée des âges, en un jardin délicieux, le premier homme solitaire et triste qui attirait la première compagne, et il vit cette compagne devenir le fléau du monde, répandre partout la douleur et la mort. Mais la volupté envisagée comme un péché lui parut plus fière, plus troublante ; il lui sembla qu'aucune autre ivresse n'égalait en intensité l'ivresse frénétique des embrassemens auxquels se livraient les martyrs de l'Église primitive dans les prisons, en attendant le supplice. Il évoqua des images de femmes qui, folles de terreur et d'amour, offraient aux baisers leur visage inondé de pleurs silencieux.

En aspirant à la foi et à la rédemption, que faisait-il lui-même sinon aspirer à des frissons et à des spasmes nouveaux, à des voluptés inconnues? Enfreindre le devoir et obtenir le pardon;

commettre la faute et s'en confesser dans les larmes ; avouer les moindres misères en les exagérant et s'accuser de vices médiocres en les grandissant jusqu'à l'énormité ; remettre incessamment son âme malade et sa chair malade entre les mains du médecin miséricordieux : — ces choses n'avaient-elles pas une fascination toute sensuelle ?

Dès le début, sa passion s'était imprégnée d'un pieux parfum d'encens et de violettes. Il se rappela l'épiphanie de l'Amour, dans l'oratoire abandonné de la rue Belsiana : — la petite chapelle mystérieuse était plongée dans une pénombre bleuâtre ; un chœur de jeunes filles enguirlandait la tribune recourbée comme un balcon ; en bas, un orchestre d'instrumens à cordes se tenait debout devant les pupitres de sapin blanc ; tout autour, sur les stalles de chêne, étaient assis les auditeurs, peu nombreux, presque tous blancs ou chauves ; le maître de chapelle battait la mesure ; un pieux parfum d'encens évaporé et de violettes se mêlait à la musique de Sébastien Bach...

Il se rappela aussi le rêve d'Orvieto, retrouva la vision de la cité guelfe déserte : — fenêtres closes ; ruelles grises où poussait l'herbe ; un capucin qui traversait une place ; un évêque qui, devant un hôpital, descendait d'un carrosse tout noir, avec un domestique décrépit à la portière ; une tour dans un ciel blanc, pluvieux ; une horloge qui sonnait lentement les heures ; et, tout à coup, au fond d'une rue, un miracle : le Dôme. — N'avait-il pas rêvé de se réfugier au sommet de cette roche de tuf couronnée de monastères ? A plusieurs reprises n'avait-il pas aspiré sincèrement vers ce silence, vers cette paix ? Et ce songe lui revenait maintenant à l'âme, suggéré par une langueur féminine, en un avril tiède et cendré. « Avoir une maîtresse, ou, pour mieux dire, une sœur-amante qui serait pleine de dévotion ; s'en aller là-bas, et y rester... Passer des heures et des heures dans la cathédrale, devant, autour ; aller cueillir des roses dans les jardins des couvens ; aller chez les religieuses acheter des confitures... Aimer beaucoup et dormir beaucoup, dans un lit moelleux, tout voilé de blanc, virginal, entre deux prie-Dieu... »

Il fut repris par la nostalgie languide de l'ombre, du silence, de la retraite close et isolée où pourraient s'épanouir les fleurs les plus frêles, les pensées les plus subtiles, les sensualités les plus troublantes. Tout cet éblouissement de soleil sur ces lignes trop nettes et trop fortes lui parut presque offensant. Et, de même que l'image de la source murmurante fascine le cerveau de celui qui a soif, de même il était hanté par l'image de l'ombre fraîche et recueillie sous une nef romane.

L'appel des cloches n'arrivait pas jusqu'à l'Ermitage, ou du moins n'y arrivait qu'à de rares intervalles, sur les ondes d'une brise légère. L'église du bourg était trop éloignée, vulgaire peut-être, certainement sans aucune renommée de beauté ou de traditions antiques. Il avait besoin d'une retraite proche et digne de lui, où son mysticisme pût fleurir esthétiquement comme dans cette profonde urne de marbre qui enferme les visions dantesques de Luca Signorelli.

Et il se rappela l'abbaye de Saint-Clément à Casauria, cette abbaye vue en un jour lointain de son adolescence; et il se rappela qu'il l'avait visitée en compagnie de Démétrius. Ce souvenir, comme tous les souvenirs liés à l'idée du consanguin, était aussi clair et aussi précis que s'il eût été de la veille. Pour revivre cette heure de sa vie, pour ressusciter les fantômes de toutes ses sensations, il lui suffit de se recueillir. — Ils descendaient, Démétrius et lui, par le grand chemin des troupeaux, vers l'abbaye encore cachée derrière les arbres. Un calme infini régnait aux alentours, sur les lieux solitaires et grandioses, sur cette large route d'herbes et de pierres comme semée de gigantesques vestiges, désert inégal et muet, dont l'origine se perdait dans le mystère des montagnes lointaines et sacrées. On y sentait flotter encore une sainteté primordiale, comme si les herbes et les pierres venaient d'être foulées par une longue migration de troupeaux bibliques à la recherche de l'horizon maritime. En bas, dans la plaine, la basilique apparaissait : presque une ruine. Tout autour, le sol était encombré de débris et de broussailles ; des fragmens de pierre sculptée s'amoncelaient contre les piliers; des herbes sauvages pendaient à toutes les crevasses; des constructions récentes, brique et chaux, fermaient sur le côté les larges ouvertures des arcades; les portes tombaient. Une troupe de pèlerins faisait la sieste dans l'atrium, bestialement, sous le très noble portique érigé par Léonate le Magnifique. Mais les trois arceaux intacts s'élançaient de dessus les chapiteaux variés avec une élégance si altière, et le soleil de septembre donnait à cette douce pierre blonde une apparence si précieuse, que tous deux, Démétrius et lui, éprouvaient la joie d'être en présence d'une beauté souveraine. En effet, à mesure que leur contemplation devenait plus attentive, l'harmonie complexe de ces lignes devenait plus claire et plus pure; et, par degrés, de cet accord audacieux et jamais vu d'arceaux en plein ceintre, d'arceaux en ogive, d'arceaux en fer à cheval; de ces profils, de ces moulures des archivoltes prodigieusement variées, des bossages, des losanges, des palmes, des rosettes récurrentes, des feuillages

sinueux, des monstres symboliques, de toutes les particularités de l'œuvre, allait se révélant à l'esprit par les yeux la loi unique et absolue d'un rythme auquel les grandes masses et les petits ornemens obéissaient tous ensemble. Et la force secrète de ce rythme était si grande qu'à la fin elle réussissait à triompher de toutes les discordances environnantes et à donner la vision prestigieuse de l'œuvre intégrale, telle que, par la haute volonté de l'abbé Léonate, au XIIe siècle, elle avait jailli dans une île fertile embrassée et nourrie par un fleuve puissant. Tous deux, lorsqu'ils s'éloignèrent, emportaient cette vision. C'était en septembre; et, aux alentours, dans l'été mourant, la campagne avait un aspect mêlé de grâce et de sévérité, une sorte de correspondance occulte avec l'esprit du monument chrétien. Deux couronnes ceignaient la vallée paisible : la première faite de collines toutes en vignobles et en olivaies, la seconde de roches nues et pointues. Et dans ce spectacle il y avait, selon le mot de Démétrius, je ne sais quoi de semblable au sentiment obscur qui anime cette toile de Léonard où, sur un fond de roches désolées, sourit une femme enchanteresse. Et, pour rendre plus poignant le trouble énigmatique de leurs deux âmes, un chant montait d'une vigne lointaine, prélude de la vendange hâtive; et, derrière eux, répondait à ce chant la litanie des pèlerins qui reprenaient leur voyage. Et, les deux cadences, la sacrée et la profane, se confondaient...

Fasciné par la souvenance, le survivant n'eut plus qu'un désir, chimérique : retourner là-bas, revoir la basilique, s'y installer pour la défendre contre la ruine, la restituer dans sa beauté primitive, y rétablir le grand culte, et, après une si longue période d'abandon et d'oubli, renouveler le *Chronicon Casauriense*. N'était-ce point là vraiment le temple le plus glorieux qu'il y eût dans la terre d'Abruzzes, édifié sur une île du fleuve père, siège antique de puissance temporelle et spirituelle, centre d'une vie large et fière pendant une longue suite de siècles? L'âme clémentine y subsistait encore, profonde; et, en ce lointain après-midi d'été, elle s'était révélée à Démétrius et à George par la divine pensée rythmique que toutes les lignes concouraient à exprimer.

Il dit à Hippolyte :

— Peut-être changerons-nous de séjour. Tu te rappelles le rêve d'Orvieto?

— Oh! oui, s'écria-t-elle; la ville des couvens, où tu voulais me conduire!

— Je veux te conduire dans une abbaye abandonnée, plus solitaire que notre ermitage, belle comme une cathédrale, pleine de très antiques souvenirs, où il y a un grand candélabre de

marbre blanc, merveilleuse fleur d'art créée par un artiste sans nom... Droite sur le candélabre, en silence, tu illumineras de ta face les méditations de mon âme.

Il sourit de cette phrase lyrique, tout en contemplant intérieurement la belle image évoquée. Et elle, dans l'ingénuité de son égoïsme, avec cette animalité tenace qui forme le fond de l'être féminin, ne s'enivrait de rien plus que de cette poésie passagère. Son bonheur était d'apparaître aux yeux de son amant idéalisée comme le premier soir, dans la rue bleuissante; ou encore comme dans l'oratoire secret, parmi la musique religieuse et les parfums évanouis; ou comme sur le sauvage sentier jonché de genêts.

De sa voix la plus pure, elle demanda :

— Quand partons-nous?

— Si nous partions demain?

— Demain, soit.

— Prends garde! Si tu montes, tu ne pourras plus descendre.

— Qu'importe? je te regarderai.

— Tu brûleras, tu te consumeras comme un cierge.

— Je t'illuminerai.

— Tu illumineras aussi mes funérailles...

Il prononçait ces phrases sur un ton léger; mais, au fond de lui-même, avec son ordinaire intensité de vie fictive, il composait son roman mystique. — Après de longues années d'égarement sur les abîmes de la luxure, le repentir lui était venu. Initié à tous les mystères qu'exaltait sa concupiscence, il implorait maintenant du Miséricordieux la grâce qui dissiperait l'insupportable tristesse de cet amour charnel. « Pitié pour mes jouissances d'autrefois et pour mes souffrances d'aujourd'hui! Faites, ô mon Dieu! que j'aie la force d'accomplir ce sacrifice en votre nom ! » Et il fuyait, suivi de sa maîtresse, en quête du refuge. Et enfin, au seuil du refuge, le miracle s'accomplissait; car l'impure, la corruptrice, l'implacable Ennemie, la rose de l'Enfer, se dépouillait soudain de tout péché et se faisait nette de toute souillure pour suivre son Aimé jusqu'à l'autel. Devenue lumineuse, elle illuminait les ténèbres saintes. Au faîte du haut candélabre de marbre où se taisait depuis des siècles la voix de la lumière, elle brûlait dans la flamme inextinguible et silencieuse de son amour. « Droite sur le candélabre, en silence, tu illumineras de ta face les méditations de mon âme, jusqu'à la mort. » Elle brûlait d'un feu intérieur, sans jamais réclamer nul aliment pour sa flamme, sans jamais demander rien en retour à l'Aimé. *Amabat amare.* Elle renonçait pour toujours à toute possession : plus haute en sa

pureté souveraine que Dieu même, puisque Dieu aime sa créature mais exige d'elle une réciprocité d'amour et devient terrible contre qui refuse de l'aimer. Son amour, à elle, c'était l'amour stylite, sublime et solitaire, qui se nourrissait d'un seul sang et d'une seule âme. Elle avait senti tomber autour d'elle cette partie de sa substance qui s'opposait à l'offrande totale. Rien ne subsistait en elle de trouble ni d'impur. Son corps s'était métamorphosé en un élément subtil, agile, diaphane, incorruptible; ses sens s'étaient fondus en une suprême et unique volupté. Élevée au sommet de la stèle merveilleuse, elle brûlait et jouissait de son ardeur et de sa splendeur, pareille à une flamme qui serait consciente de sa propre vie enflammée...

Hippolyte tendit l'oreille et dit :

— N'entends-tu point? Encore une procession! C'est demain la Vigile.

Les aubes, les midis, les crépuscules et les nuits résonnaient de chants religieux. Un pèlerinage suivait l'autre, sous le soleil, sous la lune. Tous émigraient vers le même but et célébraient le même nom, emportés par la véhémence d'une même passion, terribles et misérables d'aspect, abandonnant sur le chemin les malades et les moribonds, sans s'arrêter, prompts à renverser n'importe quel obstacle pour parvenir là où était le baume à tous leurs maux, la promesse à toutes leurs espérances. Ils marchaient, marchaient sans s'arrêter, mouillant de leurs sueurs leurs propres traces sur la poussière sans fin.

Quelle immense irradiation de force devait avoir cette simple image pour ébranler et attirer toutes ces masses de chair lourde! Environ quatre siècles auparavant, un vieillard septuagénaire, dans une plaine dévastée par la grêle, avait cru apercevoir au faîte d'un arbre la Vierge de Miséricorde ; et, depuis lors, chaque année, à l'anniversaire de l'apparition, tout le peuple de la montagne et du littoral allait en pèlerinage vers le lieu saint pour demander grâce de ses souffrances.

Hippolyte avait appris déjà la légende par la bouche de Candie; et depuis quelques jours, elle nourrissait un secret désir de visiter le sanctuaire. En elle, la prédominance de l'amour et l'habitude du plaisir sensuel avaient refoulé l'esprit religieux; mais, Romaine de race, et, qui plus est, née au Transtévère, élevée dans une de ces familles bourgeoises où, par une tradition immémoriale, la clef des consciences est toujours aux mains d'un prêtre, elle était très catholique, encline à toutes les pratiques extérieures de l'Église, sujette à des retours périodiques de ferveur exaltée.

— En attendant, dit-elle, pourquoi n'irions-nous pas, nous aussi, à Casalbordino? C'est demain la Vigile. Allons-y, veux-tu? Ce sera pour toi un grand spectacle. Nous emmènerons le vieux avec nous.

George consentit. Le désir d'Hippolyte répondait au sien. Dans sa pensée, il lui était nécessaire de suivre ce courant profond, de faire partie de cette sauvage agglomération d'hommes, d'expérimenter l'adhérence matérielle avec les couches inférieures de sa race, avec ces couches denses et immuables où les empreintes primitives se conservaient peut-être intactes.

— Nous partirons demain, ajouta-t-il, saisi d'une sorte d'anxiété en entendant le chant qui s'approchait (1).

. . . .

. . . .

V

La table mise sur la loggia était gaie avec ses porcelaines claires, ses cristaux azurins, ses œillets rouges, dans la lumière dorée d'une grande lampe fixe qui attirait tous les papillons nocturnes épars dans le crépuscule.

— Regarde, George! regarde! Un papillon infernal! Il a deux yeux de démon. Les vois-tu luire?

Hippolyte indiquait un papillon plus grand que les autres, d'aspect étrange, couvert d'un épais duvet fauve, avec des yeux saillans qui, sous la lumière, étincelaient comme deux escarboucles.

— Il vient sur toi! il vient sur toi! Prends garde!

Elle riait à gorge déployée, se faisant un jeu de l'inquiétude instinctive que George laissait paraître malgré lui lorsqu'un de ces insectes menaçait de l'effleurer.

— Il faut que je l'aie! s'écria-t-elle avec l'élan d'un caprice enfantin.

Et elle tâcha de faire prisonnier le papillon diabolique qui voletait autour de la lampe sans se poser. Ses tentatives, brusques et violentes, restèrent inutiles. Elle renversa un verre, fit crouler sur la table une pyramide de fruits, faillit briser l'abat-jour.

(1) Nous croyons devoir ici supprimer — du consentement de M. d'Annunzio — le long et curieux épisode du pèlerinage à Casalbordino. Ce n'est pas qu'il ne contienne d'admirables descriptions; mais il y en a beaucoup; elles sont éclairées d'une lumière un peu crue; et nous avons craint que le réalisme de quelques détails, en passant de l'italien en français, n'effarouchât le lecteur. Nous avons craint aussi, et surtout, que la longueur de l'épisode ne détournât l'attention de cette analyse aiguë du dégoût, ou de l'horreur même, d'*aimer pour aimer*, qui fait peut-être la grande beauté du *Triomphe de la Mort*. (F. B.)

— Quelle furie ! dit George en l'excitant. Mais tu ne réussiras pas.

— Je réussirai, répliqua l'opiniâtre en le regardant au fond des yeux. Veux-tu faire un pari ?

— Que parions-nous ?

— Ce que tu voudras.

— Eh bien ! une discrétion.

— C'est cela, une discrétion.

Dans la chaude lumière, elle avait sur le visage son plus riche et son plus doux coloris, ce coloris idéal « composé d'ambre pâle et d'or mat et peut-être aussi de quelques roses fanées, » où George avait cru retrouver à Venise tout le mystère et toute la beauté de l'antique âme vénitienne émigrée au doux royaume de Chypre. Elle portait dans les cheveux un œillet ardent comme un désir. Et ses yeux, ombrés par les cils, resplendissaient comme les lacs entre les saules dans le crépuscule.

En la regardant avec une curiosité attentive, George pensait: « Combien elle revêt à mes yeux d'apparences diverses ! Sa forme est dessinée par mon désir; ses ombres sont produites par ma pensée. Telle qu'elle m'apparaît à chaque instant, elle n'est que l'effet de ma continuelle création intérieure. Elle n'existe qu'en moi. Ses apparences sont changeantes comme les rêves d'un malade. *Gravis dum suavis !* Quand ? » Il ne gardait qu'un souvenir très confus de l'époque où il l'avait décorée de ce titre d'idéale noblesse en la baisant au front. Maintenant, cette exaltation était devenue pour lui presque inconcevable. Il se rappelait vaguement des paroles prononcées par elle et qui semblaient révéler un esprit profond : « Ce qui alors parlait en elle, n'était-ce point mon esprit à moi ? Ce fut une de mes ambitions, d'offrir à mon âme triste ces lèvres sinueuses pour qu'elle exhalât sa douleur par un instrument d'insigne beauté. »

Il regarda ces lèvres. Elles se contractaient légèrement, non sans grâce, participant à l'intensité d'attention avec laquelle Hippolyte tâchait de saisir le moment opportun pour surprendre le papillon de nuit.

Elle le guettait avec une ruse circonspecte; elle voulait, d'un geste unique et foudroyant, emprisonner dans le creux de sa main la proie ailée qui tourbillonnait sans repos autour de la lumière. Et elle fronçait les sourcils, elle avait l'air de se bander comme un arc, prête à la détente. La détente se fit deux ou trois fois, mais sans succès. Le papillon était insaisissable.

— Avoue que tu as perdu, dit George. Je n'abuserai pas.

— Non !

— Avoue que tu as perdu.

— Non ! Malheur à lui et à toi si je l'attrape.

Et elle reprit sa chasse avec une patience frémissante.

— Oh ! il est parti, cria George, qui avait perdu de vue l'agile adorateur de la flamme. Il s'est envolé !

Hippolyte se leva avec un dépit réel : le pari la passionnait pour tout de bon. Et elle promena aux alentours un regard perçant pour découvrir le fugitif.

— Le voici ! cria-t-elle, triomphante. Là, sur le mur. Vois-tu ?

Et elle fit signe qu'elle regrettait d'avoir crié.

— Ne bouge pas, ajouta-t-elle à voix basse, en se tournant vers son ami.

Le papillon s'était posé sur la muraille lumineuse, et il y restait immobile, pareil à une petite tache brune. Avec des précautions infinies, Hippolyte s'en approcha ; et son beau corps élancé et flexible se dessinait en ombre sur la muraille blanche. Rapide, sa main se leva, s'abattit, saisit.

— Je l'ai ! je le tiens !

Et elle frémissait d'une allégresse enfantine.

— Quelle pénitence te donnerai-je ? Je te le mettrai dans le cou. Toi aussi, tu es en mon pouvoir.

Et elle faisait mine d'exécuter sa menace, comme le jour de la course sur le coteau.

George riait, conquis par la spontanéité de cette allégresse qui réveillait en lui tout ce qui lui restait de juvénile. Il dit :

— Allons, maintenant assieds-toi et mange tes fruits en paix.

— Attends, attends !

— Que veux-tu faire ?

— Attends.

Elle ôta l'épingle qui fixait l'œillet dans ses cheveux et se la mit entre les lèvres. Puis, doucement, elle ouvrit le poing, prit le papillon par les ailes, s'apprêta à le transpercer.

— Que tu es cruelle ! dit George. Que tu es cruelle !

Elle sourit, attentive à son œuvre, tandis que la petite victime battait des ailes, déjà déflorée.

— Que tu es cruelle ! répéta George d'une voix plus basse mais plus grave, en observant sur la physionomie d'Hippolyte une expression ambiguë, mêlée de complaisance et de répugnance, qui semblait signifier qu'elle trouvait un plaisir spécial à stimuler et à irriter artificiellement sa propre sensibilité.

Il était convaincu que déjà, en plusieurs circonstances, elle avait montré un goût morbide pour ce genre d'excitation. Nul

sentiment pur de pitié ne lui avait empli le cœur en présence de l'enfant à l'agonie. Et, dans sa mémoire, il la revoyait aussi accélérant le pas vers le groupe de curieux penchés sur le parapet du Pincio pour distinguer les traces laissées sur le pavé par le suicidé.

« La cruauté est latente au fond de son amour, pensa-t-il. En elle, il y a quelque chose de destructif, qui se manifeste d'autant plus clairement que l'ardeur de ses caresses est plus forte... » Et il revoyait l'image effrayante et presque gorgonéenne de cette femme, telle qu'elle était souvent apparue à ses yeux mi-clos.

— Regarde ! dit-elle en lui montrant le papillon transpercé qui agitait encore les ailes. Regarde comme ses yeux brillent !

Et elle le présentait de diverses façons à la lumière, comme quand on veut aviver l'irisation d'une gemme. Elle ajouta :

— Le beau joyau !

Et, d'un geste souple, elle le piqua dans ses cheveux. Puis, regardant George au fond des prunelles :

— Toi, tu ne fais que penser, penser, penser ! Mais à quoi penses-tu ? Du moins tu parlais, jadis ; peut-être même plus qu'il n'aurait fallu. Maintenant, tu es devenu taciturne, avec un air de mystère et de conspiration... As-tu quelque chose contre moi ? Parle, quand même cela devrait me faire mal.

L'accent de sa voix, soudainement changé, exprimait l'impatience et le reproche. Elle s'apercevait une fois de plus que son amant n'avait été qu'un spectateur réfléchi et solitaire, un témoin vigilant et peut-être hostile.

— Mais parle donc ! J'aime mieux les paroles méchantes d'autrefois que ce mystérieux silence. Qu'as-tu ? te déplaît-il d'être ici ? es-tu malheureux ? ma présence continue te fatigue-t-elle ? ai-je trompé ton attente ?

Assailli de front et à l'improviste, George s'irrita, mais contint son irritation ; bien plus, il essaya de sourire.

— Pourquoi ces questions étranges ? dit-il avec calme. Cela t'ennuie, que je pense ? Comme toujours, je pense à toi et aux choses qui te concernent.

Et, vivement, avec un doux sourire, par crainte qu'elle ne soupçonnât une nuance d'ironie dans ses paroles, il ajouta :

— Tu rends mon esprit fécond. Quand je suis en ta présence, ma vie interne est si pleine que le son de ma propre voix me déplaît.

Elle fut contente de cette phrase affectée qui semblait l'élever à une fonction spirituelle, la proclamer créatrice d'une vie supérieure. L'expression de son visage devint grave, tandis que, dans

sa chevelure, le papillon nocturne agitait sans répit ses petites ailes diaprées.

VI

Sous la tente plantée dans la grève, après le bain, demi-nu il regardait Hippolyte, qui s'attardait au soleil sur le bord de l'eau, enveloppée de son peignoir blanc. En regardant, il avait dans les yeux des scintillations presque douloureuses, et la grande lumière de midi lui causait une sensation nouvelle de malaise physique mêlée à une sorte de vague épouvante. C'était l'heure terrible, l'heure panique, l'heure suprême de la lumière et du silence, planant sur le vide de la vie. Il comprenait la superstition païenne, l'horreur sacrée des midis caniculaires sur la plage habitée par un dieu cruel et occulte. Au fond de son vague effroi se mouvait quelque chose de pareil à l'anxiété de l'homme qui attend une apparition subite et formidable. Il se paraissait à lui-même puérilement faible et peureux, diminué de courage et de forces comme après une épreuve défavorable. En plongeant son corps dans la mer, en offrant son front au plein soleil, en parcourant à la nage une courte distance, en s'essayant à son exercice préféré, en mesurant sa respiration sur le souffle de l'espace sans bornes, il avait senti à d'indubitables indices l'appauvrissement de sa vigueur, le déclin de sa jeunesse, l'œuvre destructive de l'Ennemie; il avait senti une fois encore le cercle de fer se resserrer autour de son activité vitale et en réduire une zone de plus à l'inertie et à l'impuissance. La sensation de cette langueur musculaire devenait pour lui d'autant plus profonde qu'il regardait plus attentivement la personne de cette femme dressée dans la splendeur du jour.

Pour sécher ses cheveux, elle les avait dénoués; et les boucles, rendues massives par l'eau, lui tombaient sur les épaules, si sombres qu'elles semblaient presque de violette. Son corps svelte et droit, enveloppé comme dans les plis d'un peplum, se dessinait par moitié sur le champ glauque de la mer et par moitié sur la transparence lumineuse du ciel. A peine entrevoyait-on hors de la chevelure le profil de la face penchée et attentive. Elle était tout absorbée dans le plaisir alternatif de mettre ses pieds nus sur le sable torride et de les y tenir aussi longtemps qu'elle en pouvait supporter l'ardeur, puis de les plonger tout brûlans dans l'onde caressante qui léchait la grève. Et cette double sensation semblait lui donner une jouissance infinie, où elle s'oubliait. Elle se trempait, se fortifiait par le contact avec les choses libres et

saines, par l'absorption complaisante de l'eau salée et du rayon. Comment se pouvait-il qu'elle fût en même temps si malade et si valide? Comment se pouvait-il qu'elle conciliât en son être tant de contradictions, qu'elle prît tant d'aspects divers en un seul jour, en une seule heure? La femme taciturne et triste qui couvait le mal sacré, la maladie astrale; l'amante avide dont les ardeurs étaient presque effrayantes, cette même créature, debout sur le rivage de la mer, avait des sens capables de recueillir et de savourer toutes les naturelles délices répandues dans les choses environnantes, d'apparaître semblable aux simulacres de la Beauté antique inclinées sur le cristal harmonieux d'un Hellespont.

Elle avait évidemment une résistance supérieure. George la considérait avec un dépit qui, se condensant peu à peu, finissait par prendre la gravité d'une rancune. Le sentiment de sa propre faiblesse se troublait de haine, à mesure que sa perspicacité devenait plus lucide et presque vindicative.

Ils n'étaient pas beaux, ces pieds nus que tour à tour elle réchauffait sur la grève et rafraîchissait dans l'eau; ils avaient même les doigts déformés, plébéiens, sans aucune finesse; ils portaient l'empreinte évidente d'une origine inférieure. Et il les regardait attentivement; il ne regardait qu'eux, avec une extraordinaire clairvoyance de perception, comme si les détails de leur forme eussent dû lui révéler un secret. Et il pensait: « Que de choses impures fermentent dans ce sang-là! Tous les instincts héréditaires de sa race subsistent en elle, indestructibles, prêts à se développer et à s'insurger contre une contrainte quelconque. Je ne réussirai jamais à la rendre pure. Je ne pourrai que superposer à sa personne réelle les images changeantes de mes rêves... » Mais, tandis que son intelligence réduisait cette femme à n'être qu'un simple motif pour son imagination et ôtait toute valeur à la forme tangible, l'acuité même de la perception actuelle lui faisait sentir que ce qui l'attachait le plus, c'était précisément la qualité réelle de cette chair, et non pas seulement ce qu'il y avait de plus beau, mais surtout *ce qu'il y avait de moins beau*. La découverte d'une laideur ne relâchait pas le lien, ne diminuait pas la fascination. Les traits les plus vulgaires exerçaient sur lui une attraction irritante. Il connaissait bien ce phénomène qui s'était souvent répété. Souvent ses yeux, avec une clairvoyance parfaite, avaient vu s'accentuer les défauts sur la personne d'Hippolyte; et ils en avaient subi longuement l'attraction, ils avaient été contraints de les fixer, de les examiner, de les exagérer. Et dans ses sens, dans son esprit, il avait éprouvé un trouble indéfinissable, suivi presque toujours d'une soudaine ardeur de

désir. C'était bien là l'indice le plus décisif de la grande obsession qu'une créature humaine exerce sur une autre créature humaine.

Il réfléchit à la fuite des ans, à la chaîne rivée pour toujours par l'habitude, à l'infinie tristesse de l'amour devenu un vice las. Il se vit lui-même, dans l'avenir, lié à cette femme comme l'esclave à son carcan, privé de volonté et de pensée, abruti et vide; il vit son aimée défleurir, vieillir, s'abandonner sans résistance à l'œuvre lente du temps, laisser choir de ses mains inertes le voile lacéré des illusions, mais conserver toutefois son pouvoir fatal; il vit la maison déserte, désolée, silencieuse, dans l'attente de la visiteuse suprême, la Mort!...

Il se rappela les cris des petits bâtards, entendus dans la maison paternelle en cette après-midi lointaine. Il pensa : « Elle est stérile: ses entrailles sont frappées de malédiction. Elle trompe et déjoue sans cesse en moi l'instinct le plus profond de la vie. » L'inutilité de son amour lui apparut comme une transgression monstrueuse de la loi suprême. — Mais, puisque son amour n'était qu'une luxure inquiète, pourquoi donc avait-il ce caractère d'inéluctable fatalité? L'instinct de perpétuer la race n'était-il pas le motif unique et vrai de tout amour sexuel? Cet instinct aveugle et éternel n'était-il pas la source du désir, et le désir ne devait-il pas avoir pour but, occulte ou manifeste, la génération prescrite par la Nature? D'où venait donc qu'un lien si fort l'attachât à la femme stérile? — Ce qui manquait à son amour c'était la raison première : l'affirmation et le développement de la vie par delà les limites de l'existence individuelle. Ce qui manquait à la femme aimée, c'était le plus haut mystère du sexe : « la souffrance de celle qui enfante. » Et ce qui causait la misère de l'un et de l'autre c'était justement cette persistante monstruosité.

— Tu ne viens pas prendre le soleil? demanda tout à coup Hippolyte en se tournant vers lui. Vois-tu comme j'y résiste, moi? Je veux devenir réellement ce que tu dis : *pareille à l'olive*. Je te plairai ainsi?

Elle se rapprocha de la tente, relevant des deux mains les bords de sa longue tunique, mettant dans ses gestes une grâce presque mignarde, comme envahie soudain d'une langueur.

— Je te plairais?

Dans sa voix, comme sur sa figure, comme sur son sourire, il y avait une ombre, une ombre infiniment mystérieuse et fascinatrice. Il semblait qu'elle devinât en son amant l'hostilité secrète et qu'elle se préparât à en triompher.

— Que regardes-tu? demanda-t-elle avec un brusque sursaut. Non, non, ne les regarde pas! Ils sont laids.

Et elle retira ses pieds, les cacha entre les plis du peignoir.

— Non, non, je te le défends.

Elle eut un moment de dépit et de honte; elle fronça les sourcils, comme si elle eût surpris dans le regard de George une étincelle de la vérité cruelle.

— Méchant! dit-elle encore, sur un ton ambigu de plaisanterie et de rancune.

Il répondit, un peu énervé :

— Tu sais bien que, pour moi, tu es belle tout entière.

Et il fit le geste de l'attirer en lui offrant un baiser.

— Non. Attends. Ne regarde pas.

Et elle s'éloigna, se glissa vers un angle de la tente. Vivement, avec des gestes furtifs, elle mit ses longs bas de soie noire; puis elle se retourna, impudique, avec sur les lèvres un indéfinissable sourire. Il y avait dans son geste quelque chose de volontairement lascif, et il y avait dans son sourire une pointe de subtile ironie. Et cette muette et terrible éloquence prenait pour le jeune homme cette signification précise : « Je suis toujours l'invaincue. Tu as connu près de moi toutes les jouissances dont est assoiffé ton désir sans fin, et je me revêtirai de mensonges qui provoqueront sans fin ton désir. Que m'importe ta perspicacité ? Le voile que tu déchires, j'ai le pouvoir de le réparer en un instant; le bandeau que tu as arraché, j'ai le pouvoir de te le rattacher en un instant. Je suis plus forte que ta pensée. Je connais le secret de mes transfigurations dans ton âme. Je sais les gestes et les paroles qui ont la vertu de me transfigurer en toi. » Et en effet, une fois de plus la réalité se convertissait en une fiction confuse pleine d'images hallucinantes. La réverbération de la mer emplissait la tente d'un frissonnement d'or, mêlait mille paillettes d'or aux fils du tissu. Par l'ouverture, on apercevait l'immensité de la mer calme, la vaste immobilité des eaux sous un flamboiement presque lugubre. Et peu à peu ces apparences mêmes s'évanouirent. Dans le silence il n'entendit plus que le rythme de son propre sang; dans l'ombre il ne vit plus que les deux grands yeux fixés sur lui avec une sorte de fureur. Elle l'enveloppait tout entier d'un multiple contact, comme si elle eût participé de la nature d'un nuage... Et dans l'égarement final de sa conscience il crut toucher le fond d'un abîme et frapper la roche de sa nuque.

Il entendit ensuite, comme dans le lointain, parmi le froufrou des jupes, la voix d'Hippolyte qui disait :

— Tu veux rester encore un peu ? Tu dors ?

Il ouvrit les yeux; il murmura, tout étourdi :

— Non, non, je ne dors pas.

Il tenta de sourire. Il entrevit la blancheur des dents d'Hippolyte, qui lui souriait.

— Veux-tu que je t'aide à te vêtir?

— Non. Je m'habille à l'instant. Va, va; je te rejoins, murmura-t-il d'un air ensommeillé.

— Alors je remonte. J'ai trop faim. Habille-toi vite et viens.

— Oui, tout de suite.

Il entendit le grincement du sable sous les pas qui s'éloignaient. Le grand silence reprit possession de la plage. Par intervalles arrivait du rivage et des roches voisines un clapotement léger, un bruit faible pareil à celui que font les animaux qui boivent à l'abreuvoir.

Quelques minutes passèrent, pendant lesquelles il lutta contre un accablement qui menaçait de tourner en léthargie. Enfin il se mit sur son séant, avec effort; il secoua la tête pour dissiper le brouillard de sa pensée; il regarda autour de lui avec égarement. « Oh! si, en me recouchant, je pouvais ne plus me relever! Mourir! ne jamais la revoir! » Il se sentait atterré par la certitude que, dans quelques instans, il devrait revoir cette femme, il devrait se tenir près d'elle, il devrait recevoir encore ses baisers, il devrait entendre encore ses paroles.

Avant de commencer à se vêtir, il hésita. Plusieurs idées folles lui traversèrent le cerveau. Puis, il s'habilla machinalement. Il sortit de la tente, et l'éblouissement lui fit fermer les yeux. A travers le tissu des paupières, il vit une grande clarté rouge. Il eut un léger vertige.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le spectacle des choses extérieures lui causa une sensation inexprimable. C'était comme s'il eût revu ces choses après un temps indéfini, dans une existence différente.

La grève, fouettée par le soleil, avait une blancheur de chaux. Sur l'immense et lugubre miroir de la mer, le ciel incandescent paraissait s'affaisser de seconde en seconde, alourdi par un de ces mornes silences qui accompagnent l'attente d'une catastrophe inconnue. Les promontoires sablonneux, avec leurs grandes anses désertes, élevaient au-dessus des récifs noirâtres, pareilles à des tours, leurs crêtes où les oliviers se dressaient contre le soleil torride dans des attitudes de colère et de folie. Allongé sur les roches et semblable à un monstre aux aguets, le Trabocco avec ses nombreux engins avait un aspect formidable. Dans l'enchevêtrement des poutres et des cordages, on distinguait les pêcheurs penchés sur les eaux, fixes, immobiles comme des bronzes; et sur leurs vies tragiques pesait le sortilège mortel.

Tout à coup, dans l'embrasement et dans le silence, une voix

frappa les oreilles du jeune homme : celle de la femme qui l'appelait du haut de l'Ermitage.

Il eut une secousse; il se retourna avec une palpitation suffocante. La voix répéta son appel, limpide et forte, comme dans l'intention d'affirmer son pouvoir.

— Viens!

Tandis qu'il gravissait la pente, la bouche fumeuse d'un des tunnels jeta dans l'air un grondement dont la répercussion envahit tout le golfe. Il s'arrêta près de la voie, pris à nouveau d'un léger vertige; et l'éclair d'une idée folle traversa son cerveau vidé : « Se coucher en travers des rails... La fin de tout en une seconde...! »

Assourdissant, rapide et sinistre, le train qui passait lui lança au visage le vent de sa course; puis, sifflant et grondant, il disparut dans la bouche du tunnel opposé, qui fuma noirâtre dans le soleil.

VII

Depuis l'aube jusqu'au crépuscule, les chants des moissonneurs et des glaneuses alternaient sur les flancs de la colline féconde.

Les chœurs masculins, avec une véhémence bachique, célébraient la joie des festins plantureux et la bonté du vieux vin. Pour les hommes de la faux, le temps de la moisson était un temps d'abondance. D'heure en heure, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, selon l'antique coutume, ils interrompaient leur besogne pour manger et boire sur le chaume, parmi les gerbes nouvelles, en l'honneur du maître généreux. Et chacun retirait de son écuelle la part de nourriture suffisante pour rassasier une glaneuse. Tel, à l'heure du repas, Booz avait dit à Ruth la Moabite : — « Approche et mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre; » — et Ruth était venue s'asseoir près des moissonneurs et s'était rassasiée.

Mais les chœurs féminins se prolongeaient en cadences presque religieuses avec une douceur lente et solennelle, révélaient la sainteté originelle du travail alimentaire, la noblesse primordiale de cette tâche où la sueur des hommes sanctifiait sur la terre des ancêtres la nativité du pain.

George les entendait et les suivait, l'âme aux écoutes; et, peu à peu, une influence bienfaisante et inespérée se répandait sur lui. Son âme semblait se dilater peu à peu en une aspiration toujours plus large et plus sereine, à mesure que devenait plus pure l'onde du chant propagé dans les midis torrides encore, mais

où l'espérance de la nuit pacificatrice commençait à répandre une sorte de calme extatique. C'était un renouveau d'aspiration vers les sources de la vie, vers les Origines. C'était peut-être le dernier tressaillement de sa jeunesse atteinte dans l'essence de son énergie substantielle, le suprême halètement vers la reconquête d'un bien perdu désormais pour toujours.

Le temps de la moisson tirait à sa fin. En passant le long des champs moissonnés, il entrevoyait de beaux usages qui semblaient des rites d'une liturgie géorgique. Un jour, il s'arrêta près d'un champ déjà dépouillé, où les moissonneurs venaient de construire la dernière meule, et il fut témoin de la cérémonie.

Sur les choses fatiguées par l'ardeur diurne planait l'heure limpide et douce qui allait recueillir dans sa sphère de cristal les cendres impalpables du jour consumé. Le champ se dessinait en parallélogramme sur un plateau ceint d'oliviers gigantesques qui laissaient paraître entre leurs rameaux la bande bleue de l'Adriatique, mystérieuse comme le velum entrevu dans le temple derrière les palmes d'argent. Les hautes meules se dressaient à intervalles égaux, en forme de cônes, massives et opulentes d'une richesse entassée par les bras des hommes, célébrée par le chant des femmes. Au centre du champ, la troupe des moissonneurs faisait cercle autour de son chef, après le travail accompli. C'étaient des hommes trapus, brûlés, vêtus de lin. Aux bras, aux jambes, aux pieds nus, ils portaient les déformations que la longue et lente endurance des labeurs imprime sur les membres qui travaillent. Dans le poing de chaque homme luisait la faux, courbe et mince comme la lune en son premier quartier. De temps à autre, avec un geste simple de la main libre, ils essuyaient la sueur de leur front et en aspergeaient le sol où brillait la paille sous les rayons obliques du couchant.

A son tour, le chef fit ce même geste; puis, levant la main comme pour bénir, il s'écria, dans son idiome sonore, riche de rythmes et d'assonances :

— Quittons le champ, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit !

En chœur, les hommes de la faux répondirent avec un grand cri :

— Amen !

Le chef reprit :

— Béni soit notre maître, et bénie notre maîtresse !

Les hommes répondirent :

— Amen !

Et le chef, d'une voix qui par degrés se renforçait et s'enflammait :

— Béni soit celui qui nous a porté le bon manger !

— Amen !

— Béni soit celui qui a dit : « Ne mets pas d'eau dans le vin du moissonneur ! »

— Amen !

— Béni soit le patron qui a dit à la patronne : « Donne sans mesurer, et mets la *sapa* dans le vin du moissonneur. »

— Amen !

Les bénédictions s'étendaient de proche en proche : à celui qui avait tué la brebis, à celui qui avait lavé les herbes et les légumes, à celui qui avait fourbi le vase de cuivre, à celui qui avait assaisonné les viandes d'épices. Et le bénisseur, dans le feu de l'enthousiasme, dans le transport soudain d'une sorte de fureur poétique, trouvait les assonances et s'exprimait soudain en distiques. La troupe lui répondait par d'immenses clameurs que répercutaient tous les golfes, tandis que sur le fer des faux s'allumaient les éclairs crépusculaires et que la gerbe dressée au sommet des meules ressemblait à une flamme.

— Bénies soient les femmes qui chantent la belle chanson en apportant les cruches de vieux vin !

— Amen !

Ce fut un tonnerre de joie. Puis tous se turent et regardèrent le chœur des femmes qui s'approchaient, porteuses des dernières largesses sur le champ fauché.

Les femmes, en double file, soutenant sur leurs bras les grandes cruches peintes, chantaient. Et, en les voyant s'avancer entre les troncs d'oliviers comme entre une colonnade sur le fond maritime, le spectateur étranger croyait voir une de ces théories votives qui se développent harmonieusement en bas-relief sur les frises des temples ou autour des sarcophages.

Lorsqu'il revint à la maison, cette image de beauté l'accompagna le long du sentier. Et, en cette compagnie, tandis qu'il cheminait lentement parmi les prestiges du soir où flottaient encore les ondes des chœurs, il se disait : « Le sentiment religieux du bonheur de vivre ; le culte profond de la Nature, mère éternellement créatrice, éternellement joyeuse de la surabondance de ses forces ; la vénération et l'enthousiasme pour toutes les énergies fécondantes, génératrices et destructives ; l'affirmation violente et tenace de l'instinct agonistique, de l'instinct de lutte, de prédominance, de souveraineté, de puissance hégémonique, n'étaient-ce point les pivots inébranlables qui soutenaient le vieux monde hellénique durant sa période ascensionnelle ? Il était enraciné dans la substance de l'Hellène, le primitif sentiment *homérique* de la vie. L'énergique Hellène, à l'instar de ces guerriers

célébrés par l'hexamètre sonore qui saluaient toujours « avec la même allégresse le tonnerre et les rayons du soleil », toujours aussi « saluait avec la même allégresse » le Bien et le Mal, sans autre envie que d'épancher son exubérance et d'exercer efficacement son instinct natif de domination. Soit dans l'acte terrible, soit dans la souffrance, il savait trouver une joie hautaine. Même dans l'erreur, même dans la douleur, même dans le supplice, il ne voulait jamais reconnaître que le triomphe de la vie. Pâtir était pour lui un aiguillon et lui faisait l'effet de ces drogues qui stimulent, accélèrent, exaltent les fonctions organiques d'où résulte la puissance de l'être. Ce qui surgissait des profondeurs de son sentiment tragique, ce n'était ni l'aspiration à s'affranchir de la terreur et de la pitié, ni l'aspiration à une purification finale : c'était sans aucun doute, comme Frédéric Nietzsche l'a compris, l'aspiration à *être lui-même* l'éternelle joie du Devenir, au-dessus de toute terreur et de toute pitié ; à *être lui-même* toutes les joies, sans excepter les joies terribles, sans excepter celle de la destruction. Le seul philosophe digne de lui fut Héraclite d'Éphèse, qui, semblable à la Sibylle, « parlant avec une bouche inspirée, sans sourire, sans parure et sans parfum, traverse les siècles avec la puissance d'un dieu. » L'idée de l'évolution, de l'écoulement perpétuel de toutes choses, de l'infinie mutabilité cosmique, cette idée fondamentale de la philosophie moderne, resplendit dans son aphorisme imagé : « On ne navigue pas deux fois sur le même fleuve. Rien, y compris le passager, ne reste identique. Sur le même fleuve, nous nous embarquons et nous ne nous embarquons pas, puisque nous sommes et ne sommes pas. » Ce *disciple de lui-même*, considérant l'Univers, le connut sous l'aspect, non pas d'une entité stable, mais d'un continuel processus de formation et de transformation où rien n'était durable sinon l'énergie ignée agissant selon un ordre rationnel par une éternelle succession de cycles. Il connut qu'à chaque instant l'état de l'Univers n'était que l'expression d'un accord transitoire de forces en conflit, et que l'apparence du repos ou de la mort n'était qu'une activité imperceptible aux sens de l'homme. Devant les yeux de son intellect, toutes choses passaient de l'état naissant à l'être visible et retournaient ensuite au non-être par d'innombrables métamorphoses vitales, avec un flux tantôt lent et tantôt rapide où il ne discernait pas de principe et ne découvrait pas de fin. Donc l'Hellène, par sa véhémente volonté de vivre et d'épanouir sa vie sous le plus grand nombre possible de formes, ne faisait que s'identifier à la nature des choses. Entre les buts de son existence individuelle et le processus cosmique, il n'y avait nul conflit. De même qu'aux Dionysiaques il célébrait la perpétuité de la vie et

le perpétuel retour des forces transformées, de même, dans la Tragédie, dont les origines sont précisément dionysiennes et se rattachent à ces fêtes, il avait pour unique aspiration d'*être lui-même* l'éternelle volupté du Devenir... »

A un détour du sentier, George s'arrêta en entendant approcher une voix mélodieuse qu'il lui sembla reconnaître. Et, lorsqu'il la reconnut, il eut un soudain élan d'allégresse. C'était la voix de Favette, de la jeune chanteuse aux yeux de faucon : la voix vibrante qui réveillait toujours en lui le souvenir de la joyeuse matinée de mai resplendissant sur le labyrinthe des genêts fleuris, sur la solitude du jardin d'or où, tout étonné, il avait cru découvrir le secret de la joie.

Sans soupçonner la présence de l'étranger dissimulé par une haie, Favette s'avançait conduisant une vache par la longe. Et elle chantait, la tête haute, la bouche ouverte vers le ciel, tout le visage en pleine lumière; et, de sa gorge, le chant jaillissait fluide, limpide, cristallin comme une source. Derrière elle, la belle bête neigeuse cheminait avec mansuétude, et, à chaque pas, son fanon ondulait et la masse de ses pis gonflés de lait par la pâture ballottait entre ses jambes.

Lorsqu'elle aperçut l'étranger, la chanteuse s'interrompit et fit mine de s'arrêter. Mais lui, allant à sa rencontre avec un air de fête, comme s'il eût retrouvé une amie des temps heureux :

— Où vas-tu donc, Favette? s'écria-t-il.

S'entendant appeler par son nom, elle rougit et sourit avec embarras.

— Je reconduis la vache à l'étable, répondit-elle.

Comme elle avait brusquement ralenti le pas, le mufle de la bête lui effleura les reins; et son buste hardi se dressait entre les grandes cornes comme dans le croissant d'une lyre.

— Tu chantes toujours! dit George en l'admirant dans cette attitude. Toujours!

— Eh! seigneur, fit-elle avec un sourire, si on nous ôtait le chant, que nous resterait-il?

— Te rappelles-tu cette matinée où tu as cueilli les fleurs de genêt?

— Les fleurs de genêt pour ton épouse?

— Oui; tu te rappelles?

— Je me rappelle.

— Rechante-moi cette chanson!

— Seule, je ne puis pas la chanter.

— Alors, chantes-en une autre.

— Comme cela, tout de suite, en ta présence? J'ai honte. Je chanterai en chemin. Adieu, seigneur.

— Adieu, Favette.

Et elle poursuivit sa route, traînant la bête paisible. Après quelques pas, elle entonna la chanson de toute la force de sa voix, qui envahit aux alentours la campagne lumineuse.

Le soleil venait de se coucher, et une lumière extraordinairement vive se répandait sur les côtes et sur la mer; une onde immense d'or impalpable montait du ciel occidental au zénith et redescendait vers le bord opposé, dont elle pénétrait avec une extrême lenteur la transparence glauque. Par degrés, l'Adriatique devenait plus claire et plus douce, se rapprochant du coloris qu'ont les premières feuilles des saules sur les pousses nouvelles. Seules les voiles rouges, aussi superbes que si elles eussent été de pourpre, rompaient la clarté diffuse.

« C'est une Fête, pensait George, ébloui par la splendeur du couchant, sentant palpiter autour de lui la joie de vivre. Où respire-t-elle, la créature humaine pour qui toute la journée, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, est une Fête consacrée par quelque conquête nouvelle? Où vit-il, le dominateur, — l'homme couronné de la couronne du rire, de cette couronne de roses riantes dont parle Zarathustra : — « le dominateur fort et tyrannique, affranchi du joug de toute fausse moralité, assuré dans le sentiment de sa puissance, convaincu que l'essence de la personne surpasse en valeur tous les attributs accessoires, résolu à s'élever au-dessus du Bien et au-dessus du Mal par la pure énergie de son vouloir, capable aussi de contraindre la vie à lui tenir ses promesses? »

Sur la colline, les chants en l'honneur de la nativité du pain continuaient et alternaient. Les longues théories féminines apparaissaient sur les pentes et disparaissaient. Çà et là, d'invisibles feux, montaient dans l'air sans brise des colonnes de fumée, très lentes. Le spectacle se faisait solennel et semblait reculer dans le mystère d'un siècle lointain, dans la sainteté d'une célébration de Dionysiaques rurales.

. . . .

. . . .

VIII

Depuis la nuit tragique où Candie, en baissant la voix, avait parlé du sortilège qui pesait sur les hommes du Trabocco, cette grande ossature blanchâtre allongée sur les récifs avait plus d'une fois attiré les regards et excité la curiosité des étrangers. Dans le croissant de la petite baie musicale, cette forme hérissée et insidieuse, perpétuellement aux aguets, paraissait démentir la béni-

gnité de la solitude. Dans les midis brûlans et immobiles, dans les crépuscules embrumés, elle prenait parfois des aspects formidables. Parfois, quand tout reposait, on entendait grincer le cabestan et craquer toute la charpente. Pendant les nuits sans lune, on voyait la rougeur des torches reflétée par les eaux.

En un après-midi de pesante oisiveté, George proposa à Hippolyte :

— Veux-tu venir au Trabocco?

Elle répondit :

— Allons, si tu veux. Mais comment ferai-je pour passer le pont? Une fois déjà j'ai essayé...

— Je te conduirai par la main.

— Le passage est trop étroit.

— Nous essayerons.

Ils y allèrent. Ils descendirent par le sentier. Au coude, ils trouvèrent une sorte d'escalier taillé dans le granit, peu praticable, et dont les marches irrégulières se prolongeaient jusque sur les récifs à l'extrémité du pont branlant.

— Tu vois! comment ferai-je? dit Hippolyte avec regret. Rien qu'à regarder, la tête me tourne.

La première partie du pont se composait d'une planche unique, très étroite, soutenue par des étançons fixés sur la roche ; l'autre partie, plus large, était formée de voliges transversales, blanches d'une blancheur presque argentée, vermoulues, cassantes, mal jointes, si peu épaisses qu'elles semblaient devoir se rompre sous la moindre pression du pied.

— Tu ne veux pas essayer? — demanda George avec une sensation intérieure d'étrange soulagement en constatant qu'Hippolyte ne réussirait jamais à opérer le périlleux passage. — Regarde; voici qu'on vient pour nous tendre la main.

Un enfant demi-nu accourait de la plate-forme, agile comme un chat, brun comme un bronze riche d'or. Sous son pied infaillible les voliges craquaient, les solives pliaient. Parvenu à l'extrémité du pont, près des étrangers, il les encouragea avec des gestes énergiques à se confier en lui, les regardant de ses yeux perçans d'oiseau de proie.

— Tu ne veux pas essayer? reprit George avec un sourire.

Irrésolue, elle avança un pied sur la planche branlante, regarda les rochers et l'eau, puis se retira sans réussir à vaincre son trouble.

— Je crains le vertige, dit-elle. Je suis sûre que je tomberais.

Elle ajouta avec un regret manifeste :

— Va, va seul. Tu n'as pas peur?

— Non. Mais toi, que feras-tu ?

— Je m'assoierai à l'ombre et je t'attendrai.

Elle ajouta encore, avec hésitation, comme pour tenter de le retenir :

— Mais pourquoi y vas-tu ?

— J'y vais. Je suis curieux de voir.

Elle semblait chagrine de ne pas pouvoir le suivre, fâchée de le laisser aller en un lieu où elle-même n'arriverait pas ; et ce qui semblait la chagriner et la fâcher, c'était, non pas seulement de renoncer à une curiosité et à un plaisir, mais encore quelque autre cause mal distincte. En effet, ce qui la faisait souffrir aussi, c'était l'obstacle temporaire qui allait s'interposer entre son amant et elle, cet obstacle qu'elle était incapable de surmonter. Tant lui était devenu essentiel le besoin de tenir son amant attaché sans cesse par un lien sensuel, d'être avec lui en contact ininterrompu, de le dominer, de le posséder.

Elle dit sur un ton de dépit à peine perceptible :

— Va, va donc !

George venait d'observer au fond de lui-même un sentiment contraire au sentiment instinctif d'Hippolyte : c'était une sorte de soulagement à constater qu'il y avait un lieu où Hippolyte ne le suivrait pas, un refuge complètement inaccessible à l'Ennemie, une retraite défendue par les roches et par la mer où il pourrait trouver enfin quelques heures de véritable repos. Et ces impressions, quoique mal distinctes et même un peu puériles, mais très certainement opposées, démontraient l'état réel des deux amans vis-à-vis l'un de l'autre : l'un, victime consciente destinée à périr ; l'autre, bourreau inconscient et câlin.

— J'y vais, dit George avec une nuance de provocation dans le ton et dans l'attitude. Au revoir.

Bien qu'il ne se sentît pas sûr de lui-même, il refusa l'aide de l'enfant et fut très attentif à prendre une démarche franche et alerte, à ne pas hésiter, à ne pas vaciller sur la planche branlante. Dès qu'il eut mis le pied sur la partie plus large, il accéléra le pas, toujours préoccupé des regards d'Hippolyte, donnant instinctivement à son effort la chaleur d'une réaction hostile. Lorsqu'il foula le plancher de la plate-forme, il eut la sensation illusoire de se trouver sur le pont d'un navire. En un instant, la fraîcheur de la mer clapoteuse qui se brisait sur les récifs ressuscita dans sa mémoire certains fragmens de la vie qu'il avait vécue à bord du *Don-Juan*, et il éprouva par tout son être un tressaillement subit à l'idée chimérique de lever l'ancre. « A la voile ! A la voile ! »

Aussitôt après, ses regards se portèrent sur les objets envi-

ronnans, et il en remarqua les moindres détails avec sa lucidité ordinaire.

Turchin l'avait salué d'un geste brusque, que n'adoucissait ni parole ni sourire, comme si nul événement, quelque insolite et extraordinaire qu'il fût, n'eût eu le pouvoir d'interrompre même pour une seconde la préoccupation terrible qui apparaissait sur son visage terreux, presque sans menton, à peine plus gros que le poing, avec un long nez en saillie, pointu comme un museau de brochet, entre deux petits yeux scintillans.

La même préoccupation se lisait dans l'aspect de ses deux fils qui, eux aussi, saluèrent en silence et se remirent à l'ouvrage, sans se départir de leur immuable tristesse. C'étaient des garçons de plus de vingt ans, décharnés, brûlés, agités d'une continuelle inquiétude musculaire, comme les démoniaques. Tous leurs mouvemens avaient un air de contraction convulsive, de sursaut; et, sous la peau de leurs faces sans menton, on voyait par momens les muscles trembler.

— La pêche est bonne? demanda George en montrant le large filet immergé dont les coins s'apercevaient à fleur d'eau.

— Rien aujourd'hui, seigneur, murmura Turchin avec un accent de colère contenue.

Il reprit après une pause:

— Qui sait? C'est toi, peut-être, qui nous apportes la bonne pêche.

— Tirez le filet. Nous verrons.

Ses fils s'apprêtèrent à manœuvrer le cabestan.

Par les interstices du plancher, on apercevait l'onde miroitante et écumante. Dans un angle de la plate-forme se dressait une cabane basse au toit de paille, dont le faîte était protégé par une file de tuiles rouges et orné d'une pièce de chêne sculptée en forme de tête de bœuf, avec deux grandes cornes rapportées, contre les maléfices. D'autres amulettes pendaient de la toiture, mêlées à des disques de bois sur lesquels étaient collés avec de la poix des morceaux de miroir ronds comme des yeux; et un faisceau de fourches à quatre dents, rouillées, gisait devant l'ouverture basse. A droite et à gauche, deux grands mâts verticaux se dressaient, plantés sur la roche, maintenus à la base par des pieux de toutes grosseurs qui s'entre-croisaient et s'enchevêtraient, reliés les uns aux autres par d'énormes clous, serrés par des fils de fer et par des cordages, renforcés de mille façons contre le courroux de la mer. Deux autres mâts horizontaux coupaient les premiers en croix et s'allongeaient comme des beauprés par delà les récifs, sur l'eau profonde et poissonneuse. Aux extrémités fourchues des quatre mâts pendaient des poulies avec des cordes correspondant

aux coins du filet carré. D'autres cordes passaient par d'autres poulies, au sommet d'espars de moindre grandeur; jusque sur les roches les plus lointaines, des pieux enfoncés maintenaient des câbles de renfort; d'innombrables planches, clouées sur les poutres, en consolidaient les points faibles. La lutte longue et obstinée contre les fureurs et les traîtrises du flot était comme écrite sur cette énorme carcasse au moyen de ces nœuds, de ces clous, de ces engins. La machine semblait vivre d'une vie propre, avait un air et une figure de corps animé. Le bois, exposé depuis des ans et des ans au soleil, à la pluie, à la tempête, montrait toutes ses fibres, découvrait toutes ses rugosités et toutes ses nodosités, révélait toutes les parties résistantes de sa structure, se dénudait, se consumait, devenait blanc comme un tibia, ou luisant comme de l'argent, ou grisâtre comme le silex, acquérait un caractère et une signification spéciale, une empreinte aussi distinctive qu'une personne sur qui la vieillesse et la souffrance auraient achevé leur œuvre cruelle.

Le cabestan grinçait en tournant par l'action des quatre barres, et toute la machine tremblait et craquait sous l'effort, tandis que le vaste filet émergeait peu à peu de la profondeur verte avec un miroitement doré.

— Rien! grommela le père en voyant monter à fleur d'eau le fond vide du filet.

Les fils lâchèrent les barres tout d'un coup; et, avec des grincemens plus forts, le cabestan se mit à tourner en battant l'air de ses quatres bras brutaux, qui auraient pu couper un homme en deux. Le filet replongea. Tous se turent. Dans le silence, on n'entendit plus que le clapotis de la mer contre les récifs.

Le poids du maléfice écrasait ces vies misérables. George avait perdu toute curiosité d'interroger, de découvrir, de savoir; mais il sentait que cette compagnie taciturne et tragique allait avoir bientôt pour lui l'attrait d'une sorte d'affinité douloureuse. N'était-il pas, lui aussi, victime d'un maléfice? Et il regarda instinctivement vers la plage, où apparaissait la silhouette de la femme dessinée sur un fond de roche.

IX

Il retourna au Trabocco presque tous les jours, à des heures différentes. Ce fut le lieu favori de son rêve et de sa méditation. Les pêcheurs s'étaient habitués à ses visites; ils lui faisaient un accueil respectueux, lui préparaient à l'ombre de la cabane une sorte de grabat fait d'une vieille voile qui sentait le goudron. De son côté, il ne ménageait pas les largesses.

En écoutant la rumeur des eaux, en fixant le sommet d'un mât immobile dans l'azur, il évoquait ses souvenirs nautiques, revivait sa vie errante des étés lointains, cette vie de liberté sans limite qui lui semblait aujourd'hui singulièrement belle et presque chimérique. Il se rappelait sa dernière traversée sur l'Adriatique, quelques mois après l'épiphanie de l'amour, pendant une période de tristesses et d'enthousiasmes poétiques, sous l'influence de Percy Shelley, de ce divin Ariel que la mer avait transfiguré en quelque chose de riche et d'étrange : *into something rich and strange.* Et il se rappelait le débarquement à Rimini, l'entrée à Malamocco, le mouillage devant le quai des Esclavons tout doré par le soleil de septembre... — Où était en ce moment son vieux compagnon de voyage, Adolphe Astorgi? Où était le *Don-Juan?* — La semaine précédente, il en avait reçu des nouvelles de Candie par une lettre qui semblait imprégnée encore de l'odeur de la *mastica* et qui lui annonçait l'envoi prochain d'une quantité de confitures orientales.

Adolphe Astorgi était vraiment une âme fraternelle, le seul avec qui il avait pu vivre quelque temps dans une communion complète, sans éprouver la gêne, le malaise et la répugnance que lui causait presque toujours la familiarité prolongée avec ses autres amis. Quel malheur qu'il fût si loin maintenant!... Et parfois il se le représentait comme un libérateur imprévu qui apparaîtrait avec sa voile dans les eaux de San-Vito pour lui proposer l'évasion.

Dans sa faiblesse incurable, dans cette abolition totale de la volonté active, il s'attardait parfois à des rêves de cette sorte : il implorait la venue d'un homme fort et impérieux qui le secouerait avec rudesse et qui, brisant toutes les chaînes d'un coup brusque et définitif, pour toujours, le ravirait, l'entraînerait au loin, l'enfermerait dans une région perdue où il ne serait connu de personne, où il ne connaîtrait personne, et où il pourrait, soit recommencer sa vie, soit mourir d'une mort moins désespérée.

Mourir, il le devait. Il connaissait sa condamnation et la savait désormais irrévocable; et il était convaincu que l'acte final s'accomplirait dans la semaine qui précéderait *le cinquième anniversaire*, entre les derniers jours de juillet et les premiers d'août. Depuis la tentation qui, dans l'horreur du midi torride, devant les rails luisans, lui avait traversé l'esprit comme un éclair, il lui semblait même que le *moyen* était déjà trouvé. Il avait sans cesse l'oreille tendue au grondement du train, il éprouvait une inquiétude étrange lorsque approchait l'heure connue du passage. Comme un des tunnels perçait la pointe du Trabocco, il pouvait entendre de son grabat le fracas sourd qui faisait trembler

toute l'éminence; et parfois, s'il était alors distrait par d'autres pensées, il avait un tressaillement d'effroi, comme s'il eût à l'improviste entendu le grondement de son destin.

N'était-ce pas une même pensée qui régnait en lui et en ces hommes taciturnes? Ne sentaient-ils pas sur leur tête, les uns et les autres, jusque dans les ardeurs les plus éclatantes de la canicule, une même ombre ? C'était peut-être cette affinité qui lui faisait aimer ce lieu et cette compagnie. Sur les eaux musicales, il se laissait bercer dans les bras du fantôme qu'il avait créé, tandis que la volonté de vivre se retirait de lui peu à peu, comme la chaleur abandonne un cadavre.

C'étaient les grands calmes de juillet. La mer s'étalait toute blanche, laiteuse, verdâtre çà et là dans le voisinage de la rive. Une brume à peine teintée de violet pâlissait les côtes lointaines : le cap du More, la Nicchiola, la pointe d'Ortone, la pointe du Vaste. Les ondulations presque imperceptibles de la bonace produisaient entre les récifs une harmonie bourdonnante, mesurée par des pauses égales. Sur l'extrémité de l'un des longs mâts horizontaux, l'enfant se tenait en vedette; l'œil au guet, il scrutait sous lui le miroir de l'onde, et, de temps à autre, pour contraindre le poisson effrayé à entrer dans le filet, il jetait une pierre. Ces bruits sourds augmentaient la mélancolie des choses.

Parfois le visiteur s'assoupissait sous la caresse des rythmes lents. Ces assoupissemens brefs étaient l'unique compensation de ses nuits sans sommeil. Et il avait coutume de prétexter ce besoin de repos pour qu'Hippolyte lui permît de rester sur le Trabocco aussi longtemps qu'il lui plairait. George l'assurait qu'il ne pouvait pas dormir ailleurs que sur ces planches, parmi les émanations des rochers, dans la musique de la mer.

A cette musique, il tendait une oreille de plus en plus attentive et subtile. Désormais, il en connaissait tous les mystères, il en comprenait toutes les significations. Le faible clapotis du ressac, pareil au bruit lingual d'un troupeau qui se désaltère; le grand fracas subit du flot gaillard qui, arrivant du large, heurte et écrase la vague réfractée par la rive; la note la plus humble, la note la plus superbe, et les innombrables gammes intermédiaires, et les diverses mesures des intervalles, et les accords les plus simples, et les accords les plus complexes, et toutes les puissances de ce profond orchestre marin dans le golfe sonore, il connaissait tout, il comprenait tout.

Mystérieuse, la symphonie crépusculaire se développait et croissait, très lente, très lente, sous un ciel de pures violettes dont les touffes éthérées laissaient luire les premiers regards ti-

mides des constellations encore couvertes d'un voile. Çà et là, les souffles errans soulevaient et chassaient les ondes, rares d'abord, puis plus fréquentes, puis moins débiles ; ils soulevaient et poussaient les ondes dont les fines crêtes fleurissaient, dérobaient au crépuscule une lueur, écumaient un instant et retombaient languides. Tantôt comme un son assourdi de cymbales, tantôt comme un son de disques d'argent heurtés l'un contre l'autre, tantôt comme un son de cristaux précipités sur une pente, tel était le son que faisaient dans le silence ces ondes retombant et mourant. De nouvelles ondes se levaient, engendrées par un souffle plus long, et se recourbaient limpides, et portaient dans leur courbure la grâce dernière du jour, et se brisaient avec une sorte d'indolence, semblables à de mobiles rosiers blancs qui s'effeuilleraient, et laissaient des écumes durables, pareilles à des pétales, sur le miroir qui se dilatait là où elles disparaissaient pour toujours. D'autres encore se levaient, augmentaient de vitesse et de force, s'approchaient du rivage, l'atteignaient avec une violence triomphale suivie d'un bruit diffus pareil à un froissement de feuilles arides. Et, tandis que durait encore cet illusoire froissement de la forêt irréelle, d'autres vagues, là-bas, là-bas, sur le croissant du golfe, déferlaient à des intervalles de plus en plus courts, suivies du même bruit, de sorte que la zone sonore semblait s'étendre à l'infini par les perpétuelles vibrations d'une myriade de feuilles arides.

Cette sylvestre harmonie imitative était la trame constante où l'onde assaillant les récifs posait ses rythmes interrompus. L'onde arrivait avec un emportement d'amour ou de colère sur les blocs inébranlables ; elle s'y précipitait en mugissant, s'y étalait en écumant, envahissait de sa liquidité jusqu'aux passages les plus secrets. Il semblait qu'une âme naturelle ultra-souveraine emplît de son agitation frénétique un instrument vaste et multiple comme un orgue, en passant par toutes les discordances, en touchant toutes les notes de la joie et de la douleur.

Elle riait, gémissait, suppliait, chantait, caressait, sanglotait, menaçait : tour à tour joyeuse, plaintive, humble, ironique, câline, désespérée, cruelle. Elle sautait jusqu'à la cime de la plus haute roche pour y remplir la petite cavité ronde comme une coupe votive ; elle s'insinuait dans la crevasse oblique où les mollusques pullulaient ; elle s'écroulait sur les moelleux tapis de corallines en les lacérant, ou elle y rampait aussi légère que le serpent sur la mousse. Le dégouttement égal des eaux suintantes dans la caverne occulte, le regorgement rythmique des fontaines pareil à la pulsation d'un vaste cœur, le clapotis rauque des sources sur la déclivité raboteuse, le fracas sourd du torrent emprisonné

entre deux parois de granit, le tonnerre réitéré du fleuve qui se précipite du haut d'une roche, tous les sons que produisent les eaux vives sur la pierre inerte et tous les jeux de leurs échos, elle les imitait. La tendre parole qu'on murmure dans l'ombre à l'écart, le soupir exhalé par une angoisse mortelle, la clameur d'une multitude ensevelie dans les profondeurs d'une catacombe, le sanglot d'une poitrine titanesque, la dérision altière et cruelle, tous les sons que produit la bouche humaine dans la tristesse ou dans la joie, et le mugissement, et le rugissement, elle les imitait. Les chœurs nocturnes des esprits aux langues aériennes, le chuchotement des fantômes mis en fuite par l'aurore, les ricanemens réprimés des créatures fluides et maléfiques aux aguets sur le seuil des antres, les appels des fleurs vocales dans les paradis de luxure, les reprises de la danse magique sous la lune, tous les sons que l'oreille des poètes écoute en secret, tous les enchantemens de la sirène antique, elle les imitait. Une et multiple, évanescente et impérissable, elle enfermait en soi tous les langages de la Vie et du Rêve.

Ce fut, dans l'esprit attentif de l'auditeur, comme la résurrection d'un monde. La grandeur de la symphonie marine ranima chez lui la foi en la puissance illimitée de la musique. Il resta stupéfait d'avoir pu priver si longtemps son esprit de cette nourriture quotidienne, d'avoir renoncé au seul moyen concédé à l'homme pour s'affranchir de la tromperie des apparences et pour découvrir dans l'univers intérieur de l'âme l'essence réelle des choses. Il resta stupéfait d'avoir pu négliger si longtemps ce culte religieux que, depuis les premières années de son enfance, à l'exemple de Démétrius, il avait pratiqué avec tant de ferveur. Pour Démétrius et pour lui, la musique n'avait-elle pas été une religion ? Ne leur avait-elle pas révélé à tous deux le mystère de la vie suprême ? A tous deux elle avait répété, mais avec un sens différent, la parole du Christ : « Notre règne n'est pas de ce monde. »

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Une fois encore George se sentit pénétré par la fascination surnaturelle qu'exerçait sur lui du fond de la tombe cet homme existant hors de la vie. Des choses lointaines lui revinrent à la mémoire, pareilles à des ondes d'harmonie indistincte ; des élémens de pensée reçus de ce révélateur semblèrent prendre des formes vagues de rythmes ; le simulacre idéal du défunt parut se transfigurer musicalement, perdre ses contours visibles,

rentrer dans l'unité profonde de l'être, dans cette unité que le musicien solitaire, à la lumière de son inspiration, avait découverte sous la diversité des apparences.

« Sans aucun doute, pensait-il, c'est la musique qui l'initia au mystère de la mort, qui lui montra, par delà la vie, un nocturne empire de merveilles. L'harmonie, élément supérieur au temps et à l'espace, lui a fait entrevoir comme une béatitude la possibilité de s'affranchir de l'espace et du temps, de se détacher du vouloir individuel qui l'enfermait dans la prison d'une personnalité confinée en un lieu restreint, qui le tenait perpétuellement assujetti à la matière brute de la substance corporelle. Comme il avait mille fois senti en lui-même, aux heures d'inspiration, l'éveil de la volonté universelle; comme il avait goûté une joie extraordinaire à reconnaître l'unité suprême qui est au fond des choses, il crut que la mort lui serait un moyen de se prolonger dans l'infini, qu'il se dissoudrait dans l'harmonie continue du Grand Tout et participerait à l'éternelle volupté du Devenir. Pourquoi n'aurais-je pas, moi aussi, la même initiatrice au même mystère? »

De hautes images s'élevaient dans son esprit, à mesure que les étoiles apparaissaient une à une dans le silence des cieux. Il retrouva quelques-uns de ses songes les plus poétiques. Il se rappela l'immense sentiment de joie et de liberté qu'il avait éprouvé un jour, en s'identifiant par l'imagination avec un homme inconnu qui gisait dans la bière au sommet d'un majestueux catafalque entouré de flambeaux, tandis qu'au fond de l'ombre sacrée l'âme de Beethoven, le divin révélateur dans l'orgue, dans l'orchestre et dans les voix humaines, parlait avec l'Invisible. Il revit le vaisseau chimérique chargé d'un orgue gigantesque qui, entre ciel et mer, dans les lointains infinis, par la forêt de ses tuyaux, versait des torrens d'harmonie sur le calme des ondes, tandis qu'à l'extrême horizon flamboyaient les bûchers crépusculaires, ou que s'épandait dans la nuit l'extatique sérénité de la pleine lune, ou que, sur les cercles de ténèbres, les constellations brillaient du haut de leurs chars de cristal. Il reconstruisit ce merveilleux Temple de la Mort, tout de marbre blanc, où se tenaient, entre les colonnes du propylée, des musiciens insignes qui séduisaient les jeunes hommes au passage par leurs accords et qui mettaient tant d'art à les initier que jamais nul initié, en posant le pied sur le seuil funèbre, ne se retournait pour saluer la lumière où jusqu'à ce jour il avait trouvé la joie.

« Donnez-moi une noble manière de trépasser. Que la Beauté étende un de ses voiles sous mon dernier pas! C'est tout ce que j'implore de mon Destin. »

Une chaleur lyrique dilatait sa pensée. La fin de Percy Shelley, si souvent enviée et rêvée par lui sous l'ombre et sous le claquement de la voile, lui réapparut dans un immense éclair de poésie. Ce destin avait une grandeur et une tristesse surhumaines. « Sa mort est mystérieuse et solennelle comme celle des antiques héros de la Grèce, qu'une invisible puissance enlevait de terre à l'improviste et emportait transfigurés dans la sphère joviale. Comme dans le chant d'Ariel, rien de lui n'est anéanti; mais la mer l'a transfiguré en quelque chose de riche et d'étrange. Son corps juvénile brûle sur un bûcher, au pied de l'Apennin, devant la solitude de la mer tyrrhénienne, sous l'arc bleu du ciel. Il brûle avec les aromates, avec l'encens, avec l'huile, avec le vin, avec le sel. Les flammes sonores montent dans l'air immobile, vibrent et chantent vers le soleil témoin, qui fait scintiller les marbres aux cimes des montagnes. Tant que le corps n'est pas consumé, une hirondelle marine ceint le bûcher de ses vols. Et puis, lorsque le corps en cendres se désagrège, le cœur apparaît nu et intact : — *Cor Cordium.* »

N'avait-il pas peut-être, lui aussi, comme le poète de l'*Epipsychidion*, aimé Antigone dans une existence antérieure?

Sous lui, autour de lui, la symphonie de la mer grandissait, grandissait dans l'ombre; et, sur lui, le silence du ciel étoilé devenait plus profond. Mais, du côté du rivage, un grondement s'approchait, sans ressemblance avec aucun autre bruit, très reconnaissable. Et, lorsqu'il se tourna de ce côté, il vit les deux fanaux du train, pareils à la fulguration de deux yeux de flamme.

Assourdissant, rapide et sinistre, le train qui passait ébranla le promontoire; en une seconde il parcourut la voie découverte; puis, sifflant et grondant, il disparut dans la bouche du tunnel opposé.

George se dressa d'un bond. Il s'aperçut qu'il était resté seul.

— George! George! Où es-tu?

C'était l'appel inquiet d'Hippolyte qui venait le chercher; c'était un cri d'angoisse et d'effroi.

— George! Où es-tu?

GABRIEL D'ANNUNZIO

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

AUGUSTE COMTE

I

SES IDÉES GÉNÉRALES ET SA MÉTHODE

M. E. de Roberty : *Auguste Comte et Herbert Spencer* (1894); *Auguste Comte*, sa vie, sa doctrine, par le R. P. Gruber S. J. Traduction française (1892).

C'est un livre un peu confus que celui de M. de Roberty sur Comte et Spencer, et qui ne saurait dispenser de lire l'étude lumineuse de Stuart Mill sur Auguste Comte, ni la magistrale exposition de la philosophie positive mise en tête du *Cours* d'Auguste Comte par Littré, ni les beaux articles publiés ici même il y a vingt ans, par M. Janet, ni *Auguste Comte, sa vie et sa doctrine*, le compte rendu si scrupuleux et si consciencieux du R. P. Gruber, ni tant d'articles ingénieux et savans semés par M. Pierre Laffitte dans la *Revue occidentale*, ni la curieuse étude de M. Aulard sur Comte juge de la Révolution française, ni la réponse qui a été faite à M. Aulard sous ce titre : *Comte et M. Aulard à propos de la Révolution*, ni surtout les œuvres d'Auguste Comte lui-même; — mais encore, dans le livre de M. de Roberty, la passion d'Auguste Comte pour l'*unité*, et tout l'effort qu'il a dépensé pour y ramener l'esprit des hommes, ne laissent pas d'être bien saisis, et en tout cas c'est une occasion de revenir sur le grand penseur trop souvent méconnu et pour essayer de s'en faire une idée nette.

I

Auguste Comte, né en 1798, à Montpellier, dans une famille « monarchique et catholique », ce qu'il ne faudra pas oublier, était un enfant nerveux, impatient, très intelligent, très avide d'instruction, d'une précocité d'esprit extraordinaire, de ceux qui ont des méningites tôt ou tard, comme disent les médecins. Il était sensible, ardent et indiscipliné, très capable de s'éprendre passionnément d'un maître favori, — et par deux fois, avec son professeur Encontre à Montpellier, et avec Saint-Simon, cela lui est arrivé, — plus capable encore de secouer le joug scolaire et la discipline, et d'avoir, relativement à l'autorité, une sorte de défiance ombrageuse ou de défi passionné. Il était à l'École polytechnique à seize ans, grand travailleur, grand dévoreur de livres, surtout philosophiques, ayant lu, paraît-il, Fontenelle, Maupertuis, Adam Smith, Fréret, Duclos, Diderot, Hume, Condorcet, de Maistre, de Bonald, Bichat, Gall, etc., et trouvait du temps pour diriger une insurrection de famille dans l'école et pour la faire licencier. Un instant secrétaire chez Casimir Perier, mais peu fait pour ce rôle, surtout auprès d'un homme aussi volontaire qu'il l'était lui-même, il le quittait vite, et allait droit à Saint-Simon, dont tout, en apparence, le rapprochait.

Saint-Simon, à cette époque (1817), était le réformateur abondant et tumultueux qui avait chaque matin un projet de reconstitution du monde entier sur de nouvelles bases. C'était un excitateur merveilleux ; mais, sans lectures approfondies, continuel improvisateur, il devait trouver en Auguste Comte, déjà si pourvu, comme un dictionnaire intelligent, toujours ouvert aux recherches et sachant les éclairer. D'autre part, Comte avait besoin d'un esprit original, prompt, impétueux, le sien étant à la fois rapide pour concevoir et très empêché et embarrassé pour exposer, comme il arrive à tous ceux qui ont une foule d'idées à la fois et même toutes leurs idées à la fois. Ils travaillèrent ensemble assez longtemps, cinq ou six ans, et l'empreinte de Saint-Simon sur Comte fut, comme nous le verrons, ineffaçable. Ils se brouillèrent, l'un et l'autre étant extrêmement orgueilleux et personnels, ce qui rend difficile toute collaboration, étant du reste l'un au terme extrême et l'autre au point de départ de son évolution, ce qui fit que Comte fut choqué chez Saint-Simon de certain esprit religieux et « couleur théologique » où il devait arriver plus tard et s'enfoncer beaucoup plus que Saint-Simon lui-même.

A partir de ce moment Comte marcha tout seul, parfaitement

séparé des saint-simoniens, des socialistes, des libéraux, et en un mot de tous les partis et de tout le monde, vivant péniblement de leçons de mathématiques, des fonctions de répétiteur à l'École polytechnique pendant quelques années, plus tard des subsides de ses disciples, ou plutôt de ses fidèles, souffrant d'un mariage peu heureux, puis d'un divorce pénible, trouvant dans un grand amour ou plutôt dans une de ces adorations mystiques dont il arrive assez souvent aux quinquagénaires d'être comme enivrés, un ravissement d'une année, puis, après la mort de l'idole, une occupation exquise du cœur, un « entretien » doux et cher qui a consolé et illuminé ses derniers ans; triste du reste, aigri, très irrité et assez raisonnablement, s'il était jamais raisonnable d'être irrité, contre ceux qui ne l'avaient nommé ni professeur de mathématiques à l'École polytechnique, ni professeur de philosophie scientifique au Collège de France; extrêmement orgueilleux, Dieu merci, et trouvant dans cet orgueil le réconfort de tous ses déboires; laborieux jusqu'à la fin, ce qui est encore meilleur comme consolation et comme soutien; mourant enfin, trop tard, disent quelques-uns, ce qui n'est pas notre avis, assez jeune encore, ayant à peine touché au seuil de la soixantaine, l'esprit plein de la grande œuvre qu'il avait faite, et le cœur tout ravi encore du souvenir de celle qu'il avait aimée.

C'était, ce me semble, un homme extrêmement naïf et prodigieusement orgueilleux. Il y avait en lui de l'enfant précoce, du polytechnicien et du professeur, c'est-à-dire un esprit très nourri, absolu dans ses idées, et très séparé du reste du monde. Il connaissait peu les hommes, comme tous ceux chez qui l'éveil des idées a été si hâtif et si enivrant qu'ils n'ont vécu qu'avec elles dans leur enfance et dans leur jeunesse. Il est très rare que le sens psychologique naisse dans l'âge mûr. Comte ne l'eut jamais. Il est comme effrayé de l'injustice des hommes à son endroit, comme s'il était possible aux hommes de démêler en quelques années le mérite d'un homme supérieur à eux. Il s'étonne de l'inconstance, de l'ingratitude, de l'étourderie, du peu de perspicacité, de l'absence de dévouement, comme si ce n'était pas là le fond commun, naturel et éternel de l'humanité, et comme si l'on ne devait pas, dès qu'elle n'est pas persécutrice, être très content d'elle. Une lettre de lui à Littré est un monument d'ingénuité. Il s'y plaint de sa femme « presque dépourvue de cette tendresse *qui constitue le principal attribut de son sexe* », dénuée de « l'instinct de bonté » et de « l'instinct de vénération », en un mot, — ce qui pour Comte est un arrêt des plus durs, — « nature purement révolutionnaire. » Il s'y étonne et s'irrite de ce que « Mme Comte espéra

toujours *le* transformer en machine académique lui gagnant de l'argent, des titres et des places. » Voilà les choses qui surprennent Comte comme des anomalies extraordinaires. Évidemment il a passé par ce monde sans y comprendre un mot, sans avoir un grain non seulement des facultés d'observation morale, mais même de cette clairvoyance élémentaire que l'on a à vingt-cinq ans, et qui sert, selon les natures, ou à se faire une place dans la société telle qu'elle est faite ou à la subir sans irritation.

Son orgueil, que j'ai qualifié de prodigieux, et qui n'était peut-être pas plus grand que celui d'un autre, mais qui paraît immense parce qu'il n'a pas pour contrepoids le sens du réel et qu'il est comme mis en liberté par sa naïveté même, ne connaissait pas de bornes. Cet homme, tranquille et simple, dans sa petite chambre d'étudiant, sans faste dans ses manières froides et polies, sans aucune *vanité*, ne voyait pas de rang dans le monde, et non pas même le plus élevé de la hiérarchie spirituelle, qui ne lui fût dû, et du reste réservé, assuré dans l'avenir, comme au seul être qui peut-être l'eût jamais mérité. Les orgueils mêmes des poètes lyriques les plus adulés par les autres et par eux-mêmes n'approchent pas de celui-là, encore qu'en pareille affaire il soit difficile de mesurer.

Absolu, intransigeant, indiscipliné, orgueilleux et naïf, c'est de ces défauts ou de ces qualités, car qui sait? que se font d'ordinaire les individualistes ombrageux et les libéraux jaloux. Benjamin Constant en est le type le plus net et le plus frappant. « Ce que je veux, disent ceux-là, c'est penser à ma guise, vivre à mon gré, croire à ma façon, et ce que je demande à la société assez impertinente où la naissance m'a placé, c'est qu'elle ne me gêne point dans ces manières de vivre, de penser et de croire. En retour je ne la gênerai point non plus, et je ne prétends lui imposer aucune manière d'être et d'agir ; et laissons-nous tranquilles mutuellement : c'est la meilleure façon de nous aimer les uns les autres. » Mais il peut arriver un résultat tout contraire des mêmes tendances d'esprit. Un homme constitué de la même manière que celui que nous venons d'entendre peut être frappé de l'état d'anarchie générale où de pareils penchans risquent de mener tout droit l'humanité. Il peut se dire que si l'homme est sociable, c'est sans doute pour vivre en commun, ce qui n'est pas possible s'il ne vit pas dans une pensée commune, une croyance commune, un dessein commun; que le pire mal n'est peut-être pas de se tromper, de partager une erreur collective, mais peut-être « que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière » ; parce que de ces efforts dispersés il ne résulte rien que le plaisir pour chacun de la recherche, et

parce que ce n'est là qu'une promenade dans une forêt d'une foule d'hommes qui ne se voient ni ne s'entendent, exercice peut-être agréable et certainement stérile. Ce qu'il faut c'est donc, au lieu de tendre à l'anarchie, la combattre au contraire ou la prévenir. Ce qu'il faut c'est donner aux hommes la même méthode de penser, et par suite la même pensée, et par suite la même façon de vivre. Il faut tendre à l'unité, comme de Maistre le disait hier. Unité de pensée, unité de morale, unité d'efforts, c'est à la fois le but de l'humanité et à cette condition qu'elle peut marcher. Au fond le libéral est un sceptique. S'il ne tient pas à l'entente et à la discipline, c'est qu'il ne croit pas que l'humanité puisse gagner quelque chose à faire quelque chose; car il doit bien se douter qu'en ordre dispersé elle ne fera rien. Quiconque croit à l'œuvre de l'humanité, quiconque croit un progrès possible, doit vouloir l'unité de plan, par conséquent l'unité de pensée et l'unité de foi. C'est là le fond même de la pensée d'Auguste Comte, comme c'est le contraire de la pensée de Constant, parce que Constant est un individualiste toujours sur la défensive, et Comte un *concentrationniste* décidé; Constant un sceptique découragé, et Comte un optimiste et un progressiste résolu; si l'on veut encore, Constant un homme né protestant, et Comte un homme né catholique et qui au fond l'est toujours resté.

Mais entre unitaires il y a un désaccord possible. Les uns disent: « Il faut l'unité. Il la faut absolument, sous peine de mort, ou de régression indéfinie vers un état primitif inconnu, mais peu engageant. Mais cette unité, elle existe; elle est forte. C'est le catholicisme. Il n'y a rien de plus unitaire au monde que la pensée catholique. Unité, continuité, c'est l'esprit même du catholicisme. Gardons le catholicisme, restaurons-le, restituons-le dans son intégrité. » D'autres disent : « Il ne faut pas attacher la cause de l'unité à celle d'un système qui est ruiné. Il ne faut pas la compromettre et la perdre en cette compagnie. Le catholicisme est condamné ; il l'est comme une conception du monde qui a reçu tant de démentis de l'expérience, qu'en écartant cette conception l'humanité a fini par réprouver l'esprit même du catholicisme, lequel était bon. Garder cet esprit, cela est possible, et même c'est ce que l'on peut faire de mieux, et même il n'y a pas autre chose à faire; mais le garder pour coordonner et organiser une nouvelle conception générale des choses, laquelle aura pour elle l'autorité de l'expérience acquise, des lumières nouvelles que l'humanité s'est faite, voilà le but. » C'est une religion nouvelle à fonder, et c'est, *dès le principe*, *dès ses commencemens*, quoiqu'il ne prononçât pas encore le mot, ce qu'Auguste Comte a voulu faire.

Et ici reparaissent, pour trouver leur emploi, tous ces penchans qui auraient pu, n'eût été l'effroi et l'horreur de l'anarchie, faire de Comte un individualiste et un libéral radical. L'indépendance farouche de l'esprit fait des individualistes de ceux qui ne tiennent pas à imposer leurs idées aux autres, et des autoritaires de ceux qui caressent cette espérance ; et ceux-ci seront les autoritaires de leur autorité et non pas d'une autre, mais ils n'en seront qu'autoritaires plus obstinés. Indiscipliné, Comte continuera à l'être, mais en prétendant imposer aux autres une discipline très rigoureuse ; absolu dans ses idées, il le sera toujours, en n'autorisant que lui à l'être, et en exigeant des autres la foi en lui ; et son orgueil trouvera son compte à cette œuvre de création intellectuelle et morale, et sa naïveté l'aidera à croire qu'elle est relativement facile et de prompte réalisation. Avec ses instincts Comte ne pouvait être qu'individualiste solitaire et retranché, ou chef très dominateur et haut placé de quelque chose. Dans les deux cas, c'est être isolé. Et avec sa croyance au progrès et sa passion de l'unité, il ne pouvait pas être individualiste. Restait qu'il voulût être pontife suprême d'une religion nouvelle, et c'est ce qu'il a voulu être et ce qu'il a été.

II

Ne voir de salut que dans l'unité de pensée, combattre l'anarchie sous toutes ses formes, ç'a donc été l'œuvre continue d'Auguste Comte. L'anarchie, il l'a aperçue tout de suite, dès 1820, tout autour de lui. Qu'y voyait-il ? Des savans, des hommes politiques, des moralistes, des philosophes, tous inspirés par les principes et guidés par les méthodes les plus différentes, travaillant chacun sur un plan qui est à lui, nullement tous ensemble sur un plan commun. Voilà un chantier bien mal tenu et sur lequel on ne bâtira rien de solide.

Ce qui frappe d'abord c'est la division du travail, non soumise à un dessein général. La division du travail est chose excellente à la condition qu'elle soit établie par quelqu'un qui sache vers quoi convergent les efforts ainsi divisés. S'ils ne convergent nulle part, elle ne produira absolument rien. Ou plutôt elle aura un résultat déplorable : la séparation et l'éloignement de plus en plus grand des hommes les uns relativement aux autres. En industrie la division du travail abêtit les ouvriers, en science elle sépare et éloigne les uns des autres les hommes instruits. Nous travaillons depuis quelques siècles à nous désunir. L'état d'esprit d'un littérateur ou d'un moraliste est tellement différent de celui d'un ingénieur ou

d'un industriel qu'ils ne se comprennent les uns les autres qu'à condition de parler de futilités.

Cet état est déplorable, prohibitif de tout progrès. Dès 1825, dans un article du *Producteur* (*Considérations philosophiques sur les sciences et les savans*), Comte le signale avec effroi : « Le perfectionnement de nos connaissances exige indispensablement sans doute qu'il s'établisse dans le sein de la science une division du travail permanente ; mais il est tout aussi indispensable que la masse de la société, qui a continuellement besoin de tous ces divers résultats à la fois pour adopter les doctrines scientifiques comme ses guides habituels, les tienne pour branches diverses d'un seul et même tronc. » C'est ce qui est très loin d'être la vérité. Comte dira plus tard : « Tout en reconnaissant les prodigieux résultats de cette division, il est indispensable de ne pas être frappé des inconvéniens capitaux qu'elle engendre par l'excessive particularité des idées qui occupent exclusivement chaque intelligence individuelle. Craignons que l'esprit humain ne finisse par se perdre dans les travaux de détail. » Et encore : « La spécialité croissante des idées habituelles doit inévitablement tendre en un genre quelconque à rétrécir de plus en plus l'intelligence. C'est ainsi que la première cause élémentaire de l'essor graduel de l'habileté humaine paraît destinée à produire ces esprits très capables sous un rapport unique et monstrueusement ineptes sous tous les autres aspects. »

Voilà une première cause d'extrême division et dispersion qui aura les conséquences les plus graves parce qu'elle ne peut que s'accroître de tous les progrès mêmes auxquels elle contribuera.

Il y en a bien d'autres : tous les penseurs, et même ceux qui se croient les plus énergiques adversaires de cette idée nouvelle, sont dominés par le dogme très antidogmatique et très « antisocial » de la « liberté de conscience ». La liberté de conscience est excellente comme arme de combat pour détruire le pouvoir théologique, comme le dogme de la souveraineté nationale pour renverser la souveraineté royale ; mais ce ne doit être qu'une opinion transitoire, car elle est toute négative, nullement féconde, nullement directrice, et tout le contraire de directrice. C'est ce que Comte s'efforçait de faire entendre dans ce même *Producteur* (*Considérations sur le pouvoir spirituel*), et c'est ici que l'on vit bien éclater le contraste et le conflit entre l'esprit du XVIIIe siècle et l'esprit de la petite école nouvelle. Benjamin Constant protesta très vivement : « ... Et enfin, s'écria-t-il ironiquement (dans une lettre au journal *l'Opinion*) la liberté de conscience elle-même, ce qui est bien plus grave, la liberté de conscience elle-même,

n'étant qu'un moyen de destruction, bon aussi longtemps que l'erreur subsiste, ne doit plus exister quand on a découvert la vérité ! » — A quoi Bazard répondait : Mais, après avoir été une œuvre de combat, la liberté de conscience à l'état de règle, de loi générale, n'est qu'un état d'esprit stérile et comme puéril, parfaitement impuissant. Elle est « l'effet d'une désorganisation, d'une destruction », et, « prise comme dogme, *elle suppose que la société n'a pas de but* » ; elle suppose « *qu'il n'y a pas de liberté sociale;* car enfin on ne songe pas à l'invoquer contre la physique », et si elle a un office, « sa tâche, ayant été jusqu'à présent de détruire, est désormais d'empêcher que rien ne s'établisse. » Débat infiniment intéressant qui montre assez que dans ce petit cénacle du *Producteur*, sous l'inspiration de Saint-Simon, c'était bien une école autoritaire toute nouvelle qui essayait de se fonder et qui avait déjà tout son esprit.

Il n'y a pas jusqu'au mot de Bazard : « *On ne l'invoque pas contre la physique* », qui ne soit bien significatif. Ce que Comte voudra fonder, c'est une « physique sociale » contre laquelle on ne puisse pas plus invoquer la liberté de conscience que contre la physique, et déjà dans le *Producteur* il dit le mot : « Nous avons une physique céleste, une physique terrestre, une physique végétale et une physique animale. *Il nous faut encore une physique sociale.* » Dès le premier jour, Auguste Comte veut qu'on arrive à constituer une autorité intellectuelle qui soit invincible à toute anarchie et répressive de toute anarchie.

Mais une cause d'anarchie intellectuelle bien plus profonde et d'effets bien plus grands que les précédentes, c'est le mouvement de la civilisation elle-même. Nous en avons déjà vu un effet dans la division et subdivision des sciences qui va précisément contre la constitution de la science à mesure même qu'elle crée la science ; un autre effet de cette marche de la civilisation, c'est ce qu'elle laisse derrière elle de principes caducs, utiles à un certain moment, inutiles un peu plus tard, nuisibles enfin, et qui à l'heure où nous sommes, par exemple, luttant entre eux, luttant aussi avec les principes nouveaux qui devraient les avoir remplacés tous, font, dans un même cerveau humain, un conflit d'idées maîtresses inconciliables, un conflit de siècles différens dans une même minute, un conflit de plusieurs anachronismes se heurtant les uns contre les autres, et d'autre part se heurtant contre des actualités ; bref, la plus terrible et dévastatrice psychomachie qui se soit vue, mais non pas qui doive se voir, car elle puisera dans les temps qui viendront de nouveaux élémens et de nouvelles ressources de combat.

Pour bien comprendre cela, c'est l'histoire de l'humanité intellectuelle qu'il faut faire. On peut, pour abréger, la diviser en trois grandes périodes : il y a eu un âge théologique, un âge métaphysique, et il y a un âge scientifique.

L'âge théologique, qu'on peut subdiviser lui-même en période fétichique, période polythéique et période monothéique, est un âge de l'humanité où l'on attribuait tout phénomène à un agent, à un être semblable à l'homme.

Autant de phénomènes, autant de dieux particuliers qui les créent, comme nous soulevons une pierre ou brandissons une massue : voilà le fétichisme.

Autant de groupes de phénomènes, autant de dieux qui y président, qui les veulent, phénomènes maritimes relevant de Poseïdon, phénomènes célestes relevant de Zeus ; voilà le polythéisme ; c'est une concentration du fétichisme.

Tous les phénomènes possibles ayant pour cause continue un seul être, une seule volonté, relevant de lui, dépendant d'elle, voilà le monothéisme ; c'est une concentration du polythéisme.

Dans ces trois périodes, cent mille, cent ou un être, semblables à l'homme, qui meuvent ou qui meut, qui régissent ou qui régit les phénomènes naturels ; de l'une à l'autre période une centralisation successive de ce pouvoir jusqu'à ce qu'il soit ramassé en un seul être tout-puissant : voilà l'âge théologique de l'humanité.

L'âge métaphysique, beaucoup plus court du reste, est beaucoup moins net, et n'est qu'une transition. En cet âge l'humanité attribue la création des phénomènes non plus à des êtres, non plus à un être, mais à des abstractions. On ne dira plus Cérès, on dira la Nature ; on ne dira plus Zeus, on dira l'Attraction, et l'on sera porté à croire que la Nature est un être et que l'Attraction en est un autre. C'est l'état naturel d'un esprit qui est habitué à voir dans le monde des causes qui sont des êtres, et qui, déjà n'y saisissant plus que des lois, prend ces lois pour des causes et ces causes pour des êtres, et leur donne, par habitude, des noms propres. Si cette opération de l'esprit était très précise et si cette tendance de l'esprit était très forte, elle ramènerait au polythéisme ; elle peuplerait l'univers de lois prises pour des causes habillées en êtres, qu'on adorerait. Mais ce penchant est faible ; il n'est qu'un reste de théologie exténuée et effacée, et il ne va pas plus loin qu'à créer un système d'allégories ; mais encore il habitue trop l'esprit à se payer de mots, ou il le maintient dans l'habitude de s'en payer.

Le troisième âge est l'âge scientifique. Dans celui-là l'homme

renonce à connaître les causes des phénomènes. Qu'elles soient des êtres multiples, un être unique, des entités métaphysiques, il n'en sait rien, et ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne le saura jamais. Il se borne à découvrir les lois des phénomènes ; c'est-à-dire à savoir, autant qu'il peut, comment les phénomènes ont l'habitude de se passer. C'est tout ce qu'il s'accorde, et, tout le reste, il se l'interdit. Il n'est ni déiste ni athée: il est ignorant; il n'est ni métaphysicien ni antimétaphysicien : il est *citramétaphysicien;* c'est à la métaphysique, exclusivement, qu'il s'arrête, sans savoir s'il y en a une ou s'il n'y en a pas, et ne sachant rien sur ce point si ce n'est qu'il ne peut rien en savoir. Il ne connaît que des faits et certaines répétitions constantes des faits, qu'il appelle les lois de ces faits, et son savoir n'ira jamais au delà, et jamais au delà n'ira sa recherche, qui du reste est indéfinie.

Or de chacun de ces états successifs reste dans le suivant et dans tous les suivans un résidu qui s'amincit toujours, jamais ne disparaît, et qui l'encombre et qui les encombre. Il reste du fétichisme dans le polythéisme : par exemple Poséidon est bien le dieu de la mer, mais chaque flot est un triton qui obéit à peu près à Poséidon, mais qui a encore sa petite personnalité. Il reste du polythéisme et du fétichisme dans le monothéisme : par exemple Dieu est Dieu ; mais il y a des saints qui ont leur autorité et des vierges locales qui font des miracles. Il reste dans l'âge métaphysique du monothéisme avec du polythéisme et du fétichisme, et, derrière les entités métaphysiques, le métaphysicien adore un Dieu, et ce Dieu a son cortège mentionné tout à l'heure. Et dans l'âge scientifique il reste des préjugés métaphysiques et des conceptions monothéiques, polythéiques et fétichiques.

De telle sorte que l'humanité croit s'affranchir et se surcharge, croit marcher à la simplification et se complique. Chaque homme moderne, selon son tour d'imagination, est plutôt monothéiste qu'autre chose, ou plutôt fétichiste qu'autre chose, ou plutôt scientifique qu'autre chose, et voilà une cause d'anarchie, de conflit habituel entre lui et les autres hommes ; mais de plus celui-là qui est surtout monothéiste est en même temps un peu polythéiste, un peu fétichiste et un peu métaphysicien ; celui-là qui est surtout métaphysicien est en même temps un peu polythéiste, un peu monothéiste, un peu scientifique, et ainsi de suite, et cela fait une anarchie dans chaque cerveau. Chaque esprit humain est un raccourci de l'humanité et présente le même spectacle d'incohérence intellectuelle que l'humanité tout entière. Le

monde surabonde d'idées maîtresses inconciliables qui s'entrelacent et de croyances contradictoires qui s'enchevêtrent. La civilisation, en accumulant idées générales sur idées générales, entasse l'une sur l'autre des lumières qui deviennent des ombres. Le cerveau humain est une nuit profonde où circulent et luttent des feux follets de diverses couleurs qui, éblouissant l'esprit sans l'éclairer, ne font que l'obscurcir davantage.

Tels sont les principaux élémens de l'anarchie intellectuelle du monde moderne.

Les derniers siècles l'ont-ils diminuée? Ils l'ont augmentée. Ils ont été un effort pour affranchir l'humanité des derniers restes de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysicien, et, à cet égard, ils ont en apparence diminué l'anarchie intellectuelle. Mais ils n'ont en ceci que donné un des moyens de la diminuer plus tard, et en attendant ils l'ont aggravée. Car par quoi ont-ils remplacé ou prétendu remplacer et théologie et métaphysique? Par la liberté de penser, la liberté de croire et la liberté de parler. Rien de meilleur pour détruire; rien de plus vain pour fonder. On s'est habitué à croire que la liberté était quelque chose en soi, était une doctrine, une doctrine capable de se transformer en réalité, de produire des faits, de créer un état moral et un état social. C'est faux. La liberté est quelque chose de négatif, ce qui veut dire en français qu'elle est un rien. La liberté est le droit de ne pas accepter l'état moral et l'état social que l'on rencontre, elle n'est pas une force capable de créer un état moral ou un état social quelconque. Elle est désorganisatrice par avance et inorganisatrice par définition. Elle consiste à dire : « Vous croirez ce que vous voudrez. » D'accord, et, s'il s'agit de briser un joug, excellent! S'il s'agit de fonder une communauté par l'embrassement d'une idée commune, néant. De l'état de liberté ne peut sortir aucune idée créatrice de quelque chose, sinon à condition qu'on sorte de cet état. C'est une idée uniquement négatrice et un état uniquement négatif. Les libéraux sont gens qui ne savent que dire : non. La liberté est un *nolo* et un *veto* individuel. De « je ne veux pas » et « je vous arrête » prononcé et posé avec énergie par trente millions d'hommes rien ne saurait résulter qu'une sorte d'immobilité farouche. Il s'agit pourtant de marcher, d'agir, et de faire quelque chose.

Il y a plus : l'état de liberté est non seulement état d'impuissance; il est état de conflit et de discorde. Il est la discorde considérée comme un dogme et tenue pour une institution. Ces trente millions d'hommes ne disent point « Je ne veux pas » seulement à leurs chefs, aux maîtres que la suite des temps a pu

leur laisser; ils se le disent les uns aux autres. L'esprit de liberté devient une habitude sociale. On ne s'attache pas à la liberté seulement comme à un droit, on y prend plaisir comme à l'exercice d'une passion. Il y a une passion libérale, et un libéralisme passionné. L'homme est très fier de « penser par lui-même », et comme, à l'ordinaire, il ne pense pas, c'est la liberté en soi, le plaisir de nier ceux qui pensent, sans penser lui-même, qu'il chérit. Trente millions d'orgueils solitaires, sans raison d'être et sans prétexte, exaltés par la conscience d'exercer un droit sacré, inquiets dès que, par un acquiescement momentané à la pensée d'autrui, ils s'avisent qu'ils cessent ou vont cesser de l'exercer: donc conflit voulu, créé de rien quand il n'a pas de matière, inventé pour le plaisir quand il n'a pas d'occasion, discorde cultivée avec amour, honorée et consacrée de noms honorables, voilà en son fond l'état de liberté. C'est l'anarchie sacrée reine du monde.

Les philosophes du XVIII[e] siècle, à la suite du protestantisme, ont créé cet individualisme affolé. Ont-ils eu tort? Pas le moins du monde : à chaque siècle suffit sa peine. L'urgent c'était de briser les anciennes idoles. Le plus important pour le penseur, qui ne fait jamais qu'aider un peu la marche naturelle des choses, c'est de voir ce qu'il a à faire au siècle où il est. Au XVIII[e] siècle ce qu'il y avait à faire c'était une table rase. On l'a faite, soit; mais nous n'avons plus rien à raser. La période de transition est passée. Continuer à crier *liberté*, c'est vouloir que la société, parce qu'on l'a désorganisée comme étant mal organisée, ne s'organise plus. C'est faire d'un cri de guerre une constitution; c'est faire d'une négation un principe de vie nouvelle. Assez de négatif: c'est un principe positif que maintenant il faut trouver. Qu'on fasse bien attention à ce sens du mot *positif*. C'est le premier sens du mot, et c'est le vrai dans la pensée des premiers positivistes. Positivisme, dans l'acception courante du mot, est devenu l'opposé d'hypothétique et de conjectural. Il signifie ne croire qu'aux faits et à certains rapports reconnus constans entre les faits. Dans les commencemens son vrai sens était autre. Il signifiait le contraire de négatif, comme le veut la bonne langue traditionnelle; il était opposé à ce qu'il y avait de purement négatif, prohibitif et destructeur dans la philosophie du XVIII[e] siècle. Il signifiait mettre quelque chose à la place de rien. C'est dans ce sens que Comte emploie sans cesse l'expression de *politique positive* dans le *Producteur* de 1825.

Voilà donc l'état anarchique de l'humanité et plus particulièrement de la France au lendemain de la Révolution française. Par

la division du travail dans le domaine scientifique, par le conflit des différentes et contraires idées maîtresses que les phases successives de la civilisation ont laissées dans les cerveaux humains, par les idées de liberté et le tort qu'on a de croire qu'elles sont la solution définitive, par l'individualisme et le tort qu'on a de s'y attarder comme à un état définitif, l'anarchie intellectuelle et par suite morale la plus complète règne partout. Le XIXe siècle piétine sur place avec impatience, avec colère, avec inquiétude, et, qui bien pis est, avec complaisance. Il est une halte dans l'incertitude. Il faut probablement sortir de là.

III

Pourquoi? dites-vous. Parce que « l'esprit humain tend constamment à l'unité de méthode et de doctrine; c'est pour lui l'état régulier et permanent: tout autre ne peut être que transitoire »; parce que jamais le monde n'a vécu que rassemblé autour d'une idée générale qui lui donnait sa méthode de recherches, d'études, d'explications pour toutes choses; parce qu'il change de principe directeur, mais non pas de nature, et que sa nature est d'avoir un principe directeur; parce que, donc, il en faut un nouveau, les anciens ayant l'un après l'autre disparu, en laissant derrière eux des ombres gênantes d'eux-mêmes, mais en perdant leur vertu directrice, leur force d'idées vivantes. Il faut un nouveau principe directeur pour sortir de l'anarchie, ou l'on en sortira tout de même, mais en retournant aux principes directeurs anciens et en leur donnant la vie factice qu'ils peuvent toujours recouvrer, parce que toujours ils laissent d'eux-mêmes quelque chose dans l'esprit des hommes. Sortons donc de l'anarchie par la découverte d'un nouveau principe.

Mais comment? — Réfléchissons un peu. Nous disions peut-être un peu trop tout à l'heure que liberté de penser n'importe quoi était tout ce que les deux ou trois derniers siècles avaient laissé derrière eux. Ils ont laissé cela surtout, et ce que l'homme moderne aime en apparence le plus c'est n'accepter aucune doctrine et croire qu'il en a une à lui; cependant il semble qu'une nouvelle puissance intellectuelle s'est levée depuis trois siècles qui a quelques-uns au moins des caractères qu'avaient les anciennes. Les hommes croient à la science un peu comme ils croyaient autrefois aux choses de foi. Sceptiques, oui, en religion, en philosophie, en politique quelquefois, en morale souvent; penseurs libres ou libres penseurs, oui, en théologie, en métaphysique, en sociologie et en éthique; en physique, non, en astronomie, non. Voilà

des millions d'hommes qui croient que la terre est tournante et le soleil fixe, qui le croient absolument, sans être aucunement capables de se le démontrer. Ceci est une foi, une foi d'un nouveau genre, qui n'est pas accompagnée de sentiment ni de passion, mais c'est une foi. La foi consiste à croire sur parole quelque chose qu'on n'a pas découvert soi-même, qu'on ne peut pas se prouver, et qu'on n'a la prétention ni d'avoir découvert ni de pouvoir prouver. Voilà une foi nouvelle.

Elle n'est même pas si dépourvue de sentiment et de passion que nous le disions tout à l'heure; car elle sait, ou sent, qu'elle est en opposition avec les anciennes, et cela lui donne une certaine ardeur et zèle d'apostolat, du moins pour quelque temps. Enfin voilà une foi. Si le mot paraît bien ambitieux, disons qu'une nouvelle autorité intellectuelle s'est élevée entre les hommes qui a quelque chose du prestige qu'avaient en elles les religions anciennes, de leur majesté, de leur puissance, de leur décision. Elle est quelque chose que l'on croit et qu'on ne discute pas.

Notez de plus que la science semble bien gagner progressivement, continûment, tout le terrain que les religions et les métaphysiques paraissent perdre. Non seulement la science est une nouvelle manière de croire; elle est une nouvelle manière de jouir par l'esprit; elle est un goût, et un goût de plus en plus vif. Le vieil homme, l'animal métaphysicien, disparaît; l'homme nouveau, l'animal qui collectionne des faits et groupe des faits, se fait légion. Il y a là une mode. Une mode qui dure trois cents ans en s'accusant de plus en plus est un signe très considérable. Dans les habitudes d'esprit, dans les livres, dans les journaux et brochures, la science, l'observation, la découverte, la statistique occupent la place que jadis les discussions théologiques, philosophiques, casuistiques, occupaient. C'est un âge nouveau de l'humanité qui commence. C'est un nouveau principe directeur qui paraît dans le monde et qui s'y installe avec tout les caractères principaux des principes directeurs anciens. Voilà qui est dit, l'humanité sera désormais scientifique, comme elle a été polythéiste, monothéiste et métaphysicienne.

Seulement le nouveau principe directeur est encore très gêné par la persistance des précédens et par leur obstination à ne pas mourir. Ce qu'il faut c'est débarrasser le nouveau principe de ses voisins et rivaux peu dangereux, mais qui l'offusquent, impuissans mais qui le voilent, qui surtout l'empêchent d'être seul. Il faut donc d'abord repousser, exterminer absolument l'esprit théologique et l'esprit métaphysique; — ensuite débarrasser la

science *de ce qu'elle a gardé en elle-même de l'esprit théologique et métaphysique*, et ceci est le plus important, parce que, de ce qu'elle en garde ainsi, elle soutient d'autant l'esprit rival et prolonge l'existence de son ennemi par elle-même aux dépens d'elle-même; — enfin systématiser les sciences et en former un seul corps, animé d'un esprit unique très nettement déterminé, et ceci est le plus important, parce que la science a cette infériorité sur les principes anciens d'être multiple au lieu qu'ils étaient uns : il y a eu *la* religion; il y a eu *la* métaphysique; mais c'est jusqu'à présent, par une sorte de complaisance littéraire, qu'on dit *la* science: il y a *des* sciences, séparées les unes des autres; il faut pour qu'elles soient fortes qu'elles soient ramenées à l'unité; et c'est pourquoi la systématisation des sciences est le plus important des trois projets que nous venons de former.

Le premier va de soi, et la réalisation en est presque achevée. C'est précisément la tâche que le XVIIIe siècle s'est donnée et a accomplie, la tâche destructrice. Sur ce point, il n'y a qu'à le répéter; redire que par définition le surnaturel est inaccessible à l'homme, qui est naturel; redire que la métaphysique est le rêve d'un être qui, saisissant des lois, croit saisir des causes, ou la rhétorique d'un homme d'esprit qui, donnant un nom à une loi, la voit dès lors, par une sorte d'allégorie, comme un être réel et un petit dieu vivant. Tout cela a été dit, doit être répété tant qu'il y aura des gens qui n'en seront pas convaincus, mais peut être laissé comme tâche aux ouvriers en sous-ordre de la réforme intellectuelle. Et précisément ce sera l'office des héritiers attardés du XVIIIe siècle, des légataires de l'esprit négatif, des hommes qui ne vont pas plus loin qu'à dire : « Nous repoussons les anciennes croyances. » Il faut bien qu'ils servent à quelque chose.

Le second projet est plus vaste, plus minutieux aussi, et plus rude. C'est une sorte d'épuration des différentes sciences pour les purger de ce qu'elles gardent en elles-mêmes d'esprit théologique et d'esprit métaphysique. Ce n'est pas si peu qu'on pourrait croire. Les physiciens parlent du « fluide électrique » et de l'« éther lumineux », les chimistes, des « affinités », comme si c'étaient des êtres très puissans mettant en mouvement la matière parce qu'ils le veulent; les biologistes parlent du « principal vital » et des « forces vitales », comme s'ils étaient des personnages qu'ils auraient vu tendre les tissus et charrier le sang; les psychologues parlent du *moi* comme si, au fond de l'homme, il y avait un *homunculus*, prenant conscience de tout ce qui se passe dans la machine humaine et la dirigeant. Ce sont là des entités toutes gratuites, produits de l'imagination spéciale qui est l'imagination mé-

taphysique. Ces prétendues solutions « présentent évidemment le caractère essentiel des explications métaphysiques », à savoir « la simple et naïve reproduction en termes abstraits de l'énoncé même du phénomène. » Les pierres lancées de la terre y retombent. La cause en est l'attraction, nous dit-on. Cela veut dire : « Les pierres lancées de la terre y retombent. » Absolument rien de plus. Disons donc : « Les pierres lancées de la terre y retombent, » ce qui est une loi, et ne parlons pas d'attraction, ce qui a l'air d'être une cause, et ce que, l'esprit tout pénétré d'imagination métaphysique, nous allons prendre pour une cause, et vaguement pour un être, dans cinq minutes. Toutes les sciences possibles sont ainsi peuplées d'entités dont on pourrait faire tout un système allégorique, et rien n'est plus naturel; car ces trois états, théologique, métaphysique, scientifique, et même ces cinq états, fétichique, polythéique, monothéique, métaphysique, scientifique, par lesquels l'humanité a passé, *chaque science y a passé elle-même;* ou plutôt, ce qui revient au même, chacun de ces états étant simplement le résumé des tendances de l'esprit humain, l'esprit humain, en chacun de ces états, n'étudiait chaque science qu'avec des tendances dominées par ce penchant général, et à chaque science a donné successivement un tour fétichique, un air polythéique, une couleur monothéique et un caractère métaphysique; et c'est des résidus de tout cela qu'il faut nettoyer la science actuelle.

Mais la plus métaphysique et la plus détestable des entités, c'est la finalité. L'ancienne conception de l'univers se ramenant toujours à considérer ce qui s'y passe comme analogue à ce que fait l'homme. De même que l'on considérait un arbre comme un homme qui lève les bras au ciel, et la mer tempêteuse ou le ciel tonnant comme un homme en colère, de même, l'homme agissant toujours dans un dessein et en vue d'un but, on considérait l'univers comme une œuvre ayant un but, dirigée par une volonté, présidée par une intention, marchant où quelqu'un la guide, et chaque partie de l'univers, tout pareillement, comme une fin où a tendu une intention, en même temps que comme un moyen tendant à une fin plus générale. Ainsi, la terre n'est ni trop froide ni trop chaude pour nous tuer, ni trop molle ni trop dure pour notre poids et pour nos charrues : c'est qu'elle a été faite pour nous, pour nous servir de séjour et d'empire. Elle a été composée de telles et telles matières pour être ce qu'elle est, voilà un premier dessein; elle est ce qu'elle est pour que nous y puissions vivre, voilà un second dessein plus général; nous y vivons pour une fin plus générale encore et plus haute que c'est à nous

de comprendre. Creusons ceci : il revient à dire que si la terre était autre, nous n'existerions pas; voilà tout. La terre étant ce qu'elle est, nous y sommes ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ait été faite ainsi *pour* que nous y soyons. Cela, nous n'en savons rien. Où l'on voit dessein poursuivi, on n'est légitimement autorisé qu'à voir effet produit; où l'on voit finalité, on n'est légitimement autorisé à voir que conditions d'existence. « Pour qu'il y ait végétation il faut qu'il y ait terre végétale » ne signifie pas du tout que la terre végétale a été faite avec prévoyance pour qu'il y eût végétation, mais simplement qu'il y a végétation là où il y a terre végétale.

Il n'y a pas une finalité qui résiste à cette réflexion si simple. Les causes finales sont un immense système anthropomorphique. Elles viennent de l'impossibilité où l'homme a été longtemps de concevoir autre chose que lui, et de concevoir quoi que ce soit de créé comme fait autrement que ce qu'il fait lui-même. Le monde est un beau mécanisme; jamais l'homme n'a fait une mécanique autrement que pour un de ses besoins et dans un but très déterminé : donc le monde a un sens et un but. Il est possible; mais rien ne nous le dit; nous n'en savons rien. Le raisonnement précédent repose sur cette prémisse que le monde a été fait par un homme, ce qui n'est pas prouvé, et ce qu'il faut prouver avant de faire le raisonnement qui précède. La finalité n'a donc aucun caractère scientifique. Elle doit être reléguée dans le domaine des hypothèses. C'est de la pure métaphysique. Encore une idole, comme dit Bacon, à éliminer du domaine de la science. C'est la plus imposante, la plus antique et la plus fortement enracinée.

Voilà les principaux résidus métaphysiques qu'il faut écarter de la pensée humaine pour qu'elle devienne purement et simplement scientifique. Au fond, cette élimination, si radicale qu'elle paraisse, se ramène au mot de Bacon : « Je ne fais pas d'hypothèses. » Toutes ces entités métaphysiques sont simplement des conjectures qui dépassent les faits, avec ce caractère particulier qu'elles sont de nature à les dépasser toujours. L'hypothèse non seulement est permise en recherche scientifique, mais elle y est utile, à la condition d'être telle qu'elle soit destinée à disparaître dans sa vérification. Au cours de mes observations je suppose que tel fait, que je rencontre souvent dans telles circonstances, se rencontrera toujours dans ces mêmes circonstances : je fais une hypothèse. Mais voyez bien le caractère de cette hypothèse : elle est destinée à périr si elle n'est pas vérifiée et aussi si elle l'est. Ces circonstances de tout à l'heure, je les provoquerai

mille fois. Si le fait que j'ai observé ne s'y reproduit que de temps en temps, j'abandonne l'hypothèse; la voilà morte. Si le fait se reproduit mille fois, l'hypothèse est vérifiée, elle est une loi : donc elle n'est plus une hypothèse; comme hypothèse la voilà morte. Les entités ou les lois universelles que nous avons appelées métaphysiques ne sont pas de même nature. Elles ne sont pas destinées à s'absorber dans les faits dont elles auront provoqué la découverte; elles sont destinées à les dépasser toujours. Rien ne prouvera jamais l'existence du principe vital considéré comme force à part dans le tourbillon d'une vie animale. C'est une hypothèse agréable à l'esprit, qui paraîtra toujours vraisemblable et ne se vérifiera jamais, parce qu'elle domine trop les faits pour y rentrer et s'y perdre. Rien ne prouvera jamais l'existence du *moi* distinct des phénomènes psychologiques. C'est une conjecture commode, mais qui planera toujours sur les faits sans qu'il y ait aucune raison pour qu'elle se confonde avec eux et s'évanouisse à s'y incorporer. Rien ne prouvera jamais la finalité. C'est une vue générale très séduisante et très satisfaisante, mais qui n'est pas vérifiable parce qu'elle trangressera toujours les faits qu'elle prétend expliquer. Ils n'y entreront jamais de manière à la remplir. Elle ne disparaîtra donc jamais, elle n'est pas destinée à disparaître. C'est pour cela qu'elle est fausse *a priori :* c'est pour cela qu'elle n'a pas le caractère d'hypothèse scientifique. L'éternité probable d'une hypothèse est sa condamnation. Une hypothèse n'est recevable qu'autant qu'elle est caduque, qu'autant qu'on peut prévoir qu'elle n'aura pas la vie longue, puisque c'est sa mort même qui doit être son triomphe. La science repousse donc les hypothèses qui ont l'air de vouloir être immortelles : c'en est la marque.

De plus, ces résidus métaphysiques que contient encore la science, sans compter qu'ils favorisent la paresse d'esprit en le payant de mots, l'inclinent à la métaphysique proprement dite. Rien n'est plus sain à l'esprit humain que de grouper des faits et d'en chercher les lois; rien ne lui est plus dangereux que de croire découvrir des causes. La cause trouvée, ou crue découverte, il se repose sur elle, explique tout par elle, et ne cherche plus rien. Les phénomènes les plus intéressans passent devant lui sans qu'il se baisse pour les étudier. Il arrive à une sorte d'extase continue qui l'endort et le paralyse. Il y a une sorte de fatalisme intellectuel qui est un produit assez ordinaire, presque nécessaire, du moins très naturel, de l'esprit métaphysique.

Il y a plus encore. Une cause trouvée ou crue découverte, c'est une espèce de Dieu qu'on adore jalousement, et avec une

passion, comment dire? une passion théologique, et c'est tout dire. Il y a beaucoup d'esprit théologique dans l'esprit métaphysique. L'homme qui a découvert une loi en cherche une autre; l'homme qui a cru découvrir une cause est une espèce de dévot et de prêtre qui admire et adore cette cause d'autant plus qu'il s'y admire et s'y adore. Il est dans le secret d'une force du monde revêtue d'un caractère auguste et sacré, et il participe à ses mystères. Il devient irritable, intraitable et orgueilleux.

Ces défauts, qui du reste sont toujours à craindre avec les hommes, même avec ceux qui ne connaissent ni théologie, ni métaphysique, ni science, ont cependant quelque chance d'être moindres dans un esprit exclusivement scientifique. Ce serait déjà bonnes conditions de sagesse quand il n'y aurait que ceci que le pur homme de science vit constamment avec les faits et ne consent jamais à les perdre de vue. Le commerce des faits est excellent, parce que nous sommes des faits nous-mêmes, très contingens, très éphémères et très bornés, et que nous sommes évidemment destinés à vivre avec eux. C'est vivre conformément à notre nature que de disséquer des grenouilles et faire attention aux valves des pétoncles, qui, du reste, sont des chefs-d'œuvre que Bernard Palissy admirait. — Et puis l'homme qui collectionne des faits, qui fait des classifications et qui cherche des lois n'a jamais fini, et par conséquent n'arrive jamais ni à la contemplation extatique, ni au dogmatisme hautain et colérique. Les lois naturelles à découvrir et à vérifier, c'est, Dieu merci, le travail de Pénélope, lequel est le plus intelligent et le plus avisé qui ait jamais été, parce qu'il n'a pas de raison de finir. La nature à la fois se prête si largement et échappe si subtilement à nos recherches qu'une fois que nous avons établi patiemment une loi de certains faits, raisonnable, judicieuse et qui résiste, et subsiste, très bonne à garder par conséquent, de nouveaux faits se présentent qui la vérifient; de nouveaux aussi, cherchés pour la vérifier, qui la démentent, la déforment au moins, et la gauchissent, nous forcent à l'élargir, à la redresser, bref à la changer. Ainsi de suite et ainsi toujours. C'est précisément cela qu'évite l'homme qui trouve une cause très générale expliquant tous les faits possibles, à l'avance, parce qu'elle les dépasse tous éternellement. Ce qu'il supprime, lui, c'est l'infini de la nature; il passe d'un bond par-dessus. L'homme de science l'accepte. Il l'accepte parce qu'il est raisonnable de l'accepter, puisqu'il existe, puisqu'il est là; aussi parce qu'un instinct secret l'avertit qu'à l'accepter il sera toujours ramené à l'étude, à la fréquentation quotidienne, au commerce continu des faits; commerce infiniment salutaire à

l'esprit par les habitudes de travail, de prudence, de patience et de modestie qu'il donne infailliblement, à ceux, bien entendu, qui les ont déjà.

Et, donc, purifier la science de tous les résidus métaphysiques qu'elle contient encore, et, très particulièrement, comme Buffon le voulait déjà, de l'idée de finalité, voilà le second projet du philosophe positiviste.

Le troisième est de systématiser les sciences, de manière à en former un corps de doctrines, une philosophie. Ce projet, comme nous en avons averti, est le plus important des trois parce qu'il y a quelque chose de très particulier dans le conflit entre la science et la théologie persistante et la métaphysique résistante. Dans ce conflit, ce n'est pas la science qui lutte contre la théologie et la métaphysique, c'est l'esprit scientifique qui lutte contre la métaphysique et contre la théologie parce que métaphysique et théologie sont constituées, la science ne l'est pas. Ce n'est donc ici qu'un tour d'esprit, qu'une habitude intellectuelle qui lutte contre des doctrines établies, organisées et solides. Ce qu'il faudrait c'est que la science, animée tout entière du même esprit, soutenue de la même méthode, solidement engrenée, de manière que chacune de ses parties, liée aux autres, appuyât les autres et fût appuyée par elles, tout entière présentât un corps de doctrines capables de satisfaire l'esprit et de lui donner une assiette ferme. En un mot, il faudrait tirer de la science une philosophie et constituer une philosophie exclusivement scientifique.

Il y aurait à cela un immense avantage. D'abord cette philosophie répondrait au tour d'esprit signalé plus haut; elle serait de notre âge. Ensuite, ferme et consistante en ses idées générales, elle serait mobile et progressivement évolutive, comme la science même. La théologie a pour caractère, une fois constituée, d'être immobile. La métaphysique a pour caractère de tellement dépasser les faits que les faits nouveaux ne l'émeuvent pas; les faits qu'on découvre, s'ajoutant à ceux qu'on a découverts, passent au-dessous d'elle et ne la touchent point, et c'est ainsi qu'elle est aussi immobile que la théologie. La philosophie scientifique pourrait probablement, sans jamais changer ni d'esprit ni de méthode, avoir une plus grande élasticité et comme une faculté de compréhension progressive. Elle aurait des chances ainsi de constituer un troisième état qui serait plus durable que les deux autres, ou plutôt de faire du troisième état, où nous sommes déjà, un état qui serait définitif. Il faut donc essayer de systématiser les sciences pour en tirer une philosophie, extraire de l'ensemble

des sciences cette « philosophie première » dont a parlé Bacon.

Pour former des sciences un seul corps, il faut d'abord les classer. D'après quelles règles ? Cela a déjà été essayé par Bacon, par d'Alembert, par d'autres encore; mais remarquez comme l'ancien esprit — qu'on le regarde comme théologique ou comme métaphysique, l'ancien esprit qui dominait toute philosophie autrefois, l'esprit par lequel l'homme se considérait comme le centre de toutes choses, l'esprit anthropocentrique, — a encore dirigé ces essais de classification. Bacon classait les sciences selon qu'elles se rapportaient à la mémoire, à l'imagination ou à la raison; d'Alembert adoptait cette classification et en proposait en même temps deux ou trois autres selon qu'il considérait l'ordre logique de nos connaissances ou l'ordre historique dans lequel il supposait que l'humanité les a acquises; mais toujours ces classifications avaient un caractère subjectif; elles étaient le résultat d'une analyse plus ou moins bien faite de l'esprit humain. La véritable classification doit avoir un caractère objectif. Les sciences sont des constatations et des compte rendus de phénomènes. Ce sont les phénomènes qu'il faut regarder et les caractères de ces phénomènes qu'il faut bien saisir pour les grouper, puis pour de chacun de ces groupes faire l'objet bien défini d'une science bien délimitée, puis pour rattacher chacune de ces sciences à une autre de manière à former une chaîne continue.

Suivant quel ordre sera faite cette chaîne? Ne sera-t-il pas naturel d'aller ici du simple au composé, et de ranger les sciences suivant la complexité de plus en plus grande de leur objet? N'est-il pas naturel de considérer que les phénomènes les plus simples et les plus généraux sont le fondement sur lequel les plus compliqués viennent s'établir? L'homme par exemple est évidemment un être très complexe; la science de l'homme est à un degré très élevé de complexité. Or l'homme est un animal pensant, un animal moral, un animal sociable; voilà des choses à étudier, psychologie, éthique, sociologie. Mais l'homme ne penserait, ni n'aurait d'idées ou sentimens moraux, ni n'aurait d'idées ou sentimens sociaux s'il ne vivait pas dans telles et telles conditions. Sa vie physiologique est donc la base sur laquelle repose sa vie psychique, morale, sociale. Il faut donc rattacher psychologie, éthique, sociologie à la physiologie et n'étudier celles-là que quand on est sûr de celle-ci. Mais la vie physiologique de l'homme dépend des actions et réactions chimiques des élémens dont son corps est constitué. La physiologie repose donc sur la chimie comme sur sa base. Mais la chimie dépend des conditions générales dans lesquelles vit la planète que nous habitons; elle repose sur la

physique comme sur son fondement. Mais la vie de la planète dépend du système astronomique où elle est placée et des conditions dans lesquelles elle y est placée ; elle serait autre, et autre sa constitution physique, et autres les lois chimiques de ses élémens, et autres les physiologies de ses animaux, et autres nous serions nous-mêmes si elle appartenait à un autre système, ou si, dans le même système, elle était plus proche ou plus éloignée du soleil, ou si l'inclinaison de son axe sur l'écliptique était différente. La physique terrestre repose donc sur la physique céleste et en dépend, et l'astronomie est la base de toutes les sciences humaines. Enfin l'instrument essentiel avec lequel nous mesurons, pesons, évaluons toutes choses et notons exactement les rapports des choses entre elles est une science qu'on appelle la mathématique, et qui est comme l'introduction à toutes sciences parce qu'elle en est la clef. Mathématique, astronomie, physique, chimie, physiologie, morale, sociologie — voilà donc l'ordre dans lequel doivent se ranger les sciences par ordre de dépendance, voilà proprement la hiérarchie des sciences.

On voit que la loi qui règle cette hiérarchie des sciences est leur généralité décroissante et leur complexité croissante. Au principe une science pure qui n'embrasse aucune matière, qui ne s'applique à rien de matériel ; puis une science qui n'est presque encore que la précédente, puisqu'elle ne s'applique qu'à des phénomènes très généraux, qu'à des distances et des mouvemens ; puis, successivement, des sciences, physique, chimie, physiologie, etc., qui s'appliquent à des phénomènes de plus en plus complexes, et enfin les sciences de l'homme qui s'appliquent à l'être le plus complexe que nous connaissions.

Cette classification, si on l'accepte, entraîne déjà toute une philosophie. Si l'on consent à faire dépendre la science de l'homme de la physiologie, la physiologie de la chimie, la chimie de la physique, la physique terrestre de la physique céleste, c'est l'ancienne conception générale des choses qui est *retournée* pour ainsi parler. La tendance ancienne de l'homme dans l'état théologique, et encore dans l'état métaphysique, était d'aller au monde en partant de lui-même. Tel il se connaissait ou croyait se connaître, tel il connaissait ou croyait connaître l'univers. Ce qu'il connaissait de lui-même, il l'appliquait à l'univers pour l'expliquer. Il se connaissait comme volonté ; et, successivement, il logeait une volonté dans chaque phénomène, dans chaque grand groupe de ces phénomènes, dans l'ensemble, dans l'universalité des phénomènes. Il se connaissait comme sensibilité, et, successivement, il logeait un être sensible, bon, méchant, irascible, re-

connaissant, vindicatif dans chaque objet, dans chaque grand groupe d'objets, dans l'univers entier. Il se connaissait comme moralité, et successivement il logeait un être facteur de moralité, voulant le bien, bon au bon, méchant au méchant, dans chaque chose, dans chaque grand groupe de choses, dans l'ensemble éternel des choses. Il se connaissait comme intentionalité, comme n'agissant jamais ou ne croyant jamais agir que dans un dessein, en vue d'un but; et successivement il logeait dans chaque coin de l'univers, dans quelques grandes régions de l'univers, dans la totalité de l'univers, un être qui avait un dessein et qui le poursuivait; de telle sorte que, successivement, l'univers était une collection de petits royaumes, de grands royaumes, et enfin un seul royaume, gouverné par un roi qui le menait vers une fin connue de lui; l'univers avait un sens et un but; il n'était pas un *fait*, il était une *œuvre*, une œuvre se continuant sous nos yeux dans la direction de son achèvement.

Ainsi l'homme faisait l'univers à son image, projetait son portrait dans l'infini. L'univers était un agrandissement de lui-même. Quand il s'appelait lui-même microcosme, ce qu'il voulait dire c'est que l'univers était un géant. Toutes les sciences étaient des dépendances de la science de l'homme, et en étaient, du reste, des imitations.

Si, à l'inverse, nous admettons que la science de l'homme est une dépendance de toutes les sciences, ce n'est plus l'univers qui est un prolongement de l'homme, c'est l'homme qui est un prolongement de l'univers. Il dépend de lui, vit de sa vie, a des lois seulement plus complexes, mais qui sont en leur fond les mêmes que celles qui régissent la matière universelle. Il est une résultante du monde entier, au lieu qu'il semblait autrefois que le monde résultât de lui. Au fond, dans les anciennes conceptions, l'homme créait l'univers. A le comprendre organisé sur le modèle de lui-même, vraiment il le créait à son image; il entretenait en lui-même cette illusion que le monde procédait de lui. Ce n'est pas l'homme qui crée le monde, c'est le monde qui crée l'homme. Dès que l'homme aura cette idée bien nette en son esprit, c'est précisément tout l'inverse de l'ancienne philosophie qu'il aura comme à la base de toutes ses conceptions possibles.

Voilà ce que contient déjà la simple classification nouvelle des sciences, la hiérarchie des sciences.

Il n'est pas besoin de faire observer de plus, que Comte a été guidé dans le tracé de sa nouvelle classification par son horreur et sa défiance de la métaphysique. D'instinct il a donné le premier rang aux sciences absolument dépouillées de toute métaphysique, et fait

dépendre les sciences mêlées d'élémens métaphysiques de celles qui n'en contenaient pas. De la mathématique et de l'astronomie à la psychologie et à la morale il y a pour lui comme un *decrescendo* de pureté scientifique. Mathématique et astronomie sont pures de tout mélange métaphysique; physique, chimie et physiologie le sont moins; psychologie et morale en sont pénétrées. Ce qu'il faut donc c'est bien mettre, sous la dépendance des sciences qui ne contiennent pas de métaphysique, celles qui en contiennent encore : « L'astronomie est aujourd'hui la seule science qui soit enfin réellèment purgée de toute considération théologique ou métaphysique. *Tel est, sous le rapport de la méthode, son premier titre à la suprématie.* C'est là que les esprits philosophiques peuvent efficacement étudier en quoi consiste véritablement une science. » En allant de l'astronomie à la morale « nous trouverons dans les diverses sciences fondamentales des traces de plus en plus profondes de l'esprit métaphysique ». La guerre à la métaphysique est donc à la fois le but de Comte et sa méthode. A la fois il veut la détruire, et il est guidé dans la constitution de son système par la présence ou l'absence de la métaphysique dans l'objet de ses recherches. Le criterium de la vérité est pour lui l'absence de l'esprit métaphysique et ce criterium lui donne sa méthode même.

Tant y a que la classification vraie des sciences, selon Auguste Comte, est celle que nous venons de résumer. Maintenant quel en est le but? Le but est de constituer une science de l'homme et une morale qui n'aient pas besoin de métaphysique; c'est ce que Comte tient pour le plus important de son œuvre; c'est à quoi il a appliqué son plus grand effort. Cet effort, il sera intéressant quelque jour d'en tracer le progrès, d'en mesurer la grandeur, d'en estimer les résultats.

ÉMILE FAGUET.

LE CANAL MARITIME ALLEMAND

ET LES FLOTTES MODERNES

I

Au mois de juin 1777, le prince Frédéric de Danemark, — qui fut roi en 1808 et resta toujours le fidèle allié de la France, — donnait le premier coup de pioche à la tranchée du canal qui relie l'Eider à la baie de Kiel, la mer du Nord à la Baltique. Quelques années plus tard, en 1784, ce canal était livré à la circulation des caboteurs, depuis la barque frisonne jusqu'à la lourde galiote de Lübeck ou de Rostock.

A cette époque il y avait quatre cents ans que le problème de la communication directe entre les deux mers avait été posé pour la première fois et résolu d'une manière approchée. Vers 1386, à la suite de leur conflit avec le Danemark pour les péages du Sund, les cinquante-deux villes qui avaient signé la charte de Cologne obtinrent aisément de l'empereur Wenceslas l'autorisation d'unir l'Elbe à la Trave par un canal qui partait de la Delvenau, affluent du premier de ces deux fleuves, pour atteindre et suivre quelque temps la Stecknitz, tributaire du second.

Cette voie navigable, qui subsiste encore et que Lübeck vient de faire approfondir, ne pouvait guère être utilisée que par des chalands de rivière. En cela, du reste, elle satisfaisait pleinement les intérêts de la capitale hanséatique, car c'était dans ses entrepôts qu'affluaient toutes les marchandises déchargées dans les ports de l'Elbe par les vaisseaux de Rotterdam, d'Anvers, de Londres; c'était par son intermédiaire et sur ses propres navires que ces

marchandises étaient réexpédiées pour Gotheborg, pour Danzig, pour Riga.

En dépit des frais qu'entraînait ce double transbordement, les services rendus par le canal de la Stecknitz furent si appréciés que l'on voulut, au bout d'un siècle et demi, le doubler d'une nouvelle coupure, qui établirait une communication plus courte entre Lübeck et sa jeune rivale, Hambourg, dont la puissance grandissait rapidement. Mais l'Allemagne entrait alors dans la longue période de troubles religieux et politiques qui a retardé presque jusqu'à nos jours le développement de ses industries. Le canal Alster-Beste (du nom des deux affluens de l'Elbe et de la Trave qu'il reliait) ne fut jamais achevé, non plus du reste que les trois canaux dont les rois de Danemark Christian III et Christian IV avaient arrêté les tracés dans le Schleswig du Nord, au XVI[e] et au XVII[e] siècle.

Aussi, en creusant de l'Eider à la baie de Kiel, il y a quelque cent dix ans, une route de navigation accessible à la plus grande partie des bâtimens de mer employés alors, le gouvernement danois rendait-il au commerce du nord de l'Europe un service signalé. Pour en célébrer le bienfait, un concert de louanges s'éleva dans toute l'Allemagne. Éloges mérités, certes; car, pour concevoir et achever un dessein si préjudiciable aux intérêts du Danemark lui-même, il avait fallu au roi Christian et au prince Frédéric, avec une rare élévation d'esprit, une constance plus rare encore et surtout un effort soutenu d'impartialité politique. Tout ce qui allait passer par le nouveau canal n'était-il pas en effet perdu pour les Belt et pour le Sund ? Outre qu'il était douteux que les finances de l'État pussent recouvrer du côté de l'Eider, par le rendement du capital engagé, ce qui leur manquerait du côté des détroits, les ports exclusivement danois, Elseneur, Odensée, Nyborg, Frédéricia, faisaient entendre de vives plaintes.

Mais Christian et Frédéric considéraient comme un devoir étroit de tenir la balance égale entre les deux parties de la monarchie, entre l'archipel, de langue scandinave, et les duchés de la péninsule Cimbrique, dont la population appartenait en majorité à la langue tudesque. Au reste, le temps n'était pas encore arrivé où les agens de certaine puissance intéressée à semer la division découvriraient aux sujets allemands de la maison de Holstein que celle-ci négligeait leurs intérêts. En fait, pendant soixante années, le canal de l'Eider suffit aux besoins du commerce de la Baltique et fut pour la région qu'il traversait la source de revenus considérables.

La vapeur était venue, cependant. Elle abrégeait les traver-

sées; elle semblait accourcir les distances. Mais, par une pente inévitable, les peuples qu'elle rapprochait ne se trouvaient jamais assez proches et s'impatientaient des moindres retards. D'ailleurs le nouveau mode de navigation était plus cher que l'ancien, qui ne mettait en œuvre que des forces fournies gratuitement par la nature. Il fallait donc couper au plus court, supprimer les obstacles. Dès lors toute presqu'île devenait ennemie. D'autre part, le prix du navire s'était élevé. On trouvait donc avantage à augmenter ses dimensions, afin que, par le transport d'une plus grande quantité de marchandises, chaque voyage fût plus rémunérateur. Ces transformations du véhicule commandaient celle de la voie de communications, là du moins où elle dépend de l'homme, et l'on sentit bientôt la nécessité des canaux maritimes, des canaux larges, profonds, autant que possible sans écluses.

C'est à partir de 1848-49 — il n'était point encore question du canal de Suez — que l'on voit naître, en faveur d'une communication directe entre les deux mers du nord de l'Europe, les projets de tranchée à grande section. Dès cette époque aussi s'accusent nettement, par les tracés mêmes, les divers intérêts en jeu dans cette capitale affaire :

Intérêts locaux, en premier lieu. Les ports de l'Elbe, d'un côté, Lübeck, de l'autre, veulent prendre leur revanche du canal de l'Eider, qui leur dérobe une grande part du commerce de transit. Il ne faut donc pas que le canal projeté s'écarte du pédoncule de la presqu'île : c'est de Glückstadt, de Störort, de Brunsbüttel, de St-Margarethen, que l'on partira. C'est dans la baie de Neustadt, dans le *Lübeckerbucht* qu'on aboutira.

L'intérêt allemand ensuite, et même déjà l'intérêt militaire. On est à l'époque de la guerre des Duchés, la première, celle qui se termina par la victoire du Danemark, mais qui avait commencé par des revers. A peine « affranchis », les libéraux-nationaux du Holstein s'étaient hâtés de présenter un projet de canal de Brunsbüttel à Kiel, pour ouvrir les deux mers à cette flotte allemande que l'éphémère Parlement de Francfort entrevoyait dans ses rêves. Rêves, en effet, ce canal et cette flotte, mais réalités pourtant, cinquante années plus tard.

Enfin l'intérêt du commerce pur et simple, l'intérêt international; et ce dernier, auquel s'attache aussitôt le Danemark, par un juste instinct politique, se traduit par des projets fort bien étudiés d'un certain nombre d'ingénieurs étrangers à l'Allemagne, des Anglais, des Américains, des Belges, un Français même, comme on l'a rappelé.

Malheureusement deux années de guerre et de révolution,

puis les ardens débats auxquels donna lieu jusque vers 1855 la réorganisation politique du Schleswig-Holstein, firent rejeter au second plan les préoccupations de l'ordre économique. Ce ne fut donc qu'en 1860, quand les esprits parurent apaisés de Flensburg à Neumünster, — la Prusse entrait alors dans une période de difficultés intérieures, — que le cabinet du roi de Danemark Frédéric VII reprit les études interrompues et fixa son attention sur le plan de l'ingénieur américain Hansen.

Ce plan, qui utilisait les dépressions de la Stör et de la Trave, en plein Holstein, faisait suivre au canal un parallèle en latitude, de St-Margarethen, dans l'Elbe, à Haffkrug, sur la grande plage de sable qui fait le fond de la baie de Neustadt. La longueur de la tranchée atteignait 120 kilomètres et sa profondeur 25 pieds anglais (8 mètres environ), ce qui paraissait alors considérable. Le canal avait 7 écluses, et la dépense totale était évaluée à 141 millions de marks ou 178 millions de francs. Cela mettait le kilomètre à 1 400 000 francs à peu près, prix de revient économique.

Peut-être n'était-ce pas là l'unique motif de la faveur du gouvernement danois. Peut-être même l'heureux choix des deux issues — la baie de Neustadt, surtout, est le meilleur débouquement dans la Baltique pour la navigation commerciale — n'eût-il pas suffi à mériter son suffrage, si l'ensemble du tracé n'avait, au point de vue politique, parfaitement répondu aux secrètes et trop justes appréhensions du cabinet de Copenhague.

En effet, s'il fallait couper en deux les provinces continentales du royaume, et fixer d'avance, dans une région dont les tendances séparatistes étaient connues, ce que les métallurgistes appellent « une ligne de rupture préparée, » mieux valait adopter le tracé le plus méridional qui pût s'accorder avec les exigences économiques. D'ailleurs tous les plans qui, pour obtenir le plus court trajet, conduisaient le canal de l'embouchure de l'Elbe vers le nord-est, finissaient par aboutir à la baie de Kiel, à Holtenau; de sorte qu'ils laissaient ce port splendide, objet des convoitises de la Prusse, au sud d'un grand fossé dont il serait facile de faire un jour une frontière politique, au delà d'un fleuve artificiel dont le lit bornerait inévitablement l'action militaire de l'armée danoise. Au reste, et pour plus de sûreté, le cabinet de Copenhague se proposait d'assurer par un appel aux puissances européennes les bénéfices de la neutralité à la nouvelle voie de navigation, dont le caractère international ne pouvait être méconnu.

On en était là. Les études préliminaires s'achevaient; les pourparlers diplomatiques s'engageaient; lorsque la mort du roi Fré-

déric VII, suivie presque aussitôt de la seconde guerre des Duchés, vint ajourner la solution d'une question à laquelle la sagesse de la maison de Holstein avait préparé l'issue la plus favorable à la satisfaction des intérêts de l'Allemagne du Nord en même temps qu'au maintien de la paix.

Il était nécessaire de rappeler ces choses, qui sont peu connues en France, qui le sont beaucoup mieux en Allemagne, mais que les Allemands paraissent avoir oubliées. Car leur mémoire est tantôt fidèle, tantôt infidèle, au gré de leurs visées politiques ou de leurs antipathies de races, et nul peuple — pas même les Italiens — n'a poussé aussi loin, devant tant de choses à ses voisins, l'art de se persuader qu'il ne doit rien à personne.

II

On sait qu'après cette déplorable guerre de 1864, d'où l'on peut dater l'abaissement de notre pays, le sort des duchés de l'Elbe fut l'objet de négociations embrouillées en apparence, mais dont tous les fils aboutissaient à Berlin. La Prusse, qui avait affecté de prendre en mains avec un zèle désintéressé la cause des Allemands opprimés du Schleswig-Holstein, n'osa pas démasquer immédiatement ses batteries. Pourtant, dès le mois de février 1865, le comte de Bismarck présentait au candidat le plus en vue pour la couronne ducale, Frédéric d'Augustenbourg, un projet de convention qui confiait au gouvernement royal l'administration des postes et télégraphes, qui incorporait les contingens dans l'armée prussienne et qui remettait à la Prusse une bande de territoire suffisante — Kiel compris ! — pour la création d'un canal maritime. En 1865, les princes allemands n'étaient pas encore assouplis à la soumission. Frédéric d'Augustenbourg refusa de devenir un préfet de M. de Bismarck, et sa candidature fut écartée (1).

Les plans du canal dont il était question, fournis par l'ingénieur prussien Lentze, présentaient cette nouveauté d'une tranchée au niveau moyen de la mer, avec une seule écluse au débouché dans l'Elbe, écluse que le mouvement des marées rendait

(1) « C'est la campagne diplomatique dont je suis le plus fier, » disait M. de Bismarck à Varzin, en 1877. — « Dès le début, vous vouliez les duchés, lui répondit le baron von Holstein. — *Oui*, répliqua le chancelier, *certainement, et aussitôt après la mort du roi de Danemark*. Mais c'était une affaire difficile... plusieurs coteries à la cour, les petits États allemands, l'Autriche, les Anglais qui ne voulaient pas nous laisser prendre le port de Kiel... » etc., etc. (*Le Prince de Bismark, sa vie et son œuvre*, par Mme Marie Dronsart.)

indispensable. La section transversale de cette tranchée devait avoir 70 mètres au plan d'eau, 24 mètres au plafond et $9^{m},50$ de profondeur. C'était bien un canal maritime, et le trait final, la profondeur, en fixait le caractère particulier. Il s'agissait évidemment d'un instrument de guerre.

La période qui s'écoula jusqu'en 1877 n'était pas favorable aux grandes entreprises de travaux publics. Après de si grandes conquêtes, la Prusse avait assez à faire de s'établir solidement sur les territoires annexés et d'organiser à son profit l'Empire allemand. Quand cette tâche fut suffisamment avancée au gré de M. de Bismarck, un armateur de Hambourg, H. Dahlström, fit paraître — c'était en 1878 — une brochure qui énumérait « les avantages économiques d'un canal maritime coupant le Schleswig-Holstein. » La presse officieuse fut lancée sur cette piste, et l'agitation commença dans toute l'Allemagne.

Préparer l'opinion publique n'était pas inutile, car il y avait des oppositions à vaincre, des intérêts à rassurer. Si l'on n'avait plus à compter avec Copenhague et ses Danois, c'était avec Hambourg, Lübeck, Brême; avec des Allemands particularistes sans doute, mais enfin des Allemands. Or, nous l'avons déjà dit, le canal projeté menaçait les étapes où les produits étrangers avaient accoutumé de faire une pause en passant d'une mer dans l'autre. Les pétroles, les vins, les huiles exotiques (pour ne citer qu'une des branches de l'importation) allaient donc pénétrer directement dans la Baltique, au lieu de s'arrêter dans les ports de l'Elbe, du Weser, de la Trave? — D'ailleurs, à ceux-ci l'entreprise apparaissait trop nettement prussienne. Qui donc en profiterait? Kiel, d'abord, ruinant Lübeck du coup; puis Stettin et Swinemünde, débouchés de la riche vallée de l'Oder; Danzig, Pillau, Königsberg, Memel, entrepôts de la Prusse propre et de la Pologne.

Chose étrange, ces ports baltiques exprimaient des craintes analogues. Pour eux, la nouvelle voie de navigation devait favoriser surtout les ports russes, qui correspondraient ainsi directement avec Hambourg, Brême, Londres et Rotterdam. Pour calmer tant d'inquiétudes, il fallut de longs efforts, des conférences, des négociations. Il fallut surtout promettre l'appui financier de l'État, l'Empire pour les uns, le royaume de Prusse pour les autres, car bientôt sénats, municipalités, chambres de commerce, soucieux de retenir leur clientèle, s'avisèrent de creuser leurs ports, de rectifier leurs estuaires, de doter leurs nouveaux bassins d'un outillage perfectionné.

Königsberg se lia plus étroitement à Pillau par un chenal profond au travers du Frische-haff; Danzig fit de son faubourg

maritime, Neufahrwasser, un port de premier ordre; Stettin transforma la Swine et l'Oder; Lübeck approfondit son canal de la Stecknitz et améliora la Trave; Bremerhaven, le Saint-Nazaire de Brême, vit s'ouvrir de grands bassins pour les transatlantiques du Norddeutsche Lloyd; Hambourg, enfin, établissait un immense port franc dans l'archipel d'îlots marécageux qui lui fait face, et, — ceci est important, — créait à la pointe extrême de l'Elbe, à Cüxhaven, un port en eau profonde où la marine de guerre se réservait une place privilégiée.

Du côté des chemins de fer, peu d'obstacles en revanche. Outre qu'en Allemagne on ne craint pas de juxtaposer un canal à une voie ferrée, parce qu'on a compris une bonne fois que, se complétant l'un l'autre, les deux moyens de communication prospèrent en même temps, toutes les grandes lignes appartiennent à la Prusse, et leurs ingénieurs sont des fonctionnaires au sens le plus précis du mot : des hommes qui, ayant demandé et obtenu des fonctions de l'État, s'inspirent uniquement des intérêts de l'État.

Plus sérieuse se présentait l'opposition de certaines grandes industries, par exemple les charbonnages, les fonderies, les aciéries des bassins de la Sarre, de la Rühr et de la haute Silésie. Et là, aux réclamations des producteurs se joignaient celles des entrepreneurs de transport de marchandises lourdes, corporation puissante dans un pays où la batellerie est très développée. Ne s'agissait-il pas, avec ce canal maritime, de livrer toute la côte de Prusse à la concurrence anglaise, déjà si redoutable?

Pour désarmer ces intérêts coalisés, on adopta le meilleur parti : on compléta le réseau des voies de navigation transversales (Dortmund-Emden-Magdebourg) et on aménagea l'Oder supérieur, afin qu'au moment où le canal s'ouvrirait, les charbons et les fers allemands fussent en état de lutter sur la Baltique contre les produits similaires de la Grande-Bretagne.

Ce n'était pas tout que d'avoir converti des adversaires dont les intérêts pouvaient être, en effet, sérieusement lésés : il fallait en persuader d'autres, pour qui la hardiesse seule du projet était un suffisant motif de l'écarter, ou bien qu'arrêtait l'incertitude des résultats financiers. De fait, quand on calculait le prix de revient final, — ce ne pouvait être moins de 150 à 160 millions de marks, — et qu'on recherchait le revenu probable, des doutes naissaient dans l'esprit de nos voisins, portés par leur naturelle inclination à une prudente économie. Pour les dissiper, on dressa des tableaux très complets, très étudiés (la statistique allemande vaut la nôtre, pour le moins). On affirma que, sur 40 000 na-

vires qui franchissaient les détroits danois, 12000 ou 15000 emprunteraient la nouvelle route. Mais ces calculs parurent optimistes, car si le gain était sensible (22 heures pour un navire venant de Londres ou de Rotterdam), il ne l'était pas assez pour qu'on fût assuré de la formation d'un courant commercial aussi important. Le dilemme ordinaire se posait par conséquent : ou bien tenir très bas les droits de transit, et alors l'amortissement n'était pas garanti, si même les frais d'entretien étaient couverts; ou bien élever les droits et n'attirer qu'une clientèle restreinte, celle des bâtimens qui voudraient aller par exemple de Hambourg ou de Brême à Lübeck ou à Rostock, les ports les plus voisins des deux issues du canal. Et dans ce cas, le rendement n'était pas meilleur.

On fit alors intervenir la philanthropie et les assurances. Il existe des cartes statistiques des naufrages qui se produisent chaque année sur les côtes du Jutland et du Schleswig occidental. Ces cartes sont habilement disposées : de gros points noirs, qui représentent les navires perdus, se pressent, s'accumulent contre le trait du littoral, donnant une impression lugubre, une impression qu'on voulait rendre suggestive. Mais le sentimentalisme exclusivement cérébral des Allemands le cède toujours en temps utile au légitime souci de bien employer leur argent. Des raisonneurs avisés observèrent qu'il valait mieux multiplier les stations de sauvetage et se garder d'un mauvais placement. Quant aux assurances, c'était affaire aux étrangers, qui fournissaient naturellement le plus de victimes, aux Anglais surtout, d'apprécier l'avantage d'un abaissement des primes. D'ailleurs, les cartes statistiques révélaient que les chances de sinistres étaient beaucoup plus fortes en automne que dans les autres saisons. Le canal, à ce compte, ne serait guère fréquenté que pendant trois mois, tandis que les frais d'entretien et d'exploitation courraient pendant toute l'année, ce qui n'était pas pour améliorer le rendement.

Y avait-il lieu, du moins, d'espérer que cette voie maritime développerait la production des contrées qu'elle allait couper, ou qu'elle favoriserait l'éclosion d'industries nouvelles? Les optimistes officieux l'affirmaient, sans le prouver. Car si, en France, on pouvait admettre que, tout le long du canal des deux mers, traversant 450 kilomètres d'une région riche, mais mal exploitée, il se créerait de grandes escales commerciales et que l'instrument de transit deviendrait ainsi l'instrument de trafic, une telle hypothèse perdait beaucoup de sa valeur dès qu'il s'agissait du canal allemand. Celui-ci, quatre fois plus court, devait desservir

un pays exclusivement agricole, dont toute la puissance d'exportation paraissait atteinte, la culture y étant depuis longtemps poussée à un haut point de perfection; un isthme étroit, en somme, au littoral très articulé et dont les points les plus éloignés d'un port n'en étaient pas à plus de 35 ou 40 kilomètres. Après tout, que les produits des grandes fermes qui entourent Legeberg, Bramstedt, Neumünster, fussent dirigés sur Kiel, sur Lübeck, sur Glückstadt ou enfin sur Rendsburg, devenu le port intérieur du Holstein, grâce au canal, le profit était le même, le trajet ne différant guère.

Toutes ces objections étaient judicieuses. Elles frappaient les esprits, et la question posée devant l'opinion publique ne faisait pas de progrès sensibles.

III

Pour M. de Bismarck, pour ceux qui, avec lui, jugeaient l'œuvre en se plaçant à un point de vue plus élevé que le vulgaire et qui la considéraient comme une consécration de la grandeur allemande, il restait une dernière carte qu'on eût voulu ménager, un argument péremptoire, décisif, mais sur lequel il fallait éviter d'appuyer : l'intérêt militaire, l'intérêt de la marine allemande.

Plusieurs motifs sérieux justifiaient l'hésitation des hommes d'État prussiens à placer la question sur ce terrain. En premier lieu, il était au moins inutile d'attirer l'attention des nations rivales sur l'accroissement de puissance maritime que l'on se promettait de l'entreprise. Ensuite, si l'on faisait montre de l'intérêt de l'État, l'opinion ne manquerait pas d'imposer à l'État lui-même la poursuite directe des voies et moyens. Or on aurait préféré que l'affaire fût conduite par une compagnie privée, sauf à passer avec elle les contrats convenables. Enfin, et surtout, le seul homme qui, sans être marin, fût en possession d'une indiscutable autorité dans ces matières, le maréchal de Moltke, se montrait froid, presque hostile, depuis plusieurs années.

On savait quelles étaient ses raisons. Il avait développé les unes devant le Reichstag (séance du 23 juin 1873) et réservé les autres, les plus graves, pour les conseils supérieurs de l'Empire. Voici, en tout cas, les trois principales :

— La dépense était forte et le succès incertain. Si l'on avait 200 millions à dépenser en faveur de la marine impériale, mieux valait les dépenser à construire une nouvelle flotte, à doubler celle que l'on possédait et qu'il reconnaissait insuffisante.

— Les tracés proposés ne résolvaient pas complètement le problème de la mise en communication des deux grands ports de guerre allemands, puisque le navire parti de Kiel débouchait dans l'Elbe ou sur la côte occidentale du Schleswig et que, dans l'un ou dans l'autre cas, il lui restait à parcourir 40 milles marins pour gagner Wilhelm'shaven. Il résultait de là que, si l'ennemi venait s'établir à l'issue du canal et qu'il manœuvrât habilement, il réussirait toujours à tenir séparées les deux fractions de la flotte allemande. Il en serait autrement si le canal se prolongeait au delà de l'Elbe jusqu'à la Jade... mais alors ce n'étaient plus 200 millions, c'étaient 300, 400 peut-être ! — Si du moins ce trajet en haute mer du débouché du canal à la Jade était *couvert* vis-à-vis de l'ennemi par un obstacle quelconque, par un poste avancé, une île, que l'on pût fortifier et qui constituât un solide point d'appui ? — Il y en avait un, Helgoland, et placé à souhait. Mais cet îlot appartenait à l'Angleterre, qui le gardait jalousement.

— Ce canal maritime, à supposer qu'il réalisât l'idéal de la ligne de communications intérieure, présentait un grave inconvénient : il coupait en deux l'isthme germano-danois, laissant le Holstein au sud et le Schleswig au nord, qu'il isolait du reste de l'Allemagne, car un fleuve de 70 mètres de large et de 9 mètres de profondeur n'est point si facile à franchir en dehors des passages préparés. Qu'arriverait-il si l'ennemi débarquait dans le Schleswig et s'avançait rapidement jusqu'au canal en coupant les ponts, en détruisant les bacs ? Comment lui enlever ensuite le terrain conquis et si nettement délimité par cette ligne d'eau artificielle ?

Ces objections avaient une grande valeur, mais une valeur inégale. On s'efforça donc, soit de persuader peu à peu l'éminent homme de guerre, soit de donner satisfaction à ses justes scrupules.

Sur le premier point la réponse était assez facile : études, sondages, calculs établis avec un soin scrupuleux, on avait encore majoré les prix de revient probables, afin de tenir compte à l'avance des incidens imprévus : on ne dépasserait certainement pas 200 millions. Quant à demander cette somme pour la flotte, ce n'était pas possible : le Reichstag ne l'accorderait pas. Dût-il s'y résigner que l'on ne retirerait pas de cette solution les mêmes avantages que du percement du canal. En effet, avec ces 200 millions, on n'aurait pas plus de huit navires de premier rang, car il fallait, parallèlement à ces constructions, entreprendre de grands travaux dans les ports, creuser de nouveaux bassins de radoub, augmenter l'outillage et surtout porter brusquement du

simple au double le personnel de toute catégorie, au risque d'affaiblir sa valeur militaire. Les choses de la marine devaient être menées avec plus de circonspection. — Au contraire, si on creusait le canal, le Reichstag aurait toujours mauvaise grâce à s'opposer à l'accroissement normal de la marine. On trouverait même à cet accroissement un motif de plus dans la nécessité de défendre, en temps de guerre, les deux issues de la nouvelle route maritime, de sorte qu'au bout de quelques années on aurait à la fois et le canal et une flotte puissante.

Autre point de vue de la question : dépensés immédiatement à construire des navires, les 200 millions ne rapportaient rien. C'était un capital immobilisé, sinon réellement improductif; tandis que, dépensés au canal, et si faible que l'on supposât le rendement de l'exploitation, ils porteraient un intérêt que rien n'empêchait de consacrer à l'augmentation de la flotte. C'était l'affaire de quelques années. Au reste, la situation politique, la conclusion des alliances permettaient d'attendre.

Sur le second point — l'inconvénient de la distance qui sépare la Jade du débouché du canal — il fallait reconnaître que le maréchal avait raison, au moins au point de vue théorique. Mais, en réalité, cette offensive de l'ennemi était-elle à craindre? On avait vu, en 1870, la flotte française toujours hésitante devant ces estuaires, n'ayant ni cartes exactes ni renseignemens précis, ni navires à faible tirant d'eau. Il ne semblait pas que rien fût changé depuis douze ans, et on avait, de plus, le bénéfice de la légende de l'inaccessibilité du littoral.

Était-il d'ailleurs impossible d'acquérir Helgoland? M. de Bismarck était homme à mener à bien cette négociation. Il fallait seulement saisir une occasion favorable, et les affaires coloniales la fourniraient. On pouvait compter sur la bonne volonté de l'Angleterre pour toute combinaison ayant pour résultat de gêner la flotte française, dans une guerre éventuelle. — Enfin il n'était pas dit qu'on ne pousserait pas, plus tard, jusqu'à la Jade. Mais il fallait garder le silence là-dessus pour ne pas effrayer l'opinion.

Au danger incontestable d'une coupure nette entre le Holstein et le Schleswig on pouvait parer de plusieurs manières. Aucune des voies de communication du Nord avec le Sud ne serait supprimée; on s'efforcerait au contraire d'en augmenter le nombre. La défense du Schleswig serait assurée par les moyens les plus sûrs, et la garde du canal établie avec un vrai luxe de précautions. L'armée du littoral, comptant au moins 100 000 hommes de troupes de deuxième ligne, mais de troupes solides, serait concentrée sur la ligne Altona-Lübeck, afin de pouvoir se porter facilement soit sur

les côtes de la Baltique, soit sur celles de la mer du Nord. En cas de menace contre le canal, trois voies de chemins de fer conduiraient en quelques heures ses têtes de colonne à Kiel, Rendsburg, Grünthal et Brunsbüttel, les quatre points essentiels de la ligne du canal maritime. Rendsburg même, le vrai point de manœuvres de la région, recevrait des établissemens militaires qui permettraient d'en faire un débouché commode et une sérieuse base d'opérations pour les corps qui défendraient le Schleswig. D'ailleurs l'augmentation de puissance qu'une ligne de communication intérieure devait donner à la flotte allemande n'était-elle pas la meilleure garantie contre un débarquement?...

Toutes ces raisons, mûries par des réflexions personnelles, finirent par convaincre le chef du grand état-major, dont l'opposition cessa vers 1883. C'était un grand pas de fait. Lorsqu'il fut bien acquis que l'intérêt militaire et particulièrement celui de la marine impériale, très populaire en Allemagne, étaient en jeu dans le percement du canal, il se produisit un revirement d'opinion dont l'habile chancelier de l'Empire s'empressa de profiter. L'affaire fut mise aux enquêtes, comme nous dirions en France, au mois d'octobre 1883; mais, reconnaissant qu'il n'était guère possible de faire fond sur l'initiative privée pour une entreprise aussi considérable, M. de Bismarck soumit au Bundesrath et au Reichstag, en 1885-86, un projet de creusement du canal maritime par les États confédérés. Le coût total, arrêté définitivement à 156 millions de marks (195 millions de francs), devait être réparti au prorata de la contribution de chacun des États aux dépenses générales de l'Empire. La part de la Prusse s'élevait à 50 millions de marks (62 500 000 francs).

Le chancelier fit entendre, au surplus, que ces fonds seraient pris pour la plus grande part sur le reliquat de l'indemnité versée par la France. Les vaincus payaient ainsi la route militaire de la flotte impériale, après avoir payé les chemins de fer stratégiques de l'armée allemande et ses grandes forteresses. Cette proposition, qui faisait jouer à « l'ennemi héréditaire » le rôle qui convient, emporta tous les suffrages. Le 16 mars 1886, était promulguée une loi de l'Empire dont le premier paragraphe ne laisse aucun doute sur le but réellement poursuivi :

« Nous, Guillaume, par la grâce de Dieu, empereur allemand, roi de Prusse, etc., au nom de l'Empire, avec l'assentiment du Bundesrath et du Reichstag, ordonnons ce qui suit :

« Il sera établi, *pour l'usage de la flotte militaire allemande,* un canal maritime allant, par Rendsburg, de l'embouchure de l'Elbe à la baie de Kiel, » etc., etc.

Le 17 juillet 1886, on créa une *Commission impériale du canal*, qui fut chargée, sous le contrôle du ministère de l'intérieur prussien, de l'exécution des travaux. Le 3 juin 1887, l'empereur Guillaume Ier posait la première pierre de l'écluse de Holtenau, et le 20 juin 1895, à l'expiration du délai de huit années, fixé d'avance, l'empereur Guillaume II inaugurait le « Wilhelm der Grosse Kanal, » en le traversant sur le yacht *Hohenzollern*, suivi d'une nombreuse escadre de bâtimens légers et de paquebots.

IV

La *Revue des Deux Mondes* a déjà donné, il y a dix-huit mois, une description technique du canal (1). Elle a dit quelles difficultés spéciales la nature du sol opposait aux ingénieurs, comment ces difficultés ont été surmontées, ou plutôt comment on se flatte de les avoir surmontées. Nos lecteurs savent aussi, autant que les statistiques permettent d'en juger à l'avance, quelles espérances on peut fonder sur la valeur économique de cette voie de navigation, dont la loi du 16 mars 1886 consent à permettre l'usage « aux navires n'appartenant pas à la marine de guerre impériale. » Nous n'examinerons par conséquent aujourd'hui que le côté politique et militaire de la question, et nous allons rechercher les changemens qui résultent de la mise en jeu du nouvel instrument de guerre dans l'équilibre des forces européennes.

Toutefois, pour asseoir solidement cette étude, il convient de rappeler les *caractéristiques* essentielles du canal maritime et de fixer les traits principaux de la flotte dont cette ligne de communication intérieure doit favoriser les opérations.

Tracé de Brunsbüttel, dans l'estuaire de l'Elbe, à Holtenau, dans la baie de Kiel, en passant par Rendsburg, où il vient se confondre avec l'ancien canal danois, le canal maritime a une longueur de 98,6 kilomètres, soit 53 milles marins; une largeur de 64 à 76 mètres au plan d'eau et de 22 à 32 mètres au plafond, les plus grandes largeurs étant réservées aux courbes; enfin une profondeur de 9^{m},30 à 9^{m},80. Il n'y a qu'un seul bief, que limitent les écluses de Brunsbüttel et de Holtenau. Le plan d'eau étant tenu à la cote du niveau normal de la Baltique, il n'y aura lieu de fermer l'écluse d'Holtenau que lorsque des vents persistans, soit du nord-est, soit du sud-ouest, auront fait varier ce niveau d'une manière sensible. L'écluse de Brunsbüttel, en revanche, ne

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1893. *Le Canal de la Baltique à la mer du Nord*, par M. J. Fleury.

pourra rester ouverte que quelques heures par jour, lorsque le mouvement de la marée rapprochera le niveau de l'Elbe de celui du canal. Encore la crainte de laisser s'introduire les sédimens que les eaux de l'estuaire tiennent en suspension imposera-t-elle des limites étroites à la durée de l'ouverture des portes.

Malgré la haute valeur technique de la « commission impériale » qui a présidé à l'achèvement du canal, certaines parties de cette grande œuvre laissent à désirer. Il semble que l'on se soit plus préoccupé d'arriver au terme dans les délais fixés, et de ne pas dépasser les prix de revient admis en 1886, que de donner à l'entreprise un caractère durable et définitif. On reconnaît là, d'une part, l'influence personnelle de l'empereur régnant, toujours attentif à frapper les imaginations, de l'autre, cette tendance générale, et peut-être inconsciente dans une certaine mesure, de l'Allemagne actuelle à produire bon marché et médiocre, — *schlecht und billig*.

Quoi qu'il en soit, les revêtemens des berges sont presque partout insuffisans pour en assurer la solidité ; quelques courbes sont trop prononcées — un peu moins de 1 000 mètres de rayon — parce qu'on a voulu profiter le plus possible de la tranchée de l'ancien canal ; enfin, pris dans leur ensemble, les *profils en travers* qui ont été adoptés ne prévoient pas, entre la section d'eau et le maître-couple des carènes, un rapport convenable pour le cheminement rapide des grandes unités de combat.

Voilà, pour le temps de guerre, trois inconvéniens fort graves qui se traduiraient par l'augmentation de la durée du trajet et aussi par une incertitude pénible sur l'issue des traversées.

Faut-il admettre maintenant que tous les navires qui figurent sur la liste de la flotte allemande se serviraient de la nouvelle route maritime ? Au premier abord, le doute semble permis. Il y a là quatre cuirassés neufs, du poids de 10000 tonnes et qui s'enfoncent dans l'eau de 8m,50. Assurément, les pilotes du canal ne répondaient pas de conduire sans encombre le *Wörth* et ses trois frères, de Kiel à Brunsbüttel. Ils n'oseraient s'engager davantage, aujourd'hui, pour le vieux *König-Wilhelm* transformé, qui cale à peu près autant que le *Wörth*, ni pour le grand croiseur *Kaiserin Augusta*, long de 118 mètres. Or, ces navires de combat constituent justement le noyau de l'escadre offensive allemande. Mais on apprécierait mal la ténacité de nos voisins, et l'on risquerait d'entretenir de fâcheuses illusions sur le véritable rôle qu'ils destinent au canal maritime, si l'on pensait qu'ils se résigneront à n'utiliser cette ligne intérieure que pour les élémens défensifs de leur force navale. Coûte que coûte, en temps

de guerre surtout, ils entretiendront la profondeur nécessaire pour le passage des grandes unités. Quant aux courbes à faible rayon, il est entendu déjà qu'on les rectifiera ou que l'on agrandira sur leur parcours la section transversale de la cuvette. Ce sera sans doute un assez grand travail et qui durera quelques mois, mais tout le monde sait bien qu'un canal inauguré n'est pas un canal achevé.

Répondons par conséquent par une affirmation nette à la question posée tout à l'heure : oui, tous les bâtimens de guerre allemands pourront circuler dans le canal maritime, en 1896, sans courir de risque trop marqué. Et à qui nous reprocherait de faire ainsi la part belle à la marine impériale nous rappellerions ce sage principe que, en appréciant la portée des desseins stratégiques de l'adversaire, il convient de le supposer en possession normale des moyens par lesquels il compte lui-même assurer l'exécution de ses plans.

Cela posé, quel est « l'ordre de bataille » de la flotte allemande, ou du moins quels en seraient les élémens actifs, abstraction faite des navires trop démodés ou de ceux que l'on destine à la défense locale de tel ou tel port?

21 cuirassés de types très variés, mais tous susceptibles de combattre en haute mer ;

10 croiseurs de 2000 à 6000 tonnes et de 16 à 22 nœuds de vitesse ;

18 éclaireurs légers (avisos torpilleurs compris), filant de 16 à 26 nœuds;

96 torpilleurs de haute mer, de 85 à 125 tonneaux, voilà ce que nous montrent les relevés officiels. Mais il y a lieu de faire tout de suite de sérieuses réserves. A la mer comme à terre la différence est grande des effectifs sur le papier et de ceux qui se présentent réellement sur le champ de bataille. D'ailleurs, parmi les bâtimens que nous venons d'énumérer, quelques-uns sont employés déjà ou seraient employés, en cas de guerre, dans les mers lointaines. Enfin on peut affirmer sans trop de témérité qu'il n'entrerait dans les vues de l'amirauté allemande ni de faire sortir de la Baltique certaines unités de combat à qui leur mode de construction ne permet guère d'affronter les longues houles de l'ouest ni de démunir le *Deutsch bucht*, le fond de la mer du Nord, de certains élémens de défense rapprochée dont la présence serait indispensable pour assurer la liberté des atterrages si importans de l'Elbe et du Weser.

Ainsi, d'éliminations en éliminations, on tombe aisément aux chiffres que voici :

12 cuirasssés, depuis le type *Wörth* (10 000 t^x) jusqu'au type *Siegfried* (4 000 t^x) ;

4 croiseurs et 8 éclaireurs (avisos torpilleurs compris) ;

24 torpilleurs de haute mer.

Ceci donne bien, croyons-nous, une idée juste de ce que serait la fraction essentiellement mobile de la flotte allemande ; de ce que serait « l'escadre d'opérations », chargée soit de prendre résolument l'offensive contre le littoral ennemi, soit, grâce au canal maritime, d'accabler successivement les escadres de blocus d'un adversaire obligé de partager ses forces entre la mer du Nord et la Baltique.

48 bâtimens! Il y a là, certes, de quoi faire réfléchir, et il suffit, pour apprécier le poids que l'Allemagne jetterait ainsi dans la balance, de comparer cet effectif à ceux de notre flotte de la Manche et du « Channel squadron » des Anglais. La première comptera 20 navires (dont 6 cuirassés et 2 croiseurs blindés) à la fin de cette année-ci ; la seconde n'en a que 9, dont 4 cuirassés de 14 000 tonnes. Que si, à ces unités de combat toutes prêtes à marcher, on ajoute les réserves mobilisables en deux ou trois jours, on trouve que la flotte française pourrait doubler son effectif, — péniblement, à la vérité, et en faisant flèche de tout bois, tandis que l'Amirauté anglaise ajouterait aisément 10 cuirassés et 20 éclaireurs de toute catégorie à son escadre permanente.

Par conséquent, la flotte allemande conserverait sur chacune de ces deux forces navales une supériorité que n'affaiblit pas à nos yeux la proportion considérable de navires légers, de torpilleurs surtout, qu'on y remarque.

Ce n'est pas tout encore ; car s'il convient de se préoccuper d'abord du présent, il n'est guère moins essentiel de jeter un coup d'œil ferme sur l'avenir, sur l'*avenir prochain*. Dussions-nous troubler certaine quiétude, n'hésitons pas à dire que la marine allemande va prendre un rapide essor. Pour obtenir l'assentiment du Reichstag à la grande et coûteuse entreprise du canal, on a bien fait entrevoir à cette assemblée qu'on pourrait modérer la progression des dépenses qu'entraîne depuis quinze ans le développement régulier de la marine impériale, puisque l'efficacité des forces navales actuelles allait se trouver doublée. Mais il n'en sera rien en réalité, et c'est l'existence même du canal qui provoquera, si même elle ne justifiera de nouveaux sacrifices; car il est naturel, il est « humain » qu'en possession d'une route militaire si commode, on veuille se mettre en état d'en tirer tout le parti possible. C'est ainsi qu'après l'achèvement

de ce réseau de chemins de fer stratégiques qui accélère singulièrement le transport des grandes masses, on a vu, — transformation que l'on n'a pas assez remarquée en France, — l'armée allemande de première ligne, l'armée d'opérations, avec laquelle on veut frapper des coups immédiats et accablans, prendre une importance considérable au détriment des formations de réserve, au détriment de l'armée de défense.

Au fond c'est un résultat analogue à celui que l'observation des faits économiques permet d'enregistrer tous les jours : les voies et les engins de communication réagissent inévitablement les uns sur les autres, de sorte que si l'on ouvre de nouvelles routes, de nouveaux chemins de fer, de nouveaux canaux pour faciliter la circulation des véhicules et par conséquent celle des produits naturels ou fabriqués, la mise en service de ces routes, de ces canaux favorise la production de tous les objets d'échange, et par conséquent la création de nouveaux engins de transport. Le besoin fait naître l'outil, mais l'outil, à son tour, provoque, suggère le besoin.

Qu'on ne pense pas, du reste, qu'en signalant l'inévitable application de ce principe au développement de la marine allemande à la suite de l'ouverture du canal maritime, nous nous livrions au jeu facile des hypothèses. Déjà lorsque le chancelier de l'Empire avait soumis au Reichstag le programme naval de 1889, il avait invoqué la nécessité de protéger les deux issues du canal pour faire voter le principe de la construction de huit « petits cuirassés ». Mais il se trouva, expériences faites, que ces gardes-côtes étaient d'excellens navires de mer, fort capables de porter la guerre chez l'ennemi, si bien qu'aujourd'hui leur place est marquée dans l'escadre d'opérations. Chaque année, au surplus, l'amirauté célèbre les *facultés défensives* des torpilleurs pour lesquels elle demande — et obtient toujours — d'abondans subsides. Or ces torpilleurs, aussi remarquables dans leur genre que les prétendus gardes-côtes du type *Siegfried*, sont tous des navires de haute mer, c'est-à-dire de précieux engins d'attaque.

Il faut donc savoir le reconnaître, la marine impériale ne borne plus ses vues au soin de la défense du littoral, ni même à la liberté des atterrages : c'est une marine d'offensive, marine d'opérations actives, étendues, liées aux mouvemens généraux des armées allemandes, dont elle formera l'aile droite dans la Manche et l'aile gauche dans la Baltique; enfin une marine qui compte bien appliquer pour son compte l'axiome célèbre du maréchal de Moltke : « Faire la guerre, c'est attaquer. »

Pourquoi donc, en définitive, l'organisme maritime de nos

voisins de l'Est resterait-il au-dessous de leur organisme militaire, arrivé aujourd'hui à un si haut degré de perfection? — Sait-on bien, sans parler de la puissance absolue d'un empire de 50 millions d'hommes, aussi bien outillé pour les luttes économiques que pour la guerre, et dont la force d'expansion extérieure commence à paraître redoutable à l'Angleterre elle-même, sait-on bien que la marine de commerce allemande est la troisième du monde et qu'elle sera bientôt la seconde, gagnant rapidement du terrain sur celle des États-Unis, tandis que la nôtre, descendue au cinquième rang, s'affaisse tous les jours un peu plus? Sait-on que, si la population maritime est là-bas sensiblement inférieure à ce qu'elle est chez nous, où l'on compte un nombre considérable de pêcheurs, la « population fluviale » y est, en revanche, de beaucoup supérieure, et que cette population fournit de riches et précieux contingens de mécaniciens? Sait-on qu'avec un plus petit nombre de ports, et des côtes quelquefois assez peu hospitalières, les Allemands balancent presque notre mouvement commercial; que Hambourg, par exemple, laisse loin derrière lui Marseille et le Havre, ne le cédant en Europe qu'à Londres même?

Apprécie-t-on comme il convient la valeur des intérêts qu'une émigration depuis longtemps considérable et un Empire colonial déjà étendu créent à l'Allemagne sur tous les points du globe? Et si l'on contestait que le développement de la marine de guerre fût l'inéluctable conséquence de ces immenses progrès économiques ou de ces grands mouvemens sociaux, ignore-t-on aussi que, de l'aveu de M. de Caprivi, la liberté des arrivages par mer serait indispensable à l'Allemagne, au cours d'une grande guerre, pour se ravitailler, en combustibles, en objets d'alimentation, en matières premières nécessaires à l'industrie? — Eh bien! comment maintenir cette liberté, comment être assuré de garder la mer du Nord et la Baltique sans une flotte puissante, sans une flotte dont la composition soit dans un rapport plus exact que l'actuelle avec les besoins économiques et militaires de la nation?

On ne prétendra pas sans doute que cette grande marine de l'avenir, — de l'avenir le plus rapproché, répétons-le sans nous lasser, — considérerait le méridien des bouches de l'Ems ou celui de Memel comme les limites extrêmes de son champ d'action. Il appartient donc à l'Angleterre, à la Russie, aux Royaumes scandinaves autant qu'à la France (et cela sans aucun parti pris d'hostilité ou seulement de défiance) d'examiner, chacune en ce qui la concerne, la portée des conséquences politiques qui vont découler, d'abord de l'ouverture même du canal, ensuite du

« coup de fouet » que cet événement capital ne peut manquer de donner aux progrès de la puissance maritime allemande.

V

Il ne faudrait guère moins d'un gros volume pour traiter à fond un sujet sur lequel pâlissent en ce moment, sans doute, les états-majors militaires et maritimes des États que nous venons de nommer. Aussi bien une étude poussée un peu loin dans ce sens ne laisserait-elle pas d'offrir des inconvéniens de plus d'un genre. Nous resterons donc dans le domaine des idées générales, où se sont tenus jusqu'ici tous ceux qui ont discuté cette intéressante question.

Et d'abord, si juste que soit la théorie fondamentale sur laquelle se sont appuyés les prôneurs du canal « Guillaume le Grand », doit-on admettre sans conteste que la nouvelle route de navigation ouverte à la marine impériale fournisse à celle-ci la *ligne de communication intérieure* si recherchée des stratégistes qui veulent racheter l'infériorité des forces actives par la rapidité des mouvemens? — Non, vraiment. A se contenter d'une vue aussi superficielle, on risquerait d'adopter sur l'*efficacité militaire* du canal une de ces opinions toutes faites que les Allemands excellent à imposer quand ils y voient un intérêt d'État.

En effet, non seulement cette ligne intérieure n'est pas assez étendue, comme le remarquait M. de Moltke, puisqu'elle ne relie pas d'une manière immédiate les deux bases naturelles de la flotte impériale, Kiel et Wilhelm'shaven; non seulement (en dépit d'Helgoland, acquis enfin et fortifié aussitôt, mais placé trop loin de l'issue occidentale du canal maritime) les escadres de la Baltique et de la mer du Nord s'exposent à se faire battre séparément, si elles tentent de se réunir en présence de l'adversaire établi au débouché de l'Elbe; mais encore — et ceci est capital — il n'est pas certain que l'usage de cette route directe intérieure assure toujours à la marine allemande, sur un adversaire obligé de faire le tour par le cap Skagen, l'avantage essentiel d'une plus grande rapidité de mouvemens.

Paradoxe! dira-t-on. — Point du tout; et il nous sera facile d'en faire la démonstration si l'on veut bien nous autoriser à mettre en jeu, dans un thème d'opérations nettement déterminé, des acteurs spécialement choisis.

Eh bien! supposons l'Allemagne en guerre à la fois avec la Russie et les États-Unis. Admettons aussi — et cette hypothèse

répond actuellement à la réalité — que les forces navales se balancent de telle sorte que la marine allemande soit plus puissante que chacune des marines russe et américaine, mais plus faible, très sensiblement, que ces deux marines réunies. Attribuons à l'escadre d'opérations des États-Unis la composition suivante, qui n'a d'ailleurs rien de fantaisiste :

2 croiseurs cuirassés, *New-York* et *Brooklyn* (8000-9000 t^x^; 20 nœuds de vitesse);

6 croiseurs protégés, *Olympia, Columbia, Minneapolis, Baltimore, Cincinnati, Raleigh*, (3300-7300 t^x^; de 20 à 23 nœuds);

3 éclaireurs type *Vesuvius* (750-950 t^x^; de 21 à 23 nœuds).

6 torpilleurs de 1re classe, ou de haute mer (120-140 t^x^; de 22 à 25 nœuds);

2 grands paquebots rapides, ravitailleurs de charbon, eau douce et munitions.

Cette force navale, remarquons-le tout de suite, peut donner aisément de 17 à 18 nœuds pendant 36 heures.

Cela posé, voici la situation des belligérans sur l'échiquier stratégique : l'escadre russe est concentrée à Libau, prête à agir contre le littoral ennemi dès qu'elle aura fait sa jonction avec ses alliés. L'escadre américaine vient de déboucher du Pas de Calais dans la mer du Nord. Si elle continue sa route tout droit vers le Skager-Rack pour entrer dans la Baltique, elle s'expose à être arrêtée au Grand-Belt par la flotte ennemie tout entière, la fraction de cette flotte qui est affectée à la mer du Nord ayant franchi le canal maritime aussitôt que ses éclaireurs l'ont avertie de la route suivie par les Américains. Or ceux-ci, nous venons de le dire, ne sont pas assez forts pour lutter seuls contre les Allemands réunis, surtout dans des parages resserrés et difficiles, que ces derniers connaissent fort bien. Il faut donc que le commandant en chef américain use de stratagème, et il adopte le plan suivant : il feindra de vouloir bloquer le *Deutscher-bucht*, ou de méditer un coup de main contre Helgoland. Cette attitude obligera la fraction de la flotte allemande chargée de la mer du Nord de rester entre la Jade, l'îlot et l'Eider, afin de s'opposer aux entreprises éventuelles des Américains, tandis que la fraction chargée de la mer Baltique croisant soit devant Kiel, soit devant l'île de Rügen, avec ses éclaireurs à l'ouvert du golfe de Danzig, surveillera les Russes.

Cette situation une fois bien acquise, l'escadre des États-Unis, profitant de la nuit et d'un concours de circonstances favorables, se dérobera derrière un rideau de navires légers, et passera rapidement dans la Baltique avant que l'escadre allemande de la mer

du Nord, prévenue trop tard, ait eu le temps de franchir le canal.

Que si les défenseurs essayaient, avant cette opération décisive, de réunir toutes leurs forces dans la mer du Nord contre l'escadre américaine, celle-ci n'en aurait que plus de facilités à exécuter le plan de son chef, puisque, *disposant d'une vitesse supérieure à celle de la flotte allemande*, elle pourrait entraîner celle-ci vers le large, tout en refusant de s'engager à fond, et se dérober, la nuit venue.

Suivons maintenant d'un peu plus près le développement de l'opération.

Dans les eaux d'Helgoland, pendant plusieurs jours, s'engagent de fréquentes escarmouches entre les bâtimens légers des deux partis, tandis que, des deux masses principales, l'une reste mouillée, mais sous les feux, à l'est de l'îlot, et que l'autre croise au large, à petite vitesse. Les adversaires s'observent ainsi et gardent le contact. A l'entrée d'une nuit assez noire, par un vent de sud-ouest poussant les eaux du golfe dans le Skager-Rack, et au moment où le flot remonte le long de la côte occidentale du Jutland, le commandant en chef américain lance sa division légère à l'attaque du gros de l'escadre allemande : c'est une fausse attaque, bien entendu, qui n'a d'autre but que de masquer le mouvement qui va s'exécuter. En effet, à la nuit close — mettons entre 8 heures et 9 heures, — les huit grands croiseurs au pavillon étoilé mettent le cap au nord et font route pour le cap Skagen à la vitesse de 17 nœuds.

Combien d'heures leur faudra-t-il pour atteindre le Fehmarn-Belt, où ils verront s'ouvrir pour eux l'horizon de l'est ? — Vingt-six, car il y a 450 milles marins ; de sorte que l'escadre américaine, rejointe vers le matin par sa division légère, se trouvera entre 10 heures et 11 heures du soir, le lendemain de son départ d'Helgoland, sur le méridien de la pointe nord de Fehmarn, à 30 milles à l'est de la baie de Kiel.

Que devient, pendant ce temps-là, l'escadre allemande ?

L'attaque repoussée, elle a fait poursuivre la division légère américaine par ses torpilleurs et ses avisos ; mais cette poursuite ne peut guère, dans une nuit venteuse et noire, être prolongée longtemps. Les éclaireurs allemands sont donc revenus à Helgoland, où ils reprennent leur service de surveillance pour le compte de leur escadre. Le jour venu, la disparition complète des Américains commence à éveiller des soupçons. Mais de quel côté s'est dirigé l'ennemi ? Que menace-t-il en ce moment ? L'Ems, la Jade, le Skager-Rack,... ou même l'Elbe, Cüxhaven et Brunsbüttel ? — Les éclaireurs sont lancés dans toutes les direc-

tions, et le gros de l'escadre, à tout hasard, se rapproche de la côte ferme. Enfin, vers midi, le sémaphore de Neuwerk met fin à toute incertitude. A 10 heures, les grand'gardes allemandes (escadrille de torpilleurs) du cap Skagen ont aperçu l'escadre américaine se dirigeant vers les détroits; l'un d'eux a couru à Skagen même, l'autre à Götheborg, sur la côte de Suède. Des dépêches ont été expédiées, et l'amirauté ordonne à l'escadre de la mer du Nord de franchir le canal maritime sans perdre un instant.

Nous voici au point délicat. Cette escadre ne peut donner plus de 15 nœuds. Elle a encore 30 milles à faire avant d'arriver à Brunsbüttel. C'est donc déjà deux heures d'employées. Admettons, pour lui faire la part belle, qu'elle arrive tout juste à l'entrée du canal au moment où les portes des écluses sont ouvertes, le niveau de l'Elbe étant à peu près le même que celui de la Baltique, et ne comptons par conséquent que la durée de la traversée. Admettons aussi que le canal est parfaitement achevé, que ses berges sont consolidées, ses courbes rectifiées, enfin qu'aucun échouage n'est à craindre, sauf erreur accidentelle des pilotes. Il n'en faut pas moins, — à 15 kilomètres à l'heure, vitesse maxima, — six heures et demie ou sept heures *pour chaque navire*, et bien près de dix heures pour *l'escadre tout entière*, qui forme dans le canal un long chapelet.

Ce n'est pas fini : il y a encore 28 milles au moins d'Holtenau, dans la baie de Kiel, à la pointe sud de Langeland, et c'est presque deux heures de plus, — en tout treize, si nous comptons bien ; — d'où il résulte que l'escadre américaine aura eu largement le temps de franchir le Fehmarn-Belt, lorsque les Allemands y pénétreront, d'ailleurs en pleine nuit, et par conséquent dans les plus mauvaises conditions pour découvrir l'ennemi.

Nous reprochera-t-on d'avoir tout arrangé pour le succès des uns et la confusion des autres? Nous fera-t-on observer que, si l'amirauté allemande a pu télégraphier à son escadre de la mer du Nord de franchir le canal, rien ne l'empêchait d'ordonner en même temps à son escadre de la Baltique d'attaquer l'ennemi et de retarder sa marche? Soit! Mais, outre que l'exécution de cet ordre dépend de la position qu'occupera la force navale dont il s'agit sur le théâtre des opérations, ne serait-ce pas là une tactique dangereuse au premier chef, la tactique des combats décousus et des petits paquets? Mettons les choses au pis pour les Américains : que l'escadre allemande de la Baltique, prévenue en temps utile, leur barre le Grand-Belt. Croit-on que des navires aussi puissans, et qui d'ailleurs peuvent tous donner 20 nœuds

au moment du danger, se laisseront arrêter quand il y aura un intérêt essentiel à passer coûte que coûte? On ne se met plus comme autrefois, et pour cause, en travers de la route d'un grand navire à vapeur. Tout ce qu'on peut faire, c'est de lui infliger des avaries graves, et encore cela n'est-il point aisé dans un seul et rapide croisement. Au surplus, l'intérêt de réunir leurs forces, serait tel, ici, pour les alliés que le commandant en chef américain n'hésiterait pas à sacrifier sa division légère, cette fois dans une attaque à fond, en la jetant sur l'adversaire qui prétend l'arrêter. Les avantages matériels et l'effet moral de la jonction ne seraient pas, à ce prix, payés trop cher.

Il y a deux conclusions à tirer de notre exemple, de notre type — nullement irréalisable — d'opération stratégique. En premier lieu, et c'est ce que nous avons voulu montrer, la différence entre l'arc et la corde, dans le cas de la péninsule Cimbrique et du canal « Guillaume le Grand », n'est pas assez marquée pour que le bénéfice de la ligne intérieure apparaisse toujours bien nettement. Il faudrait que le canal eût un tracé tout différent, qu'il débouchât dans la mer du Nord à Meldorf-Busum et que sa largeur fût au moins de 100 mètres (nous ne disons rien de la solidité des berges). S'il n'en est pas ainsi ce n'est pas faute d'études et de réflexions, on a pu s'en convaincre en lisant la première partie de cet article. La nature ni la politique n'ont permis de mieux faire.

Il est assez curieux de remarquer, à ce propos, que, dans le cas plus particulièrement intéressant pour nous du canal français des Deux-Mers, la différence entre la route intérieure et la route extérieure, par le détroit de Gibraltar, serait beaucoup plus considérable. Elle le serait assez pour justifier pleinement l'entreprise au point de vue militaire. En effet, pour aller de Toulon à Ouessant, une escadre française marchant à une allure modérée et empruntant la voie intérieure ne mettrait, en dépit des 16 biefs du canal, que quatre-vingt-cinq heures environ. Elle arriverait en pleine possession de ses moyens d'action, ayant du combustible dans ses soutes et des mécaniciens suffisamment reposés.

Pour aboutir au même point (en partant par exemple de la Maddalena) et dans le même laps de temps, l'adversaire devrait régler l'allure de ses machines à 19 nœuds. Or il n'y a pas et il n'y aura pas de longtemps d'escadre qui puisse soutenir cette vitesse pendant quatre-vingt-cinq heures, pendant trois jours et demi! — Vingt-six heures à 17 nœuds (notre hypothèse de tout à l'heure), c'était déjà beaucoup.

Non, ni le matériel, ni le personnel des marines d'aujour-

d'hui ne seraient capables de tels efforts. En tout cas l'approvisionnement de charbon ne serait pas suffisant, la dépense par cheval développé s'accroissant singulièrement à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des vitesses. Et ce n'est pas tout! On a déjà fait observer, avec juste raison, que les cuirassés ou les grands croiseurs qui auraient réussi à exécuter ce « raid » épique se présenteraient au combat dans de fâcheuses conditions de stabilité, leurs fonds s'étant allégés d'un millier de tonneaux au moins.

Ainsi le grand bénéfice de l'ouverture du canal des Deux-Mers pour la marine militaire française résulterait non pas tant de la différence des longueurs de la corde (le canal) et de l'arc (le circuit par Gibraltar), différence qui pourrait être rachetée par la supériorité de vitesse de l'adversaire, que *de la longueur absolue de cet arc* et de l'impossibilité pratique de le parcourir jusqu'au bout avec la vitesse convenable.

La marine allemande, au contraire, ne doit compter avec le canal Guillaume que sur la différence de longueur des trajets, puisque le circuit extérieur peut être parcouru dans un nombre d'heures relativement restreint. En face de la plupart des flottes actuelles, à vitesse moyenne médiocre, c'est encore suffisant; mais nous avons montré qu'il en existe une, au moins, en présence de laquelle le jeu de navette exécuté sur la *ligne intérieure* du canal maritime ne réussirait pas toujours, parce que ceux qui l'ont créée surent apprécier en temps utile l'importance du facteur vitesse dans les guerres modernes.

Il y a là un enseignement, et le meilleur : l'exemple, la leçon de choses. Voudra-t-elle en profiter, la marine à laquelle appartient le *Dupuy-de-Lôme,* et qui, si elle comptait sept ou huit navires de ce type, au lieu d'un seul, se rirait, à son tour, de la flotte allemande et de son canal?

Il est tard déjà; il faut se hâter de regagner le temps perdu!... Mais aussi pourquoi cette marine s'est-elle hypnotisée pendant trente années sur la mêlée d'escadre, sur le « corps à corps » de deux mastodontes, sur la lutte insoluble d'un canon géant contre une cuirasse massive? Pourquoi a-t-elle si longtemps sacrifié les facultés stratégiques, vitesse, rayon d'action, endurance à la mer, aux facultés tactiques et, qui pis est, parmi celles-ci, au stérile armement défensif?

Ayons donc des unités de combat rapides, des navires qui donnent 17 ou 18 nœuds aussi facilement qu'en donnaient 12 ceux de 1860, et à qui l'on en puisse demander 20 pendant quelques heures sans craindre de les surmener. Avec cet outillage nos marins feront de bonne besogne, et il serait imprudent de les en

priver sous le prétexte que l'on vit un jour une escadre démodée combattre avec succès une escadre toute neuve. Les Lissa sont rares; la fortune ne se met pas toujours du côté des faibles bataillons. Avoir les vaisseaux de Persano et les conduire comme Tegethof, c'est le plus sûr, — et voilà la deuxième conclusion que nous suggère notre étude stratégique.

VI

Peut-être, en discutant dans le public les questions militaires que pose le percement du canal de Kiel, s'est-on tenu trop exclusivement au point de vue maritime et n'a-t-on pas assez examiné si l'existence de ce détroit artificiel n'allait pas introduire un facteur nouveau dans la stratégie générale. Et il ne s'agit pas seulement de constater (cela devient évident à la première réflexion) que toute opération maritime a son contre-coup sur l'ensemble des événemens d'une grande guerre. Quand on serre la question de plus près, quand on la place sur le terrain où la plaçait déjà, il y a quelque douze ou quinze ans, le maréchal de Moltke, on ne tarde pas à reconnaître que l'instinct aiguisé du chef du grand état-major ne l'avait pas trompé; que cette coupure nette du canal maritime en plein pays de conquête récente, à 12 lieues à peine de la limite reconnue de la langue danoise, pourrait bien devenir une *cassure;* et qu'il est par conséquent d'un haut intérêt pour « l'Empire », sinon pour l'Allemagne, de fortifier sa situation militaire dans les duchés.

Ce n'est point d'aujourd'hui, au surplus, que l'on admet cet intérêt. Le plus élémentaire bon sens faisait comprendre au gouvernement prussien, dès le lendemain de la conquête violente du Schleswig, qu'il y avait là un terrain tout préparé pour une descente; une base d'opérations d'autant plus précieuse pour l'adversaire qui oserait s'en servir qu'il aurait forcément pour lui l'appui de la nation spoliée et que, dans le cas d'un insuccès, il trouverait une sûre retraite, soit dans le Jutland, soit dans la grande île de Fionie, séparée de la terre ferme par un bras de mer de 900 mètres à peine, une rivière d'eau salée.

On sait quels étaient les projets d'expédition du gouvernement français au début de la guerre de 1870. On sait moins — et à certains égards il faut s'en féliciter — quels furent les motifs de l'abandon d'un plan dont l'exécution pouvait, même après les batailles malheureuses du commencement d'août, modifier profondément la face des affaires. Mais à cette époque déjà il n'y

avait plus rien à attendre d'organismes militaires et politiques en proie au vertige des grandes catastrophes !

Les craintes du grand état-major prussien avaient été si vives qu'en outre des formations de réserve, dont la solidité semblait insuffisante, il avait maintenu plusieurs semaines sur le littoral de la Baltique et dans l'isthme Holsteinois soixante mille hommes de ses meilleures troupes de première ligne, le 2e corps (Poméranie) et deux divisions détachées qui constituèrent plus tard le noyau de l'armée du grand-duc de Mecklembourg. Fait remarquable et significatif, le 2e corps, appelé sur le théâtre principal des opérations lorsque l'on fut assuré que la France renonçait à rien tenter dans la péninsule Cimbrique, atteignit l'armée allemande le soir de la bataille de Saint-Privat et fut lancé aussitôt par le général de Moltke à l'assaut de la gauche française, établie sur la forte position du Point-du-Jour. L'attaque, aussi vaillament reçue que vaillamment conduite, ne réussit pas. Mais la solidité des Poméraniens après leur échec ne permit pas à notre gauche de compléter un succès qui eût balancé la glorieuse défaite de notre droite à Saint-Privat même.

On ne rendrait pas justice à la prudence politique, non plus qu'à la fermeté du sens militaire de nos vainqueurs, si l'on pensait qu'éblouis de leur triomphe ils eussent oublié les appréhensions que leur avait fait concevoir au début de la guerre ce point faible de leur cuirasse, cette ouverture béante au nord, dans le flanc de leurs lignes naturelles d'opérations. Dans les années qui suivirent la campagne de France, une série de mesures intéressantes furent prises pour parer autant que possible, en cas de nouveau conflit, un coup que l'on continuait à considérer comme dangereux. Le développement de la marine allemande, qui a pris depuis un caractère offensif, fut poursuivi à cette époque avec l'objectif bien marqué d'assurer la défense des débouchés de la mer Baltique — les types adoptés alors en font foi. Les forts extérieurs de Kiel furent entrepris ; Sonderbourg-Düppel, déclassé d'abord, fut maintenu comme point d'appui des opérations éventuelles dans le Sundewitt et l'île d'Alsen ; Rendsburg devint un dépôt très important de matériel d'artillerie et de génie ; Altona — le Hambourg prussien, la cité-sœur, mais aussi la cité rivale de la grande ville hanséatique, — fut désignée comme centre du commandement du 9e corps et vit s'accumuler dans ses immenses gares militaires des milliers de locomotives et de wagons. Nous avons dit déjà ce que l'on fit pour les chemins de fer : quatre lignes plus ou moins bifurquées remontent au nord, convergeant vers Flensburg, la ville principale du Schleswig, et la ligne centrale est à double voie,

comme prolongement de la ligne stratégique Berlin-Hambourg-Altona.

Les précautions militaires ne suffisaient pas. D'ailleurs, quand on a beaucoup à conserver il est naturel de s'attacher à prévenir les difficultés. On agit donc sur l'opinion publique avec cet art consommé dont M. de Bismarck ne semble pas avoir livré tous les secrets. Les avertissemens les plus précis furent officieusement donnés au Danemark : une presse qui se renseignait sans doute aux bons endroits déclara — sans être démentie — que le premier acte de la guerre future serait l'occupation de l'archipel Danois et du Jutland par les troupes allemandes. A cette même époque on voyait, coïncidence remarquable, s'élever en Danemark, entre la couronne et le parti avancé, un long conflit politique qui se traduisait surtout par le refus des crédits destinés à mettre ce qui reste du royaume à l'abri du coup qui le menaçait. En même temps la littérature militaire s'enrichissait de traités fort habiles où les stratèges d'outre-Rhin démontraient qu'en présence des énormes effectifs modernes les débarquemens n'étaient plus possibles et qu'il y aurait folie pure à y songer désormais. Ces doctrines, propagées en France avec adresse, furent accueillies avec la faveur irréfléchie qui attend chez nous tout ce qui vient de l'étranger, et surtout de l'étranger victorieux. Ne justifiaient-elles pas aussi l'instinctive réserve avec laquelle beaucoup de militaires, de l'armée ou de la marine, envisageaient l'éventualité d'une action commune?...

Quoi qu'il en soit, ces divers moyens — nous ne les énumérerons pas tous — furent mis en œuvre avec un plein succès et toute préoccupation relative à la situation militaire des duchés dans le cas d'une grande guerre européenne parut écartée pour longtemps.

Les années ont passé cependant et la question va renaître, nous en sommes convaincu.

Elle va renaître, d'abord et tout simplement, parce que les yeux se sont portés de nouveau sur ces pièces toujours intéressantes de l'échiquier stratégique européen;

— Parce que le canal maritime allemand, puisqu'il est un instrument de guerre, attirera forcément la guerre : si les uns ont tant d'intérêt à s'en servir, les autres n'en verront pas moins à le détruire, ou à le tourner contre le défenseur;

— Parce que le nombre perd de son prestige; parce que chacun commence à entrevoir le retour aux armées de métier, aux armées relativement faibles d'effectifs mais très fortes par la valeur individuelle de leurs élémens;

— Parce qu'on n'a qu'une médiocre estime pour ces « formations de réserve » que les pays européens affectent à la garde de leurs côtes, et, en général pour ces masses d'hommes dépourvus de cohésion que l'on décore du nom d'armées de deuxième ligne;

— Parce que les opérations maritimes reprennent faveur en même temps que la marine elle-même; parce que l'on voit mieux tout le parti qu'il est possible d'en tirer, surtout depuis que la vitesse des navires de guerre et de commerce facilite les mouvemens étendus ;

— Et puis enfin — n'est-ce pas assez pour l'observateur philosophe?... — parce que tout renaît, tout revient, tout surnage à son tour dans le remous des opinions humaines, et qu'il n'est point de si faible parcelle de vérité qu'un jour ne mette en lumière.

Nous ne pousserons pas plus loin cette étude. Il suffit d'avoir montré en quoi le canal allemand mérite l'attention des militaires, des politiques, de tous ceux qui, par profession ou par goût, cherchent à pénétrer un peu des secrets de l'avenir. Résumons nos observations en disant que les conséquences de l'ouverture de la nouvelle route maritime nous semblent devoir être :

L'accroissement rapide de la marine allemande et l'accentuation nette de son caractère offensif. Il n'est pas prouvé que, de ceci, ce soit la France qui se doive inquiéter le plus;

Le développement des facultés stratégiques et en particulier de la vitesse des escadres appelées à opérer dans les mers du nord de l'Europe ;

Un retour d'attention sur les hautes questions militaires qui se rattachent à la péninsule Cimbrique, attention que nous n'avons pas à regretter. Toute dérivation du « potentiel » militaire accumulé sur notre frontière continentale nous est une faveur de la fortune : saurons-nous y répondre le cas échéant?...

***

LE
THÉATRE ANGLAIS CONTEMPORAIN

II [1]

LES *BURLESQUES*. — LA *CUP AND SAUCER COMEDY*. LE THÉATRE DE GILBERT

I

La grande vogue des *Burlesques* date à peu près du même temps que l'apparition du drame irlandais. Il n'y a aucun rapport entre ces deux formes du théâtre, si ce n'est que ni l'une ni l'autre n'appartient à la littérature. Le burlesque, c'est, sous un nom à peine anglais, la parodie musicale dont nous faisions alors nos délices, et d'où naquit l'opérette. A Londres, ce genre exotique fut bientôt nationalisé par le succès.

Je prends comme type l'*Ixion*, de Burnand, qui, à raison de sa vogue interminable, peut être considéré comme un des chefs-d'œuvre du genre. *Ixion* est en vers. Quels vers, on se l'imaginera si j'ajoute que chacun d'eux contient au moins un calembour. Le sujet est absolument nul, et l'esprit de la pièce consiste uniquement à faire dire des choses modernes à des personnages antiques. Le peuple d'Ixion se révolte et brûle le palais. Jupiter, invoqué, paraît : « Êtes-vous assuré? demande-t-il. — Oui, aux principales compagnies. Mais, vous savez, quand il s'agit de

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

payer, elles se font tirer l'oreille. » Jupiter l'invite à venir au ciel. « Nous lunchons à une heure et demie, n'oubliez pas. » Mercure, chargé de conduire Ixion, hèle un omnibus aérien : « Allons, l'Olympe! une place sur l'impériale! » Nous sommes au ciel et le repas s'achève. Junon demande à Vénus l'adresse de sa couturière et envoie un domestique « prévenir monsieur que le café est servi. » Neptune parle un langage nautique comme le héros de *Black eyed Susan* et ne va nulle part sans être accompagné d'un matelot anglais et d'un matelot français, qui sont eux-mêmes inséparables. Le Français, par condescendance pour son ami, exécute le hornpipe, tandis que l'Anglais prouve ses sentimens pour la France en dansant le cancan. Quant à Apollon, il joue au naturel le rôle d'un soleil anglais : il ne se montre jamais ; il reste enfermé dans son bureau avec son secrétaire, le préposé de la Pluie et du Beau Temps, qui, comme tous les employés, griffonne des vers et des articles de journal sur du papier à en-tête administratif. Ajoutez une musiquette pillée çà et là, beaucoup de jolies femmes légèrement vêtues, notamment neuf Muses et trois Grâces dont le costume et la danse auraient fait mourir de chagrin l'auteur de l'*Histriomastix*. Ajoutez encore des allusions à tous les événemens du jour, à la victoire de *Gladiateur*, au *Secret de lady Audley* (alors dans toute sa vogue), à la vivisection, aux romans de Charles Kingsley (peut-être une réclame payée par le libraire), aux fontaines de Trafalgar Square, à la librairie circulante de Mudie et à mille autres choses qui, aujourd'hui, ont cessé non seulement d'être plaisantes mais d'être intelligibles.

Lire *Ixion*, comme je l'ai fait, trente-cinq ans après la première représentation, le lire au coin du feu, par une après-midi de brouillard, se frayer péniblement un chemin au milieu de ces allusions qui sont devenues des énigmes et de tous les décombres de ce feu d'artifice éteint, c'est une entreprise singulièrement mélancolique. Si l'on veut avoir une impression juste, il faut faire un effort, s'imaginer la petite salle du *Royalty*, le soir de la première, quinze cents spectateurs qui ont bien dîné et qui inclinent à une conception optimiste de la vie, l'odeur de la poudre de riz qui flotte dans l'air, les flonflons de l'orchestre, le ruissellement du gaz et de l'électricité qui fait étinceler les yeux, les diamans, la pâleur des épaules nues et la fine soie des maillots ; la surabondance de vie animale, de sensualité et de joie qui pétille partout à la manière d'un feu qui prend. Une débutante réservée à de meilleurs succès, Ada Cavendish, en Vénus, régalait de sa beauté les lorgnettes. Un autre « clou », ce fut, plus tard, l'apparition sur la scène d'un cadet de grande famille, l' « honorable H. Wing-

field », qui jouait la déesse de la Sagesse avec des contorsions d'insensé.

Mais le véritable *home* du Burlesque, c'était le théâtre du *Strand*, alors dirigé par Mrs Swanborough. Son fournisseur ordinaire était Henry-James Byron, un beau garçon qui paraissait dans ses propres pièces, mais n'y brillait guère. On disait couramment qu'il « descendait » de lord Byron. Comment s'expliquait ce mystère généalogique? Je n'ai pu le trouver nulle part. Les gens de théâtre ne sont pas grands clercs; ils ne tiennent pas compte des dates et sont habitués à traiter lestement l'histoire. Pour eux, lord Byron se perdait dans la nuit des temps et ils trouvaient tout simple que leur camarade, né vers 1830, l'eût vaguement pour ancêtre. Quelle que fût son origine, Byron avait été acteur; il avait connu les bas-fonds du métier, les engagemens à dix shillings par semaine et au-dessous. Tout à coup il avait rencontré une veine de succès dans le burlesque; il en écrivit tant qu'on voulut et un peu au delà, si bien que la liste de ses œuvres tiendrait plusieurs pages de cette Revue. Il ne se donnait aucune peine pour chercher un sujet. Un sujet, cela gêne. Il faut le suivre, le développer; on est tenu de commencer et de finir. Au diable les sujets! Byron ne croyait qu'aux mots. Il les recueillait, pour en inonder ses pièces, dans des carnets qui devaient avoir la dimension des volumes de Larousse. Dans la rue, il poursuivait l'idée comique, la jetait sur une enveloppe de lettre, ou sur sa manchette, ou sur une marge de journal, se servait de son chapeau comme d'un pupitre ou s'appuyait à quelque mur. Un jour il écrivait sur la porte d'une maison : cette porte s'ouvrit brusquement et Byron roula dans le corridor avec une vieille dame qui sortait. Il se releva en riant de cette chute comme il se releva de toutes celles qu'il fit au théâtre. Il était hanté par la manie du calembour qui ne lui laissait plus un instant de paix. Ayant mal réussi comme directeur en province, il fit des calembours sur sa faillite. Il en faisait encore quelques momens avant sa mort. N'était-ce pas une des règles de son métier qu'on ne doit baisser le rideau que sur un mot?

Byron se faisait un mérite de n'avoir jamais blessé les chastes oreilles. En effet, il a dit dans sa vie un million de stupidités, mais pas une seule obscénité. Pourtant il a contribué à démoraliser le théâtre en déshabillant les femmes sur la scène et en y appelant ces pseudo-actrices qu'en argot de coulisse on nommait des « grues ».

A ce propos, je dois faire remarquer que l'ostracisme social qui pesait encore sur les artistes, tenait bien moins aux mauvaises mœurs des actrices qu'à la vulgarité des acteurs. Elles étaient

plus près d'être des *ladies* qu'ils ne l'étaient de devenir des *gentlemen*. Surveillées de près par un père, puis par un mari qui appartenait au théâtre, obligées de mener de front les devoirs professionnels et les devoirs domestiques, elles n'avaient ni le pouvoir, ni le loisir, ni l'envie de songer à mal. Tom Hood, dans ses *Model Men and Women*, trace de la femme de théâtre un portrait qui fait songer aux biographies des prix Monthyon. Elle se couche tard, se lève tôt, apprend ses rôles en lavant les chemises de ses enfans, répète dans l'après-midi, joue le soir, n'a pas le temps de manger ni de se débarbouiller, encore moins de penser, de rire ou d'aimer. « Commerçantes, maîtresses d'école, institutrices, filles de boutique, modistes, cuisinières, femmes de chambre et femmes de ménage, que sont vos fatigues comparées à celles de l'actrice? » Ainsi parle, dans un journal du temps, un écrivain qui connaît à fond les mœurs du monde dramatique (1).

Ces mœurs allaient changer. Le burlesque, la pantomime et l'opérette ouvraient la scène à des actrices d'un nouveau genre qui posaient et ne jouaient pas, auxquelles on distribuait des maillots à remplir, non des rôles. L'honnête fille ne voulut pas être vaincue sur son propre terrain; elle lutta avec les nouvelles venues par les mêmes moyens. Souvent elle réussissait et son succès la perdait elle-même. Voilà la transformation à laquelle Byron a aidé, mais c'est encore le public qui est le grand coupable.

Le pauvre Byron avait son ambition d'artiste : s'élever au-dessus du genre auquel il devait ses premiers succès, écrire une vraie comédie. Et il y avait, auprès de lui, sur ces mêmes planches du Strand, une curieuse petite personne dont le rêve était parallèle au sien. C'était miss Marie Wilton. Je ne puis dire au juste quel âge elle avait. Dans ses jolis mémoires, écrits en commun avec son mari, elle a complètement oublié de nous donner la date de sa naissance. Ce qui est certain, c'est que ses parens étaient d'humbles acteurs, et qu'elle débuta elle-même à cinq ans. A Manchester, elle eut l'honneur de jouer un petit rôle avec Macready qui faisait alors ses dernières tournées avant de quitter la scène. Le grand tragédien fit venir l'enfant, l'assit sur ses genoux et l'interrogea. « Je suppose, dit-il, que vous voulez devenir une grande actrice? — Oui, monsieur. — Et quel rôle voudriez-vous jouer? — Juliette. » Macready éclata de rire : « Alors, dit-il, il faudra changer ces yeux-là. » Marie Wilton ne changea pas ses yeux, mais elle changea d'idée. A quinze ans, elle jouait intrépidement tous les rôles. Un soir, elle qu'on trouvait trop

(1) T.-W. Robertson, *the Illustrated Times*.

jeune pour les amoureuses de Shakspeare, elle représenta la vieille mère de Claude Melnotte, dans la *Dame de Lyon*.

C'est à Bristol que l'on commença à lui trouver « quelque chose ». Un acteur de passage, alors très connu, Charles Dillon, jouait *Belphégor*, gros drame à émotions dont le héros était un saltimbanque. Marie Wilton, en petit garçon, lui donnait la réplique dans une scène à grand effet. Elle inventa un jeu de scène et le risqua à la répétition. L'acteur de Londres se fâcha d'abord brutalement, puis réfléchit, examina, écouta les raisons de la petite actrice et, finalement, céda. Le public fut transporté. Dillon s'en souvint et, rentré à Londres, engagea la petite Wilton au *Lyceum*. Elle débuta donc, j'ignore toujours la date, et pour cause; mais ce devait être à la fin de 1858. *Belphégor* était suivi d'une farce où Marie Wilton avait aussi son petit rôle. Le même soir, au même théâtre, dans la même pièce, paraissait à Londres, pour la première fois, John Toole qui a été et est encore le roi des bouffons anglais. Avec ces deux noms, nous entrons dans la période des vivans; nous touchons au théâtre contemporain.

Mais suivons Marie Wilton, car sa petite barque, sans que personne s'en doute et sans qu'elle le sache elle-même, porte les destinées de la comédie anglaise, encore à naître. Dû *Lyceum* elle passe au *Haymarket* et où elle est traitée en enfant gâtée par les trois vieux qui règnent sur cette scène. Elle joue Cupidon avec tant de verve, de malice, d'impudence et de désinvolture, qu'on lui écrit d'autres Cupidons. Le public est ainsi : naïvement égoïste, il condamne les artistes à garder pendant vingt-cinq ans la posture qui lui a plu, à répéter indéfiniment le geste ou le cri qui lui a paru drôle ou touchant. Marie Wilton jouerait peut-être encore l'Amour au Haymarket si elle ne s'était enfuie au Strand. Là elle fut le *boy* inévitable de tous les burlesques.

Depuis longtemps Marie Wilton ne joue plus que pour son plaisir, à de rares intervalles, et n'entend pas se donner la fatigue de porter une pièce pendant toute une soirée. Je ne l'ai vue que dans deux rôles épisodiques et, pour juger son talent, je dois m'en rapporter à d'autres témoignages que le mien. M. Coquelin est d'avis qu'elle rappelle à la fois Alphonsine et Chaumont et qu'elle tient le milieu entre les deux. Mais, — en admettant que le souvenir d'Alphonsine soit encore présent à quelques lecteurs, — je dois remarquer que M. Coquelin avait sous les yeux, lorsqu'il écrivait, une actrice de plus de quarante ans qui jouait les femmes du monde excentriques. Il y a loin de là au diablotin de 1860 qui brûlait les planches du Strand. Tout ce que je sais d'elle au temps de ses débuts, c'est qu'elle avait toujours ces yeux terriblement gais qui lui défendaient la Tragédie,

la taille d'un enfant de douze ans, et un corps si menu que, le premier jour où il la vit, celui qui devait l'épouser la déclarait « l'actrice la plus maigre de Londres. » Mais voici une lettre qui va poser devant nous Marie Wilton, telle qu'elle était lorsque tous les *barristers* des *Inns of court* faisaient des vers en son honneur et que la moitié d'Aldershot venait à Londres de deux soirs l'un, pour l'applaudir. Charles Dickens écrivait à son ami John Forster :

« Je me suis échappé à sept heures et demie pour aller au Strand, où j'avais une stalle retenue, le théâtre étant toujours comble. Tâchez d'y aller avant jeudi. On donne un burlesque, *The Maid and the Magpie*. Il y a là dedans la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue sur la scène, Marie Wilton dans le rôle de Pippo. C'est effrayant d'effronterie (il le faut, sinon le rôle ne serait pas jouable); mais c'est tellement un petit garçon et si peu une femme qu'il n'y a pas moyen de se scandaliser. Son imitation de la danse des *Christy's Minstrels* est d'une intelligence, d'une audace à renverser : jamais on ne pourrait s'imaginer que c'est une femme qui fait cela. La tournure, le ton, les mines, l'élasticité, l'entrain, tout cela est tellement gamin qu'on ne peut pas songer à son sexe quand on la regarde. Cela commence à huit heures et c'est fini à neuf heures un quart... Cette petite fille est tout simplement, l'actrice la plus intelligente et la plus originale que j'aie vue de ma vie. »

Mais miss Wilton était mortellement lasse des Pippo aussi bien que des Cupidons. Elle implora tous les directeurs de lui faire jouer une amoureuse à longues jupes. Ils firent la sourde oreille; Buckstone lui dit : « Je ne vous verrai jamais autrement que dans ce mauvais petit drôle!... » Tous les soirs elle faisait mourir de rire les Londoniens et toutes les après-midi elle pleurait sur son sort. Elle avait une sœur mariée qui lui dit : « Puisque les directeurs ne veulent pas de vous, prenez un théâtre. — Mais je n'ai pas d'argent! — Je vous en prêterai», dit le beau-frère. Une société se forma entre Byron et miss Wilton. Il apportait à cette société son nom et ses calembours; elle, mille livres qui ne lui appartenaient pas.

On se mit en quête d'un théâtre. Près de Tottenham Court road, centre du bruit et quartier général de la vulgarité, il y avait une rue sale et triste, où commençaient à s'abattre des Français mal famés et affamés, et, dans cette rue, une salle de spectacle où l'on avait fait mille choses, mais où, surtout, on avait fait faillite. Frédérick-Lemaître y avait joué Napoléon en français et passé en revue cinq ou six figurans ivres qui représentaient la Grande Armée et criaient : « Viv' l'Emprou! » Le théâtre portait encore l'appellation retentissante de *Queen's Theatre*,

mais les gens du quartier l'appelaient familièrement la Boîte-aux-Ordures, et ils s'y connaissent. Les places aristocratiques étaient à un shilling, et, quand les stalles avaient bien dîné, elles bombardaient les loges avec des pelures d'oranges.

Tout cela fut nettoyé, restauré, rajeuni, avec plus d'industrie que de frais. La boîte aux ordures se transforma en une bonbonnière bleue et blanche. La petite directrice ne s'épargnait pas, et le soir de l'ouverture, pendant que la queue se formait déjà à la porte du théâtre, elle plantait le dernier clou. Qu'auraient dit les représentans de la fashion, égarés dans les boues de Tottenham street et étonnés de s'y voir, s'ils avaient contemplé leur favorite, grimpée sur un tabouret et le marteau à la main?

La troupe qui l'entourait se composait de Byron, de John Clarke, un transfuge du Strand, de Fanny Josephs, actrice d'un talent agréable et délicat, de l'excellente duègne Larkin, et de deux autres sœurs Wilton. Elle comprenait aussi un grand jeune homme de vingt-quatre ans qui n'avait pas encore joué à Londres, par conséquent très indifférent au public, mais non pas à sa directrice. Il s'appelait Bancroft. C'était un gentleman de naissance, d'éducation et de tournure. Mais, sa famille étant ruinée, il avait obéi à la vocation qui l'entraînait vers les planches. En quatre ans et demi, il avait joué 446 rôles; dans un engagement de 36 jours, à Dublin, il en avait joué 40. Cette dure vie du comédien de province l'avait rompu au métier. Blond, mince, il devait une sorte de gaucherie élégante à sa myopie et à sa haute taille. Il rendait sans effort la froide nonchalance de l'homme bien né, mais au fond de son œil couvert étincelait une inextinguible malice. Il avait beaucoup réfléchi, beaucoup observé, comprenait plus de choses que ceux qui l'entouraient, et sentait confusément s'agiter en lui des qualités qui demandaient à se déployer. Et voici que la fortune, sous les traits d'une jeune fille, venait à lui et le prenait par la main.

Ainsi il y avait de l'ambition et de l'amour dans l'air, ce soir d'avril 1865 où le petit Théâtre du *Prince of Wales* ouvrit ses portes aussi grandes qu'il put. Pour ne pas effaroucher le public, pour ne pas le déranger dans ses habitudes, tout en le préparant à un changement de répertoire, on lui offrit un burlesque et une comédie. Les amis de Marie Wilton étaient accourus en foule, mais leur sympathie n'allait-elle pas bientôt se lasser? Les pièces, en elles-mêmes, avaient peu de valeur; Byron semblait avoir perdu de sa verve en changeant de quartier. Il fallait trouver quelque chose pour la saison d'automne. C'est alors qu'on songea à Robertson.

Thomas William Robertson, ou plus familièrement Tom, était

bien près d'être un raté. Il avait trente-six ans et il luttait contre le mauvais sort avec une obstination qui tournait à la colère. Fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'acteurs, il avait passé les premières heures de sa vie parmi les comédiens de province, dans cet horizon à la fois étroit et mouvant, dans ce monde de nomades bourgeois dont j'ai essayé de peindre les misères et les joies. Décidément, les misères l'emportaient. Le père de Tom était directeur du Circuit de Lincoln et finit par renoncer à l'entreprise. Quant au jeune homme, il était monté tout enfant sur les planches, mais, à ce qu'il semble, sans montrer de talens extraordinaires. Plus tard, sa spécialité fut de contrefaire les Français : une bien pauvre manière de faire rire les gens. Enfin, quoiqu'on essaye de nous tromper à cet égard, il est évident que c'était un acteur médiocre.

A dix-neuf ans, sur la foi d'une annonce lue dans un journal, Robertson s'embarque pour aller chercher au fond de la Hollande une place de sous-maître dans une pension. Après d'indicibles souffrances dont il parlait gaîment et d'expériences curieuses qui devaient profiter à l'auteur dramatique, il est rapatrié par un consul charitable et vient reprendre sa vie, qui se résume ainsi : un repas et trois rôles par jour. En 1851, il est à Londres, tâchant de gagner sa vie. Il a écrit une pièce, *A Night's Adventure*, qui, par un coup de chance, est acceptée et jouée. Mais elle échoue. Il échange des impertinences avec le directeur Farren, son seul patron, et le voilà encore à la mer. Tantôt il aide son père, qui fait des efforts désespérés pour tenir ouvert un théâtre de banlieue ; tantôt il remplit, çà et là, d'infimes engagemens. Il va à Paris avec une troupe qui n'est payée que le premier samedi. Il est quelque temps souffleur à l'*Olympic*, il traduit des pièces françaises, compose des farces, amoncelle de l'exécrable besogne pour laquelle il n'y a pas toujours marchand. Quand la faim le presse, il vend sa copie, pour quelques shillings, au libraire Lacy, dont on ne saurait dire si c'était un naufrageur ou un sauveteur. Car ces quelques shillings, c'était, après tout, le pain quotidien pour celui qui les recevait, et Lacy n'était pas sûr de rentrer dans ses déboursés.

Il a jeté dans une de ses comédies l'amer souvenir de ses années de début et de l'objection qui l'accueillait partout : « Vous êtes bien jeune, mon pauvre monsieur... Certainement, dans un sens, ce n'est pas votre faute, mais que voulez-vous ? Nous avons pour fournisseurs M. un tel qui a 60 ans, M. *** qui en a 70 et M.X... qui en a 80. Le public est habitué à eux et ne veut pas entendre parler d'autre chose, et nous nous sommes fait une règle de ne jamais employer un auteur âgé de moins de 55 ans. Pour le

moment, rentrez chez vous et continuez à travailler pendant trente ans... Tâchez de vieillir le plus que vous pourrez : je vous assure qu'en vous appliquant bien, vous réussirez. Blanchissez, devenez chauve, tout au moins. La calvitie est presque aussi avantageuse que les cheveux blancs... Et quand vous n'aurez plus ni dents, ni cheveux, ni santé, ni imagination, ni flamme, ni génie, ni rien de cette horrible, de cette épouvantable jeunesse, un jour ou l'autre, si vous ne mourez pas dans l'intervalle, vous avez quelque chance de devenir un grand homme. »

Comme s'il eût suivi ce conseil ironique, Tom était presque vieux après quinze ans de cette vie effroyable. Son beau visage avait contracté un pli douloureux qui ne devait plus s'effacer. Un jour, à bout de misère, il avait songé à s'enrôler : l'armée n'avait pas voulu de lui. Puis, sans réflexion, il s'était marié avec une belle fille qui se croyait une vocation dramatique. Les enfans vinrent, mais non le succès ni l'argent. Elle mourut à la peine, tandis que Robertson se faisait journaliste.

Là il tâte de tous les genres, depuis la charade et l'historiette de dix lignes jusqu'au roman de longue haleine. Il collabore à vingt journaux de Londres et de la province. C'est le *Porc-Épic* de Liverpool ; ce sont les *Comic News*, le *Wag*, que fonde son camarade Byron, le *Fun*, que vient de lancer Tom Hood, l'*Illustrated Times*, où Robertson prend la succession d'Edmond Yates comme critique dramatique et où, sous le nom du *Theatrical Lounger*, il esquisse, depuis le premier rôle jusqu'au gazier et à l'avertisseur, toutes les physionomies du monde théâtral. C'est de l'humour familier et sans gêne, de la bonhomie impertinente à la manière de notre ancien *Figaro* hebdomadaire ; en même temps, c'est observé, humain, vivant, avec, çà et là, des coulées de bile et des éclairs de passion.

Robertson vivait au cœur du pays de Bohème : un monde demi-fantastique à côté du monde vrai, où la parole remplaçait l'action et où la nuit tenait lieu du jour ; un terrain vague où les gens du monde que le monde ennuyait, les officiers qui trouvaient les grands clubs militaires trop solennels, venaient rire et boire avec les noctambules de la basoche, du théâtre et de la presse. On se donnait rendez-vous au *Garrick Club*, à l'*Arundel*, au *Savage*, au *Fielding*, dont Albert Smith nous a laissé une description en vers héroï-comiques. Tom Hood, employé du *War Office* et directeur du *Fun*, donnait à souper les vendredis : souper frugal, composé de viande froide et de pommes de terre bouillies. Mais ceux qui s'y rencontraient étaient, nous dit Clement Scott (1), les

(1) Clement Scott, *Thirty years at the Play.*

meilleurs garçons de la terre. Là, on causait, jusqu'au matin, avec une sorte de furie. On causait encore dans la rue, en regagnant le centre de la ville, à l'heure où les chariots des maraîchers commençaient à rouler dans Knightsbridge et où le soleil levant dorait les cimes de Hyde Park.

Dans ces cénacles du vendredi, où Robertson était un des plus brillans, un des plus hardis, un des plus écoutés, on s'inquiétait moins de refondre la société que de renouveler l'art et surtout de réformer le théâtre. Pauvreté de la mise en scène, fatuité des comédiens de la vieille école, tyrannie des routines, on se moquait de tout cela sans pitié. Et que voulait-on mettre à la place? La vérité mieux observée, la nature suivie de plus près. C'est toujours le même rêve ou la même prétention, et la génération qui l'oppose à ses devanciers ne paraît pas se douter que ses successeurs l'invoqueront contre elle-même.

En attendant l'accomplissement de ces beaux programmes, Robertson avait en 1861 un petit acte joué au Strand, *The Cantab*, qui obtint une sorte de succès, mais succès sans lendemain, car Robertson, ayant apporté un second burlesque à Mrs Swanborough, se le vit refuser. Cependant une bonne chance lui vint. L'acteur américain Sothern, qui, à ce moment, dans la pièce de Tom Taylor, *Our american Cousin*, faisait courir tout Londres, entendit parler d'une pièce que Robertson avait écrite. Il voulut l'entendre, l'accepta, et donna, séance tenante, une somme ronde à l'auteur. Sothern, qu'obsédait son inépuisable succès de lord Dundreary, put se montrer au public sous les traits de David Garrick. Il était impatient de sortir du domaine de la caricature à outrance, de jouer un véritable caractère où étaient ménagés les effets les plus divers. La pièce eut peu de succès : elle n'en méritait point. C'était simplement un drame adapté du français. Au héros primitif, Robertson avait arbitrairement substitué Garrick. Étrange début pour un homme qui prétendait revenir à la vérité que de placer une tête historique sur les épaules d'un inconnu!

C'est alors que Robertson écrivit sa comédie de *Society*. Il la porta à Buckstone, qui la refusa net : « Mon cher ami, lui dit-il, on ne jouerait pas votre pièce quatre fois! » L'auteur s'en alla, les poings serrés, ivre de rage, dans le Strand, où l'un de ses amis le rencontra. « Tenez, lui dit Robertson, voilà une pièce excellente, et ces ânes-là n'en veulent pas ! » Un directeur de province risqua l'entreprise. La pièce réussit à Liverpool; Marie Wilton s'en empara et la donna, le 14 novembre 1865, dans son petit théâtre. De ce soir-là date non seulement la fortune du *Prince of Wales*, mais une ère nouvelle pour la comédie anglaise : l'ère de Robertson.

II

Cette soirée du 14 novembre nous a été racontée par plusieurs témoins, en sorte que nous possédons les émotions de la scène et celles de la salle. Le premier acte parut gai et vivant, avec un accent d'âpre raillerie qu'on ne connaissait pas encore. Puis vint une idylle, placée sous les arbres d'un square de Londres. Quoi! l'amour, l'amour tremblant, jeune et tendre, au cœur de cette ville de boue, de brouillard et de fumée! l'amour si près d'eux qu'on aurait pu le toucher! L'impression était d'autant plus agréable et plus vive que le public, toujours indiscret en ce qui touche la vie privée de ses favoris, connaissait les sentimens de l'acteur et de l'actrice. C'était une vraie lune de miel, « une lune tout entière » qui éclairait ce duo d'amour dans un bocage de toile peinte. Là-dessus les cœurs se dilataient et tout allait bien; mais on ne savait quel accueil le public allait faire au « Perchoir des hiboux ». Ce perchoir, c'était l'image, prise sur le vif, d'un de ces clubs que j'ai désignés comme les chefs-lieux du pays de Bohème. Or, les « Sauvages » (comme se désignaient eux-mêmes les membres du *Savage Club*), ceux du *Garrick*, du *Fielding*, de l'*Arundel*, étaient là en force. De quel œil verraient-ils leur propre caricature? On fut bientôt rassuré par les rires qui éclataient en volées ininterrompues. A un certain moment un des personnages principaux a besoin d'une demi-couronne pour payer un cab qui doit le conduire au bal. Comme il n'a rien en poche, il demande la somme à un camarade : « Je ne l'ai pas, répond l'ami, mais je vais me la procurer pour vous. » Il s'adresse à un troisième qui fait la même réponse. La question fait le tour du Club jusqu'au moment où, dans le fond d'une poche, se trouve enfin la bienheureuse demi-couronne qui repasse de main en main, dans l'ordre inverse, pour arriver enfin à celui qui en a besoin, après avoir été empruntée et prêtée dix fois. L'aventure était réelle. Représentée sur la scène, elle parut irrésistiblement comique et fut comme le *turning-point*, la crise heureuse après laquelle on accepta et on applaudit tout. Le trait est peu de chose, mais il est caractéristique. C'est la bohème en raccourci, ne rien avoir et tout donner.

Du moment que les « hiboux » trouvaient si plaisante la peinture fidèle de leurs mœurs et de leur repaire, qui paraissait, pour la première fois, sur le théâtre, pourquoi les gens du monde se seraient-ils formalisés de ce qui se passe d'extraordinaire et d'incongru chez lord et lady Ptarmigant? Ce genre de diffamation comique n'était pas nouveau. Bulwer avait donné l'exemple,

montré la coalition de la vieille et de la nouvelle aristocratie, la vénération naïve du Million pour le Rang, et le Rang, à son tour, aplati devant le Million. Personne ne s'étonna de voir lady Ptarmigant prendre en souriant le bras du vieux Chodd, qui a le langage et les manières d'un rémouleur ambulant, et avec lequel le valet de pied de Sa Seigneurie eût peut-être hésité à pénétrer dans un *public house*. Quant à lord Ptarmigant, c'était ce qu'on appelait en style de théâtre une « panne ». Le caractère ne consistait qu'en un tic, monotone autant qu'invraisemblable : lord Ptarmigant traînait partout sa chaise avec lui, s'y asseyait et s'y endormait immédiatement, et tous les personnages qui entraient ou sortaient ne manquaient pas de trébucher dans ses vieilles jambes allongées. Qui croirait que ce rôle fut une des causes de la fortune de la pièce et révéla à Londres un admirable acteur? Il se nommait John Hare; il était tout jeune encore et il avait souhaité cet étrange rôle pour son début. Suivant la tradition de Garrick, cet artiste né sentait que le triomphe de l'acteur n'est pas de lancer brillamment un mot à effet, mais de faire marcher et vivre devant nous une figure humaine, fût-ce une figure muette, dans son originalité extérieure qui suggère l'idiosyncrasie morale. Sa façon de se grimer était prodigieuse, sa mimique excellente. Il avait le génie de la métamorphose et l'a prouvé, le prouve encore en cent rôles différens. Par une sorte d'intuition difficile à expliquer, dès cette première représentation de *Society*, il n'y eut guère de spectateur qui ne devinât un grand acteur dans ce petit rôle.

Au succès de *Society*, qui dura cent cinquante soirées, succéda presque sans interruption celui de *Ours*, qui fut encore plus long et remplit la saison dramatique 1866-1867. Puis vint *Caste* en 1867 et 1868. *School*, en 1869, dépassa encore ses aînées et fut jouée près de quatre cents fois. Dans les intervalles de ces quatre grands triomphes se placèrent deux autres pièces, *Play* et *M. P.*, qui, sans fournir une aussi brillante carrière, tinrent honorablement l'affiche et maintinrent, dans l'heureux petit théâtre, la joyeuse animation du succès. Quand le *Prince of Wales* s'adressait à d'autres qu'à son fournisseur habituel, l'échec était assuré et il n'y avait de salut que dans une reprise de Robertson. Quand Robertson risquait sa prose sur une autre scène, fût-ce avec l'appui d'une popularité aussi établie que celle de Sothern, le résultat variait, immanquablement, du succès d'estime au « four » éclatant. De là une sorte de superstition : on est volontiers superstitieux dans le monde du théâtre. Marie Wilton avait son étoile et Tom Robertson avait la sienne, mais il fallait qu'il y eût conjonction pour que les deux astres pussent produire leur bénigne influence. Peut-être

pourrons-nous expliquer le fait sans avoir recours aux étoiles. Tom Taylor, au lendemain d'une nouvelle victoire, écrivait à la jeune directrice : « L'auteur et le théâtre, les acteurs et les rôles semblent faits les uns pour les autres. » C'était vrai, et on peut ajouter que le public et le moment étaient aussi en harmonie avec l'esprit des pièces et le talent des artistes. Tout arrivait à point, et c'est ce qu'on appelle la chance.

Robertson sut collaborer avec sa chance. Il jouait mal, mais il lisait à merveille : ceux qui ont pu comparer de près ces deux arts si différens ne verront pas dans le fait une contradiction. Jouer, c'est faire voir et faire sentir; lire, c'est faire comprendre. « Quand on entendait Robertson lire au foyer une de ses comédies, nous dit Clement Scott, on l'avait comprise dans tous ses détails. » Sous l'influence de ce débit pénétrant, les artistes riaient et pleuraient; ils étaient le premier public de la pièce. L'auteur connaissait leurs faiblesses et leurs dons, parfois mieux qu'eux-mêmes; il savait aussi tirer parti, pour l'art et pour sa propre réputation, de la situation toute particulière de cette jeune troupe qui formait une sorte de famille, que des ambitions, des intérêts, des affections tenaient étroitement unie. Une pièce, jusque-là, c'était un acteur étoile planté devant la rampe, prenant des temps et prolongeant ses effets; derrière lui, une douzaine de comparses bredouillant des bouts de rôles et parlant au dos de l'artiste célèbre. Pour la première fois, le *Prince of Wales* offrit un ensemble, que préparaient des répétitions minutieuses et que perfectionnait la pratique de chaque soir.

Dans *Ours*, John Hare, qui jouait le prince Perofsky, n'avait à son avoir qu'une douzaine de phrases : des complimens fades et compassés. Il en tira un type de grand seigneur slave, avec un grondement de passion contenue sous une parfaite politesse. C'était une énigme inquiétante qui ajoutait à l'émotion. Cette énigme n'avait point de solution au dénouement, mais tel était le tact de l'acteur que nul ne s'en avisa. Enfin Robertson lui donna un véritable rôle dans *Caste*, celui de Sam Gerridge, et j'estime que l'écrivain et l'artiste contribuèrent chacun pour moitié à ce caractère. Il en est de même pour le capitaine Hawtree, créé par Bancroft dans *Caste*. Jamais peut-être ce grand mot de « création » que les journaux jettent à la tête des plus petits cabotins ne sera mieux placé qu'ici. L'homme du monde, avant Sothern, sur la scène anglaise, était représenté par une espèce de pantin qui s'approchait des femmes en sautillant sur la pointe de ses bottes et les lorgnait sous le nez. Le type avait changé de costume et n'avait pas changé de langage depuis le « macaroni », qui date de 1770. Le dandy de 1840 n'était pas encore arrivé sur la scène

en 1865. Évidemment Sothern, dans lord Dundreary, modernisa quelque peu cette caricature, mais son succès s'explique surtout par le grossier parti pris de la démocratie américaine contre les hautes classes anglaises. Le public de Londres suivit l'impulsion avec une inconcevable naïveté. Si vous lisiez aujourd'hui *Our american Cousin*, vous en auriez la nausée. A qui fera-t-on croire qu'il puisse exister, en dehors d'un asile d'idiots, un pair d'Angleterre qui ignore que le beurre est fait avec le lait des vaches et qui accueille cette révélation avec une douce pitié? Même dans ce temps d'agitation contre la Chambre des lords, de tels moyens d'attaque seraient dédaignés des moins intelligens. Tout change avec le capitaine Hawtree qui fait rire sans être ridicule un seul instant, et qui, bien que parfaitement inutile à la pièce, attire à lui une bonne partie de la curiosité et de la sympathie. Comme manière d'être, une sorte de langueur élégante qui ne préjuge rien contre la force des muscles et du caractère; une soumission aveugle à la morale des salons qui n'exclut ni la généro sité des sentimens ni le sens de l'humour; enfin un composé de cordialité militaire et de cynisme mondain qui a été et est encore un « état d'âme », sinon une philosophie. Lorsque des circonstances, — d'ailleurs très simples et très naturelles, — amenaient Hawtree à prendre le thé dans d'humbles *lodgings* de l'East-End, entre une petite danseuse et un ouvrier gazier, presque tout le comique de la scène était dans ses muets étonnemens; mais il y a des étonnemens qui trouvent moyen d'être très spirituels, tandis que ceux de lord Dundreary sont stupides. Hawtree était curieux de gaucherie et de bonne volonté lorsqu'il portait les assiettes à relaver à Polly Eccles, dans la pantry. Au fond, c'est l'attitude du gentleman anglais devant la question sociale : un peu dédaigneux, un peu railleur, mais prêt à retrousser ses manches et à pousser à la roue quand il faudra.

Quant à Marie Wilton, avec quelle merveilleuse perspicacité Robertson avait déchiffré cette petite femme dont les talens étaient très réels, mais dont toutes les ambitions n'étaient pas raisonnables! Elle avait horreur de son succès du Strand; elle ne voulait plus jouer de gamin, ni paraître dans un burlesque : Robertson lui écrivit constamment des rôles de gamin et des scènes de burlesque. Mais le gamin avait des jupons et les scènes de burlesque étaient encadrées dans une comédie. Je laisse de côté *Society*, qui n'avait pas été composé pour le *Prince of Wales*. Mais, que faitelle dans les trois autres pièces? Dans *School* elle escalade un mur. Dans *Ours*, elle joue aux boules; elle singe les affectations des *swells* (cocodès) de 1865; elle fait l'exercice; elle arrose un gigot de mouton; mais surtout elle fabrique de toutes pièces, avec des

accessoires empruntés à l'art militaire et appliqués à l'art culinaire, le pudding appelé *Roley-Poley*. Dans *Caste*, ses talens sont encore plus variés. Elle danse, chante, donne des gifles, joue du piano, fait semblant de jouer de la trompette, se coiffe d'un bonnet de police et imite tout un escadron à cheval. Si ce n'est pas du *burlesque*, qu'est-ce donc? Il y a quelques mois, je l'ai vue dans *Money*, où elle représente une femme du haut monde, et, dans une scène dont elle était l'auteur beaucoup plus que Bulwer, elle esquissait un pas. A ce moment critique, j'ai entrevu les jambes de Pippo sous la jupe de lady Franklin, ces jambes qui s'étaient trémoussées quelque trente-cinq ans plus tôt dans le cerveau de Dickens. Qu'elle le sût ou non, Robertson lui a fait jouer Pippo toute sa vie. Ces rôles de fantaisie, crayonnés sur la marge d'un drame domestique, étaient réservés à une double et curieuse fortune : ils ont eu une grosse part au succès des comédies de Robertson ; à la lecture, ils redeviennent des hors-d'œuvre. Si je dis aux admirateurs de *Caste* que Polly Eccles gâte la pièce, ils me répondront que Polly, au contraire, en est la joie, la lumière, l'âme et, au point de vue scénique, ils auront raison.

Ce couple des Bancroft, — ils se marièrent peu après l'ouverture du théâtre, — formait au point de vue artistique un tout complet. La femme, c'était la fantaisie, l'imprévu, le diable au corps, le je ne sais quoi ; le mari représentait la réflexion, le goût, l'observation patiente et l'imitation fidèle de la vie. Dès qu'il y eut de l'argent dans la caisse du *Prince of Wales*, un des premiers usages qu'il en fit fut d'introduire à la scène un réalisme intelligent. Il voulut des portes avec des serrures au lieu de misérables châssis qui tremblaient aux courans d'air des coulisses. Dans *Caste*, il donna aux chambres des plafonds. Le dernier acte de *Ours* se passe dans une baraque de Crimée pendant l'hiver de 1855 ; chaque fois qu'on ouvrait la porte du dehors, la bourrasque de neige s'engouffrait dans la chambre avec un sifflement de rafale qui poussait l'illusion du spectateur jusqu'au frisson. Dans les jardins, des fleurs réelles et des oiseaux vivans. On avait trouvé Charles Matthews très hardi parce qu'il avait osé mettre quelques chaises dans un salon : M. Bancroft en vint jusqu'à donner une physionomie à chaque mobilier. Ainsi, dans une reprise de la *School for Scandal* Joseph Surface eut des meubles différens de sir Peter Teazle, des meubles hypocrites qui singeaient la simplicité et la solidité de la vertu, des meubles qui mentaient pour lui et avec lui. Quant aux actrices, au lieu d'être affublées à la diable des loques voyantes que fournissait le magasin des accessoires, elles eurent de vraies robes faites par de vraies couturières.

Robertson approuvait ces tendances; mais il ne fut jamais qu'un demi-réaliste, et cela pour plusieurs raisons. Comme tous les Anglais, il admirait les batailles de paroles; il partageait avec tous, anciens et modernes, grands et petits, ce goût pour les choses qui brillent, où il entre peut-être un reste de la passion du sauvage pour les verroteries. Il s'oubliait à enfiler des reparties, faisait jouer les personnages au volant avec des antithèses, ou aiguisait par la queue des tirades qui eussent été mieux placées dans un article de journal. S'égarait-il trop loin, il était le premier à s'en accuser. « Quel rapport, demande un des personnages dans *Ours*, ce que vous me dites a-t-il avec le sujet dont nous parlons? — Pas le moindre! C'est pour ça que je le dis. » Et, dans la même pièce : « Si un auteur mettait cela sur le théâtre, on crierait joliment à l'invraisemblance. » Voilà avec quelle charmante impudence on va au-devant des objections maussades de la critique; le public aime ces façons-là. Ce qu'il aime surtout, en Angleterre du moins, c'est le petit grain de folie, la savoureuse *quaintness* qui caractérise les Ben Jonson et les Dickens. C'est cette *quaintness* qui leur fait inventer des créatures d'exception dont les sentimens étonnent, dont les mots renversent. Ainsi pour Robertson. « Je ne puis pas me marier, dit Jack Poyntz. Je voudrais une femme... oh! si extraordinaire!... D'abord il faudrait que ma femme... fût une femme. » La petite Nummy Tighe n'a pas une façon moins originale de nous définir le fruit défendu. Cette héritière des nababs n'a pas de plus grand plaisir, à la pension, que de croquer des petits pois tout crus : « C'est délicieux, les petits pois crus... quand on ne vous voit pas! » Chalcot, le brasseur qui se meurt d'ennui d'être riche, a beaucoup de cet humour-là; mais Robertson l'a surtout répandu à flots dans *School*. C'est la plus folle de ses pièces et c'est, sans doute, ce qui explique son succès. Les héroïnes sont des pensionnaires; elles sont justement dans l'âge et dans la situation où toutes les absurdités semblent possibles et même faciles. Par une convention à laquelle le spectateur se prête volontiers, elles sont petites filles au début et femmes au baisser du rideau. En ces trois heures qui représentent quelques semaines, elles ont appris la vie. « Qu'est-ce que c'est que l'amour? » demande une des plus jeunes dans la première scène. On la conspue : « Tu ne sais pas? Comment! tu ne sais pas ce que c'est que l'amour? Tout le monde sait ce que c'est! — Alors, qu'est-ce que c'est? » Personne ne trouve de réponse, et on va chercher le dictionnaire. « Pourquoi n'avons-nous pas un professeur d'amour comme nous avons un professeur de musique? — Que tu es bête! L'amour est un *extra*. » Puis vient l'heure de passer de la théorie vague aux premières expériences.

C'est le soir, dans un verger. Il y a là deux scènes de flirt qui se succèdent, pleines d'enfantillages, mais d'une naïveté et d'une fraîcheur charmantes. Il y est question de la distance de la terre à la lune, des jeux de l'ombre et de la lumière, d'un tout petit pot de lait qu'on se met deux à porter, de la guerre de Crimée et d'Othello. De l'amour, pas un mot, mais il est caché dans tous les sentimens, embusqué sous chaque mot, mêlé à chaque regard, incorporé à l'air qu'on respire.

NUMMY. — Parlez-moi, dites-moi quelque chose.
JACK. — De quoi faut-il vous parler?
NUMMY. — De vous. Qu'est-ce que vous êtes?
JACK. — Rien du tout.
NUMMY. — Mais qu'est-ce que vous étiez avant d'être ça?
JACK. — Un petit garçon.
NUMMY. — Ah!... Vous n'avez jamais rien été... pas même marié?
JACK. — Pas même marié!
NUMMY. — Lord Beaufoy a dit que vous étiez soldat.
JACK. — C'est vrai.
NUMMY. — Vous êtes allé en Crimée?
JACK. — Oui.
NUMMY. — Vous étiez à la bataille d'Inkermann?
JACK. — Parfaitement.
NUMMY. — Vous vous êtes battu?
JACK. — Sans doute.
NUMMY. — Vous aimiez à vous battre?
JACK. — Pas du tout!
NUMMY. — Alors, pourquoi le faisiez-vous?
JACK. — Parce que j'étais payé pour le faire... Mal payé... Mais enfin j'étais payé... Et puis je n'avais pas le courage de me sauver.
NUMMY. — Ainsi vous vous êtes battu!... Et vous ne le disiez pas!
JACK. — Ça n'en valait pas la peine. Tant d'autres y étaient!
NUMMY. — Pourtant Othello...
JACK. — Vous avez lu *Othello?*... Mauvaise lecture pour une demoiselle!
NUMMY. — Othello racontait ses campagnes à Desdémone.
JACK. — Othello était un nègre, et les nègres n'ont pas peur de se vanter. (*A part.*) Elle est assez drôle pour une héritière.
NUMMY, *à part.* — Dieu! qu'il est beau (1)!

Ce serait jouer à Robertson le plus cruel des tours que de raconter ses pièces. On les jugerait enfantines et absurdes : elles ne sont ni l'un ni l'autre. Il n'est, à ma connaissance, l'inventeur d'aucune situation ; il n'a jamais résolu ni même posé à la scène aucun problème, moral ou social. Il est tout entier dans le dialogue et surtout dans les caractères. Un bout de plan trouvé dans ses papiers indique comment il composait ces caractères. Il

(1) L'esprit de la scène et tous les détails appartiennent à Robertson, mais j'ai dû traduire très librement pour que le dialogue conservât, en français, quelque chose de la spontanéité et du naturel qu'il a dans l'original anglais.

jetait trois mots l'un auprès de l'autre : un nom, une profession, une passion dominante, telle que l'amour, l'ambition, l'argent, l'orgueil. Avec ces trois mots, il croyait tenir tout l'homme primitif et conventionnel, l'homme tel que la nature l'a fait, tel que la société l'a refait ou défait. Psychologie très élémentaire, mais saine, qu'il enrichissait, fécondait, particularisait avec les fleurs de sa fantaisie et les fruits de son observation. J'ai donné quelques aperçus de la première : il me reste à faire connaître la seconde et à justifier ce titre de demi-réaliste que je lui ai donné.

Réaliste, il ne demandait qu'à l'être et à reproduire ce qu'il avait vu. Il ignorait la femme du grand monde, on comprend pourquoi. Lorsqu'il lui fallait la peindre, il était obligé de la copier de seconde main et d'après d'assez méchans modèles. Sa lady Ptarmigant est une bourgeoise fieffée; sa marquise de Saint-Maur, qui apprend par cœur des morceaux de Froissart et fait un cours d'histoire à son fils, est une chimère ou une espèce disparue. On a vu, au contraire, combien est réel le capitaine Hawtree : Robertson avait pu le rencontrer dans les clubs où il fréquentait. Dans *School*, il a placé un pion niais et féroce qui était, semble-t-il, une réminiscence de son équipée de jeunesse en Hollande. Sa rancune n'étant pas éteinte après vingt années, il n'a pu résister au plaisir un peu brutal d'infliger, au dénouement, une correction manuelle à son ancien ennemi. Il interrogeait son petit garçon en se promenant avec lui dans Belsize Park : « Tommy, que répondrais-tu à telle question? Que ferais-tu si tu voulais faire enrager ton maître? » L'enfant, suivant la qualité de sa réponse, recevait six pence ou deux shillings.

Les soldats, les gens de théâtre, le bohème artistique et littéraire sont peints tels qu'ils sont, légèrement embellis. Dans *Caste* nous avons le peuple en double exemplaire, le bon et le mauvais peuple, dans la personne d'Eccles et de Sam Gerridge.

« Travaille, mon garçon, dit Eccles à son futur gendre : il n'y a rien qui vaille cela... quand on est jeune. Quant à moi, je ne travaille plus autant depuis quelques années (il se fait nourrir par ses filles et n'a pas touché un outil depuis vingt ans), mais j'aime à voir travailler les jeunes gens. Cela me fait du bien, et à eux aussi. » Il déclame contre les hautes classes; mais quand une marquise passe son seuil, il s'aplatit devant elle et la reconduit à sa voiture, pour se redresser, insolent et venimeux, dès qu'elle est loin. Lorsqu'il sort pour aller boire au *public-house*, il a « un rendez-vous d'affaires », un « ami qui l'attend au coin de la rue ». Tout à la pose et à l'effet, il a des grands mots pour les plus petites choses et la larme à l'œil dans les momens voulus. Il est frotté de quelques gouttes de littérature et cite le *Roi Lear* en l'écor-

chant. Et, si misérable comédien qu'il puisse être, il fait encore, l'affection filiale aidant, illusion à l'une de ses filles : « Pauvre papa! dit Polly, il est bon au fond... et si malin! »

Pas d'argent à la maison! On l'a laissé seul, et il garde l'enfant né du mariage de sa fille avec un jeune officier noble et riche, mais qui a péri (croit-on) dans la révolte des Indes. Le vieil ivrogne berce avec colère son petit-fils et lui souffle au nez la fumée de sa pipe : « Garder l'enfant! Vraiment, en voilà une besogne pour un membre du bureau des *Frères unis pour la régénération de l'humanité par la diffusion égale de l'intelligence et la division égale de la propriété!* Qu'y a-t-il dans ce pot-là? (*Avec horreur.*) Du lait!... C'est pour le petit. Tout pour le petit! Pendant qu'il se gave de lait, son pauvre grand-père n'a pas de quoi s'acheter une demi-pinte de bière ni une goutte de gin pour rafraîchir son pauvre gosier... Ah çà! sommes-nous des esclaves, nous autres travailleurs?... »

Et, de sa voix d'ivrogne, il chante :

Non, les Bretons ne seront jamais esclaves !

« Qu'est-ce qu'il a autour du cou? C'est de l'or, ça, du vrai. (*Berçant furieusement le petit.*)... Oh! la société! Oh! le gouvernement! Oh! la législation des bourgeois! C'est-y juste, tout ça? Est-ce qu'il sera dit que ce méchant petit aristocrate dormira avec un bijou au cou pendant que son grand-père n'a pas de quoi se payer une demi-pinte?... Non, ça ne sera pas... Je ne souffrirai pas une pareille atteinte aux droits de l'homme! Dans cette sainte croisade des humbles et des faibles contre les puissans et les forts (*Montrant le poing au baby*), je frapperai un coup pour l'émancipation de l'humanité... Allons, hardi! Il dort... Ils en donneront bien dix ronds chez le zingot, et on le retirera quand la vieille marquise aura casqué... Bouge pas, trésor : c'est bon papa qui veille sur toi. »

Tout en dépouillant le baby, il fredonne de la même voix enrouée un refrain de la nursery :

Qui qu'a couru après moi quand j'ai tombé?
C'est bon papa.
Qui qu'a battu la place où j'm'ai fait mal?
C'est bon papa.

Certes Eccles a fait du chemin depuis 1868. Il tient aujourd'hui sur notre gorge son pied souillé de toutes les boues de Paris et de Londres; mais, quoique nous ayons appris à le mieux connaître, il n'y a pas grand'chose à ajouter à la peinture de Robertson, qui était presque prophétique.

Ces comédies sont datées à chaque ligne. Tout le temps on y maudit l'argent, mais comme on maudit son maître, et l'amour, bien petit garçon auprès de lui, triomphe, pour la forme, cinq minutes avant la chute du rideau. « La passion, le sentiment, le roman, nous dit crûment lady Ptarmigant, tout cela n'existe pas. La richesse, le pouvoir, le monde, une invitation à la cour, une résidence à la campagne, une maison de ville dans un bon square, voilà les élémens d'un bonheur solide. » Sam Gerridge, le plombier vertueux qui fait contrepoids à cette crapule d'Eccles, s'est fait une philosophie rien qu'avec les écriteaux qu'il a vus sur les wagons de chemin de fer : « Première classe, Seconde classe, Troisième classe. » Il est défendu de monter dans les secondes avec un billet de troisièmes. Quant à lui, il va s'établir et, d'ouvrier, devenir patron. De la petite bourgeoisie, qui l'empêchera de se hisser jusqu'à la grande? John Burns vous dira que cette démocratie-là est la négation de la vraie démocratie : en 1868 la formule paraissait très large et très généreuse. Ainsi ce bohème de Robertson qui aurait voulu « que le monde fût un petit ballon pour le précipiter dans le néant d'un seul coup de pied », ce Robertson qui, au sortir des caboulots nocturnes, frappant avec colère du fer de sa canne le trottoir sonore des rues désertes, avait tant de fois invectivé la société de son temps, devenait, sans s'en rendre compte et par une fatalité facile à prévoir, l'interprète des sentimens et des idées de cette même société. L'assaillant de la veille défendait l'état social où il avait trouvé sa place contre les ennemis d'en haut et les ennemis d'en bas. Les nouvelles couches, dont l'avènement datait de 1832, étaient à mi-chemin de leur évolution. En 1850, elles se contentaient des mélodrames noirs, des farces grossières et de l'hippodrome. En 1865, elles demandaient déjà de l'esprit, de la sensibilité, de la satire, une sorte de poésie, tout cela un peu alourdi de cockneysme; mais ce besoin sincère marquait un progrès, et Robertson le satisfit en écrivant la Comédie des classes moyennes.

Le changement qui se fit alors dans l'existence de Robertson me prouve que j'ai raison. Il avait hâte de dire adieu à la vie irrégulière et de tâter du confortable bourgeois : il s'en forgeait une félicité qui, comme le pauvre vagabond de la fable, le faisait pleurer de tendresse. L'Ève de ce paradis entrevu fut une blonde Allemande rencontrée chez M. Levy, du *Daily Telegraph*, dont elle était la nièce. Robertson jouit bien peu de temps de cette terre promise. Ses forces et son talent semblaient décliner de compagnie. Mrs Bancroft qui l'accompagnait à la première du *Nightingale* le vit, livide de rage, montrer le poing aux siffleurs en murmurant : « Je ne leur pardonnerai jamais cela! »

Les médecins l'envoyèrent à Torquay où son état empira. J'ai lu une lettre qu'il écrivait de là à sa jeune femme. Lettre lamentable, toute en petites phrases haletantes, rythmées par sa courte respiration de malade. Lamentable et gaie, car il ne pouvait renoncer à faire rire. De retour à Londres, il eut encore un désastre littéraire dont le petit Tommy, alors âgé de treize à quatorze ans, eut à lui rendre compte. Le père et le fils se regardèrent tristement, les yeux en larmes, et se serrèrent la main. « S'ils m'avaient vu comme je suis, dit péniblement l'écrivain, ils auraient eu pitié. » Robertson se trompait. Le public ne doit rien savoir de ces choses, et il n'y a point de circonstances atténuantes pour les fautes littéraires.

Il mourut à quelques jours de là. Il n'avait pas quarante-deux ans. Un ami, qui vint pour les funérailles, remarqua, gisant sur le plancher de la chambre mortuaire, les membres ballans et disjoints, une poupée dont le ventre crevé rendait le son par une large blessure. C'est avec cette poupée que, jusqu'au bout, il amusait sa petite fille. Quant aux pantins avec lesquels il avait amusé le public, ils devaient avoir la vie plus longue. Ses comédies allaient être sans cesse reprises, applaudies et imitées. Sur les six mille représentations données par les Bancroft pendant une gestion de vingt années qui ne fut qu'un succès continu, trois mille soirées appartiennent à Robertson. A lui seul, il est la moitié de leur répertoire et de beaucoup la meilleure. Du fond de ce quartier perdu où elle avait amené la vogue, la troupe du *Prince de Galles* renvoyait des colonies au cœur de la métropole. Les acteurs qui s'y étaient formés, comme dans un conservatoire, fondaient le *Vaudeville*, le *Globe*, le *Court theatre*. L'inépuisable succès de *Two Roses*, — dont il sera question un peu plus loin, — plaçait le nom de James Albery presque à la hauteur de celui du maître. A son tour, Byron imitait son vieux camarade et réussissait à donner au public dans *Our boys* une comédie sans calembours. Cette pièce ressemble à celles de Robertson, comme une cuisinière ressemble à sa maîtresse lorsqu'elle s'est affublée de sa robe et de son chapeau, ou comme Cathos et Madelon ressemblent à la marquise de Rambouillet et à Julie d'Angennes. Même sous cette forme involontairement parodique, la comédie robertsonnienne plaisait encore, et nous crûmes un instant que *Our boys* ne quitterait jamais l'affiche. Les délicats, les dédaigneux, ceux qui commençaient à rêver d'un art plus pur ou plus pénétrant, disaient que la comédie de Robertson, c'était la comédie de la Tasse et de la Soucoupe (*Cup and Saucer Comedy*). L'école acceptait le sobriquet et s'en faisait gloire. En effet, la table à thé, c'était encore, il y a quinze ou vingt ans, le centre du *home*, le symbole de la

famille, le cœur de la vie anglaise, telle que l'avait faite la combinaison de l'esprit puritain et de l'utilitarisme bourgeois.

Le nom des Bancroft demeura brillamment associé avec ce mouvement tant qu'il dura. Lorsqu'ils sentaient faiblir la vogue de leur auteur favori, ils appelaient Sardou à leur aide. En 1880, le *Prince of Wales* étant devenu trop petit pour eux, ils émigrèrent au *Haymarket* que M. Bancroft fit reconstruire, tel que nous le voyons, sur un plan nouveau. En voici les traits principaux : plus de manteau d'arlequin, l'orchestre invisible, la scène encadrée d'un cadre d'or comme un tableau, enfin, la suppression du parterre. Ce dernier trait est caractéristique. Le parterre après avoir autrefois occupé tout le plancher de la salle avait été peu à peu refoulé et, finalement, acculé à la muraille du fond, dans un trou sans air, sous le balcon. Le supprimer tout à fait était moins un coup d'autorité qu'un acte de franchise. On a dit que M. Bancroft s'était trop souvenu qu'il était un gentleman et qu'il avait voulu réserver son théâtre à une élite : *Satis est equitem mihi plaudere.* Et quand cela serait? Cet homme très intelligent suivait, dans son ascension vers la fortune et vers les jouissances supérieures qui l'accompagnent, la génération démocratique dont il était. C'est ainsi qu'il avait porté le prix de ses stalles de 6 à 7 shillings, puis à 10 shillings six pence. Le public, apparemment, pouvait payer, puisque les stalles furent toujours pleines.

Il faut ajouter que, sous la direction Bancroft, les salaires montèrent dans une proportion très supérieure à celle du prix des places. La rémunération hebdomadaire du même acteur, jouant le même rôle, passa en quelques années de dix-huit livres à soixante et celle d'un de ses camarades, dans le même cas, de neuf livres à cinquante. Mrs Stirling avait créé au *Prince of Wales* le rôle de la marquise dans *Caste*, et, pour reprendre le rôle au *Haymarket*, reçut sept fois plus qu'à la création. Douglas Jerrold disait à Charles Matthews : « Je ne désespère pas de vous voir, avec un bon parapluie de coton sous le bras, porter vos économies à la Banque. » Bien des années après, Matthews, présidant le banquet du *Theatrical Fund*, rappelait en riant ce mot et il ajoutait : « La première partie du vœu de Jerrold est accomplie : j'ai acheté le parapluie. » Grâce aux Bancroft et aux directeurs qui sont venus après eux, la Banque a reçu les économies de bien des artistes qui autrefois se seraient contentés du pain quotidien.

M. et Mrs Bancroft voyaient approcher la fin du privilège qui leur assurait l'exploitation des œuvres de Robertson; ils sentaient en même temps que la veine s'épuisait et que la nouvelle génération aurait d'autres exigences. Habiles et prudens jusqu'au bout, ils voulurent se retirer en plein succès, et, sinon en pleine

jeunesse, du moins dans toute la force de l'âge et dans toute l'activité du talent. Ni l'un ni l'autre n'avaient encore atteint quarante-cinq ans lorsqu'ils donnèrent leur représentation d'adieux au *Haymarket*, en juillet 1885.

Parmi les innombrables témoignages d'estime qui firent un triomphe de cette retraite, je n'en citerai qu'un. C'est une lettre d'Arthur Pinero, qui avait fait partie, comme acteur, de la troupe des Bancroft et qui tient aujourd'hui le premier rang parmi les auteurs dramatiques. Il écrivait à son ancien directeur : « Si le théâtre anglais, qui n'était il y a quelques années que bavardage et clinquant, éclaire aujourd'hui d'une lumière plus vraie la vie et les mœurs, ma conviction intime est que cette rénovation est due surtout à la croisade entreprise, au *Prince of Wales*, par Mrs Bancroft et par vous. Lorsqu'on écrira l'histoire de notre scène d'une façon exacte et convenable, il faudra y inscrire vos deux noms avec gratitude et avec respect. »

J'ai eu la curiosité d'aller rendre visite à ce petit théâtre où a joué Frédérick-Lemaître, où Napoléon III et d'Orsay ont coudoyé Dickens et Thackeray, où Beaconsfield a reçu une mémorable ovation, où Gladstone faillit, un soir, être éconduit faute de place. Les Salutistes ont succédé aux comédiens et je ne sais si leurs trompettes ont eu la vertu de celles de Jéricho, mais ces murailles historiques sont prêtes à tomber. Maintenant c'est le vide, l'abandon, le froid de la ruine. J'étais là un soir de ce dernier hiver, rêvant sous ce porche où a passé, comme un flot ininterrompu, toute l'élégance, toute l'intelligence d'une génération. La lueur d'un bec de gaz lointain éclairait mélancoliquement l'écriteau déjà moisi : « A vendre ou à louer », et la pluie ruisselait sur moi à travers un trou béant d'où la lumière électrique tombait sur le front des jolies femmes parées qui sautaient hors de leurs landaus. Ma curiosité n'était pas satisfaite. Afin de visiter la salle, je me suis donné pour un conférencier en quête d'un amphithéâtre. La ruse n'a pas réussi. On m'a déclaré qu'avant d'y prononcer une parole il faudrait y dépenser de 120 à 150000 francs et on m'a demandé si cette petite dépense m'arrêterait. Je n'ai pas poussé plus loin la négociation et la porte est restée close.

III

Lorsque la troupe de Marie Wilton, pendant ses premières vacances, alla jouer à Liverpool, elle s'y rencontra avec les assises d'automne. Les jeunes avocats de Londres qui suivaient ce « circuit » s'empressèrent de fraterniser avec les acteurs. On forma

dans un village de banlieue une petite colonie où l'on s'en donna à cœur joie. On représentait des procès grotesques où Marie Wilton, fagotée en Lord-Chief-Justice, avec une toque et une perruque, rendait des arrêts admirables. Elle raconte ces folies dans ses souvenirs et ajoute gentiment : « Tout cela n'était peut-être pas aussi drôle que nous le pensions, mais nous étions jeunes et c'était le bon temps. » Parmi ces avocats débutans il y en avait un qui s'appelait Gilbert. Il allait bientôt jeter la robe aux orties pour se faire au théâtre une réputation égale à celle de Robertson et qui dure encore.

Le contraste entre ces deux écrivains est frappant. Robertson est un homme du métier, nourri dans le théâtre, apte à recevoir docilement les influences ambiantes ; il collabore avec ses acteurs, avec son public, avec toute sa génération. Les idées de son temps, bonnes, mauvaises ou médiocres, lui sortent par tous les pores. C'est pourquoi il devient, sans y avoir songé, un « homme représentatif » et un chef d'école. Si Robertson est une résultante et un symptôme, Gilbert est une exception et un accident. Il aurait pu prendre place à n'importe quel moment de ce siècle ou dans n'importe quel siècle de la littérature anglaise. On ne voit pas d'où il procède et on peut douter qu'il se prolonge dans ses imitateurs. Né gentleman et resté gentleman, tout en aimant le théâtre, il ne s'est pas donné à lui. Les acteurs l'accusent d'être froid, despotique et — s'il faut tout dire — un peu dédaigneux. Voilà pour le caractère et c'est tout ce qu'il est permis de dire d'un homme vivant. Quant à son originalité, elle était, dès le début, très réelle, mais étroite et incertaine. Il l'a creusée au lieu de l'élargir; il l'a développée par une méthode, en quelque sorte, mathématique, et avec une rigueur effrayante jusqu'à l'absurde et peut-être quelquefois au delà. Sa vie littéraire se compose de trois périodes : celle des tâtonnemens, celle des brillans et légitimes succès; une troisième, enfin, où il a trouvé des triomphes encore plus fructueux, mais où, pour des raisons que je dirai, ma sympathie ne peut plus le suivre et où il commence, je crois, à se fatiguer de lui-même. Mais, comme c'est un véritable Anglais et un rare artiste, on ne perd pas son temps quand on l'étudie même dans ses erreurs.

Des chansons, qu'il donnait de semaine en semaine au *Fun*, attirèrent d'abord sur lui l'attention. Il les réimprima sous le titre de *Bab Ballads* et, comme le public en voulait encore, il lui donna *More Bab Ballads*. Quelques-unes de ces chansons ont été mises en musique et sont aujourd'hui populaires, mais ce ne sont pas celles qui ont le plus de saveur. Cette saveur consiste dans une sorte de naïveté ironique, avec une forme curieusement baroque

ou savamment négligée, mélange de prosaïsme voulu et de lyrisme étourdissant. Parmi ces ballades, les unes aboutissaient à une surprise, les autres n'aboutissaient à rien : c'était encore une mystification.

Gilbert offrit à ses amis du *Prince of Wales* une agréable bluette intitulée *Sweethearts*. Un jeune homme est sur le point de partir pour les Indes où il doit faire sa carrière, mais il aime une jeune fille, sa voisine de campagne. Elle n'a qu'un mot à dire et il ne partira pas, ou il ne partira pas seul. Elle ne prononce pas ce mot. Qui la retient? Est-ce timidité, pudeur, orgueil, ou cet étrange démon de contradiction et de taquinerie qui parfois, dans l'extrême jeunesse, empêche la langue de se mettre d'accord avec le cœur? Quoi qu'il en soit, elle le laisse aller. Trente ans se passent. Voici l'amoureux qui revient en cheveux gris. Amoureux? Vraiment, il ne l'est plus. Comme le lointain de l'espace, le lointain des années rapetisse les objets. Sa grande passion d'autrefois lui apparaît comme une fantaisie enfantine. Il a voulu revoir l'endroit, voilà tout. Elle, elle est restée là, assise à l'ombre de l'arbre qu'ils ont planté ensemble et qui est devenu grand, gardant encore la fleur qu'il lui a donnée, fidèle au souvenir de cet amour qu'elle a paru dédaigner. Le scepticisme du vieux garçon finit par s'attendrir. Ils s'épousent, mais retrouveront-ils les trente ans perdus?

C'est là un de ces sujets doucement chimériques que l'art d'un Octave Feuillet rendait délicieux. Le sourire et la mélancolie y devraient alterner comme le soleil et la brume dans un ciel d'automne. Or, Gilbert est un cynique délicat, mais un cynique. Il n'a su traiter que la moitié de son sujet. Dans cette comédie à deux personnages, il y en a toujours un qui se moque de l'amour. Au premier acte c'est la femme, et c'est l'homme au second. Gilbert parle, et fort bien, par sa bouche. Mais l'autre, hélas! n'a rien à dire ou ne dit que des pauvretés. Dès cette première tentative, le jeune auteur dut s'avouer qu'il avait un grave malheur pour un écrivain dramatique : il ne pouvait ni peindre, ni faire parler l'amour. Est-ce pour se venger de lui que, depuis ce jour, il n'a cessé de le diffamer?

Cependant, il continua ses expériences pendant les années qui suivirent. Il écrivit *Broken hearts*, un drame fantastique, en vers, et se prouva à lui-même qu'il avait l'aile trop courte pour voler si haut. Il voulut débarrasser la Marguerite de Gœthe de toute cette philosophie qui l'encombrait et l'obscurcissait, et il se trouva que l'idylle, ainsi dégagée et rendue au monde réel, était un plat et vulgaire fait-divers. Il essaya de l'histoire, et l'idée lui vint — probablement après quelque lecture émouvante qui avait réveillé

au plus profond de son être moral d'inconscientes réminiscences ataviques, — que son âpre mépris des hommes allait prendre une force nouvelle en passant par la bouche d'un paysan puritain du XVIIe siècle. Mais combien il est difficile à un *University man*, à un membre du *Garrick Club* de parler et de sentir comme ces hommes-là! Pour ce qui est du langage, l'auteur a presque réussi: *Dan'l Druce* est une agréable mosaïque de mots anciens, une transcription ingénieuse de la pensée populaire en style archaïque et biblique. Mais le public qui applaudissait *School* et *Society* était-il assez avancé dans son éducation artistique pour goûter de telles restitutions? D'ailleurs, les sentimens étaient-ils du même temps que les paroles? Et, par exemple, si l'on avait posé à un contemporain et à un coreligionnaire de John Fox ou de Bunyan le problème moral sur lequel roule le drame de M. Gilbert, lui aurait-il donné la même solution que Dan'l Druce? L'auteur croit que oui, évidemment, et moi j'incline à penser que non. Ce problème, sans être neuf, est intéressant. A qui appartient l'enfant? A celui qui l'a engendré, puis abandonné? ou à celui qui l'a recueilli et élevé? C'est la conscience moderne qui tranche la question en faveur du second; la conscience puritaine eut craint de troubler l'ordre naturel qu'elle croit l'ordre divin. Toutes choses sont réglées de toute éternité en ce monde et dans l'autre. Le père sera père en dépit de lui-même, par une sorte de prédestination, comme l'élu reste l'élu, comme le réprouvé demeure le réprouvé. Et, le cœur a beau saigner, il faut que l'arrêt s'exécute. Voilà, si je ne me trompe, la solution puritaine. Mais, pendant que nous rêvons à ces choses, par une de ces singularités qui sont caractéristiques chez M. Gilbert, la question se renverse; par suite de complications dont l'invraisemblance dépasse tout, le vrai père devient le père adoptif et le père adoptif redevient le vrai père. Dès lors, on tombe de la psychologie dans le mélodrame et il n'y a plus de problème à résoudre.

Une scène d'amour était inévitable puisqu'il y a un jeune homme et une jeune fille. Leur conversation, — à part les jolies tournures anciennes qui continuent à me ravir, — ressemble à un jeu subtil. Dans la phrase qui vient de tomber, chaque interlocuteur saisit un mot au vol, le développe en une phrase et le lance de nouveau. Ainsi le dialogue rebondit et il ne faut pas que la balle touche terre. Cependant elle la touche quelquefois: « Je ne sais que dire! » Ce mot qui échappe à Dorothée ne trahit-il pas l'embarras de l'auteur? Cette Dorothée est une âme neuve, candide jusqu'à la niaiserie. Elle n'est pas sûre d'être amoureuse, discute posément la question avec celui qui y est intéressé. Voilà les symptômes que j'éprouve. Est-ce l'amour?

N'est-ce pas l'amour? Une ingénue qui réinvente l'amour en s'analysant: il n'y a pas d'autre femme dans tout le théâtre de Gilbert.

Avant d'écrire *Engaged*, il dut se dire à peu près ceci: « Je retournerai l'âme humaine comme un sac et on en verra le dedans au lieu du dehors. Ce sera très laid et, par conséquent, très drôle. Que désire l'homme, lorsqu'il laisse de côté les hypocrisies et les conventions sociales pour donner la parole à ses appétits et à ses instincts? Boire, manger, dormir, le confort, la mort de ceux dont on hérite, la possession des belles filles que l'on rencontre, par le mariage ou autrement. Que désire la femme? Briller, changer de robes, être admirée, épouser un homme qui lui donne une position sociale? Dans quel sentiment se rencontrent les deux sexes? Dans le culte de l'argent avec lequel on achète tout le reste. Mes personnages ne seront ni bons ni mauvais, ils seront naïvement et absolument égoïstes, et ils le montreront, mais ils exprimeront ces sentimens avec les mille nuances que la vie civilisée apporte dans les caractères, avec l'aplomb que les personnes bien élevées mettent à dire les plus nobles choses et les plus honorables lieux communs. Il ne leur manquera que le sens moral: je leur enlèverai fort proprement et délicatement cet organe. Le fiancé et la fiancée, le père et la fille, l'ami et l'amie deviendront instantanément des ennemis jurés, dès que leurs intérêts se contrarieront; ils se tendront de nouveau la main ou la joue, avec un sourire, dès que leurs intérêts seront réconciliés. Trois couples manœuvreront ainsi en décrivant des évolutions devant le spectateur et les jeunes filles changeront d'amour avec une parfaite impudence comme elles changent de cavaliers dans un quadrille. En quelques minutes Cheviot Hill proposera le mariage à trois femmes différentes; dans le même laps de temps, Simperson jettera sa fille à la tête de Cheviot Hill et poussera son quasi-gendre au suicide. Belvonny s'épuisera, pendant la première moitié d'une scène, à nier un fait et, pendant la seconde moitié de la même scène, fera des efforts désespérés pour établir ce même fait. Ainsi, avec l'égoïsme des hommes, sera démontrée leur versatilité. Ces pantins sont des monstres et ces monstres sont des pantins: quelqu'un a appris d'avance à mes spectateurs pourquoi il faut se hâter d'en rire. »

On n'avait pas encore vu une farce aussi cruelle. Ce n'était plus la mise en scène de deux ou trois types comiques, la satire de quelques ridicules. C'était la caricature de la vie tout entière et la parodie de l'humanité en bloc. Les spectateurs riaient, mais trouvaient la pilule un peu amère. Ce n'était pas assez réel et c'était trop vrai. Pourquoi tous ces gens-là disaient-ils la vérité

quand rien ne les y forçait? Et cela se passait dans un pays où on vend des journaux et où il déraille des trains? Passe encore dans un palais enchanté! Gilbert n'a qu'à transporter ses marionnettes en ce lieu fantastique où s'élève le *Palace of Truth*, et les grands enfans dont se compose le public n'ont plus d'objection à faire.

Ce *Palace of Truth* est une jolie pièce, fondée sur la même psychologie qu'*Engaged*, mais la satire y est moins âpre et plus voilée. Ici pas de contresens possible : avant de voir les personnages dans leur vrai caractère, nous les avons vus, au premier acte, jouer tous les rôles de la comédie humaine. Le mari fidèle flirte à tort et à travers; l'amie dévouée est une coquette machiavélique; le fiancé ardent, prodigue de madrigaux et de soupirs, est un bellâtre égoïste et vaniteux; l'ingénue, chaste et froide jusqu'à l'indifférence, se pâme d'amour; le courtisan aux paroles de miel fronde sur tout et insulte tout le monde; enfin, dernière métamorphose et peut-être la plus piquante de toutes, le bourru professionnel, qui s'est fait une contenance, une réclame, une carrière de la critique à outrance, est le seul qui soit sincèrement content de la vie : Alceste a changé de peau avec Philinte.

Dans ce monde fantastique, Gilbert était enfin à l'aise. Il expérimentait sans contrainte, à la manière de ces physiologistes qui travaillent sur les animaux, supprimant un viscère à celui-ci, un lobe cérébral à celui-là, un nerf de locomotion à un troisième. Les *Creatures of impulse* font tout ce qui leur vient à l'esprit; elles obéissent directement à leurs sensations. Chez les habitans du *Palace of Truth*, la parole est sincère, mais la mimique reste hypocrite. Ceux du *Wicked World* ne connaissent point l'amour; c'est une sorte de société puritaine dans les nuages. On leur révèle le sentiment qu'ils ignorent et tous les maux sortent de cette boîte de Pandore. Selenè passe par toutes les phases de la maladie. Joie, extase, confiance absolue, période angélique; trouble, vagues inquiétudes, bientôt remplacées par la jalousie aiguë; colère, rupture, souhaits de vengeance; humiliation profonde, anéantissement, oubli de soi-même. Le moqueur avait beau jeu : il frappait à droite et à gauche. D'un côté les pâleurs, les mesquineries, la monotonie maussade de la vertu; de l'autre, les tortures énervantes de la passion.

Mais l'art et la philosophie de Gilbert ne se sont jamais élevés plus haut que dans *Pygmalion et Galatée*. Ce fut, au *Haymarket*, un des grands succès de 1871 et de 1872. Galatée, c'était Madge Robertson, la jeune sœur de l'écrivain, alors dans l'épanouissement de ses vingt-deux ans, et son Pygmalion était l'acteur Kendal dont elle porte aujourd'hui le nom. La grâce de sa personne, sa

diction noble et pure contribuèrent au succès, mais ne le créèrent point et, la pièce fût-elle tombée à plat, je ne pourrais m'empêcher de la préférer à toutes celles du même auteur.

Je sais ce que dirent alors, ce que diraient encore ceux dont c'est le métier ou le plaisir de trouver le défaut de tout. Galatée est une étrange personne. Elle a des questions d'enfant, et presque d'idiote; en même temps elle s'analyse avec la subtilité de Joubert ou d'Amiel. Elle demande, en montrant la chambre où elle se trouve, « si c'est ça, le monde »; il faut lui expliquer que la chambre fait partie d'une maison, que la maison est située dans un jardin et que le jardin est dans Athènes. En même temps, cette ignorante peut nous expliquer les états qu'elle a traversés : d'abord marbre inconscient (*a cold unmovable identity*), puis s'éveillant à une demi-conscience et prenant peu à peu possession de la vie. Elle ne connaît pas la différence d'un homme et d'une femme, mais elle fait la distinction entre une copie et un original, et son amour-propre souffre à la pensée qu'une autre a servi de modèle à ses traits. Elle ignore ce que c'est qu'un soldat et, sur l'explication qu'on lui en donne, le définit « un assassin à gages ». Elle sait donc ce que c'est qu'un assassin et un paiement. Ces deux mots supposent une notion rudimentaire des principaux rapports sociaux qui touchent la conservation de la vie humaine, les peines, les salaires, la circulation de la richesse avec les lois économiques qui y président. « — Le soldat, lui dit-on, ne s'attaque qu'aux forts. — Soit, mais le chasseur s'attaque aux faibles. Donc, la guerre est cruelle et la chasse est lâche. » Tant de réflexions, et de raisonnemens, et de comparaisons dans une cervelle de marbre qui ne pensait point, qui n'existait pas il y a quelques heures !

Je pourrais multiplier ces exemples. Mais à quoi bon? Toutes ces critiques sont vaines parce qu'elles supposent déjà, de notre part, l'acceptation d'une donnée première plus improbable que toutes les autres. Aucune statue n'a jamais reçu la vie, et si cette impossibilité se réalisait, elle se trouverait dans la situation d'un nouveau-né. Avant d'apprendre à philosopher, il faudrait qu'elle apprît à parler et à marcher; son premier pas serait une chute et sa première parole un bégaiement inarticulé. Je plaindrais celui qui soumettrait les mythes à ce genre d'examen; il se priverait, consciemment ou non, de tout ce qu'ils contiennent de poétique et de suggestif, de charmant et de profond.

Pour Gilbert, la fable de Galatée, la statue animée, était quelque chose de plus qu'elle n'a jamais été pour l'artiste ou pour le penseur : elle donnait une forme au rêve qui le hantait, à cette création favorite déjà plusieurs fois ébauchée. C'est la femme dont

le cœur est une table rase, dont l'esprit est un instrument neuf, mais admirable et parfait. Pour exprimer ses sensations vierges, elle possède toutes les ressources de l'intelligence et de la parole. Ce que nous nous assimilons par vingt ou trente années de pénible apprentissage, elle l'apprend d'un seul coup, et il semble qu'elle juge d'autant mieux la vie que la vie s'offre à elle en un seul tableau, brusquement dévoilé.

Le Pygmalion de M. Gilbert est marié à une femme qu'il aime et qui lui sert de modèle. Il n'est pas amoureux de sa statue. Il est, — et ici l'auteur a été plus Grec que les Grecs eux-mêmes — jaloux de la puissance des dieux qui, seuls, peuvent créer la vie. Lui, il ne peut mettre au monde qu'une forme inanimée. Un vulgaire meurtrier crée la mort mieux que lui. Ce n'est pas Vénus qui anime Galatée pour satisfaire à une vulgaire concupiscence; c'est Diane, à laquelle il a enlevé Cynisca sa prêtresse, et qui se venge, en même temps qu'elle châtie l'orgueil des fils de Prométhée, par un don cruel. Aussi le sentiment de Pygmalion, à l'aspect de la statue vivante, n'est-il pas l'enthousiasme, mais la stupeur, une sorte de terreur religieuse, à laquelle se mêle l'attendrissement sacré d'une haute et intellectuelle paternité. C'est le passage graduel de ce sentiment à l'amour qui fait la progression et, j'ajouterai, la beauté de la scène. On devine la première question de Galatée : « Qui suis-je? — Une femme. — Et toi, es-tu une femme aussi? — Non, je suis un homme. — Qu'est-ce donc qu'un homme?... » A ce mot le parterre éclatait d'un gros rire qui devait déchirer les oreilles de l'artiste. Combien peu de ceux qui avaient ri étaient capables de savourer la réponse de Pygmalion!

« L'homme a reçu la force, — pour veiller sur la femme et la protéger contre — tous les maux que l'énergie et le courage peuvent dompter. — Il s'efforce et travaille pour qu'elle se repose; — souffre et pleure pour qu'elle rie; — combat et meurt pour qu'elle vive. »

Galatée apprend les droits qu'une autre femme s'arroge sur Pygmalion, les mille entraves dont les hommes se plaisent à limiter leur chétive liberté et à diminuer leurs éphémères jouissances. Le soir vient et, avec la nuit, le sommeil. Elle a cru redevenir pierre; puis elle a rêvé; puis elle a revu la lumière. Mais est-ce la vie qui est le rêve ou le rêve qui est la vie? Elle demande l'explication de ces choses extraordinaires à Myrine, la sœur de Pygmalion. Myrine répond : « Cette mort nous prend chaque soir, et ainsi jusqu'au jour où tous ceux qui sont sur la terre s'endormiront pour ne plus s'éveiller. — Pour ne plus s'éveiller? — Oui, reprend gravement Pygmalion, le temps viendra... dans long-

temps peut-être... mais il viendra où, tous, nous serons rendus à la terre d'où nous t'avons tirée. — Oh! s'écrie douloureusement Galatée, comme elles se flétrissent, une à une, toutes les brillantes promesses de la vie! Mon amour pour lui est une flétrissure; le sien pour moi est une honte; le sommeil, qui fait de nous des pierres inertes, est notre état naturel, et l'existence n'est que la passagère illusion qui le traverse... Oh! comme elles se flétrissent, une à une, les brillantes promesses de la vie! »

A ce moment notre impression est complète. Les scènes écrites pour le vieux Buckstone, déguisé en dilettante athénien qui juge des statues au poids; son dialogue avec Galatée qui replace le sujet dans les régions ordinaires de la malice et du quiproquo, et le fait presque redescendre au niveau du burlesque; enfin le drame conjugal de Pygmalion et de Cynisca, le dévouement de Galatée qui veut redevenir statue pour rendre la paix et le bonheur à ceux qu'elle a désunis et troublés : tout cela n'ajoute pas grand'-chose à la pièce, mais ne la gâte pas. Elle demeure une des plus fines, une des plus élégantes et une des plus ingénieuses du théâtre anglais moderne.

Gilbert avait plus d'une fois senti le besoin d'entourer ses paradoxales fantaisies d'une sorte de musique. En effet, la musique est l'accompagnement naturel du rêve. En estompant les contours de la pensée, elle atténue l'âpreté d'une satire trop directe. L'écrivain avait d'abord essayé de la musique de ses propres vers; mais ceux qui se connaissent en ces sortes de choses sont d'avis qu'il n'est pas né poète. Pourquoi ne pas demander de la musique à un musicien? Gilbert s'essaya dans le *Trial by Jury* qui était peut-être suggéré, en partie, par les joyeuses réminiscences de Liverpool. Ce n'était qu'un petit acte, mais très amusant : le succès fut plus gros que la pièce. Alors commença cette longue série d'opéras bouffes qui ont rendu aussi populaire en Angleterre la raison sociale Gilbert et Sullivan que l'a été, chez nous, dans les dix dernières années de l'Empire, l'association de Meilhac et d'Halévy avec Offenbach. Les Anglais savent un gré infini à leurs compatriotes d'avoir détrôné le Burlesque et l'Opérette, deux produits d'importation française qui faisaient concurrence à la manufacture nationale. A la bonne heure, mais je doute que l'opéra-comique indigène survive à ses fondateurs. La mode n'y est déjà plus.

Pour moi je n'ai jamais bâillé de si bon cœur qu'à la *Princesse*, si ce n'est à *Patience*. La première est une parodie de l'œuvre manquée de Tennyson qui porte le même titre, et une satire contre la haute éducation des femmes; la seconde, une caricature du mouvement esthétique. Dans *Iolanthe*, j'ai vu un Lord-Chance-

lier, qui a eu un enfant d'une fée, venir, à minuit, devant Westminster, avec ses collègues du comité judiciaire de la Chambre des lords, vêtus d'écarlate et d'hermine, chanter et danser un arrêt avec tous ses « attendus » et ses « considérans », pendant que le cadran lumineux de Big Beu éclaire le fond de la scène et qu'un grenadier monte sa faction devant Whitehall. Dans les *Pirates of Penzance* et dans *Pinafore*, l'humanité semble marcher sur la tête; tout est à rebours; la gaîté consiste à faire faire ou dire aux gens exactement le contraire de ce qu'on attend d'eux, d'après leur caractère et leur profession. Voici le sujet des *Pirates de Penzance*. La bonne de Frédéric était chargée de le mettre en apprentissage chez un pilote, mais elle a mal entendu et l'a conduit chez un pirate. Le jeune homme a exécuté jusqu'au bout son contrat d'apprentissage, qui le liait pour un certain nombre d'années. Ce devoir accompli, il lui reste à remplir son devoir social en travaillant à l'extermination de ses anciens compagnons. Il s'y applique avec ardeur lorsque le chef des pirates lui fait observer qu'aux termes de son contrat (*Indenture*), il n'est libre qu'après le retour de son jour de naissance un certain nombre de fois déterminé. Or, Frédéric est né le 29 février, une année bissextile. Il a donc de longues années à servir encore chez les pirates. La passion de la légalité chez un homme qui est hors la loi : tel est le sujet mis en œuvre avec une sorte d'acharnement méthodique qui ne néglige aucune des faces de la question et qui étudie les caractères comme des dossiers. Y a-t-il dans ce sujet de quoi tirer trois heures d'amusement pour les honnêtes gens? On est tenté de répondre que non : l'événement répond que oui. Gilbert n'a jamais entièrement secoué la poussière de Chancery-lane et de Lincoln's Inn; à plus d'un égard, il est resté avocat : par le scepticisme professionnel, par la variété des ressources dialectiques, par la subtilité des distinctions et des interprétations, par la science de mettre les apparences en lutte avec les réalités et les mots en guerre avec les idées, mais surtout par le bizarre talent de perdre les bonnes causes et de gagner les mauvaises.

AUGUSTIN FILON.

LES THÉORIES DE LA CHALEUR

II (1)

LES CRÉATEURS DE LA THERMODYNAMIQUE

I

Au moment où Laplace proposait aux investigations des physiciens l'attraction moléculaire — explication ultime des phénomènes terrestres comme l'attraction newtonienne est la cause dernière des mouvemens célestes — un jeune homme de vingt-huit ans, fécondant par ses méditations personnelles la théorie de la chaleur, en faisait sortir l'une des plus grandes découvertes qu'ait jamais enfantées la philosophie naturelle. La science dont il posait les premiers principes allait ruiner l'hypothèse du calorique et supplanter la doctrine de l'attraction moléculaire; elle allait couler, pour ainsi dire, la physique dans un moule nouveau; elle allait la contraindre à prendre enfin conscience de la véritable portée de ses méthodes, du sens exact de ses lois.

En 1824, Sadi Carnot publiait ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu.*

Sadi Carnot déclare quelque part, dans cette brochure, qu'il suppose son lecteur « au courant des derniers progrès de la physique moderne, en ce qui concerne les substances gazeuses et la chaleur. » Ces progrès, il en avait assurément une connaissance approfondie; les nombreux renvois qu'il fait aux écrits de Laplace, de Poisson, de Desormes et Clément, de Gay-Lussac et Welter,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

en témoignent assez. Mais, si les recherches de ces géomètres et de ces physiciens lui ont été d'un grand secours pour développer les conséquences de sa découverte, on peut affirmer que l'idée première de cette découverte ne lui a été suggérée par aucun de ses devanciers; seules, ses propres réflexions l'ont fait germer en lui.

A cette époque, l'emploi de plus en plus répandu des moteurs à feu suscitait des tentatives nombreuses en vue de transformer ces appareils et de leur faire rendre plus de travail en dépensant moins de combustible : les uns proposaient de substituer à l'eau un liquide dont la vaporisation absorbât moins de chaleur, l'éther par exemple; d'autres, au lieu d'employer la tension de la vapeur émise par un liquide, proposaient de faire appel à la force expansive des gaz. Ces essais, qui n'avaient pour guides que des idées confuses et incomplètes sur la théorie des machines à feu, réservaient souvent aux inventeurs d'amers déboires et de ruineuses déceptions. L'absence de toute théorie propre à éclairer l'ingénieur qui désirait perfectionner les moteurs thermiques, de toute règle capable de contenir dans de justes limites les ambitions de l'inventeur, frappa vivement Carnot. Quelle cause a empêché jusque-là l'éclosion d'une semblable théorie? Pourquoi l'ingénieur est-il abandonné aux conceptions les plus fausses et à l'empirisme le plus grossier? C'est que « le phénomène de la production du mouvement par la chaleur n'a pas été considéré sous un point de vue assez général. On l'a considéré seulement dans des machines dont la nature et le mode d'action ne lui permettaient pas de prendre toute l'étendue dont il est susceptible. Dans de pareilles machines, le phénomène se trouve en quelque sorte tronqué, incomplet, il devient difficile de reconnaître ses principes et d'étudier ses lois. »

Pour saisir clairement la configuration d'un massif de montagnes, il faut gravir la cime la plus élevée, d'où l'œil embrassera tout l'ensemble de la chaîne; pareillement, en physique, le plus sûr moyen de démêler un problème compliqué consiste presque toujours à le contempler dans toute son ampleur et dans toute sa généralité. « Pour envisager dans toute sa généralité le principe de la production du mouvement par la chaleur, il faut le concevoir indépendamment d'aucun mécanisme, d'aucun agent particulier; il faut établir des raisonnemens applicables non seulement aux machines à vapeur, mais à toute machine à feu imaginable, quelle que soit la nature de la substance mise en œuvre, et quelle que soit la manière dont on agisse sur elle. »

Comment sera constitué ce moteur à feu très général que va étudier Sadi Carnot?

Prenons un mélange d'eau et de vapeur d'eau, porté à la température de 120° et soumis à la pression de deux atmosphères, qui est, à cette température, la tension de vapeur saturée; imaginons que, sous cette même pression de deux atmosphères et, par conséquent, à la température fixe de 120°, toute l'eau qui était liquide passe à l'état de vapeur; le système qui subit cette transformation absorbe de la chaleur qui lui est fournie par une certaine source, un certain *foyer*.

Plaçons ensuite la vapeur ainsi engendrée dans un cylindre rendu imperméable à la chaleur, et supposons qu'elle se détende en refoulant le piston qui ferme le cylindre; cette détente, produite dans des conditions où la vapeur ne peut emprunter de chaleur à l'extérieur, va en abaisser la température; laissons la tension de la vapeur décroître jusqu'au moment où le système atteint la température de 100°; la tension de la vapeur est alors égale à une atmosphère.

Concevons maintenant que, sous cette pression constante d'une atmosphère et, par conséquent, à la température constante de 100°, une partie de la vapeur se condense à l'état liquide; durant cette condensation, de la chaleur sera cédée aux corps extérieurs, qui se comporteront comme une source de froid, comme un *réfrigérant*.

Enfin, introduisons de nouveau le système dans un cylindre imperméable à la chaleur, et, par compression, élevons la température du mélange d'eau et de vapeur de manière à le ramener exactement à l'état sous lequel il se trouvait au début de cette série de modifications.

Cette suite d'opérations que nous venons d'accomplir avec de l'eau et de la vapeur d'eau, nous aurions pu l'accomplir avec un autre liquide surmonté de sa vapeur, ou avec un gaz non liquéfiable, ou avec toute autre substance. Le détail des modifications subies par le système aurait changé, mais leur ensemble aurait gardé les mêmes caractères essentiels, qui sont les suivans :

En premier lieu, la suite des transformations ramène le système exactement à l'état qu'il présentait avant de subir la première d'entre elles; cette suite de transformations se ferme, pour ainsi dire, sur elle-même; elle constitue ce qu'on a appelé un *cycle*.

En second lieu, cette suite fermée de transformations, ce cycle, se compose de deux modifications, dont chacune est accomplie à une température invariable — on les nomme : modifications *isothermiques* — et de deux autres modifications dont chacune est accomplie dans une enceinte imperméable à la chaleur — on les nomme : modifications *adiabatiques*.

Celle des deux modifications isothermiques qui est produite à

la température la plus élevée est accompagnée de l'absorption d'une certaine quantité de calorique, empruntée par le système à une source chaude, à un foyer; celle qui est produite à la température la plus basse est accompagnée du dégagement d'une certaine quantité de calorique, cédée par le système à une source froide, à un réfrigérant. Naturellement, le système emprunte exactement autant de chaleur au foyer qu'il en cède au réfrigérant, car, revenu à son état initial, après le parcours du cycle, il doit renfermer la masse même de calorique qu'il contenait avant d'effectuer ce parcours; et, d'autre part, durant chacune des deux modifications adiabatiques, le système, complètement isolé des corps extérieurs, ne peut ni gagner ni perdre de chaleur.

Telle est, selon Sadi Carnot, la suite d'opérations qui se reproduirait indéfiniment dans un moteur à feu d'une perfection idéale, qui est réalisée d'une manière plus ou moins grossière dans les machines employées par l'industrie; c'est à cette suite d'opérations que l'on donne aujourd'hui le nom de *Cycle de Carnot*.

On le voit, la production de travail par une machine à feu est intimement liée au transport d'une certaine quantité de calorique du foyer au réfrigérant; elle a pour cause un rétablissement d'équilibre dans le calorique. De même que l'eau ne peut faire tourner un moulin ou une turbine qu'à la condition de descendre d'un bief supérieur à un bief inférieur, de même la chaleur n'engendre de puissance motrice qu'à la condition de passer d'un corps chaud à un corps froid.

On peut renverser un cycle de Carnot, par exemple le cycle particulier que nous avons décrit en détail; on peut vaporiser l'eau sous la pression d'une atmosphère et à la température fixe de 100°; comprimer, dans un cylindre imperméable à la chaleur, la vapeur produite jusqu'à ce qu'elle atteigne la tension de deux atmosphères et la température de 120°; sous cette pression, à cette température, en condenser une partie à l'état liquide; enfin laisser le système se détendre dans un cylindre imperméable à la chaleur jusqu'à ce qu'il revienne à son état primitif. Le système aura alors absorbé une certaine quantité de chaleur tandis qu'il était maintenu à la température de 100°, chaleur qu'il aura restituée pendant qu'il était porté à la température de 120°; il aura transporté du calorique d'un corps froid à un corps chaud; mais, bien loin que ce transport soit accompagné d'une production de puissance motrice, on ne pourra l'obtenir qu'en *forçant* le système à décrire le cycle renversé, qu'en dépensant de la puissance motrice. C'est ainsi qu'on ne peut faire remonter en un bief supérieur l'eau qui est tombée dans un bief inférieur sans dépenser un certain travail.

Un certain cycle de Carnot, décrit entre les températures de 120° et de 100°, a eu pour effet de transporter une certaine quantité de calorique, empruntée à un corps dont la température était 120°, sur un autre corps dont la température est 100°; en même temps, il a fourni une certaine quantité de travail. Si l'on renverse ce même cycle, on obtiendra un nouveau cycle qui fera remonter de la température 100° à la température 120° exactement la quantité de chaleur que le premier cycle a fait descendre de 120° à 100°; en outre, ce nouveau cycle consommera exactement autant de puissance motrice que le premier en a fourni.

Ces préliminaires posés, venons à la proposition capitale énoncée par Sadi Carnot :

Considérez tous les cycles que l'on peut décrire entre deux mêmes températures, par exemple entre la température de 120° et la température de 100°; quelle que soit la nature des substances employées à décrire ces cycles, quelle que soit la variété des forces dont elles subissent l'action ou des rouages qu'elles mettent en jeu, toujours, en tous ces cycles, une même quantité de calorique, transportée du foyer au réfrigérant, donnera naissance à une même quantité de puissance motrice. Il n'y a aucun avantage à substituer un de ces cycles à un autre; ils sont tous également *économiques*.

Comment Carnot démontre-t-il cette proposition, si paradoxale au premier abord?

Imaginons que, de deux cycles décrits entre 120° et 100°, le premier soit plus avantageux que le second; tandis que ces deux cycles transportent la même quantité de chaleur du foyer au réfrigérant, le premier fournit plus de travail que le second. Faisons marcher le moteur qui décrit le premier cycle et employons une partie du travail qu'il produit à faire marcher en arrière la machine construite pour décrire le second cycle; il nous restera, néanmoins, une certaine quantité de travail disponible, l'excès du travail engendré par le premier cycle sur le travail qu'aurait fourni le second cycle s'il avait été décrit dans le sens direct, qu'il consomme lorsqu'il est décrit en sens inverse. Or, la seconde machine fera remonter du réfrigérant au foyer une quantité de calorique précisément égale à celle que la première transporte du foyer au réfrigérant. Après ces deux opérations simultanées, le foyer et le réfrigérant se retrouveraient tous deux exactement en leur état initial; on pourrait donc reproduire indéfiniment la même suite d'opérations, engendrant à chaque révolution la même quantité de travail. « Ce serait là non seulement le mouvement perpétuel, mais une création indéfinie de force motrice sans consommation ni de calorique, ni de quelque autre agent que ce soit.

Une semblable création est tout à fait contraire aux idées reçues jusqu'à présent, aux lois de la mécanique et de la saine physique; elle est inadmissible. »

Selon Sadi Carnot, nous l'avons vu, un moteur fonctionnant suivant le cycle idéal qu'il a imaginé est la meilleure machine à feu que l'on puisse construire; on peut donc énoncer la proposition suivante :

« Le maximum de puissance motrice qu'est susceptible de développer une quantité déterminée de chaleur est indépendant des moyens mis en œuvre et des substances employées pour produire cette puissance motrice; ce maximum est fixé uniquement par les températures des corps entre lesquels se fait, en dernier résultat, le transport du calorique. »

II

Une pareille proposition était grosse de conséquences. L'ingénieur désireux de perfectionner une machine à feu fonctionnant entre deux limites de température données ne devait plus porter son attention sur la nature des substances qui composent cette machine; remplacer une telle substance par une autre ne change pas la grandeur de l'effet utile que l'on peut atteindre. Ce qu'il faut modifier, ce sont les transformations subies par ces substances; il faut les modifier de manière que leur ensemble se rapproche autant que possible d'un cycle de Carnot. Substituer l'éther à l'eau dans une machine à vapeur ne changera pas la valeur maxima du rendement que l'on est en droit de demander à cette machine; ce qu'il faut étudier, ce qu'il faut modifier si l'on veut obtenir un rendement voisin de ce maximum, c'est le cycle décrit par la vapeur dans le foyer, dans le cylindre, dans le condenseur. Mais laissons de côté les conséquences industrielles du principe de Sadi Carnot, et ne nous occupons que des conséquences qui en découlent touchant la théorie même de la chaleur.

« D'après les notions établies jusqu'à présent, dit Carnot, on peut comparer assez justement la puissance motrice de la chaleur à celle d'une chute d'eau; toutes deux ont un maximum que l'on ne peut dépasser, quelle que soit d'une part la machine employée à recevoir l'action de l'eau, et quelle que soit, de l'autre, la substance employée à recevoir l'action de la chaleur. La puissance motrice d'une chute d'eau dépend de sa hauteur et de la quantité de liquide; la puissance motrice de la chaleur dépend aussi de la quantité de calorique employée et de ce qu'on pourrait nommer, de ce que nous appellerons en effet, la *hauteur de sa chute*, c'est-à-dire de la différence de température des corps entre

lesquels se fait l'échange du calorique. Dans la chute d'eau, la puissance motrice est rigoureusement proportionnelle à la différence de niveau entre le réservoir supérieur et le réservoir inférieur. Dans la chute de calorique, la puissance motrice augmente sans doute avec la différence de température entre le corps chaud et le corps froid; mais nous ignorons si elle est proportionnelle à cette différence; nous ignorons, par exemple, si la chute du calorique de 100° à 50° fournit plus ou moins de puissance motrice que la chute de ce même calorique de 50° à 0°. »

Pour résoudre le problème posé par Sadi Carnot, dans le passage que nous venons de citer, il suffit évidemment de déterminer le travail que peut engendrer l'unité de calorique en *tombant* d'une température quelconque à une température fixée une fois pour toutes, par exemple à 0°; car, si nous connaissons la puissance motrice développée par une unité de chaleur tombant de 100° à 0° et aussi la puissance motrice développée par une unité de chaleur tombant de 50° à 0°, nous connaîtrons sans peine la puissance motrice engendrée par l'unité de calorique tombant de 100° à 50°: ce sera la différence des deux premières. Nous connaîtrons aussi la puissance motrice développée par deux ou trois unités de chaleur tombant de 100° à 50°: ce sera deux ou trois fois la puissance produite par une unité de chaleur lorsqu'elle éprouve la même chute.

Le problème est ramené à déterminer la puissance motrice que développe une unité de chaleur en tombant d'une température donnée à la température de la glace fondante; cette puissance est indépendante de la matière qui sert à la développer. On peut donc, pour la calculer, supposer qu'elle est produite par le moyen d'un corps dont les propriétés soient bien connues, d'un gaz par exemple. C'est ainsi que Carnot a pu l'évaluer; pour y parvenir, il a fait une hypothèse que ne justifiaient pas encore les expériences connues à son époque; il a supposé qu'un gaz, chauffé sous volume constant, avait une chaleur spécifique indépendante de la température marquée par le thermomètre à air; il aurait pu, M. J. Bertrand en a fait la remarque, se passer de cette hypothèse, qui s'accordait mal avec ses propres principes.

La puissance ainsi calculée n'est nullement proportionnelle à la température de la source chaude; elle dépend de cette température d'une manière beaucoup plus compliquée. La puissance motrice que développe une unité de calorique n'est pas proportionnelle à la hauteur de la chute subie par ce calorique; en tombant d'un nombre donné de degrés, une quantité donnée de chaleur produit d'autant moins de travail que la chute a lieu dans une région plus élevée du thermomètre.

Sadi Carnot et son commentateur Clapeyron prenaient, pour repérer la température, les degrés du thermomètre à air que Desormes et Clément, que Laplace avaient proposé en guise de thermomètre normal, qu'ils avaient regardé comme capable de marquer, par ses variations, les variations de la température absolue. La découverte de Sadi Carnot conduisit W. Thomson à concevoir une définition et un mode de détermination de la température absolue très différens de la définition et du mode de détermination adoptés par Desormes et Clément et par Laplace.

Supposons que la chaleur spécifique de l'air maintenu sous volume constant ne dépende pas de la température lue sur le thermomètre imaginé par Amontons; ce thermomètre jouira d'une propriété remarquable : chaque fois qu'il montera d'un degré, l'air qu'il renferme absorbera une même quantité de chaleur, en quelque partie de l'échelle des températures que cette ascension se produise. Ce caractère avait paru souverainement important à tous les physiciens qui, depuis Réaumur, s'étaient occupés de thermométrie; W. Thomson, au contraire, le déclare de mince portée; selon lui, le caractère essentiel que doit posséder une échelle de températures absolues, c'est que le degré en soit défini par une propriété indépendante de la substance thermométrique employée; or la proposition découverte par Carnot permet de trouver une telle définition du degré absolu : convenons de dire que les températures de deux corps diffèrent d'un degré absolu lorsqu'une unité de calorique, *tombant* du plus chaud au plus froid, produit une quantité de travail égale à l'unité, et nous aurons une échelle thermométrique réalisant la condition exigée par W. Thomson.

Si l'on fait usage de cette échelle thermométrique, on a immédiatement l'expression de la quantité de travail que peut produire une unité de chaleur en passant d'un corps pris à une certaine température à un corps pris au point de fusion de la glace. Ce travail est égal, par définition, au nombre de degrés absolus qui séparent la température du foyer de la température de la glace fondante. Un calcul, inverse de celui qui servait à relier ce travail à la température du foyer lue sur le thermomètre à air, servira à établir la relation qui existe entre la température lue sur le thermomètre à air et la nouvelle température absolue; il n'y aura nullement égalité, ni même proportionnalité entre ces deux températures. Les idées de W. Thomson conduisaient donc à rejeter tout ce que Desormes, Clément et Laplace avaient pensé de la température absolue.

La modification apportée par W. Thomson aux principes qu'avaient établis les prédécesseurs de Carnot touchant la théorie

de la chaleur, portait surtout sur la forme de ces principes; mais ceux qui méditaient attentivement ces principes entrevoyaient déjà l'époque où le fond même en serait bouleversé; les théories de Laplace se conciliaient difficilement avec les résultats de l'expérience célèbre que Gay-Lussac avait faite en 1807; les idées de Carnot conduisaient à penser que la pression influait sur le rapport des deux chaleurs spécifiques d'un gaz, tandis que les expériences de Gay-Lussac et de Welter semblaient prouver que ce rapport est indépendant de la pression; aussi les esprits prudens souscrivaient-ils volontiers à ce jugement de Sadi-Carnot. « Les principaux fondemens sur lesquels repose la théorie de la chaleur auraient besoin de l'examen le plus attentif. Plusieurs faits d'expérience paraissent à peu près inexplicables dans l'état actuel de cette théorie. »

La revision des principes de la théorie de la chaleur allait être rendue nécessaire par une renaissance des idées cartésiennes. Cette revision, Sadi Carnot l'a entreprise, Robert Mayer l'a inaugurée, Clausius l'a menée à bonne fin.

III

Le XVIIIe siècle avait rejeté les unes après les autres toutes les hypothèses sur lesquelles les cartésiens avaient fondé la physique : la théorie de l'attraction universelle avait eu raison de la doctrine des tourbillons; l'optique de l'émission avait remplacé l'optique des ondulations. S'il est toutefois une branche de la physique où la défaite des idées de Descartes ne fût pas absolue, où le triomphe des doctrines nouvelles ne fût pas entièrement assuré, c'est assurément la théorie de la chaleur.

Newton, qui fut le véritable initiateur de la physique du XVIIIe siècle, avait conservé sur la chaleur des idées semblables de tout point à celles de Descartes : « La lumière, dit-il, n'agit-elle pas sur les corps pour les échauffer et exciter en leurs diverses parties ce mouvement vibratoire qui constitue la chaleur? L'émission de la lumière n'est-elle pas produite par les mouvemens vibratoires des corps échauffés? » Il fallut un siècle de recherches physiques, l'explication des phénomènes électriques et magnétiques par les actions des fluides impondérables, la découverte de l'absorption de chaleur latente qui accompagne la fusion et la vaporisation, pour que la plupart des physiciens renonçassent à regarder la chaleur comme un très petit mouvement des particules matérielles et consentissent à l'attribuer à une substance spéciale. Encore leur confiance dans l'existence du calorique ne fut-elle jamais aussi complète que leur foi en la réalité des cor-

puscules lumineux, et les plus convaincus laissèrent-ils échapper dans leurs écrits plus d'une marque de doute.

C'est que certains faits bien assurés, bien simples à constater, l'échauffement d'un morceau de fer que l'on martèle, d'un corps que l'on frotte, paraissaient plus aisés à concilier avec la théorie cartésienne qu'avec l'hypothèse du calorique. Si l'échauffement d'un corps est dû à la pénétration d'un fluide dans ce corps, comment l'action de marteler ou de frotter ce corps augmente-t-elle la quantité de calorique qu'il contient? Si, au contraire, la chaleur est une agitation très rapide des élémens du corps, n'est-il pas naturel que les ébranlemens, les secousses venues de l'extérieur puissent accroître la force vive de ce mouvement?

Descartes avait déjà invoqué la chaleur produite par la percussion comme une preuve de sa thèse; Robert Boyle, sans cesse hésitant entre la supposition qui fait de la chaleur une substance et celle qui en fait un mouvement, reprend un argument semblable en faveur de la seconde hypothèse; il fait remarquer que, lorsqu'on enfonce un clou dans un morceau de bois, il faut frapper un grand nombre de coups sur la tête du clou avant que la température de cette tête s'échauffe d'une manière sensible : la force vive du marteau traverse le clou pour aller briser le bois, et la fraction de cette force vive qui reste emmagasinée dans le fer est petite; mais à partir du moment où le clou, complètement enfoncé, ne peut plus s'avancer dans la masse du bois, quelques coups suffisent pour lui communiquer une chaleur considérable : « l'impulsion donnée par le coup de marteau étant incapable de chasser le clou plus avant ou de le briser, il faut qu'elle se dépense dans la production de ce mouvement intestin qui est la chaleur. »

Lavoisier et Laplace, dans le *Mémoire sur la chaleur* qu'ils lurent à l'Institut le 18 juin 1783, exposent les deux théories de la chaleur entre lesquelles sont partagés les avis des physiciens; ils résument d'abord la doctrine du calorique, puis l'hypothèse que la chaleur est un mouvement : « Nous ne déciderons pas entre les deux hypothèses précédentes, disent-ils; plusieurs phénomènes paraissent favorables à la dernière; tel est, par exemple, celui de la chaleur que produit le frottement de deux corps solides; mais il en est d'autres qui s'expliquent plus simplement dans la première. »

Si les tenans de la théorie cartésienne pouvaient objecter aux partisans de l'existence substantielle du calorique la production de la chaleur par la percussion et le frottement, ceux-ci, en revanche, opposaient à ceux-là l'absorption de chaleur latente qui accompagne la fusion et la vaporisation. Comment expliquer

par les principes de Descartes que la glace, en fondant, absorbe une grande quantité de chaleur sans changer de température? Cette chaleur fournie à la glace par les corps qui l'entourent, c'est une diminution de la force vive du mouvement qui les agitait; cette force vive ne peut se perdre; elle devrait donc se retrouver dans l'eau produite par la fusion, et celle-ci devrait être plus chaude que la glace dont elle provient, ce que l'expérience contredit. Mais cette difficulté, si embarrassante pour le mécanisme pur des cartésiens, qui compose les corps de parties agitées sans action les unes sur les autres, disparaît lorsqu'on suppose, avec Newton, que ces parties exercent les unes sur les autres des actions attractives ou répulsives. Tout changement de l'état d'agrégation de ces parties sera accompagné d'un travail positif ou négatif de leurs actions mutuelles; si ce travail est positif, il entraînera un accroissement de la force vive du mouvement moléculaire; s'il est négatif, il déterminera une diminution de force vive. Dans ce dernier cas, une partie de la chaleur libre sera absorbée à l'état latent; dans le premier, une certaine quantité de chaleur latente redeviendra libre. L'existence de la chaleur latente, argument décisif contre la pure doctrine cartésienne, ne vaudra plus à l'encontre de l'hypothèse que le chaud et le froid sont les effets produits sur nos organes par un certain mouvement, pourvu que l'on allie cette hypothèse aux idées dynamistes de Newton. Lavoisier et Laplace l'ont reconnu les premiers : « Si la chaleur est un fluide, il est possible que, dans la combinaison de plusieurs substances, elle se combine avec elles ou qu'elle s'en dégage; mais rien n'indique *a priori* que la chaleur libre est la même avant et après la combinaison; rien ne l'indique encore dans l'hypothèse où la chaleur n'est que la force vive des molécules des corps, car, les substances qui se combinent agissant l'une sur l'autre en vertu de leurs affinités réciproques, leurs molécules sont soumises à l'action de forces attractives, qui peuvent changer la quantité de force vive et par conséquent celle de la chaleur. »

Laplace, si prudent et si réservé en 1783, allait devenir le plus ferme champion de la théorie du calorique; mais tandis que ses travaux, joints à ceux de Gay-Lussac, de Desormes et Clément, de Poisson, enrichissaient cette théorie de merveilleuses découvertes et lui assuraient l'assentiment de la plupart des physiciens, des penseurs isolés continuaient à attribuer la chaleur à un mouvement rapide des molécules matérielles et à élever contre la doctrine nouvelle des objections de plus en plus pressantes.

Rumford, qui dirigeait une fonderie de canons à Munich, avait remarqué la chaleur considérable qui se dégage pendant le forage

d'une pièce ; il répéta cette expérience sous une forme scientifique, et le 25 janvier 1798 il en communiqua le résultat à la Société royale de Londres. Au moyen d'un manège mû par un cheval, il avait fait tourner un foret obtus dans un cylindre de bronze de 13 livres anglaises ; dans l'espace de deux heures, par une pression que Rumford évaluait à cent quintaux, le foret avait réduit en poudre 4 115 grains de bronze ; la quantité de chaleur qui s'était dégagée pendant cette opération aurait amené 26,38 livres d'eau de la température de la congélation à la température de l'ébullition. A l'exposé de cette expérience, qui mettait si nettement en évidence la génération de la chaleur au moyen du frottement, Rumford ajoutait les réflexions suivantes : « En raisonnant sur ce sujet, nous ne devons pas oublier cette circonstance des plus remarquables que la source de la chaleur engendrée par le frottement, dans ces expériences, paraît être inépuisable. Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'une chose qu'un corps isolé ou un système de corps peuvent continuer de fournir indéfiniment, sans limites, ne peut absolument pas être une substance matérielle. Il me paraît extrêmement difficile, sinon tout à fait impossible, de se former une idée d'une chose pouvant s'exciter ou se communiquer dans ces expériences, à moins que cette chose ne soit du mouvement. »

L'année suivante, Humphry Davy répétait une expérience semblable et s'exprimait, à son sujet, en termes analogues.

L'argumentation de Rumford et de Davy était nette et pressante ; ceux qui tenaient pour l'existence substantielle du calorique s'en émurent. Dans sa *Statique chimique*, Berthollet essaya de la réfuter ; la limaille de cuivre n'est peut-être pas identique au cuivre dont elle provient ; en s'en détachant sous la pression du foret, elle a pu subir un changement d'état ; sa densité, sa chaleur spécifique ont pu varier, et cette transformation a pu produire le dégagement, sous forme de chaleur libre, d'une partie du calorique que le cuivre avait emmagasiné à l'état latent. Vaine échappatoire, que Rumford avait prévue et qu'il avait fermée d'avance en montrant que la limaille formée dans son expérience avait même densité et même chaleur spécifique que le bloc de métal auquel elle avait été arrachée. Il restait donc avéré que l'on pouvait, avec du mouvement, engendrer de la chaleur, et que si l'on disposait d'une source inépuisable de mouvement, on pouvait, sans fin, produire de la chaleur.

La production de chaleur par la percussion ou par le frottement avait été, pendant longtemps, la seule objection opposée à la théorie du calorique ; mais, au moment même où cette théorie

acquérait son plein développement, les progrès de l'optique lui suscitaient de nouvelles difficultés.

Les découvertes de Young et de Fresnel reléguaient dans l'oubli le système longtemps triomphant de l'émission et remettaient en faveur la théorie délaissée des ondulations; la lumière n'était plus l'effet produit sur notre rétine par de petits projectiles lancés dans l'espace avec une extrême vitesse, elle consistait en mouvemens très rapides de l'éther. Cette hypothèse, appuyée d'expériences précises et saisissantes, était bientôt admise par l'immense majorité des physiciens. Or, si la lumière est un mouvement, comment la chaleur qui rayonne avec la lumière, qui engendre la lumière dans les corps fortement échauffés, serait-elle autre chose qu'un mouvement? Lorsque la lumière est absorbée par un corps noir et l'échauffe, n'est-on pas obligé d'admettre que le mouvement lumineux s'est transformé, au sein du corps absorbant, en mouvement calorifique, et, comme l'écrivait Fresnel en 1822, « que la quantité de force vive qui disparaît comme lumière est reproduite comme chaleur? » Le feu et la lumière ont des affinités qu'aucun physicien n'a jamais osé contester; comment le retour de la théorie de la lumière aux doctrines cartésiennes n'aurait-il pas entraîné la théorie de la chaleur dans une évolution semblable?

IV

« Lorsqu'une hypothèse ne suffit plus à l'explication des phénomènes, elle doit être abandonnée.

« C'est le cas où se trouve l'hypothèse par laquelle on considère le calorique comme une matière, comme un fluide subtil. »

Ainsi s'exprime Sadi Carnot dans une note trouvée, après sa mort, parmi ses papiers.

Au point de vue logique, le principe énoncé par Carnot est incontestable; une théorie physique formellement contredite par un fait bien constaté est une théorie qu'il est absurde de défendre; mais l'histoire de la science est tissue du récit des violences que ce principe a subies; l'esprit humain a un tel besoin de grouper les faits d'expérience en une théorie, qu'il refuse toujours d'abandonner un système contredit par l'observation; il multiplie les ruses, les faux-fuyans, les semblans d'explication, pour tourner ou dissimuler l'objection, aimant mieux garder une théorie qu'il sait fausse que d'être livré, en l'abandonnant, au chaos de l'empirisme. S'il se décide à rejeter l'hypothèse controuvée, c'est seulement lorsqu'une autre hypothèse plus générale, plus compréhensive, est parvenue à grouper en une même synthèse

les faits que, déjà, l'on savait expliquer et les faits qui, jusque-là, étaient demeurés inexplicables. Réfuter une idée fausse ne sert de rien si l'on ne proclame pas en même temps l'idée juste qui la doit remplacer.

De cette loi historique la théorie de la chaleur nous offre de remarquables exemples.

C'est sous les yeux de Laplace qu'en 1807 Gay-Lussac a fait écouler l'air d'un réservoir plein en un réservoir vide et qu'il a prouvé l'absence de tout dégagement, de toute absorption de chaleur durant cette modification; Desormes et Clément ont émis sur le calorique contenu dans un espace vide une supposition que Laplace rejette, et Laplace sait qu'ils l'ont tirée très naturellement de l'observation de Gay-Lussac; les résultats de cette observation sont évidemment inconciliables avec la théorie de la chaleur exposée dans la *Mécanique céleste;* cependant, l'auteur de la *Mécanique céleste* se contente de passer sous silence l'expérience de Gay-Lussac.

Laplace, Berthollet, Desormes et Clément, tous les partisans de la théorie du calorique savent que le frottement dégage de la chaleur; tous, ils avouent plus ou moins nettement que ce fait constant, indéniable, contredit leurs hypothèses; ils continuent cependant à raisonner comme si ces hypothèses étaient vraies; la supposition que la chaleur est la manifestation sensible d'une certaine substance matérielle ne sera abandonnée que lorsqu'une théorie nouvelle, regardant la chaleur comme l'effet produit sur nos organes par un genre particulier de mouvement, aura rendu compte non seulement des phénomènes expliqués par les partisans du calorique, mais encore de ceux que leurs adversaires leur objectaient.

Suivons les efforts par lesquels l'idée que la chaleur consiste en mouvemens très petits et très rapides des molécules matérielles s'est développée en une théorie, la *théorie mécanique de la chaleur*.

L'une des propositions importantes de la mécanique, la loi des forces vives, s'énonce ainsi : Quand un système matériel est en mouvement sous l'action de certaines forces, le travail effectué par ces forces pendant un certain laps de temps est toujours égal à l'accroissement subi par la force vive du système pendant ce même temps; ainsi, à tout travail positif produit par les forces agissantes correspond, pour le système, un gain de force vive précisément égal; à tout travail négatif, accompli à l'encontre des forces agissantes, correspond une égale perte de force vive.

Si la quantité de chaleur sensible contenue dans un corps n'est autre chose que la force vive d'un certain mouvement des

molécules de ce corps, il n'est plus étonnant qu'un travail effectué par les forces qui agissent sur un système et consommé par ce système, y engendre une certaine quantité de chaleur; il n'est plus étonnant qu'un travail effectué par le système à l'encontre des forces agissantes entraîne, pour le système, une perte de chaleur; la production de chaleur par le frottement ou la percussion, la production de travail aux dépens de la chaleur dans les machines à feu, s'expliquent alors sans aucune peine.

Mais il y a plus.

La quantité de force vive acquise sous forme de chaleur par un corps qui consomme du travail doit être exactement égale au travail consommé; la quantité de force vive du mouvement calorifique perdue par un corps qui produit du travail doit être exactement égale au travail engendré; donc, il doit y avoir une constante proportionnalité, dans le premier cas, entre la grandeur du travail consommé et la quantité de chaleur produite; dans le second cas, entre la grandeur du travail engendré et la quantité de chaleur détruite. Le coefficient de proportionnalité mesure combien il faut dépenser d'unités de travail pour produire une unité de chaleur, combien on peut engendrer d'unités de travail en détruisant une unité de chaleur; en d'autres termes, il indique de combien d'unités croît la force vive du mouvement calorifique qui agite les molécules d'un corps, lorsque la quantité de chaleur sensible contenue dans ce corps augmente d'une unité; il fait connaître l'*équivalent mécanique* d'une unité de chaleur.

D'après un écrit publié en 1839 par Seguin, l'oncle de celui-ci, l'illustre J.-M. Montgolfier, aurait remarqué le premier « une sorte de rapport entre la quantité de chaleur dépensée et la quantité de force produite »; dans les machines à vapeur, la vapeur n'est que l'intermédiaire du calorique pour produire la force, et « il doit exister entre le mouvement et le calorique un rapport direct, indépendant de l'intermédiaire de la vapeur ou de tout autre agent que l'on pourrait y substituer. » Seguin, il est permis de le supposer, interprétait dans le sens des idées qui commençaient à se faire jour en 1839 une proposition que Montgolfier rattachait à des conceptions toutes différentes : Montgolfier, Pierre Prevost nous l'affirme, attribuait à la force expansive du fluide calorifique même les effets mécaniques que l'on a coutume d'attribuer à la pression des vapeurs ou des gaz échauffés.

Le premier qui ait nettement défini l'équivalent mécanique de la chaleur, le premier qui ait indiqué des moyens expérimentaux propres à en déterminer la valeur, le premier qui ait donné de cette valeur une estimation approchée, c'est assurément Sadi Carnot.

Dès 1824, en publiant ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu*, Sadi Carnot déclarait que « les principaux fondemens sur lesquels repose la théorie de la chaleur auraient besoin de l'examen le plus attentif. » Cet examen, il l'entreprit; la mort prématurée, qui l'enleva à la science en 1832, ne lui permit pas d'en publier les résultats, mais les notes retrouvées parmi ses manuscrits portent la trace des découvertes auxquelles ses méditations fécondes l'avaient conduit.

Selon Sadi Carnot, l'ancienne théorie du calorique doit être rejetée, car elle est contredite par les faits; elle est incompatible avec « le développement de la chaleur par la percussion et le frottement des corps ». D'autre part, à l'époque où Carnot écrit, presque tous les physiciens, convaincus par les découvertes de Young et de Fresnel, regardent « la lumière comme le résultat d'un mouvement de vibration du fluide éthéré. La lumière produit de la chaleur, ou, au moins, elle accompagne la chaleur rayonnante et se meut avec la même vitesse qu'elle. La chaleur rayonnante est donc un mouvement de vibration. Il serait ridicule de supposer que c'est une émission des corps, tandis que la lumière qui l'accompagne ne serait qu'un mouvement. Un mouvement (celui de la chaleur rayonnante) pourrait-il produire un corps (le calorique)? Non, sans doute, il ne peut produire qu'un mouvement. La chaleur est donc le résultat d'un mouvement. Alors il est tout simple qu'elle puisse se produire par la consommation de puissance motrice et qu'elle puisse produire cette puissance ».

« Partout où il y a destruction de puissance motrice, il y a, en même temps, production de chaleur en quantité précisément proportionnelle à la quantité de puissance motrice détruite. Réciproquement, partout où il y a destruction de chaleur, il y a production de puissance motrice ».

Entre la grandeur du travail consommé et la quantité de chaleur produite, il y a un rapport absolument constant, qui est l'équivalent mécanique d'une unité de chaleur. Peut-on imaginer des procédés propres à déterminer par l'expérience la valeur de ce nombre? Certes, et voici le programme de quelques-unes de ces « expériences à faire sur la chaleur et la puissance motrice » :

« Répéter l'expérience de Rumford sur le forage d'un métal dans l'eau, mais mesurer la puissance motrice consommée et la chaleur produite;

« Frapper un morceau de plomb en plusieurs sens, mesurer la puissance motrice consommée et la chaleur produite;

« Agiter fortement de l'eau dans un barillet.., mesurer la puissance motrice consommée et la chaleur produite. »

Mais en attendant que les physiciens aient réalisé ces expériences avec tout le soin désirable, les données de la physique permettent-elles une première estimation de l'équivalent mécanique de la chaleur? « D'après quelques idées que je me suis formées sur la théorie de la chaleur, dit Sadi Carnot, la production d'une unité de puissance motrice nécessite la destruction de 2,70 unités de chaleur, chaque unité de puissance motrice ou dynamie représentant le poids d'un mètre cube d'eau élevé à un mètre de hauteur. » En d'autres termes, pour élever de 1° la température d'un kilogramme d'eau, pour produire une calorie, il faut dépenser une quantité de travail égale à 370 kilogrammètres.

Quelles sont ces idées qui ont fourni à Carnot la première évaluation approchée de l'équivalent mécanique de la chaleur? Les notes qu'il a laissées sont muettes à ce sujet; mais il est permis de supposer que ces idées ne différaient pas essentiellement de celles qui, en 1842, fournissaient à Robert Mayer une évaluation presque identique.

V

Les notes de Sadi Carnot touchant l'équivalence de la chaleur et du travail ne furent publiées qu'en 1878; c'est donc sans avoir subi l'influence des idées du physicien français que Robert Mayer fut amené, par ses propres réflexions, à des conclusions semblables; et c'est avec justice qu'au principe de l'équivalence de la chaleur et du travail les physiciens ont attaché le nom du médecin de Heilbronn.

Comme Sadi Carnot, Mayer admet que la consommation d'une certaine quantité de travail engendre une quantité proportionnelle de chaleur; c'est dans l'étude des phénomènes thermiques accompagnant les changemens de volume des gaz qu'il découvre le moyen de calculer la quantité de travail dont la dépense produit une calorie.

Prenons un litre d'air à une température donnée, par exemple à la température de la glace fondante, et sous une pression donnée, par exemple la pression d'une atmosphère; proposons-nous d'amener cette masse de gaz à occuper un volume double, la température demeurant celle de la glace fondante et la pression prenant la valeur d'une demi-atmosphère que lui assigne la loi de Mariotte. Nous pourrons obtenir ce résultat en détendant lentement le gaz, de manière que la température demeure invariable et que la pression qu'il supporte soit, à chaque instant, celle qui le maintiendrait en

équilibre : nous pourrons aussi obtenir ce résultat en mettant le récipient qui contient l'air en communication avec un autre récipient, d'un litre de capacité, entièrement vide; l'air se précipitera dans ce second récipient, et il nous suffira d'attendre que la température, un instant troublée, soit revenue, dans toute la masse, au point de fusion de la glace.

D'après l'expérience faite par Gay-Lussac en 1807, cette seconde opération n'entraîne ni absorption ni dégagement de chaleur; or, quelle différence y a-t-il entre ces deux opérations? Dans la seconde, les corps étrangers n'ont ni fourni ni emprunté de travail au gaz, puisque celui-ci s'est détendu à l'intérieur d'un vase dont les parois rigides n'ont subi aucun déplacement; dans la première, le gaz, pour surmonter la pression extérieure, a accompli un travail facile à calculer; ce travail équivaut, selon Robert Mayer, à la quantité de chaleur qui est absorbée dans cette première opération et qui ne serait pas absorbée dans la seconde. Si donc on pouvait déterminer cette quantité de chaleur qui a engendré un travail connu, on pourrait évaluer sans peine l'équivalent mécanique de la chaleur.

Or, les données que la physique possédait en 1842 permettaient de calculer cette quantité de chaleur.

Reprenons cette masse d'air qui occupe le volume d'un litre à la température de la glace fondante et sous la pression d'une atmosphère; doublons d'abord son volume en maintenant sa température constante : elle absorbera la quantité de chaleur que nous voulons déterminer; puis, en maintenant invariable son volume, chauffons-la jusqu'à la température de 273° : elle absorbera une quantité de chaleur égale à 273 fois le produit de son poids par la chaleur spécifique de l'air sous volume constant.

Au lieu de soumettre notre masse d'air à ces deux transformations successives, chauffons-la simplement, de 0° à 273°, sous la pression constante d'une atmosphère; elle occupera, à 273°, un volume de deux litres; elle absorbera, dans cette nouvelle modification, une quantité de chaleur égale à 273 fois le produit de son poids par la chaleur spécifique de l'air sous pression constante.

De deux manières différentes nous avons fait passer notre masse d'air d'un même état initial, où elle occupait un volume d'un litre à la température de la glace fondante, à un même état final, où elle occupe un volume de deux litres à la température de 273°; la quantité de chaleur absorbée dans la réalisation du premier procédé doit être égale à la quantité de chaleur absorbée dans la réalisation du second. Nous pouvons donc évaluer

la quantité de chaleur dont la grandeur nous importe : elle est égale à 273 fois le produit du poids du gaz par l'excès de la chaleur spécifique sous pression constante sur la chaleur spécifique sous volume constant.

Tel est le raisonnement très simple par lequel Mayer relie la valeur de l'équivalent mécanique de la chaleur à la différence qui existe entre les deux chaleurs spécifiques d'un gaz; le calcul, effectué avec les données dont on disposait à son époque, lui montre que, pour produire une calorie, il faut dépenser 367 kilogrammètres; c'est presque exactement le résultat qu'avait obtenu Sadi Carnot.

Le raisonnement de Mayer n'a pas seulement l'avantage de fournir une valeur approchée de l'équivalent mécanique de la chaleur; il jette en outre une vive lumière sur la théorie des gaz. Si un gaz qui se dilate sous pression constante absorbe plus de chaleur qu'un gaz qui se dilate sous volume constant, c'est que, pour surmonter la pression extérieure, il fournit dans le premier cas un travail qu'il n'a pas à fournir dans le second. Si, dans l'expérience de Gay-Lussac, que Laplace ne pouvait expliquer, un gaz se détend sans dégager ni absorber aucune quantité de chaleur, c'est qu'aucun travail n'accompagne cette détente; les lois de la détente d'un gaz sans variation de chaleur, posées par Laplace et Poisson dans l'hypothèse du calorique, se retrouvent sans peine, avec toutes leurs conséquences, dans la nouvelle doctrine; en sorte que les découvertes qui avaient donné le plus de crédit à l'existence substantielle du calorique, peuvent aussi bien être invoquées à l'appui de la théorie mécanique de la chaleur.

Les écrits de Robert Mayer n'eurent guère plus d'influence sur le développement de la science que les notes inédites de Sadi Carnot; ils furent publiés, mais ils ne furent pas lus. Pour que l'idée de l'équivalence de la chaleur et du travail se répandît parmi les physiciens, il fallut que Joule en Angleterre, que Colding en Danemark, la retrouvassent l'un et l'autre en dehors de toute influence étrangère ; il fallut que de multiples déterminations expérimentales, réalisant pour la plupart, à l'insu de leurs auteurs, le programme tracé par Sadi Carnot, vinssent fixer au voisinage du nombre 425 la valeur très approchée de l'équivalent mécanique de la chaleur; il fallut surtout que Helmholtz lançât son écrit *sur la conservation de la force*, retentissant manifeste qui annonçait à la science l'avènement des nouvelles doctrines. C'est seulement fort tard qu'on reconnut la priorité du médecin de Heilbronn, et plus tard encore que l'on put rendre justice à la divination de notre compatriote.

VI

En 1850, les idées sur lesquelles repose la doctrine de l'équivalence de la chaleur et du travail étaient acquises; l'époque semblait venue de donner de cette doctrine un exposé dogmatique; c'est ce que fit Clausius dans la première partie d'un mémoire regardé à juste titre comme la clé de voûte de la thermodynamique.

Les molécules des corps sont animées de mouvemens très petits et très rapides; la force vive de ces mouvemens représente la quantité de chaleur *libre*, de chaleur *sensible* que renferme le corps; cette force vive est d'autant plus grande que la température est plus élevée.

D'autre part, entre ces molécules s'exercent, en général, des actions attractives ou répulsives appréciables seulement lorsque les molécules entre lesquelles elles agissent sont très voisines; toute variation de volume ou de température, tout changement d'état physique ou chimique subis par un corps entraînent un changement de disposition des molécules de ce corps et, par suite, un travail positif ou négatif de ces actions.

Ce travail n'est pas, dans la plupart des cas, le seul qui se produise lorsqu'un corps éprouve une modification; ce corps peut être soumis à l'action de certaines forces extérieures, de la pesanteur, de la pression de l'atmosphère; lorsque le corps se transforme, ces forces effectuent, elles aussi, un travail positif ou négatif.

Ainsi, pendant qu'un corps éprouve une certaine modification, il absorbe ou dégage une certaine quantité de chaleur qui équivaut à l'accroissement ou à la diminution de force vive du mouvement moléculaire; mais, en outre, il dégage ou absorbe une quantité de chaleur équivalente au travail positif ou négatif effectué par les forces tant intérieures qu'extérieures qui sollicitent ses diverses parties. Si le premier effet représente, dans la nouvelle doctrine, l'absorption ou le dégagement de chaleur *libre* que considérait l'ancienne doctrine, le second effet représente, dans la théorie mécanique de la chaleur, ce que la théorie du calorique regardait comme un dégagement ou une absorption de chaleur *latente;* dans la théorie mécanique, la chaleur latente « n'est pas seulement, comme son nom l'indique, *cachée* à notre perception; elle n'existe pas le moins du monde; elle a été consommée en travail durant les changemens d'état. » L'hypothèse touchant la nature de la chaleur latente, que Lavoisier et Laplace avaient indiquée dès 1783, est désormais adoptée.

Dans la chaleur qu'un corps absorbe on doit, nous venons de le voir, distinguer trois parties : la chaleur qui sert à accroître la force vive du mouvement moléculaire, la chaleur qui est consommée en travail intérieur, la chaleur qui est consommée en travail extérieur. La dernière partie peut être calculée lorsque l'on connaît les forces extérieures auxquelles le corps est soumis pendant sa transformation — et ces forces peuvent, en général, être mesurées. — Au contraire, dans la plupart des cas, les deux premières parties ne peuvent être calculées, car on ignore de quelle manière se meuvent les molécules des corps et suivant quelles lois elles s'attirent les unes les autres.

Il semble donc que l'on ne puisse jamais calculer, d'une manière complète, l'effet mécanique auquel une certaine absorption de chaleur est équivalente; il semble, par conséquent, que tout essai tenté pour déterminer par l'expérience la valeur de l'équivalent mécanique de la chaleur soit un essai illusoire. Il n'en est rien.

Prenons un corps et soumettons-le à un cycle de transformations qui le ramène à son état initial; après qu'il aura parcouru ce cycle, la force vive du mouvement qui agite ses molécules reprendra sa première valeur; elle n'aura subi ni augmentation, ni diminution; les molécules auront repris leur disposition première; or — c'est une hypothèse admise par tous les géomètres qui ont traité des actions moléculaires — les forces attractives ou répulsives qui s'exercent entre les molécules sont d'une nature telle qu'elles effectuent autant de travail positif que de travail négatif dans une modification où le point d'application de chacune d'elles décrit une trajectoire qui se ferme sur elle-même et la ramène à son point de départ. Ainsi, dans la quantité de chaleur absorbée par un corps qui a subi un cycle de transformations, les deux premières parties font défaut; la dernière seule subsiste; lorsqu'un corps a subi une suite de modifications qui l'a ramené à l'état où elle l'avait pris, la quantité de chaleur qu'il a absorbée est exactement équivalente au travail qu'il a fourni pour surmonter les forces extérieures.

C'est donc en déterminant, d'une part, la quantité de chaleur absorbée par un système de corps qui décrit un cycle fermé de transformations, en calculant, d'autre part, le travail effectué, pendant le parcours de ce cycle, par les forces extérieures appliquées au système, que l'on pourra évaluer l'équivalent mécanique de la chaleur; la méthode employée par R. Mayer est une application de ce principe; parmi les physiciens qui, après R. Mayer, ont mesuré la grandeur de la même constante, il en est

qui ont négligé de faire parcourir, en son entier, un cycle de modifications au corps sur lequel ils opéraient; les méthodes dont ils ont fait usage ne sont pas légitimes.

Nous venons de mettre en évidence un caractère essentiel qui distingue les forces intérieures agissant entre les molécules d'un corps et les forces extérieures sollicitant les diverses parties de ce corps ; si un corps, après des modifications quelconques, revient à son état initial, on est assuré que le travail total effectué, durant ces modifications, par les actions moléculaires, se réduit à zéro; il n'en est pas nécessairement de même du travail effectué par les forces extérieures; ce travail peut être positif, nul ou négatif.

Cette proposition est elle-même contenue dans une vérité plus générale : lorsqu'on se donne l'état initial d'un corps et son état final, on peut affirmer que le travail produit par les attractions moléculaires durant la modification subie par le corps est déterminé sans ambiguïté; on peut faire passer le corps du même état initial au même état final par une infinité de procédés différens; quel que soit le procédé employé, le travail effectué par les actions intérieures gardera la même valeur.

Il en est tout autrement du travail des forces extérieures; sans changer ni l'état initial du système, ni l'état final, que l'on change le procédé servant à faire passer le corps de l'un à l'autre de ces états, on changera, en général, la valeur du travail effectué par les forces extérieures.

De cette vérité, nous avons déjà rencontré un saisissant exemple; nous avons pris une masse d'air qui occupait le volume d'un litre à la température de la glace fondante; par deux procédés distincts, nous l'avons amenée à occuper, à la même température, un volume de deux litres; en l'un des procédés, nous détendions cette masse d'air à température constante, sous une pression constamment égale à celle qui la maintiendrait en équilibre; la pression extérieure effectuait alors un certain travail négatif; en l'autre procédé, nous mettions le récipient où le gaz était d'abord renfermé en communication avec un vase vide de même capacité; le gaz se précipitait dans le vide; la température baissait d'un certain nombre de degrés dans le premier récipient et montait d'un nombre égal de degrés dans le second; nous laissions la température reprendre, dans toute la masse, sa valeur primitive; durant toute cette modification, le gaz se mouvait à l'intérieur d'une enveloppe rigide, en sorte que la pression extérieure n'effectuait aucun travail. Ainsi, en conduisant la masse gazeuse d'un même état initial à un même état final par deux procédés différens, nous amenions les forces extérieures à effec-

tuer un travail différent, négatif dans le premier cas, nul dans le second.

Ces remarques conduisent à une importante conséquence.

Faisons passer successivement un corps d'un même état initial à un même état final par divers procédés; quel que soit le procédé employé, l'accroissement subi par la force vive des mouvemens moléculaires gardera la même valeur; le travail effectué par les actions intérieures gardera la même valeur; mais le travail effectué par les forces extérieures ne sera pas le même dans tous les cas; il variera avec le procédé employé pour transformer le corps; donc, chaque procédé capable de faire passer le corps de l'état initial donné à l'état final donné exigera l'absorption d'une quantité différente de chaleur.

Ainsi, dans l'exemple que nous venons de citer, le gaz, en se détendant par le premier procédé, absorbera une certaine quantité de chaleur; en se détendant par le second procédé, il ne subira ni gain, ni perte de chaleur.

Cette conséquence nécessaire de la nouvelle doctrine renverse le principe le plus universellement admis des anciennes théories de la chaleur.

Pour Descartes, les diverses parties d'un corps échauffé étaient dans un état d'extrême agitation; la quantité de chaleur contenue dans le corps était la quantité de mouvement de cette agitation; lorsque le corps passait d'un état à un autre, il absorbait une quantité de chaleur égale à l'excès de la quantité de mouvement qu'il renfermait dans l'état final sur la quantité de mouvement qu'il renfermait dans l'état initial; pour calculer cet excès, il suffisait de connaître les deux états extrêmes; il n'était pas nécessaire de savoir par quelle voie le corps avait passé de l'un à l'autre; les deux termes d'une transformation influaient seuls sur la quantité de chaleur absorbée par cette transformation; en particulier, lorsque ces deux termes coïncidaient, lorsque le corps parcourait un cycle qui le ramenait à son état initial, la chaleur gagnée par le corps avait la même valeur que si aucune modification ne s'était produite, la valeur zéro ; durant le parcours du cycle, le corps dégageait autant de chaleur qu'il en absorbait.

A la suite des découvertes de Leibniz, la théorie cartésienne fut modifiée; la quantité de chaleur ne fut plus la quantité de mouvement de l'agitation intestine du corps, elle en fut la force vive; mais ce qu'on disait de la quantité de mouvement pouvait se répéter de la force vive; la chaleur absorbée par un corps qui passe d'un état à un autre continua à dépendre uniquement de

ces deux états, à être indépendante du procédé qui faisait passer le corps de l'un de ces états à l'autre ; en particulier, elle resta nécessairement nulle dans le cas où l'état final coïncidait avec l'état initial.

Survint l'hypothèse du calorique; pour elle, la quantité de chaleur contenue dans un corps, c'est la masse de fluide calorifique qu'il renferme ; la quantité de chaleur absorbée par un corps qui éprouve une modification, c'est l'accroissement subi par la masse du fluide durant cette modification; pour connaître cet accroissement, il suffit de connaître combien le corps renfermait de calorique au début de la transformation, combien il en renferme à la fin; ce qui s'est passé dans l'intervalle importe peu; si la modification subie par un corps se referme en un cycle, le corps renferme, en son état final, autant de calorique qu'en son état initial; les gains de chaleur qu'il a faits compensent exactement les pertes qu'il a subies.

L'existence du calorique latent avait fait triompher l'hypothèse du calorique; cependant, cette existence, Lavoisier et Laplace l'ont montré, peut se concilier avec une théorie mécanique de la chaleur formée par la synthèse du mécanisme de Descartes et du dynamisme de Newton; dans cette synthèse, la chaleur libre, c'est la force vive du mouvement moléculaire; la chaleur latente dégagée dans un changement d'état, c'est le travail accompli, durant ce changement d'état, par les forces attractives ou répulsives qui agissent entre les molécules ; comme la diminution de force vive, ce travail ne dépend que des deux termes extrêmes du changement d'état ; la valeur de la quantité de chaleur dégagée ne dépend que de l'état initial et de l'état final, et non point des états intermédiaires que le corps a traversés.

Si donc les physiciens se divisaient touchant la nature de la chaleur, ils étaient unanimes à reconnaître que la chaleur absorbée par un corps durant une transformation ne dépend que de l'état d'où part ce corps et de l'état où il arrive; ils étaient unanimes à proclamer que, durant le parcours d'un cycle fermé, le corps dégage autant de chaleur qu'il en absorbe. En 1783, Lavoisier et Laplace se proposent d'écrire sur la chaleur en n'admettant que des principes communs à toutes les théories que l'on peut former touchant la nature de la chaleur; ils n'hésitent pas à prendre pour fondement de leurs déductions cet axiome : « Toutes les variations de chaleur soit réelles, soit apparentes, qu'éprouve un système de corps en changeant d'état, se reproduisent dans un ordre inverse lorsque le système repasse à son premier état. » Cet axiome, Berthollet en fait usage dans l'étude de divers pro-

blèmes relatifs aux dissolutions; Desormes et Clément, Laplace, Poisson, Sadi Carnot, Clapeyron, l'emploient constamment dans leurs raisonnemens et dans leurs calculs; en 1840, Hess le place à la base de la thermochimie; Mayer lui-même l'applique, sans l'énoncer, dans le mémoire où il pose la première loi de la thermodynamique.

C'est ce principe, regardé par tous comme la base la plus ferme de la théorie de la chaleur, que vient saper la loi de l'équivalence entre la chaleur et le travail; c'est ce principe que Clausius déclare inadmissible; lorsqu'un corps passe d'un état à l'autre, la quantité de chaleur qu'il absorbe dépend du travail accompli, durant la modification, par les forces extérieures et, partant, varie avec cette modification; pour nous renseigner au sujet de cette quantité de chaleur, il ne suffit plus de nous dire ce qu'était le corps au départ et ce qu'il est à l'arrivée; il faut encore nous conter l'histoire de ce corps depuis le début de la modification jusqu'à la fin; on ne peut plus dire qu'un corps, pris dans un état donné, renferme une quantité déterminée de chaleur; car, si on le ramène à cet état après lui avoir fait subir une série de modifications, il aura en général, durant ces modifications, absorbé plus de chaleur qu'il n'en aura dégagé, ou dégagé plus de chaleur qu'il n'en aura absorbé; on peut encore parler de la quantité de chaleur qu'un corps absorbe ou dégage tandis qu'il subit une transformation déterminée; mais on ne peut plus parler de la *quantité de chaleur que renferme un corps* pris dans un état donné; désormais, ces mots sont vides de sens.

VII

Sadi Carnot écrivait dans ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu :*

« Nous supposons implicitement, dans notre démonstration, que lorsqu'un corps a éprouvé des changemens quelconques, et qu'après un certain nombre de transformations, il est ramené identiquement à son état primitif, c'est-à-dire à cet état considéré relativement à la densité, à la température, au mode d'agrégation, nous supposons, dis-je, que ce corps se trouve contenir la même quantité de chaleur qu'il contenait d'abord, ou autrement que les quantités de chaleur absorbées ou dégagées dans ses diverses transformations, sont exactement compensées. Ce fait n'a jamais été révoqué en doute; il a été d'abord admis sans réflexion et vérifié ensuite dans beaucoup de cas par les expériences du ca-

lorimètre. Le nier, ce serait renverser toute la théorie de la chaleur à laquelle il sert de base. »

La loi de Robert Mayer nie ce principe; la théorie entière de la chaleur est renversée et doit être édifiée à nouveau.

En bien des points, cette restauration est aisée; éviter, dans la détermination de l'équivalent mécanique de la chaleur, l'emploi du principe controuvé; retrouver, sans l'aide de ce principe, les propriétés des gaz et des vapeurs établies jusque-là dans l'hypothèse du calorique, toutes ces retouches se font, pour ainsi dire, d'elles-mêmes; mais il semble moins facile de mettre d'accord avec la doctrine nouvelle, les découvertes auxquelles un principe, que cette doctrine déclare faux, avait conduit Carnot.

En 1849, W. Thomson se trouve en présence de deux principes contradictoires de la théorie de la chaleur : d'une part, le principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, auquel les recherches expérimentales de Colding et surtout de Joule, auquel le récent écrit de Helmholtz, donnent une probabilité de plus en plus grande; d'autre part, le principe que la chaleur absorbée par un corps durant un changement d'état ne dépend que de l'état initial et de l'état final, principe sur lequel repose l'admirable suite des déductions de Carnot; entre ces deux principes, il hésite, et, passant outre au démenti de l'expérience, il finit par opter en faveur de l'axiome que Carnot avait reçu de la tradition : « Si nous abandonnons ce principe, dit-il, nous nous heurtons à d'autres difficultés innombrables que l'on ne peut surmonter sans de nouvelles recherches expérimentales et sans édifier complètement la théorie de la chaleur sur une nouvelle base. » Tant il est rare qu'un physicien se résolve à abandonner une hypothèse incompatible avec les faits, qu'il consente à rejeter une théorie contredite par l'expérience, avant d'avoir découvert une hypothèse plus compréhensive et développé une théorie plus conforme à la nature!

Trop vigoureuse pour tolérer aucune contrainte, l'imagination britannique fait bon marché des règles de la logique : la rigueur germanique de l'esprit de Clausius le pliait plus exactement aux lois de la méthode expérimentale. Plein d'admiration pour l'œuvre de Carnot, mais convaincu que rien ne subsisterait de cette œuvre que ce qui s'accordait avec le principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, devenu vérité d'observation, il aborda de front les difficultés qui avaient fait reculer Thomson et, dans la seconde partie de son *Mémoire sur la force motrice de la chaleur*, il exposa cette théorie que le physicien anglais croyait impossible d'édifier sans nouvelles recherches expérimentales.

Selon le principe admis par Sadi Carnot, un corps qui décrit un cycle absorbe exactement autant de chaleur qu'il en dégage; en particulier, une machine qui fonctionne suivant un cycle de Carnot cède au réfrigérant une quantité de chaleur précisément égale à celle qu'elle a empruntée au foyer; cette proposition est incompatible avec la loi de Mayer; si la machine fournit un certain travail, la quantité de chaleur empruntée au foyer surpasse la quantité de chaleur cédée au réfrigérant, et l'excès de la première sur la dernière équivaut au travail produit par la machine; l'inverse a lieu si la machine absorbe du travail; la proposition dont Carnot avait fait usage dans ses déductions doit donc être rejetée; mais, bien que cette proposition joue un rôle essentiel dans la démonstration des résultats énoncés par Carnot, le rejet de celle-là n'entraîne pas nécessairement le rejet de ceux-ci; de prémisses fausses, on peut déduire des conséquences vraies; de la théorie de Carnot, on peut, selon Clausius, conserver ce qu'il y a d'essentiel.

Ce qu'il y a d'essentiel dans cette théorie, c'est la démarcation établie entre les caractères des deux espèces de cycles de Carnot, des cycles *directs* et des cycles *inverses :* un corps qui décrit un cycle direct absorbe de la chaleur pendant qu'il est porté à température élevée et dégage de la chaleur pendant qu'il est maintenu à basse température; au contraire, un corps qui décrit un cycle inverse, dégage de la chaleur à température élevée et en absorbe à basse température. Que la quantité de chaleur absorbée soit égale à la quantité de chaleur dégagée, comme on le croyait à l'époque de Carnot, ou qu'elle en diffère, comme nous l'enseigne la loi de Mayer, peu importe : tout système qui décrit un cycle de la première catégorie transporte de la chaleur d'un corps chaud à un corps froid; tout système qui décrit un cycle de la seconde catégorie transporte de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud. Or les premiers systèmes, — ceux qui transportent de la chaleur d'un corps chaud à un corps froid, — sont les seuls qui puissent obliger les forces extérieures à effectuer un travail négatif, qui puissent fonctionner à l'encontre de ces forces, qui puissent, en un mot, être regardés comme des machines propres à *fournir* de la puissance motrice. Au contraire, les systèmes qui transportent de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud ne peuvent produire cet effet que moyennant un travail positif des forces extérieures; ils *consomment* de la puissance; ce ne sont pas des machines *motrices*, ce sont des machines *frigorifiques; un système qui décrit un cycle de Carnot ne peut transporter de chaleur d'un corps froid à un corps chaud si ce transport n'est accompagné d'un travail positif des forces extérieures :* telle est la proposition que

Clausius regarde comme l'intuition la plus profonde de Sadi Carnot; telle est la proposition qu'il demande que l'on conserve comme une sorte d'axiome de la théorie de la chaleur, axiome aussi important pour cette théorie que l'est la loi de Mayer.

Lorsqu'une machine fonctionne suivant un cycle de Carnot, chaque unité de travail qu'elle fournit exige l'emprunt au foyer d'une certaine quantité de chaleur; cette quantité de chaleur dépend des températures limites entre lesquelles le cycle est décrit, mais nullement de la nature de la machine qui fournit le travail; l'axiome précédent nous fournit aisément la démonstration de ce théorème.

Imaginons, en effet, que deux machines différentes décrivent, toutes deux, des cycles de Carnot entre les mêmes limites de température; supposons que, pour fournir une unité de travail, la première emprunte au foyer moins de chaleur que la seconde. Faisons fonctionner ces deux machines en même temps, mais, tandis que la première marchera de manière à fournir une unité de travail, faisons marcher la seconde en sens inverse, de telle sorte qu'au lieu de fournir, elle aussi, une unité de travail, elle consomme ce même travail; cette machine cède alors au corps chaud la quantité de chaleur qu'elle lui aurait empruntée si elle avait marché dans le sens direct. L'ensemble de ces deux machines peut être regardé comme un système unique qui décrit un cycle de Carnot; pendant le parcours du cycle, le système ne produit ni ne consomme de puissance motrice, car la première machine produit une unité de travail, tandis que la seconde consomme cette même unité de travail; d'autre part, le corps chaud fournit de la chaleur à la première machine, mais il en reçoit davantage de la seconde machine; il a donc, en définitive, absorbé une certaine quantité de chaleur; puisque le parcours du cycle par l'ensemble des deux machines n'entraîne ni production, ni consommation de puissance motrice, la loi de Mayer exige que le corps froid ait fourni à l'ensemble des deux machines une quantité de chaleur exactement égale à celle que le corps chaud en a reçue; dès lors, ces deux machines accouplées parviendraient, en décrivant un cycle de Carnot, à transporter une certaine quantité de chaleur d'un corps froid à un corps chaud, bien que le travail total effectué par les forces extérieures se réduise à zéro; cette conséquence serait en contradiction avec l'axiome de Clausius.

L'axiome de Clausius nous redonne donc, sauve de toute incompatibilité avec le principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, la loi fondamentale de Sadi Carnot. Lorsqu'une machine fonctionne suivant un cycle de Carnot, le rapport du tra-

vail produit par cette machine à la quantité de chaleur que le foyer lui cède, ne dépend ni de la nature des substances qui entrent dans la constitution de la machine, ni de l'agencement des organes qui la composent; ce rapport ne dépend que des deux températures extrêmes entre lesquelles le cycle est décrit.

Aucune expérience ne vérifie directement l'axiome de Clausius; si cet axiome peut être rendu probable, c'est seulement par les concordances que constatera l'expérimentateur, par la comparaison des faits observés avec les conséquences éloignées de la théorie à laquelle cet axiome sert de base; ces caractères sont communs à toutes les hypothèses physiques; celui qui analyse de près le mécanisme de la science les attribue même aux suppositions que l'on regarde habituellement comme des décalques de l'observation; mais, tandis qu'un esprit superficiel peut aisément les méconnaître en celles-ci, ils éclatent, en cet axiome, aux yeux des moins attentifs; aussi cette loi parut-elle tout d'abord, parmi les principes de la physique, comme douée d'une nature étrange, exceptionnelle; aussi souleva-t-elle bien des discussions. Les uns, avec Zeuner, voulaient y voir une vérité évidente d'elle-même, à la façon des axiomes de la géométrie; Clausius leur répondait avec raison que l'on pouvait, sans absurdité, nier l'exactitude de son postulat, et que cette exactitude ne pouvait être établie que par les confirmations de l'expérience. Les autres, avec Rankine ou avec Hirn, croyaient trouver, soit dans les phénomènes de la chaleur rayonnante, soit dans des modifications compliquées, des faits qui fussent en désaccord avec la loi de Clausius; mais celui-ci, discutant les objections avec une minutieuse rigueur, mettait à nu les confusions qui avaient induit ses émules en erreur. Affermi par ces diverses épreuves, le principe qu'un cycle de Carnot ne peut transporter de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud, à moins que les forces extérieures ne fournissent un travail positif, finit par être admis sans conteste et, avec lui, les conséquences qui s'en déduisaient.

VIII

Lorsqu'une machine décrit un cycle de Carnot, le rapport entre le travail fourni par la machine et la quantité de chaleur qu'elle emprunte au foyer est indépendant de la nature et de l'agencement des corps qui composent la machine; il ne dépend que des deux températures extrêmes entre lesquelles fonctionne la machine. D'ailleurs le travail produit par la machine est équivalent à l'excès de la quantité de chaleur empruntée au foyer sur

la quantité de chaleur cédée au réfrigérant. Dès lors, un calcul élémentaire permet de remplacer la proposition précédente par celle-ci : Lorsqu'une machine à feu décrit un cycle de Carnot, la quantité de chaleur empruntée au foyer est, à la quantité de chaleur cédée au réfrigérant, dans un rapport qui ne dépend pas de la nature de la machine; ce rapport ne dépend que des deux températures extrêmes entre lesquelles est compris le cycle tracé par la machine.

Comment ce rapport dépend-il de la température du foyer et de la température du réfrigérant? Ce problème, où la température du foyer et la température du réfrigérant varient à la fois, se ramène sans peine à cet autre plus simple : Comment le rapport entre la quantité de chaleur prise au foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant varie-t-il lorsque l'on suppose variable la température du foyer et que l'on choisit un réfrigérant de température fixe, égale au point de fusion de la glace?

Supposons en effet que, quelle que soit la température du foyer, nous sachions résoudre ce dernier problème; comment résoudrons-nous la première question? Comment, par exemple, calculerons-nous le rapport de la chaleur prise à la chaleur rendue dans une machine où la température du foyer est le point d'ébullition de l'eau, et la température du réfrigérant le point d'ébullition de l'alcool? Nous calculerons la valeur de ce rapport, d'une part, pour une machine fonctionnant entre le point d'ébullition de l'eau et le point de fusion de la glace, d'autre part, pour une machine fonctionnant entre le point d'ébullition de l'alcool et le point de fusion de la glace, et nous diviserons la première de ces valeurs par la seconde.

Imaginons donc un moteur qui décrit un cycle de Carnot entre une température supérieure quelconque et une température inférieure égale au point de fusion de la glace; le rapport entre la quantité de chaleur empruntée au foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant dépend uniquement de la température du foyer; comment en dépend-il? Pour que l'on puisse répondre à une semblable question, il faut que l'on ait fait correspondre chaque température à un nombre; il faut que l'on ait fait choix d'un thermomètre.

Prenons un gaz; supposons que ce gaz obéisse à la loi de Mariotte à toute température et sous toute pression; supposons que ce gaz n'absorbe ni ne dégage de chaleur lorsqu'on lui ouvre l'accès d'un récipient vide; nous dirons que ce gaz est un *gaz parfait;* — il n'y a pas de gaz parfaits dans la nature, il y a seulement des gaz : l'air, l'hydrogène, l'azote, l'oxygène, l'oxyde de car-

bone qui, dans les conditions de température et de pression où on les observe ordinairement, diffèrent peu de cet état gazeux idéal que nous nommons parfait; — imaginons que nous enfermions un gaz parfait dans un récipient mis en communication avec un manomètre, et qu'à chaque température nous mesurions la pression qui maintient ce gaz sous un volume donné; cette pression croîtra avec la température; convenons de regarder l'accroissement de température comme proportionnel à l'accroissement de pression; fixons le coefficient de proportionnalité de telle manière que la différence entre le point d'ébullition de l'eau et le point de fusion de la glace soit marquée par le nombre 100; nous aurons défini le thermomètre centigrade à gaz parfait, thermomètre que l'on ne peut construire, que l'on ne peut réaliser d'une manière concrète, qui n'existe qu'à titre d'abstraction dans l'entendement du physicien, mais thermomètre dont s'approchent extrêmement, dans les conditions ordinaires, les thermomètres à air ou à hydrogène. C'est la température lue sur le thermomètre centigrade à gaz parfait que Clausius fait entrer dans ses formules.

Le problème qui nous occupe est alors résolu par une formule très simple : le rapport entre la quantité de chaleur que la machine emprunte au foyer et la quantité de chaleur qu'elle cède au réfrigérant, dont la température est le point de fusion de la glace, a pour dénominateur le nombre 273 — l'inverse du coefficient de dilatation d'un gaz parfait — et pour numérateur ce même nombre 273, augmenté de la température du foyer.

Dès lors une machine fonctionnant suivant un cycle de Carnot, emprunte au foyer et cède au réfrigérant, quelles que soient les températures de ces deux corps, des quantités de chaleur qui sont entre elles comme les températures du foyer et du réfrigérant, pourvu que l'on augmente de 273 le nombre de degrés qui correspond à chacune de ces températures; en d'autres termes, ces quantités de chaleur sont entre elles comme les *températures absolues* du foyer et du réfrigérant, si l'on rend aux mots : température absolue, le sens que Desormes et Clément leur avaient attribué, le sens que Laplace avait adopté.

Retournant, en quelque sorte, la série des déductions de Clausius, W. Thomson a proposé de reprendre, en la modifiant légèrement, l'idée qu'il avait émise à l'époque où l'hypothèse du calorique semblait être le fondement nécessaire de la loi de Carnot et de demander à cette dernière la définition de la température absolue.

Prenons un moteur qui décrit un cycle de Carnot et dont le réfrigérant est formé par une masse de glace fondante; le rapport

entre la quantité de chaleur empruntée au foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant est indépendant, nous le savons, de la nature et de l'agencement des corps qui composent le moteur; il ne dépend que de la température du foyer; il est d'autant plus grand que le foyer est plus chaud; convenons de regarder ce rapport comme le rapport entre la température absolue du foyer et la température absolue de la glace fondante; cette convention fixera, à un facteur près, la température absolue d'un corps quelconque; si nous voulons que l'intervalle entre le point de fusion de la glace et le point d'ébullition de l'eau corresponde à cent degrés centigrades, le facteur de proportionnalité sera fixé et la définition de la température absolue ne comportera plus aucune ambiguïté. De plus, cette définition sera donnée sans que l'on fasse intervenir d'aucune manière les propriétés d'un corps thermométrique réel, comme l'air ou le mercure, ou d'une substance idéale, comme un gaz parfait; on pourra, d'ailleurs, comparer la température absolue aux indications que donne un thermomètre à mercure, à air, à gaz parfait; on trouvera que la température absolue surpasse constamment de 273 degrés la température centigrade lue sur un thermomètre à gaz parfait; en d'autres termes, le rapport des températures absolues de deux enceintes sera égal au rapport des pressions qui maintiendraient invariable le volume d'une masse de gaz parfait placée successivement dans chacune de ces deux enceintes.

Ainsi, en conciliant la loi de Carnot avec la loi de Robert Mayer, Clausius amène W. Thomson à reprendre la détermination de la température absolue proposée par Desormes et Clément, adoptée par Laplace, détermination que Thomson avait autrefois proposé d'abandonner; la première échelle thermométrique, celle qui a été proposée en 1702 par Amontons, devient l'échelle normale à laquelle la thermodynamique rapporte, désormais, toutes les températures.

IX

Ce n'est pas là le dernier mot de l'œuvre de Clausius.

Lorsqu'un système décrit un cycle de Carnot, la quantité de chaleur qu'il emprunte au foyer est à la quantité de chaleur qu'il cède au réfrigérant, comme la température absolue du foyer est à la température absolue du réfrigérant; si donc on divise la quantité de chaleur empruntée au foyer par la température absolue du foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant par la

température absolue du réfrigérant, on obtient deux quotiens numériquement égaux entre eux.

Si l'on divise la quantité de chaleur que dégage un système durant une certaine modification, par la température absolue à laquelle le système est porté pendant cette modification, on obtient ce que Clausius nomme *la valeur de la transformation*, — ou, plus brièvement, *la transformation* — éprouvée par le système; tout changement d'état qui dégage de la chaleur correspond à une transformation positive; toute modification qui absorbe de la chaleur correspond à une transformation négative.

Prenons un système qui parcourt un cycle de Carnot; parmi les modifications qu'il éprouve, il en est deux seulement qui aient une valeur de transformation; ce sont l'échauffement qu'il subit au contact du foyer et le refroidissement qu'il éprouve au contact du réfrigérant; les deux autres modifications du système n'absorbent ni ne dégagent de chaleur; leur valeur de transformation est nulle. A l'action du foyer correspond une transformation négative; à l'action du réfrigérant une transformation positive, et ces deux transformations sont de même grandeur; leur somme est nulle; la transformation négative *compense* exactement la transformation positive.

Cette propriété du cycle de Carnot peut s'étendre à toute série de modifications, quelle qu'en soit la nature, qui prend le système dans un certain état et le ramène au même état, en un mot, à tout cycle. Prenons chacune des modifications dont la succession constitue ce cycle; calculons la valeur de transformation qui lui correspond; ajoutons ensemble toutes ces valeurs; nous obtiendrons toujours une somme égale à zéro; toujours les transformations négatives compenseront exactement les transformations positives.

Nous avons dit que cette belle proposition était générale, qu'elle appartenait à tout cycle; il nous faut cependant y apporter une restriction et ce n'est pas l'un des moindres titres de gloire de Clausius que d'avoir précisé cette restriction.

Pour établir la loi essentielle à laquelle est soumis tout moteur qui décrit le cycle par lui imaginé, Sadi Carnot suppose que, sans rien changer à la nature des corps qui composent le moteur, ni des corps qui l'environnent et agissent sur lui, on puisse faire décrire au moteur le même cycle en sens contraire; que l'on puisse lui faire consommer un travail égal à celui qu'il développait auparavant; que l'on puisse remplacer tout dégagement de chaleur par une absorption équivalente, toute absorption de chaleur par un dégagement qui la compense exactement. Les pro-

positions démontrées par Clausius sont subordonnées à la même hypothèse; elles supposent que le corps auquel on les applique décrit un cycle *réversible*.

Or les transformations qui se produisent réellement dans le monde physique ne sont pas réversibles.

Voici un gaz contenu dans un corps de pompe que ferme un piston; ce piston est chargé d'un poids. Si le poids est assez fort, le piston va s'enfoncer; le gaz sera comprimé; les forces extérieures, représentées ici par le poids qui charge la soupape, effectueront un travail positif; une certaine quantité de chaleur sera dégagée. Si, au contraire, le poids qui charge le piston est trop faible, le piston va remonter; le gaz se détendra; le travail des forces extérieures sera négatif; le système absorbera de la chaleur. On peut s'arranger de manière à obtenir le premier groupe de phénomènes ou de manière à obtenir le second groupe; mais chercher à placer sur la soupape un poids tel que, sans qu'on change rien à ce poids, la soupape puisse aussi bien s'abaisser que s'élever; que le gaz puisse également se comprimer ou se détendre; qu'il puisse y avoir, à volonté, absorption ou dégagement de chaleur, c'est évidemment tenter une œuvre chimérique. Un système donné, dans des conditions données, se transforme nécessairement dans un sens donné; il ne se transforme pas indifféremment dans un sens ou dans le sens inverse; la modification qu'il éprouve n'est pas réversible; pris au pied de la lettre, les mots *modification réversible* sont un non-sens.

Ces mots, cependant, sont susceptibles de prendre une signification précise, mais par un détour qu'il nous faut suivre.

En chargeant d'un poids convenable le piston qui ferme le corps de pompe où se trouve un gaz, vous pouvez faire que le piston s'enfonce; mettez sur le piston un poids un peu moindre; il s'enfoncera encore; pour que le piston commence à s'enfoncer, il suffit que la charge surpasse d'une certaine quantité, si petite soit-elle, le poids que le gaz tiendrait exactement en équilibre; de même, pour que le piston se relève, il suffit qu'il porte une charge un tant soit peu inférieure à celle que le gaz tiendrait exactement en repos. Vous pouvez donc prendre deux charges qui différeront aussi peu qu'il vous plaira l'une de l'autre et les choisir cependant de telle sorte que l'une obligera le piston à s'enfoncer et que l'autre le laissera se relever. Un système donné, entouré de corps également donnés, subit une modification dont le sens est toujours parfaitement déterminé; mais on peut choisir les conditions extérieures dans lesquelles le système est placé de telle manière qu'une variation infiniment petite dans ces conditions

suffise pour renverser le sens du changement d'état qui se produit; il suffit, pour cela, que les corps qui environnent le système diffèrent infiniment peu de ceux qui le maintiendraient exactement en équilibre.

Cela posé, que veulent dire ces mots : telle proposition n'est vraie que pour un changement réversible? Leur sens est celui-ci : à proprement parler la proposition dont il s'agit n'est jamais vraie; il n'existe aucune modification à laquelle on puisse l'appliquer en toute rigueur; mais l'erreur commise en appliquant cette proposition à un certain changement d'état peut être plus ou moins grande; elle est d'autant plus petite que, pour renverser le sens de ce changement d'état, il faut apporter une moindre variation aux conditions extérieures dans lesquelles est placé le système qui éprouve ce changement; la proposition en question est d'autant moins éloignée de la vérité que les forces auxquelles le système est soumis sont, à chaque instant, plus voisines de celles qui le maintiendraient en équilibre.

Nous avons dit que, lorsqu'un système parcourait un cycle, les transformations négatives qu'il subissait compensaient exactement les transformations positives; nous avons ajouté que l'exactitude de ce théorème supposait la réversibilité du cycle parcouru par le système. Qu'est-ce à dire? Le théorème en question n'est applicable à aucun cycle réellement décrit, car aucun cycle réellement parcouru n'est réversible; pour aucun cycle réel, il ne nous est permis d'affirmer l'égalité rigoureuse entre la somme des transformations positives et la somme des transformations négatives; mais, nous pouvons l'énoncer avec sécurité, plus les forces sous l'action desquelles se modifie le système étudié seront, à chaque instant, voisines de celles qui arrêteraient toute modification du système et le maintiendraient en équilibre, moins les deux sommes de transformations différeront l'une de l'autre. Les conséquences que nous déduirons du théorème de Clausius, les propriétés du système que ce théorème nous fera découvrir, ne seront jamais rigoureusement exactes tant que le système sera en voie de modification; mais plus les causes qui déterminent cette modification tendront à disparaître, plus ces conséquences seront voisines de la vérité, plus ces propriétés se rapprocheront de celles que révèle l'expérience; au système en équilibre, ces conséquences s'appliqueront exactement, ces propriétés appartiendront pleinement.

Ainsi, en introduisant dans ses raisonnemens cette notion de réversibilité, dont le caractère étrange et paradoxal n'avait pas attiré l'attention de Carnot et n'a été clairement aperçu que par

Clausius, la Thermodynamique entre en possession d'un moyen détourné — au moins en apparence — mais logique, de découvrir les propriétés que possèdent les systèmes matériels en équilibre; procédé fécond qui, employé par Clausius, par W. Thomson, par James Thomson, par Kirchhoff, par Moutier, par Tait, par une foule de physiciens qu'il serait trop long de citer, a donné une abondante moisson de lois nouvelles, souvent remarquables par leur caractère étrange et imprévu, toujours minutieusement vérifiées par l'expérience; procédé qui a transformé la théorie des divers changemens d'état physique, des diverses modifications chimiques, de la fusion, de la vaporisation, de la dissolution, de la dissociation.

Prenons maintenant un système qui décrit un cycle réel, partant non réversible; nous ne savons pas, jusqu'ici, si les transformations positives qui se produisent durant le parcours de ce cycle sont ou non compensées par les transformations négatives. Clausius a affirmé, plutôt que démontré, que, dans ce cas, les deux catégories de transformations ne se compensaient jamais exactement; que, toujours, la somme des transformations positives surpassait la somme des transformations négatives; qu'en d'autres termes, la somme de toutes les transformations produites le long du parcours d'un cycle *réel* était *toujours* une quantité *positive*. Proposition capitale dont l'exactitude et la fécondité s'affirment davantage chaque jour, dans les champs les plus divers de la physique, grâce aux découvertes des Hortsmann, des Gibbs, des Helmholtz; proposition que des esprits audacieux, lancés à la suite de W. Thomson, ont contraint à franchir les bornes de la physique et à déborder dans le domaine de la métaphysique. Mais nous ne pouvons suivre les conséquences de cette loi; elles nous entraîneraient bien loin des notions fondamentales de la thermodynamique; elles nous obligeraient à discuter, dans toutes les parties de la physique, les applications d'une doctrine dont nous ne voulons exposer que les principes généraux.

Née de l'hypothèse que la chaleur est un mouvement, la thermodynamique moderne va se dégager de cette supposition, voire même se retourner contre elle et en déterminer le rejet. Il nous reste à retracer les phases de cette dernière évolution.

P. Duhem.

LES FOUILLES RÉCENTES

EN ÉGYPTE

La terre d'Egypte tient toujours des merveilles en réserve pour les hommes actifs qui ne craignent pas de s'exposer aux fatigues de toute nature que les fouilles exigent. Depuis plus de dix-neuf siècles que les chercheurs de trésors l'ont, pour ainsi dire, mise en coupe réglée, on eût pu croire qu'ils avaient épuisé la source des objets de prix ; que les monumens de l'Égypte avaient presque complètement disparu ; qu'il n'en restait plus que ces masses indestructibles qui ont fatigué le temps, — comme dit le poète ; — et que désormais il n'y avait plus d'espoir à conserver qu'un heureux coup de pioche mît au jour de nouvelles richesses cachées dans les entrailles du sol. Et cependant l'Empire égyptien, durant une existence de près de six mille ans, avait accumulé tant de trésors dans l'étroite vallée du Nil ; le respect des antiques traditions léguées par les pères à leurs enfans, comme ils les avaient eux-mêmes reçues de leurs ancêtres, avait été si grand ; la religion des tombeaux si respectée que, malgré les révolutions du temps et des hommes, malgré les vols particuliers, les pillages provoqués par la soif de posséder des antiquités, les dévastations produites par les nuées de touristes qui s'abattent chaque année sur l'Égypte, malgré tant de causes en un mot qui eussent dû épuiser cette mère féconde, les splendeurs enfouies dans le secret du sol égyptien semblent inépuisables ; et au milieu de ses terrains déserts, de ses *tells* incultivables, de ses plaines de sable, les chercheurs et les fouilleurs ont rencontré de véritables trésors.

La presse européenne a retenti ces dernières années du bruit

des succès des archéologues qui passent leur vie à rechercher en Égypte des monumens ou des textes. Trois hommes se partagent en ce moment l'honneur de ces succès. Sans y avoir la même part, ils ont toutefois, chacun dans sa sphère, vu récompenser leur ardeur et leurs efforts. Les dernières années ont surtout, grâce à eux, enrichi l'humanité de documens ou de données nouvelles qui ont conquis de plein droit leur entrée parmi les connaissances de nature à éclairer l'espèce sur l'histoire de sa pensée et les progrès de sa civilisation. L'Égypte, à ce point de vue, a une position privilégiée, parce qu'elle est arrivée de très bonne heure à une civilisation consciente d'elle-même et qu'elle pouvait conserver ses souvenirs par l'écriture à une époque où toutes les autres nations en étaient encore à chercher la voie initiale vers ce progrès. Il n'y a nulle exagération à dire que le premier roi ayant présidé à la première des dynasties égyptiennes régnait six mille ans environ avant notre ère. Soixante siècles donc avant l'ère chrétienne, l'Égypte était sortie de l'enfance préhistorique; elle connaissait l'écriture, les arts du dessin, l'architecture, la sculpture, la peinture; elle s'essayait à les pratiquer et réussissait si bien que les plus anciens de ses monumens étonnent encore le monde; elle avait une industrie primitive sans doute, mais elle avait déjà fait les découvertes les plus nécessaires, les plus utiles à l'homme, et les objets qu'elle savait déjà fabriquer supposent une ingéniosité merveilleuse de la part de ses artistes inconnus.

Nous trouverons au cours de cet article l'occasion d'en parler avec quelque étendue, à mesure que nous passerons en revue les résultats des fouilles conduites récemment par MM. Naville, Petrie et J. de Morgan.

I

Les fouilles ont été pratiquées presque de tout temps en Égypte. Le lecteur sera sans doute étonné d'apprendre que dès les plus anciennes dynasties, la IVe ou la Ve, on avait pillé certaines tombes de la nécropole de Saqqarah pour s'approprier une place déjà occupée. La constitution politique de l'Égypte pouvait en effet amener quelques cas comme le suivant : un fonctionnaire de haut parage ayant mérité, par ses loyaux services envers la famille régnante, la concession d'une tombe à une époque indéterminée de sa vie, ayant achevé son tombeau et ses enfants l'ayant meublé en partie, tel événement pouvait se produire à la suite duquel le Pharaon retirait la concession à ce

fonctionnaire, vivant ou non, et donnait le tombeau non encore occupé à quelque autre de ses officiers. C'est ce qu'on a appelé, assez à tort pour cette époque : *usurpation de tombeaux*. De semblables usurpations ont eu lieu non seulement pour les tombeaux en général, mais encore pour certaines parties de l'ameublement funéraire en particulier, comme par exemple les sarcophages en pierre, et cela à toutes les époques de l'Empire égyptien.

Sous la XXe dynastie, — c'est-à-dire vers le XIVe siècle avant notre ère, — lorsque la richesse de l'Égypte n'est plus alimentée par les razzias annuelles que les conquérans de la XVIIIe et de la XIXe dynastie faisaient sur les peuples voisins; lorsque d'audacieux aventuriers sont venus reconnaître et envahir la vallée du Nil, attirés par la renommée de sa fertilité, de ses ressources et n'ont été repoussés qu'à grand'peine, après une sanglante bataille qui mit leurs dépouilles entre les mains du premier roi de la XXe dynastie, Ramsès III; lorsque l'Égypte enfin est épuisée d'hommes et de ressources, que le trésor de ses princes est à sec, que les greniers d'approvisionnement n'ont pas été suffisamment remplis en de mauvaises années, que les ouvriers sont sans travail, partant sans pain, qu'ils se révoltent contre leurs employeurs, organisent les premières grèves dont l'histoire fasse mention, envahissent les greniers publics et s'arrêtent au milieu de leur succès, tout étonnés de n'avoir rencontré aucun obstacle; alors il se forme dans la ville capitale de l'empire, — et aussi sans doute en d'autres villes où il y avait de riches nécropoles, — des associations de voleurs qui dépouillent les tombeaux des richesses qu'on y avait accumulées et que l'on pouvait prendre rien qu'en abaissant la main. Quel effet pouvaient exercer sur des hommes à bout de ressources, n'ayant plus de pain, de vin, de viande, d'huile dès la moitié du mois, entendant leurs femmes et leurs enfans pleurer, demander à manger, alors qu'ils n'avaient plus rien à leur donner et que leurs provisions ne devaient être renouvelées, si elles l'étaient, qu'après deux semaines d'attente au milieu des tortures de la faim, quel effet pouvaient exercer sur ces êtres bornés, rudes, vigoureux, la majesté suprême de la mort, le respect superstitieux des excommunications religieuses, du dévouement à la colère des dieux et aux supplices de l'autre vie? Les malheureux savaient qu'en des lieux à eux connus était tout ce qu'il fallait pour leur redonner ce qu'ils n'avaient plus et qu'il leur suffisait pour s'en emparer de briser le cachet d'argile qui scellait la porte d'entrée. Ils devaient savoir par une expérience sommaire que les morts ne se lèveraient point pour témoigner contre eux, qu'ils avaient seulement à craindre la justice royale qui les guettait.

Ils se dirent qu'ils trouveraient bien moyen de lui échapper et ils violèrent les sanctuaires de la mort, s'y gorgèrent de richesses, et finirent par être pris. On les jugea : nous avons encore les pièces du procès. Pour quelques-uns qui furent capturés, combien échappèrent à la justice pharaonique! Le pillage des tombes princières, — car les profanateurs s'attaquaient surtout aux tombes royales qu'ils savaient devoir leur offrir un butin plus rémunérateur, — le pillage alla si loin que les Pharaons de la XXIIe dynastie firent construire pour s'en défendre, les fameuses cachettes de Deir el Bahary qui n'ont été découvertes que dans ces dernières années : l'une, qui contenait les membres des familles royales, sous la direction de M. Maspero en 1881; et l'autre, qui avait gardé les restes des prêtres d'Amon, sous celle de M. Grébaut en 1891.

La punition des coupables n'arrêta point le pillage des tombes; les bouleversemens politiques dont l'Égypte devint bientôt après le théâtre facilitèrent au contraire les profanations clandestines. On ne s'occupait plus de rechercher les profanateurs parce qu'on avait autre chose de plus pressé à faire ; et les associations de ces malfaiteurs pullulèrent. Puis, quand l'Égypte eut été conquise par les Grecs, et après eux par les Romains; quand les voyageurs commencèrent d'affluer dans la vallée du Nil, ravis, tout comme nous le sommes, de pouvoir remporter de leur voyage quelque bibelot qu'ils montreraient à leurs amis ou qui serait pour eux-mêmes un souvenir des choses vues, le commerce des antiquités se fonda peu à peu, et comme pour s'en procurer il n'y avait guère qu'un moyen possible, piller les tombeaux, le pillage devint dès lors une opération parfaitement régulière dont on ne se cacha plus jusqu'au moment où, dix-neuf siècles plus tard, Mariette fit interdire les fouilles particulières en Égypte. Il redevint alors clandestin comme jadis.

Pendant la période chrétienne, à ce pillage organisé vint s'ajouter la recherche des trésors entreprise sur une grande échelle. Cette recherche des trésors est une maladie endémique en Égypte : il n'y a peut-être pas un fellah sur cent qui ne s'y soit livré. Les exemples fameux de ceux qui ont réussi dans leurs recherches sont colportés avec passion : pour deux ou trois qui réussissent, il y en a des milliers qui échouent, mais les insuccès ne comptent pas et l'on continue d'espérer une heureuse chance. Cette maladie existe toujours. Au Ve siècle, les moines accusaient les prêtres païens de s'emparer des petits enfans, de les offrir en holocauste à leurs faux dieux, et de se servir des cendres provenant de la combustion des entrailles pour découvrir les trésors. Au VIIe siècle on lisait avec avidité l'histoire d'un

pauvre carrier qui, d'un coup de marteau, avait fendu une pierre de laquelle s'échappa un trésor. Cet heureux homme, devenu riche, s'embarquait pour Constantinople, achetait à beaux deniers comptans la charge de premier ministre et menait joyeuse vie jusqu'au moment où il était puni de ses fautes et redevenait pauvre. Les lecteurs de ce conte se promettaient bien de ne pas commettre les fautes du carrier si jamais ils avaient sa chance. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de la domination arabe et turque en Égypte parlent à chaque instant des découvertes merveilleuses faites par d'heureuses gens, de vases remplis de pièces d'or, d'émeraudes, de rubis, d'agates, de statues en or de grandeur naturelle, etc., toutes choses qui n'ont sans doute existé que dans l'imagination grossissante de ces auteurs.

Cependant quelques-uns d'entre eux, comme Ad el Latif et Makrizy, donnent sur certains sujets des renseignemens tellement exacts que force est bien d'en conclure à l'exploitation des monumens, même à leur destruction. C'est le cas pour les petites pyramides qui existaient à côté des trois grandes sur le plateau de Gizeh et qui furent détruites par le vizir de Saladin, Qaraqousch. Il suffit d'ailleurs de passer dans les rues du Caire arabe ou d'un simple village égyptien pour apercevoir des pierres qui proviennent des tombeaux et que l'on a employées aux usages les plus divers, quand on ne les a pas mises en pièces. Dans le plus grand couvent copte actuel, ayant eu l'occasion d'interroger quelques anciens moines sur des événemens s'étant passés pendant leur vie, je pus constater que pour eux le règne, si célèbre et si fertile en événemens de toute sorte, de Mehemet Ali se résumait en la manière dont il s'était conduit envers un pauvre fellah qui avait trouvé un trésor dans une tombe antique. Comme le mourdir de la province, voulant garder pour lui la bonne aubaine, avait emprisonné le fellah, Mehemet Ali, dès qu'il connut cette injustice, évoqua l'affaire par-devant lui, punit le gouverneur, mit le fellah en liberté, mais garda la moitié du trésor pour se payer des frais de sa justice. Des événemens qui avaient failli mettre l'Europe en feu, des campagnes de Grèce, de Syrie, de la conquête du Soudan, de la réorganisation de l'Égypte. C'était tout ce que savaient ces bons moines. Heureux hommes! Encore aujourd'hui les charlatans assis dans les rues du Caire vendent à qui le veut un petit livre dans un arabe mélangé de mots mystérieux et qui donne la liste des lieux où l'on est sûr de rencontrer un trésor pour peu que l'on y fouille.

L'expédition française en Égypte, à la fin du siècle dernier, vint donner un nouvel essor à la vente des antiquités. Au pillage

des indigènes viennent s'ajouter les fouilles entreprises par les ambitions particulières. Comme les plus mauvaises choses peuvent amener de bons résultats, l'Europe y gagna de voir meubler ses musées. Il est inutile de citer ici tous ceux qui se signalèrent dans ce petit commerce. Passalacqua, Minutoli, Drosetti, d'Anastavy, Salt, Harris sont ceux qui ont formé les collections les plus importantes. Mais trop souvent ces illustres fouilleurs détruisirent les monumens pour trouver de petits objets, et trop souvent aussi les grandes expéditions scientifiques ne furent pas à l'abri de ce reproche, lorsque l'immortelle découverte de Champollion eut rendu possible l'intelligence des textes hiéroglyphiques. Aussi est-on déjà tout étonné qu'il restât quelque tombe à découvrir, quelque monument à fouiller, lorsqu'en 1851 l'illustre Mariette partit pour l'Égypte avec mission de rechercher les manuscrits coptes que pouvaient encore renfermer les couvens de l'Égypte, et oublia sa mission dès qu'il eut mis le pied sur le sol de la vallée du Nil pour ne s'occuper que de ses monumens.

Mariette! c'est le géant de l'égyptologie, l'Atlas qui pendant près de trente ans porta sur ses puissantes épaules le monde de ses découvertes. Il commença sa carrière par un coup de maître et qu'on a nommé sa plus belle œuvre, en réalité son œuvre la plus difficile, la découverte de ce Serapeum de Memphis alors enseveli sous les sables dont seules émergeaient les têtes des sphinx dans l'allée qui conduisait au temple. Les résultats prodigieux de cette découverte inattendue frappèrent le vice-roi d'Égypte en ce temps-là; il voulut utiliser la science et le génie archéologique de Mariette; il lui permit de fonder ce célèbre musée de Boulaq qui devint bien vite le trésor des richesses égyptiennes, que Mariette disposa d'une manière savante, l'aimant par-dessus tout, fier d'y guider les plus illustres personnages, et semblant y vivre avec plus d'intensité que partout ailleurs. Nous avons pu admirer nous-même, soit à l'Exposition de 1867, soit à celle de 1878, la plupart des chefs-d'œuvre recueillis par Mariette. Nulle partie de l'Égypte ne resta en dehors du zèle brûlant de l'archéologue français; sa puissante activité se manifestait partout à la fois. Gizeh, Memphis, Saqqarah, Abydos, Denderah, Deir el Bahary, Karnak, Edfou, Tanis, etc. sont sortis, grâce à lui, des ruines accumulées par les hommes plus que par les siècles. Quelles difficultés n'eut-il pas à vaincre? quelles jalousies à ménager? quels déboires à supporter? que de périls à conjurer? Rien ne le rebuta. Mariette fut, jusqu'à son dernier soupir, fidèle à lui-même, à sa mission et à son œuvre.

Non content de découvrir des merveilles, il en répandait autant que possible la connaissance par ses nombreux et importans ouvrages, publiant tous les textes qui lui tombaient sous la main au hasard de ses fouilles, n'en réservant lui-même aucun pour ses études personnelles, et dépensant libéralement son argent pour le progrès de la science, quoique le gouvernement français et le gouvernement khédivial lui soient venus en aide. Le catalogue de ses grands ouvrages, des mémoires qu'il a dispersés aux quatre vents des revues est considérable. Il mourut pauvre en 1881, au service d'un pays où tant d'autres ont su s'enrichir. Par une pensée pieuse, on ne le sépara pas dans la mort de ce qu'il avait aimé dans la vie : M. Ambroise Baudry, l'un de ses plus fidèles amis, éleva dans la cour qui précédait le musée un monument simple, en marbre noir, où l'on plaça les restes de celui quiavait été le plus grand archéologue de son temps. Aux quatre coins du sarcophage on posa l'un des sphinx qui lui avaient indiqué le site du Serapeum; et, derrière sa tête, un colosse de Ramsès II, découvert pendant les fouilles de Tanis, semblait le gardien de cette grande ombre. En 1892, le musée de Boulaq fut transporté dans le palais de Gizeh, et aussi le monument de Mariette. J'ignore si l'on a conservé la disposition première et si l'ombrage des arbres odoriférans abrite toujours le sarcophage de forme égyptienne où il repose : il peut au moins venir errer autour des merveilles rassemblées dans le fastueux palais d'Ismaïl-Pacha, et constater que ses successeurs n'ont pas failli à son œuvre, si par delà la tombe il prend encore quelque souci des choses terrestres, de cette terre d'Égypte qu'il a tant aimée et qui est si digne de l'être. Après lui M. Maspero continua son œuvre et M. Grébaut succéda à M. Maspero; mais l'ère des grandes découvertes avait été momentanément close par la mort de Mariette.

II

Ce n'est guère que dans ces dernières années que le démon qui possédait ce grand savant semble avoir repris possession de certains hommes en lesquels il paraît avoir élu domicile pour longtemps.

M. Naville est un Genevois riche et indépendant; il n'a rien trouvé de mieux à faire que de se consacrer à l'égyptologie et à tous les travaux que cette science comporte. Il est fort avantageusement connu dans le petit monde des spécialistes pour son édition critique de ce qu'on appelle le *Livre des morts*, c'est-à-dire du recueil de formules déprécatives et obsécratives nécessaires à

l'âme pour parvenir à la vie bienheureuse. Ayant mené cette difficile entreprise à bonne fin, ce haut fait le fit choisir comme directeur des fouilles par une société anglaise qui venait de se fonder pour l'exploration archéologique de l'Égypte, société qui a beaucoup fait parler d'elle et qui a rendu de très grands services à la science égyptologique. C'était peu de temps après la mort de Mariette, car Mariette n'aurait pas permis ce qu'il eût regardé comme une intrusion dans son domaine, étant un peu exclusif. Le coup d'essai de M. Naville fut heureux : il découvrit le site d'une des villes bâties par les juifs captifs en Égypte, la ville de Herôpolis; seulement il se trompa en croyant avoir découvert la Pithom de l'Exode, tandis que c'était la ville de Ramsès. Les années qui suivirent furent marquées d'alternatives de succès et d'insuccès. M. Naville passa des saisons entières sans rien trouver, malgré son activité et sa connaissance du pays, parce qu'il avait mal choisi l'emplacement où il opérait et qu'il ne cherchait que les grands monumens; d'autres fois au contraire son étoile le conduisait à des sites heureux, notamment à Bubaste, aujourd'hui Tell-Bastah, où il fit revivre le temple célèbre restauré par le roi Osorkon II, de la XXIIe dynastie, et à la dédicace duquel tous les dieux de l'Égypte furent conviés avec leurs prêtres. Dans ces dernières années, cette même étoile conduisit M. Naville au temple célèbre de Deir el Bahary, où l'œuvre commencée par Mariette était restée inachevée : il est aujourd'hui sur le point d'avoir reconstruit autant que possible cet édifice merveilleux et ce sera sans doute l'œuvre culminante de sa vie.

Le temple dont il s'agit fut construit sous la XVIIIe des dynasties égyptiennes, environ 1 700 ans avant notre ère, par une reine d'Égypte nommée Hatschopset, en l'honneur des hauts faits du règne de son père, le Pharaon Thoutmès Ier, et des événemens heureux qui se produisirent sous son propre gouvernement. Née du mariage royal entre Thoutmès Ier et la reine Ahmès, elle montra de bonne heure des dispositions tellement extraordinaires pour le gouvernement des hommes qu'avant de mourir son père l'associa au trône, tout comme d'autres Pharaons y avaient associé leur fils. Après la mort de Thoutmès Ier, Hatschopset continua de régner avec son demi-frère et mari, Thoutmès II, prince faible qui mourut jeune et fut complètement annihilé par l'impérieuse princesse. Son mariage avec sa demi-sœur avait été fécond, mais ne semble pas avoir produit de descendance mâle : une fille nommée Hatschopset, comme sa mère, est seule mentionnée. Thoutmès II ne mourut cependant pas sans successeur de sa propre famille : la polygamie était parfai-

tement légale en Égypte ; dans le cas présent, Thoutmès II avait eu d'une autre femme nommée Isis, qui n'avait pas le titre de reine, un fils qui devait être le plus grand et le plus heureux des conquérans égyptiens. Ce fils était âgé de quelques années à peine lorsque mourut son père : la reine Hatschopset, tante et belle-mère du jeune prince, devint aussi sa tutrice et le tint dans un effacement absolu.

Les idées qui maintenaient les femmes éloignées du trône égyptien devaient être bien fortement enracinées et bien puissantes en Égypte, pour qu'une princesse déjà associée au pouvoir par son père n'osât pas prendre le titre de reine et fût obligée, pour garder le pouvoir, la première fois d'épouser son demi-frère, la seconde de se prévaloir du titre de régente. Elle n'en gouverna pas moins réellement seule, usurpant avec une souveraine dignité qui en imposait aux plus forts toutes les fonctions royales. Son neveu et beau-fils supporta impatiemment cette tutelle, mais il dut ronger son frein silencieusement tant que vécut sa tutrice et différa sa vengeance. Malgré tous les griefs qu'il pouvait avoir contre la reine Hatschopset, il semble cependant que Thoutmès III parvenu à l'indépendance eût pu se montrer moins sévère et plus reconnaissant, car l'impérieuse régente, si elle eût eu le caractère dont témoigneraient certains actes de son neveu émancipé, aurait pu sans le moindre empêchement donner à son royal pupille l'un de ces breuvages qui envoyaient dans l'autre monde ceux à qui on avait fait l'honneur de les offrir. L'histoire de l'Orient est féconde en pareils accidens.

D'ailleurs le gouvernement de la reine Hatschopset fut une époque de grandeur et de prospérité pour l'Égypte. Elle sut maintenir avec fermeté les limites déjà fort étendues de son empire, et c'est sous son règne qu'eut lieu l'une des plus mémorables expéditions que mentionnent les annales égyptiennes. L'Égypte connaissait depuis fort longtemps les explorations ayant pour but la découverte de peuples nouveaux. Dès la VIe dynastie, — environ quarante-cinq siècles avant notre ère et plus de soixante-quatre siècles avant notre fièvre africaine, — les Pharaons avaient envoyé leurs grands officiers explorer précisément ce Soudan qui cause tant de préoccupations de nos jours aux cabinets ; et l'un des explorateurs de ce temps reculé avait déjà trouvé de ces tribus de nains que M. Stanley a récemment rencontrées dans les « Ténèbres de l'Afrique ». L'un de ces nains capturés fut amené en Égypte pour l'amusement du Pharaon : il est vrai qu'il savait *danser le Dieu*, connaissance tout à fait extraordinaire et exquise pour l'époque. Il est fort malheureux que M. Stanley ne nous ait

pas indiqué dans son ouvrage si les descendans des tribus de nains avaient encore conservé ce précieux avantage. La reine Hatschopset n'avait pas besoin d'envoyer ses explorateurs dans la Nubie et le Soudan, car depuis près de treize siècles ces régions avaient été soumises par les Égyptiens. Ce fut ailleurs qu'elle porta ses regards, sur des contrées africaines inconnues à ses sujets, sur une terre qui avait graduellement reculé vers l'Équateur, et même au delà, à mesure que les connaissances géographiques des Égyptiens étaient devenues plus complètes, la terre de Pounet, nommée aussi *Terre divine*, pays merveilleux qui produisait l'*anti*, l'un des parfums les plus recherchés en Égypte, la patrie de l'encens, des animaux inconnus ou rares. Elle résolut d'envoyer une expédition en ces lieux qui apparaissaient aux imaginations comme une terre de délices.

Mais cette terre, on ne pouvait penser à s'y rendre par les voies ordinaires de pénétration au cœur de l'Afrique; il fallait affronter les hasards de la mer, car tous les produits arrivaient en Égypte par la mer Rouge, malgré l'éloignement et le désert qui la séparaient de Thèbes. On fit construire de grandes barques au nombre de cinq et, quand on y eut chargé la pacotille et les provisions nécessaires, on s'embarqua, on navigua comme on naviguait en ce temps-là, en longeant la côte et en y abordant chaque soir pour y passer la nuit. Pour un peuple qui, comme nous l'ont assuré les Grecs, avait peur de la mer et ne sortait pas de sa vallée, voilà une entreprise bien audacieuse, sur une mer inconnue, à la recherche d'un pays inconnu, et qui décèle au contraire une connaissance assez avancée de la navigation et l'ardeur même qui anime nos modernes explorateurs.

L'expédition remplit sa tâche, elle parvint à ce que les textes nomment les *Échelles d'Anti*, c'est-à-dire à la côte actuelle des Somalis, où les habitans d'alors ne furent pas peu surpris de voir ces étrangers : elle s'enfonça bravement dans les terres et s'occupa de faire des échanges avec les naturels. C'est à quoi servit la pacotille fort bien fournie des objets que pouvait offrir l'Égypte à ces peuplades ignorantes, peu avancées dans les voies de la civilisation : les colliers, les verroteries semblent avoir joué, alors comme aujourd'hui, un rôle prépondérant dans ces échanges primitifs. Les envoyés égyptiens invitèrent même les chefs du pays à une fête où on leur servit « du pain, de la bière, du vin, de la viande, des fruits et toutes les bonnes choses d'Égypte ». Les naturels accourus à cette fête se réunirent près d'une grande tente dans laquelle ils craignaient d'entrer : « Comment êtes-vous arrivés en cette terre inconnue aux hommes d'Égypte? Êtes-vous

donc descendus du ciel, ou avez-vous navigué sur la mer de la *terre divine?* » demandèrent-ils d'après les inscriptions officielles. Il serait bien curieux de savoir qui servit d'interprète entre ces hommes qui s'ignoraient les uns les autres, et l'on peut soupçonner que les scribes égyptiens exprimèrent seulement les pensées qu'ils auraient eues en semblables circonstances. Des scènes de mœurs très bien saisies et très bien rendues pour l'époque nous font assister à certains détails curieux et nous montrent, entre autres choses, que dès lors une femme bouffie de graisse était regardée comme une beauté. Les échanges faits, les Égyptiens reprirent la route par laquelle ils étaient venus et rentrèrent heureusement dans leur pays. Ils transportèrent à Thèbes les parfums, les arbres précieux, les animaux rares, et ils furent accueillis par les applaudissemens de toute la capitale. La reine s'empressa d'acclimater en Égypte les arbres qu'on était allé chercher si loin et elle compta cette heureuse expédition au nombre des plus grands événemens de son règne. Elle eut raison. Si nous connaissons ainsi les détails de cette exploration, c'est que barques, gens, arbres, animaux, tout est représenté au long sur les murs du temple que M. Naville vient de relever, avec beaucoup d'autres événemens qui sont racontés en détail ou auxquels il est seulement fait allusion.

Dans ces tableaux la reine est représentée fort souvent, avec son père ou seule, en habits masculins parce qu'elle remplit des fonctions masculines. L'architecture du temple, ses sculptures, ses peintures, tout proclame que la reine n'avait rien épargné pour rendre son œuvre admirable, que l'architecte employé et dont on a le nom, — il se nommait Senmout, — avait été à la hauteur de sa tâche. Quand je visitai le monument, on n'y pouvait guère apercevoir que les mâts des vaisseaux, quelques animaux, le sommet des colonnes hiéroglyphiques, quelques bribes de scènes. Aujourd'hui il est abordable en toutes ses parties, on peut admirer ses superbes colonnes, ses sculptures exquises et ses peintures au coloris encore éclatant après tant de siècles écoulés. M. Naville peut être fier de l'œuvre à laquelle il a attaché son nom, et la Société de l'*Égypt exploration fund* est certaine que l'argent de ses souscripteurs n'a pas été mal employé.

III

Aux côtés de M. Naville, ayant travaillé quelque temps pour la même Société, mais s'étant bien vite soustrait au joug d'autrui, est M. Flinders Petrie, actuellement professeur à l'Université

de Londres. Je ne sais pas au juste quels sont les antécédens scientifiques de M. Petrie, mais je ne serais pas étonné qu'il eût surtout cultivé les sciences exactes, car il jongle, et en toute assurance, avec les formules algébriques; les sinus et les cosinus semblent lui être aussi familiers qu'à d'autres la table de Pythagore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a jamais paru attacher grande importance à la philologie et qu'il s'est dévoué tout entier à l'archéologie. Nous ajouterons qu'il ne semble guère aimer la France et les Français.

M. Petrie, dans ses fouilles, apporte la conscience méticuleuse des savans qui s'adonnent aux sciences exactes. M. Naville, — comme ceux qui l'avaient précédé, y compris Mariette lui-même, — pratique les fouilles selon l'ancienne méthode; il donne des coups de pioche au « petit bonheur » fait instinctivement ouvrir des tranchées où bon lui semble : aussi ne faut-il point s'étonner que parfois il ait eu des échecs retentissans, même après de grandes dépenses. Avec M. Petrie, il en a presque toujours été tout autrement. Ce n'est qu'après une étude minutieuse des terrains, un examen attentif des débris dont la surface du sol est couverte, des sondages préliminaires, qu'il entreprend ses fouilles, qu'il creuse sa première tranchée, qu'il dirige ses lignes d'attaque comme autour d'une place assiégée. Il est le premier qui ait fouillé d'après la saine méthode de la science. Aussi le succès a-t-il répondu à la méthode employée. Et non seulement M. Petrie agit avec cette sûreté scientifique, mais il apporte comme des scrupules de puritain à l'examen et au classement des objets qu'il découvre : tout lui passe par les mains, il a l'œil à tout, ne néglige rien, pas même un tesson de poterie, un fragment de verroterie, de statue, d'amulette, toutes choses qui paraissaient insignifiantes à ses prédécesseurs et qui le paraissent encore à ses émules. Aussi les campagnes les plus infructueuses en apparence ont-elles produit entre ses mains des résultats inespérés. Pensant à juste titre que les grands monumens ne sont pas les seuls qui intéressent l'histoire de la civilisation; que les objets qui semblent n'offrir aucun intérêt à tel individu peuvent en avoir beaucoup pour tel autre; que souvent tel fragment rejeté par les ouvriers peut éclairer d'une manière inattendue les problèmes qui semblaient les plus insolubles, sans autrement négliger les monumens de grandes dimensions qui lui tombaient sous la main, M. Petrie s'est surtout attaché aux petits objets. Malheureusement M. Petrie est un esprit trop aventureux, concevant des hypothèses qu'il est parfois difficile d'admettre et où l'on ne peut le suivre : chez lui le critique n'est pas à la hauteur de l'archéologue, mais cette fai-

blesse ne saurait aucunement empêcher de reconnaître en lui le premier des archéologues contemporains en ce qui regarde l'Égypte.

Le commencement de sa carrière de fouilles date de 1882. Il s'attaqua d'abord aux grandes pyramides de Gizeh et crut avoir presque épuisé le sujet. Il découvrit ensuite le site de la célèbre Naukratis, l'une des premières villes ouvertes aux Grecs en Égypte; puis, le souvenir de Mariette l'obsédant, il fouilla Tanis, la ville capitale des Pasteurs ou Hycsos pendant leur domination. Les fouilles de Mariette lui laissaient peu d'espoir de réussir; il sut cependant, grâce à sa méthode, recueillir quantité de renseignemens qui ne sont point à dédaigner. M. Petrie explora ensuite certains sites inconnus ou connus du Fayoum, Biahmou, Haouarah, Qahoun, Gourob, Ellahoun, avec des chances plus ou moins grandes, mais jamais avec insuccès. Ce fut à Kahoun et à Gourob qu'il retrouva les vestiges du séjour qu'y firent des Grecs — esclaves plutôt que colons — près de trois mille ans avant notre ère. Son habitude de ne rien négliger l'avait bien servi ce jour-là! Si la découverte n'autorise pas en effet les conclusions aventureuses qu'il en a tirées, elle est cependant de la plus haute importance pour résoudre le grand problème des rapports de l'Égypte avec les Grecs d'abord, avec notre monde occidental ensuite.

Dans les dernières années qui viennent de s'écouler, les fouilles de M. Petrie ont porté sur la ville construite sur le site actuel d'El-Amarna — ou, comme on dit le plus souvent, de Tell-el-Amarna, quoiqu'il y ait là deux villages distincts; — sur l'ancienne ville de Coptos; et cette année même sur un village du nome thébain qui possède un certain nombre de sépultures antiques, Neggadeh. Comme les résultats acquis dans les fouilles de Coptos ne sont pas publiés et que les autres sont encore inconnus, nous sommes réduits à nous contenter d'El-Amarna : fort heureusement le sujet est instructif et les résultats des fouilles de M. Petrie surprenans.

Vers la fin de la XVIIIe dynastie égyptienne, après les règnes puissans des Thoutmès et des trois premiers Aménophis, la royauté égyptienne tomba entre les mains d'un prince dont la vie reste encore une énigme pour un grand nombre de savans, à plus forte raison pour les hommes instruits non initiés aux mystères de l'égyptologie. Ce Pharaon se nommait d'abord Aménophis IV. Il reçut de son père un empire florissant, des trésors nombreux et bien remplis, une armée d'élite, en un mot tout ce qui pouvait faire présager un gouvernement fort et prospère. Il fit, comme

ses prédécesseurs et ses successeurs, des conquêtes ou plutôt des razzias annuelles qui remplirent à nouveau ses trésors et lui procurèrent les esclaves dont il avait besoin pour réparer les vides occasionnés par la mort. Mais bientôt après son accession au trône, le nouveau Pharaon ne put s'empêcher de voir que les prêtres thébains d'Amon prenaient de plus en plus une influence prépondérante; qu'ils accaparaient peu à peu les hauts emplois, obstruaient toutes les voies menant au trône; et en un mot formaient une puissance qu'il fallait briser si l'on ne voulait pas que, tôt ou tard, ils ne vinssent à escalader le trône et à en chasser celui qui l'occupait, — ce qu'ils firent en effet sous la xxie dynastie. Deux moyens s'offraient au pharaon pour arriver à son but : la violence ou la politique. Il choisit le second. Pour se soustraire lui-même et sa cour à l'envahissement graduel de ses ennemis, il abandonna Thèbes et ses splendeurs et se fit bâtir une capitale nouvelle au lieu appelé de nos jours El-Amarna. Non content d'avoir transporté sa capitale en un lieu où le nom abhorré d'Amon et de ses prêtres ne fût pas connu, ou du moins ne fût pas prononcé, il essaya de faire lui-même une révolution religieuse. Au culte d'Amon il tenta de substituer le culte d'*Aten*, le disque solaire, et de réunir l'Égypte entière en cette religion qui n'avait de nouveau que l'apparence, n'étant au fond que le culte ancien de Râ, le dieu-soleil, qui présidait au sanctuaire d'Héliopolis. Il appela sa ville *Khoutenaten*, c'est-à-dire : la demeure rayonnante du disque solaire, et lui-même, il prit le nom de *Khouenaten*, ce qui n'est que la forme masculine du nom de la ville et ce qui signifie : le rayonnement du disque solaire. Il fit construire un temple à sa nouvelle divinité, il se bâtit à lui-même un palais magnifique, et concéda aux principaux officiers de sa cour des tombeaux qu'ils se préparèrent avec le plus grand soin, décorèrent de scènes admirables traitées d'une manière tout à fait nouvelle, contenant des hymnes d'une poésie inattendue, si bien qu'à distance le règne d'Aménophis IV nous apparaît comme le règne d'un Pharaon révolutionnaire en politique, en religion, en poésie, en architecture, en sculpture, en peinture, en un mot dans tous les arts que l'on cultivait alors. Je n'ai pas à m'occuper ici de politique, de religion et de poésie, ni même de la décoration et de l'architecture des tombeaux d'El-Amarna, mais simplement des résultats sortis des fouilles de M. Petrie, et principalement du palais d'Aménophis IV.

Ce palais se composait, comme toutes les grandes habitations égyptiennes passées et présentes, d'un immense rectangle enfermé dans une enceinte de murs et ne présentant qu'une seule entrée.

Cette entrée, qui se trouvait dans le mur est, était formée par un pylône de forme extraordinaire en Egypte, car il semble bien qu'il ait été voûté dans sa partie supérieure; qu'il ait ainsi présenté l'aspect des arcs de triomphe romains; et que sous sa voûte aient passé les chars du roi, de la reine et de leurs filles, lorsqu'ils sortaient avec leur cortège pour se rendre à quelqu'une de ces pompeuses cérémonies qui sont représentées sur les parois des tombeaux, ou pour une simple promenade militaire, ou encore pour quelque triomphe au retour des expéditions heureuses. On y a en effet rencontré des constructions que l'on ne voit point habituellement dans les ouvrages du style égyptien, et qui ont tout l'air de se trouver là pour servir de point d'appui aux demi-cercles qui formaient au-dessus une voûte profonde. Sous ce pylône, une triple voie se voit encore, celle du milieu servant aux chars, celles des côtés aux piétons, cela seize siècles au moins avant les arcs de triomphe des Romains. Quand on avait traversé ce pylône, on entrait dans le palais et l'on se trouvait devant toute une série d'édifices, placés là d'après un plan qu'on n'a pas encore découvert, mais d'où la symétrie semble avoir été exclue. Tout le long du mur d'enceinte courait parallèlement un second mur également en briques, éloigné du premier d'environ douze mètres et où il était facile d'exercer une surveillance active, en cas de besoin. A droite de l'entrée, interrompant même le second mur, était l'habitation du portier, puis diverses habitations consacrées sans doute aux grands officiers de service. Il semble aussi qu'on trouvât, dès l'entrée, les appartemens privés du roi, lesquels étaient situés en face du *harem*, où le Pharaon pouvait ainsi se rendre à sa guise. Nulle autre partie du palais ne serait en effet suffisamment commode pour cet usage. De plus, seul parmi toutes les autres constructions, l'entrée de l'appartement royal est marquée par un pylône, et d'ailleurs les chambres ont été aussi soignées que celles destinées aux femmes, et l'on y rencontre de ces pavés peints dont il sera question plus loin. L'entrée principale de cet appartement royal, comme de celui des femmes, comme de toutes les salles qui existaient en ce palais, était située au nord; et les appartemens recevaient ainsi les *souffles vivifians du nord* si goûtés des Égyptiens, pendant qu'ils étaient fermés à la chaleur qui venait du sud, de l'est et de l'ouest.

Une cour spacieuse existait entre les appartemens du roi et ceux des femmes. Aménophis IV avait un *harem* très nombreux, la polygamie étant licite au pays d'Égypte : une correspondance cunéiforme trouvée récemment dans sa tombe nous apprend que

les principicules de Syrie, ses vassaux, lui donnaient leurs filles en mariage. Mais ces filles de rois ne portaient pas le titre de grande épouse royale; ce titre envié était dévolu à la seule reine *Nofrétinofretnoferouuten* (la doublement belle, la belle des beautés d'Aten) qui avait donné huit filles à Khouenaten. L'appartement des femmes consistait en un grand bâtiment qui comprenait un nombre assez considérable de chambres. On y entrait ordinairement par une grande cour rectangulaire contenant une *saqieh*, c'est-à-dire une machine à arroser, ouverte sur le nord et fermée sur les trois autres côtés. Tout autour de ces trois côtés devaient exister des rangées de colonnes supportant un plafond qui ombrageait la cour tout entière. De chaque côté de cette cour étaient quatorze petites chambres précédées de treize colonnes; seule la série des chambres de l'est a été conservée. On y entrait, soit par une porte située du côté de la cour, soit à l'extrémité opposée de cette même cour par une entrée dans le mur est. Ces chambres à coucher conservent encore une partie du mobilier antique, c'est-à-dire deux larges bancs en terre, l'un placé au fond et qui servait sans doute à étendre les tapis ou les nattes sur lesquels on dormait, l'autre les étoffes qui constituaient déjà les divans. Quand de la cour on pénétrait, par la porte percée dans le mur sud, dans l'intérieur du *harem*, on trouvait d'abord une salle longue d'environ sept à huit mètres, large de quinze, occupée tout entière par seize colonnes sur deux rangs. Au fond, nouvelle porte qui introduisait dans une salle disposée contrairement à la précédente, beaucoup plus longue que large. Toutes les deux avaient un pavé peint, mais la seconde n'avait aucune colonne. A l'est de la première salle, continuant la série des chambres à coucher étaient deux autres petits appartemens, composés d'une salle avec plafond soutenu par une seule colonne et de deux chambres à coucher. Pour en sortir, il fallait pénétrer dans la seconde salle et toujours à gauche on entrait dans une troisième salle ornée de douze colonnes disposées en trois rangs et ayant un pavé peint. Les chambres correspondantes du côté ouest ont été détruites.

Les autres constructions de la partie droite du palais ne nous offrent plus que des ruines, mais encore intéressantes. Au milieu de la foule des édifices qui sont indiqués par leurs fondemens, soit de pierre, soit de briques, on a trouvé certaines constructions qui démontrent que non seulement la masse en était considérable, mais encore qu'on avait fait en sorte d'y réunir tout ce que l'art avait inventé pour rendre un palais agréable. En avant de certains de ces édifices il y avait un pavé d'albâtre

oriental; les carrières qui le fournissaient n'étaient pas éloignées du site de Khoutenaten. En d'autres endroits se dressaient des colosses en granit ou en quartz dont on n'a que les restes; ailleurs des stèles en albâtre étaient érigées, semblables par leur forme aux stèles arrondies par le sommet qui étaient devenues si fort à la mode sous la XVIII[e] dynastie, mais qui s'en distinguent par une décoration nouvelle alors, qui d'ailleurs ne survécut pas à cette période extraordinaire et si courte : en haut rayonne un disque et, de son orbe, en guise de rayons, se tendent des bras multiples qui atteignent les offrandes déposées sur la table ou présentent le signe de la vie au roi qui l'aspire.

A droite de l'entrée s'étendaient également des bâtimens dont il ne reste plus que des débris, et il faut renoncer jusqu'à nouvel ordre à en rechercher la destination. Quelques-uns d'entre eux étaient soutenus par des colonnes et ornés de peintures reproduisant certaines plantes. Quand on les avait traversés en se dirigeant vers le sud, on arrivait à un mur très épais présentant une ouverture unique, laquelle permettait l'entrée dans une vaste cour. Le côté bas de cette cour était occupé par une double série de chambres précédées de colonnes : la première série s'ouvrait sur l'ouest, comprenant deux appartemens et était suivie d'une double rangée de dix piliers carrés; la seconde s'ouvrait sur l'est, comprenant également deux appartemens, et avait en face d'autres chambres en nombre égal, mais simples. Il est probable que ces chambres ne rentraient pas dans le plan primitif, et n'avaient été construites que faute d'espace pour contenir les approvisionnemens nécessaires au palais. Après cette grande cour on entrait dans une autre cour intérieure contenant vingt-six piliers carrés, disposés sur trois côtés. De chaque côté étaient deux grandes chambres contenant chacune quarante piliers massifs, disposés sur quatre rangs : c'était là que le roi pouvait goûter les plaisirs de la richesse. Au fond de la cour intérieure, qui avait 43 mètres de côté, une dernière porte, large de 3^{m},394 donnait entrée dans une véritable forêt architecturale. La salle était longue de 71^{m},768 et large de 129^{m},027 : elle est remplie par 544 piliers carrés rangés sur deux côtés, soit 272 pour chaque côté, 16 de front en chacune des 17 rangées. Les rangées de piliers étaient distantes entre elles de 2^{m},717, et les piliers n'ont pas moins de 1^{m},320 de côté. Ils étaient faits en briques; la brique avait été recouverte d'un enduit de plâtre que l'on avait peint en jaune, et sur ce fond se détachaient des vignes avec leurs feuilles et leurs grappes de raisin. Tous les piliers de cette dernière construction atteignaient le chiffre de 730. Cette masse énorme formait une retraite délicieuse pendant

la chaleur du jour, et le Pharaon pouvait se promener à l'aise en cette vaste salle hypostyle qui terminait son palais, ou dans les chambres bordant la cour intérieure qui donnait accès dans cette immense salle.

Comme toutes les constructions égyptiennes, — le lecteur s'en sera de lui-même aperçu, — cet ensemble grandiose d'édifices n'est pas régulier : les parties composantes ne sont pas homogènes ou symétriques, et l'ensemble ne participait en rien à cette perfection que nous connaissons aujourd'hui : l'artiste égyptien réservait tous ses soins pour les objets en particulier ; le détail l'absorbait et il oubliait l'ensemble. Au nombre de ces détails il faut ranger d'abord les colonnes à chapiteau campaniforme de l'effet le plus gracieux et de l'ornementation la plus riche, où l'or même n'était pas épargné, avec des incrustations simulées, véritables types d'élégance et de richesse. S'il en faut juger par les représentations qu'en donnent certains ouvrages, elles atteignaient la perfection presque absolue, qu'elles fussent couvertes de sculptures ou simplement coloriées. La sculpture était aussi représentée dans le palais de Khouenaten par de véritables chefs-d'œuvre : on n'en a trouvé que des fragmens, mais ces fragmens sont éloquens, décèlent une rare habileté, comme le torse de la reine Nofréti, le groupe du Pharaon et de sa famille. Ce qui distingue le style de cette époque, — tous ceux qui se sont occupés quelque peu de l'art égyptien le savent, — c'est l'étrangeté des formes du corps, c'est le cou démesuré du roi, de la reine, de leurs filles, l'exiguïté de certains membres et au contraire l'embonpoint de certains autres, des attitudes impossibles, semble-t-il, à l'échine la plus flexible, des habits qu'on ne retrouvera plus après cette époque, toutes choses qui font penser à une cour de désarticulés. Est-ce que le Pharaon n'aurait par hasard accordé sa royale faveur qu'à des acrobates, ou ne serait-ce qu'une convention d'art qu'il aurait choisie pour illustrer son règne ? Jusqu'ici c'est un mystère impénétrable. M. Petrie, au cours de sa fouille, a trouvé un masque qu'il a pris pour le masque coulé sur le cadavre après la mort : on y peut voir tout aussi bien un masque d'essai fait par quelque commençant, et le lieu où il a été trouvé n'est pas celui où l'on doive s'attendre à trouver le masque funéraire du Pharaon. Ce n'est donc pas ce masque qui élucidera le problème. Cette particularité des sculptures d'El-Amarna a fait supposer à quelques savans que Khouenaten était eunuque, et d'autres, s'autorisant de Manéthon ont voulu que ce fût une femme ; mais ce prétendu eunuque avait huit filles, cette femme épousait les princesses syriennes et ses correspondans l'appelaient « mon fils et mon gendre ».

La découverte la plus remarquable qu'ait faite M. Petrie à El-Amarna, c'est celle des pavés décorés de peintures, de véritables fresques qui couvraient le sol où l'on marchait, au lieu de couvrir les murs. C'est là surtout que l'art égyptien à cette époque se montre avec éclat. Malheureusement la plus grande partie de ces peintures a péri, quoiqu'il en reste encore assez pour nous en offrir un témoignage magnifique. Elles n'ornaient que les pavés des appartemens les plus riches. Elles ne sont à vrai dire que de convention ; les animaux, quadrupèdes, oiseaux et poissons que l'on y rencontre ont des couleurs qui sortent de la nature ; les feuillages sont pauvres et traités contrairement à la vérité ; et cependant tout est si fondu, si harmonieux que l'œil ne peut se rassasier de les admirer. Il n'est pas un seul voyageur qui les ait vues et qui ne soit resté stupéfait de leur richesse, de leur éclat et de leur harmonie. Elles étaient bordées de bandes dans lesquelles étaient représentées des têtes de prisonniers sémites ou nègres au type si caractéristique, séparées les unes des autres par des arcs tendus. Ces dessins peuvent avoir bien des défauts, mais les défauts sont rachetés par la vie intense qui s'en dégage et l'éclat du coloris.

Voilà malheureusement tout ce qui reste de ce palais d'Aménophis IV ; mais nous sommes encore trop heureux qu'il en soit resté quelque chose. Il n'y a qu'à penser au palais des Césars de Rome pour comprendre que l'état dans lequel nous est arrivé celui de Khouenaten ne doit pas nous étonner. J'ai vu les résultats des fouilles entreprises à Delphes et en particulier les peintures qui ont eu l'honneur des séances de nos Académies : rien n'y est comparable à ces restes de l'art égyptien. D'un côté tout montre un art qui cherche encore sa voie, qui est en formation, qui produira sans doute des chefs-d'œuvre, mais qui est encore à les trouver au VIIe et peut-être au VIe siècle avant notre ère ; de l'autre tout affirme un art en pleine possession de ses moyens, qui a fait ses preuves, qui s'est mesuré avec les plus hauts sujets, et cela seize ou dix-sept siècles avant Jésus-Christ.

IV

Avec les fouilles de M. de Morgan, nous sommes transportés à une époque bien plus reculée, car nous atteignons au moins le XXVe siècle avant notre ère pour la XIIe dynastie, et même le cinquantième siècle pour la Ve des dynasties de l'ancien Empire égyptien. Ces dates sembleront presque fabuleuses, elles sont cependant rigoureusement exactes.

M. J. de Morgan est un ancien ingénieur de l'Ecole des mines : il a été nommé directeur des musées et des fouilles en Égypte à la fin de l'année 1891. Nullement préparé aux études d'archéologie égyptienne par ses explorations antérieures du Caucase et de la Perse, il a su cependant se montrer le digne émule de Mariette dans des fouilles désormais célèbres et par leurs résultats et par l'éclat qu'elles méritent d'ailleurs. M. de Morgan s'est surtout occupé de trouver des monumens qui puissent éclairer l'histoire de l'art, sans négliger, bien entendu, les textes que le hasard et le bonheur de ses fouilles lui faisaient découvrir. Il a perfectionné encore la méthode employée par M. Petrie, parce que les études préalables de l'ingénieur des mines le lui permettaient, si bien qu'aujourd'hui on ne peut guère espérer faire mieux qu'il n'a fait. En un mot, il a employé la vraie méthode scientifique : aussi n'est-il point étonnant qu'il ait réussi où ses prédécesseurs avaient échoué.

Dès ses débuts, M. de Morgan eut la main heureuse : il découvrit une statue de l'ancien empire, remontant à la ve sinon à la IVe dynastie, qui peut sans le moindre doute rivaliser avec le scribe accroupi du Louvre : c'est à peu de chose près la même facture, le même naturalisme dans les détails, la pose et l'air du personnage. Ce scribe a vécu, on le sent; il se lèverait et se mettrait à marcher que personne n'en serait surpris. S'il a les formes un peu sèches, c'est que le personnage qui a servi de modèle avait ces mêmes formes sèches. Si les artistes grecs n'eussent eu pour modèle que des Égyptiens, ils n'eussent jamais créé les chefs-d'œuvre que l'on sait. La seconde découverte importante de M. de Morgan fut celle de tombeaux antiques appartenant à la ve dynastie, entre autres des tombeaux de deux fonctionnaires, dont l'un se nommait Merira et l'autre Petahschepsès. Du premier nous ne savons presque rien, sinon que c'est le plus vaste tombeau de l'ancien Empire qu'on ait encore rencontré, qu'il comprenait trente et une chambres dont les parois sont couvertes de peintures : il n'a pas été publié et réserve sans doute plus d'une surprise aux savans qui pourront l'étudier. Le second fort heureusement a été décrit, s'il n'a pas encore été publié intégralement, et la description en a suffi pour démontrer un fait ignoré jusqu'alors, à savoir que les colonnes architecturales étaient connues et employées dès cette époque.

Déjà Mariette avait rencontré un tombeau où deux colonnes supportaient une sorte de portique en avant de la première salle où se célébrait le culte des ancêtres. Il avait été si surpris de sa découverte qu'il avait jusqu'à un certain point, hésité à en tirer les

conclusions qui en ressortaient d'elles-mêmes. Cet exemple était unique : la tombe de Petahschepsès en est désormais un second. Ce tombeau contient en effet une salle dont le plafond est soutenu par deux colonnes lotiformes. Ces colonnes sont malheureusement brisées, mais une partie du fût est encore adhérente à la base ; les morceaux trouvés sur le sol ont permis de les reconstituer et de voir que toutes les parties constitutives de la colonne dans l'architecture grecque se trouvaient déjà employées dans l'architecture égyptienne à la v[e] dynastie, cinquante siècles avant notre ère. Cette colonne a l'aspect d'une botte de fleurs de lotus à moitié épanouies : le fût sort de terre comme la tige du lotus; mais comme une seule tige aurait eu un aspect trop grêle ou trop massif, l'artiste qui a imaginé cette colonne a réuni six tiges ensemble dont les sections elliptiques donnent un air de grâce suprême à la fleur de pierre qui monte vers le ciel. Le chapiteau de la colonne est formé par un gros bouquet de fleurs adultes mélangées à des boutons, fleurs et boutons retenus ensemble par un quintuple lien qui forme la gorge du chapiteau et en bas duquel, entre les lobes, pendent les jeunes tiges surmontées de boutons. Cette disposition est d'une élégance parfaite. Le chapiteau est surmonté d'un abaque placé immédiatement au-dessous de l'architrave.

Les couleurs venaient encore rehausser de leur éclat cette œuvre déjà magnifique par elle-même : les Égyptiens n'aimaient pas la pierre nue, ils coloriaient tout ce qui leur paraissait mériter la couleur, notamment les colonnes et les statues. Ici le piédestal circulaire est peint en brun, sans doute pour figurer la terre; le fût est peint en bleu d'azur, les tiges secondaires alternativement en jaune et en brun, les cinq liens étaient vert, rouge, bleu, rouge et vert, par une gamme harmonieuse qui montait et descendait. Le chapiteau avait été surtout traité avec amour : la base des grandes fleurs était peinte en bleu et la ligne de naissance en jaune; les grands pétales bleus, avec un filet jaune, laissaient passer d'autres feuilles moins grandes et peintes en vert clair, quand le fond de la fleur était rouge. Les boutons au contraire avaient en vert leurs pétales, et aussi la base des fleurs, les naissances étaient en jaune et les feuilles secondaires en rouge et brun. Sans doute, tout cela est conventionnel, n'imite pas la nature, et semble un peu trop criard. Je n'en disconviens pas, mais sous la lumière éclatante du soleil d'Égypte, tout cet ensemble formait quelque chose de fondu, d'harmonieux et de délicieux au suprême degré. Les Égyptiens ont entendu la décoration aussi bien que n'importe quel autre peuple venu après eux. Peut-être

pourrait-on connaître l'architecte qui inventa cette colonne et le retrouverait-on dans le personnage même qui possédait cette tombe, car ledit Petahschepsès était grand architecte du Pharaon Sahourâ, et il n'y a nulle audace à penser qu'il voulut décorer son tombeau des ornemens qu'il avait imaginés. Saluons cet architecte qui a bien mérité de l'art humain!

Les fouilles de M. de Morgan ne se sont pas bornées à l'ancien empire : c'est maintenant à Dahschour qu'il faut nous transporter, petit village perdu au bord du désert libyque dans les sables duquel les Pharaons de la XIIe dynastie, suivant peut-être l'exemple de leurs prédécesseurs de la IIIe, avaient construit leurs pyramides et les tombeaux des grands personnages de leur cour. Selon la coutume égyptienne, ils y reposaient entourés de leur famille et de leurs grands officiers, si bien que leurs *doubles* ou leurs ombres pouvaient continuer de mener dans la mort la vie qui avait été la leur pendant leur première existence. Commencées en 1893, les fouilles de Dahschour ne sont pas encore terminées actuellement ; mais les résultats en sont d'une importance si extraordinaire qu'on ne saurait attendre à les faire connaître. M. de Morgan a réussi à trouver l'entrée de deux pyramides, celles d'Amenemhal III et d'Ousortesen III : les difficultés ont été grandes; il lui a fallu faire des sondages au perforateur, boiser les tranchées pour empêcher les éboulemens qui eussent enseveli les travailleurs sous une montagne de pierres, pratiquer un aérage artificiel comme dans les mines, exécuter lui-même ce travail pour y initier les fellahs, ne reculer en un mot devant aucune fatigue; et tout cela pour arriver à constater que les pyramides, dont l'entrée avait été oubliée au cours des siècles, avaient jadis parfaitement laissé pénétrer les voleurs qui les ont dépouillées. Dans les chambres il n'y avait rien ou presque rien. Mais sans se laisser décourager par ces résultats négatifs, M. de Morgan porta ses fouilles aux entours des pyramides, et c'est là que le succès l'attendait. Je ne veux pas m'attacher à décrire minutieusement tous les objets qui ont été découverts et qui sont extrêmement nombreux, je me bornerai à signaler ceux qui méritent une particulière attention.

Tout d'abord M. de Morgan a mis la main sur un nouveau Pharaon, et comme ce Pharaon se trouvait au milieu d'autres personnages appartenant à la XIIe dynastie, il en a conclu avec assez de raison que ce Pharaon appartenait à la même époque. Ce nouveau roi a fait plus de bruit après sa mort, en notre XIXe siècle, qu'il n'en avait jamais sans doute fait pendant sa vie, car il avait parfaitement été passé sous silence. Il se nommait

Râaouab; il est venu déranger des chronologies très bien assises et réclamer sa place, et l'on ne sait où la prendre, cette place, tellement l'histoire avait été bien faite avant cette découverte. Certaines gens estiment que c'est la plus belle découverte de M. de Morgan! Je ne saurais être de leur avis et je préfère cent fois la statue de ce Pharaon à ce Pharaon lui-même. Son nom ne dit rien, sa statue, au contraire, parle, et parle très haut. Elle est en bois et haute de 1^{m},45. Les yeux ont été incrustés et semblent encore remplis de vie. Le roi est représenté debout, en marche, et devait tenir dans sa main gauche un bâton et dans sa main droite un mouchoir. Tout le travail est d'une perfection qui ne le cède en rien à la célèbre statue en bois trouvée par Mariette, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1878, et qui est connue sous le nom de *Scheikh el beled*, parce que les fellahs qui la découvrirent crurent voir en elle la statue du maire de leur village. La statue du nouveau Pharaon est d'un autre type que celle de Ramké ou du *Scheikh el beled;* elle est plus élancée, et d'ailleurs entièrement nue, si l'on excepte la tête qui est couverte de l'une des coiffures égyptiennes. Tous les détails anatomiques connus alors ont été rendus avec une fidélité scrupuleuse par l'artiste qui a exécuté cette statue, et le travail est au-dessus de tout éloge. La figure éclairée est vivante d'expression et semble sourire encore à ceux qui la regardent. Ce qui compliquait la difficulté, c'est qu'elle est faite de plusieurs morceaux retenus par des chevilles, et malgré cela les proportions sont admirablement gardées. Cette statue avait sur sa tête un ornement fait en forme de deux bras levés, le symbole du *double*, c'est-à-dire d'un second être qui vivait à côté du corps et qui mourait avec lui, qu'il s'agissait de ressusciter après la mort par la vertu de formules magiques qui constituaient une partie très importante des funérailles égyptiennes. Cette statue servit autrefois aux funérailles du prince pour représenter le *double* qu'on ramenait à la vie; c'est pourquoi elle a précisément sur la tête le signe hiéroglyphique du *double*.

La statue de ce nouveau Pharaon, par sa perfection, suffirait à elle seule à rendre célèbres les fouilles de Dahschour; elle ne fait cependant qu'une toute petite partie des objets importans découverts dans cette nécropole. M. de Morgan a eu la chance de trouver quatre tombes complètement inviolées ou que les voleurs n'avaient pas complètement pillées et dans ces quatre tombes, qui appartenaient à des princesses de sang royal, il a découvert quatre trésors remplis de bijoux. Avant lui Mariette avait découvert les bijoux de la reine Aahhôtep qui sont l'une des merveilles du musée actuel de Gizéh; mais ces bijoux remontaient seulement à

la XVIIe dynastie : il est donc intéressant de pouvoir comparer entre eux le travail de la XVIIe et celui de la XIIe dynastie, du XVIIe siècle et du XXVIIe au moins avant notre ère.

Dans le premier trésor était un pectoral en or massif, en forme de *naos*, c'est-à-dire d'édicule avec une corniche et deux montans, comme les portes des *naos* où l'on renfermait la divinité tutélaire d'un temple ou d'une famille. Ce bijou était incrusté de pierreries — cornaline, émeraude, lapis-lazuli, — et les couleurs verte, rouge et bleue de ces trois pierres sont utilisées avec le plus grand goût. Le bijou est découpé à jour et la partie intérieure du *naos* est occupée par des signes hiéroglyphiques formant ce qu'on appelle le protocole royal du roi Ousortesen II. Le revers est très délicatement ciselé et le travail tout entier du bijou dénote une grande habileté.

Un autre pectoral de forme semblable est au nom du Pharaon Amenemhât III. Outre des signes hiéroglyphiques, il contient deux personnages répétés à droite et à gauche, et la scène tout entière s'explique par les hiéroglyphes incrustés et découpés à jour : le Pharaon s'apprête à frapper de sa massue les personnages représentant les deux peuples ennemis de l'Égypte, les Satiou et les Mentiou. Derrière le roi est une croix ansée ayant des bras qui tiennent l'ombrelle royale, c'est-à-dire le *double* vivant du roi qui ombrage son corps dans la chaleur du massacre. Toute cette scène est couverte par un vautour qualifié de *Dame du ciel, régente des deux pays*, c'est-à-dire la déesse Nant. Le roi qui fait l'action méritoire de massacrer les prisonniers de guerre est appelé en vertu de cette action *Dieu bon, maître des deux pays* (l'Égypte de l'est et l'Égypte de l'ouest) *qui frappe toutes les nations habitant sur les hauts plateaux*. Ce bijou, également en or, incrusté de cornaline, de lapis-lazuli et d'émeraude, pèse 135 grammes.

Un troisième bijou, de forme à peu près semblable, porte le cartouche du roi Ousortesen III. La corniche du *naos* est soutenue par deux colonnettes à chapiteau lotiforme, du milieu desquelles sort un bouquet de fleurs. Au-dessus du cartouche plane le vautour étendant ses ailes et dont les pattes enserrent par le haut le cartouche du roi. Ce cartouche est soutenu par la patte droite de devant de deux lions à tête d'épervier, coiffés de la double plume d'autruche au milieu des cornes, la queue relevée, et foulant de leurs pieds de derrière un nègre, tandis qu'entre leurs pattes de devant un Asiatique semble les supplier. Ce bijou en or, incrusté des mêmes pierres que les précédens, est du poids de 63 grammes. Le plus grand de ces bijoux n'a que 0^m^, 104 de long sur 0^m^,088, de hauteur, le plus petit, 0^m^,048 de long sur 0^m^,05 de haut.

On peut en conclure que l'art de la bijouterie était bien avancé. Le troisième de ces pectoraux est d'un dessin un peu grêle, le second semble avoir abusé de la couleur criarde de la cornaline, mais le premier est de tout point parfait.

Ces pectoraux étaient accompagnés de nombreux bijoux, surtout de colliers en perles d'or, en coquilles d'or, ou en pierres précieuses, de formes élégantes et variées, et de nombreux caractères hiéroglyphiques reproduits de manière à former le plus gracieux bijou. Je ne m'y arrêterai pas, car il faudrait allonger outre mesure cette description et se répéter. Je garderai seulement les coquilles en or qui représentent des cyprées, plus connues sous le nom de *cauris*. Tous ceux qui ont lu le récit des voyages de Stanley, de Livingstone ou des autres explorateurs de l'Afrique centrale — et qui ne les a lus? — savent que la seule monnaie en usage dans ces heureux pays se compose précisément de ces coquillages univalves, très répandus sur les côtes de l'Afrique et aussi sur nos côtes de l'Océan. La présence de ces coquillages imités en or dans les trésors des princesses de la XIIe dynastie égyptienne conduit naturellement à se demander si l'Égypte avait aussi connu l'usage des *cauris* pour les échanges. Déjà Mariette avait trouvé de véritables *cauris* dans une tombe d'Abydos; mais, après lui, on n'en a plus retrouvé. L'usage des *cauris* en or pour former des colliers nous montre aussi qu'on en formait avec des *cauris* naturels; tout le monde sait que les colliers ont été et sont encore l'un des moyens d'échange les plus usités dans l'Afrique : il est donc plus que probable qu'il en était de même en Égypte, que les *cauris* y étaient regardés comme chose rare et précieuse, moins précieuse que l'or toutefois, que l'on s'en servait comme de monnaie courante, et l'imitation en or de cette précieuse coquille n'est pas faite pour infirmer cette conclusion.

Les bijoux des deux premiers trésors appartenaient aux princesses Mérit et Hathorsat; ceux des deux derniers étaient la propriété des deux princesses Ita (prononcez Ida) et Ekhnoumit. Ces deux personnes avaient un mobilier funéraire complet, car leurs tombes étaient intactes; la momie était entourée de nombreux objets qui méritent d'être décrits. A côté de la momie de la princesse Ita étaient des sceptres, des cannes, une massue, un fouet, un arc et un poignard à lame de bronze, à poignée d'or massif incrusté de pierreries et à pommeau d'un seul morceau de lapis-lazuli. Le masque de la momie avait les yeux rapportés et enchâssés dans l'argent. La seconde princesse avait autour de son corps les mêmes objets. Il n'en faudrait pas conclure que ces princesses eussent l'humeur batailleuse ou qu'on leur

eût appris à se servir des armes destinées à l'homme ; les armes ne devaient servir que pour le voyage de l'âme à la recherche des Enfers, voyage où elle rencontrait des monstres hideux qui s'opposaient à son passage, qu'elle devait vaincre sous peine de ne pas connaître le bonheur des Champs Élysées et pour venir à bout desquels ce n'était pas trop que tout cet arsenal. La momie de la princesse Ekhnoumit était enveloppée dans un réseau de perles en or, en cornaline, en émeraude et en lapis-lazuli : ces perles étaient retenues par des fils qui malheureusement sont tombés en poussière dès qu'ils ont été exposés au jour. Les perles d'or seules étaient au nombre de 2 020 et grosses comme un noyau de datte. Mais outre les bijoux de cette momie, la petite chambre attenant à celle du sarcophage et qu'on appelle fort improprement *serdâb*, contenait une masse de bijoux jetés pêle-mêle sur le sable et restés ainsi depuis plus de quatre mille cinq cents ans. Le nombre des objets trouvés dans les deux tombes des princesses Ida et Ekhnoumit est exactement de cinq mille soixante sept ; le poids de l'argent de 115 grammes et celui de l'or de 1 782gr,45.

Quelques-uns de ces bijoux sont très remarquables par le savoir-faire qu'ils décèlent, car ce sont des travaux d'orfèvrerie réputés encore de nos jours comme très difficiles : ainsi la chaîne d'or tressée en quadruple dont les mailles excessivement fines ont dû demander un long labeur à l'orfèvre qui l'a faite. Un médaillon d'or est d'un travail fort curieux : il contient au milieu une sorte de mosaïque représentant une vache couchée. Le médaillon est attaché par une chaîne simple à une chaîne double qui se termine à chaque extrémité par une rosace en filigrane d'or. A la partie inférieure du médaillon pendent trois étoiles à huit pointes également en filigrane d'or. Une autre chaînette simple tient suspendue dix petites coquilles striées avec deux étoiles à cinq pointes en filigrane d'or. Un papillon est également imité en filigrane, les ailes étendues, et suspendu à une double chaînette. Ces bijoux ont demandé un très grand savoir-faire, et au dire des orfèvres, le jaseron, c'est-à-dire les chaînes d'or tressées et souples, demande une habileté remarquable de l'ouvrier.

Mais ces splendeurs sont dépassées encore par deux diadèmes ou couronnes trouvés dans le *serdâb* de la princesse Ekhnoumit. Le premier est formé par un lacis de fils d'or qui se croisent et s'entre-croisent : le croisement est marqué et retenu par de petites perles en lapis-lazuli. Sur ce lacis de fils d'or se voient quantité d'étoiles à cinq branches et non des fleurettes semblables à des myosotis, comme on l'a cru ; ces étoiles sont incrustées de cornaline et d'émeraude. Pour rendre cet assemblage solide et ne le pas trop

embrouiller, l'artiste qui l'exécuta imagina une sorte de *croix de Malte*, composée d'un noyau central d'où s'enlèvent quatre fleurs de lotus opposées deux à deux, incrustées elles aussi d'émeraude et de cornaline. Il y a six de ces *croix de Malte*, et l'effet qu'elles produisent est des plus gracieux. Cependant, malgré l'habileté de l'orfèvre et à cause de la grande difficulté du travail, ce bijou, qui a un diamètre de 175 millimètres, une hauteur de 20 millimètres et qui pèse 36 grammes, n'est pas d'un grand effet décoratif : il est embrouillé, les fils d'or se sont tordus, la plupart sont devenus trop lâches, offrent une trop grande distance entre eux; il y en a bien peu qui aient conservé les courbures gracieuses originelles. Ce bijou pouvait être d'un grand effet, mais il n'était pas pratique. Il en est tout autrement du second diadème composé de pièces d'un dessin très pur et très décoratif. Il est formé par seize motifs lyriformes entourant deux à deux une rosace dont le bouton central est en or et le contour incrusté de larmes de cornaline, d'émeraude et de lapis-lazuli. Les lyres étant tournées l'une vers l'autre, embrassent d'un côté la rosace et de l'autre lui sont soudées : si elles embrassent la rosace elles l'atteignent par quatre fleurons, qui l'enserrent, pendant que d'autres fleurons, également au nombre de quatre, remplissent le vide qui, sans eux, serait trop grand entre les côtés de la lyre et l'effet produit disgracieux; si, au contraire, elles sont soudées à la rosace par la partie postérieure, cette rosace est elle-même surmontée d'une lyre qui est debout avec ses fleurons. Ces lyres debout et couchées n'ont de semblable que l'apparence : les lyres couchées sont incrustées de grains ovoïdes et de losanges sertis dans l'or; celles au contraire qui sont debout sur les rosaces sont incrustées de petites lames irrégulières en cornaline, en émeraude et en lapis-lazuli, selon les besoins de la ligne, mais le plus souvent forment un parallélogramme régulier. L'artiste qui fit ce bijou avait au plus haut point le sentiment de la forme et le goût artistique. Ce second diadème a un diamètre de 210 millimètres, une hauteur de 420 millimètres et pèse 108 grammes. Ni l'une ni l'autre de ces deux couronnes ne sont d'ailleurs complètes telles qu'elles viennent d'être décrites : on fixait encore par-dessus, dans un tenon, un panache en or qui représentait une plante d'or dont les fleurs pendaient en grappes de perles d'or ou de pierres précieuses, ou encore un porte-plumet et des porte-aigrettes, le premier formé de trois pièces destinées à recevoir des plumes disposées en éventail, les autres consistant en deux tubes qui rentraient l'un dans l'autre et s'adaptaient à la couronne. Évidemment les dames égyptiennes avaient le goût de la coquetterie et trouvaient des artistes assez habiles pour satisfaire ce goût.

On s'est extasié devant ces bijoux, devant l'habileté qu'ils réclament, et on en a conclu que plus on remontait vers l'ancien Empire, plus on se trouvait en présence d'artistes parfaits, et qu'il en était de même pour tout l'art égyptien. C'est aller un peu trop vite en besogne, et je ne saurais souscrire à ces conclusions, parce qu'elles ne me semblent pas très justes. Sans parler du côté philosophique du sujet, qu'il serait cependant honnête de ne pas négliger, je trouve dans l'examen des bijoux eux-mêmes les raisons de mon sentiment. Ces bijoux laissent à désirer en un certain nombre de cas : la facture n'est jamais parfaite, chaque pièce en particulier d'un bijou peut sembler parfaite et l'ensemble ne l'est pas. Dans les jaserons, il y a des mailles qui sont manquées, les chaînettes ne sont pas d'égale longueur; dans les pièces qui se composent de plusieurs élémens qui devraient être égaux, il y en a toujours quelqu'un qui est trop long ou trop court. Les Égyptiens n'attachaient aucune importance à la symétrie des parties, non seulement en bijouterie, mais même dans leur architecture. Si l'on compare ces bijoux à ceux de la reine Aahhôtep de la XVIIe dynastie, on voit que loin d'être mieux travaillés ils le sont beaucoup plus mal, et les esprits pessimistes et chagrins, qui sont toujours prêts à proclamer l'infériorité des temps présens en comparaison des temps passés, reçoivent ici un éclatant démenti. Un peuple n'arrive pas du premier coup à la perfection, il lui faut gravir lentement et péniblement le calvaire de l'art; plus il monte, plus son idéal s'étend, et plus il voit qu'il en est loin. Lorsqu'il croit l'avoir atteint, c'est qu'il n'a plus la force de le poursuivre et de gravir encore la pente difficile, c'est qu'il va descendre l'autre versant de la montagne, qu'il est devenu vieux et qu'il ne lui reste plus qu'à faire place à de plus jeunes. Le peuple qui ne progresse plus est fatalement appelé à disparaître.

Les objets merveilleux qui viennent d'être décrits ont appelé de nouveau l'attention sur l'Égypte. On a été quelque peu surpris que la terre noire de la vallée du Nil contînt encore tant de trésors à trouver, et, le moment de la surprise passée, on a conclu que sans doute, sûrement même, il en restait d'autres à découvrir. Les trois hommes qui la fouillent actuellement attirent à leur suite un plus grand nombre de gens qui voudraient avoir trouvé avant d'avoir fouillé. En France même cette ambition légitime, mais trop pressée, semble être partagée. On se demande ce que deviennent les antiquités découvertes. Il n'est pas difficile de répondre à cette question. M. de Morgan, fonctionnaire du gouvernement égyptien, est tenu par les fonctions mêmes qu'il

exerce de déposer tout ce qu'il trouve au musée de Gizéh; il le fait. Pour les deux autres, ils fouillent de compte à demi, le musée de Gizéh ayant non seulement la moitié des objets trouvés mais aussi le droit de préélection. De l'autre moitié, M. Naville, qui fouille pour le compte de l'*Egypt exploration fund*, dirige sur Londres les monumens qu'il a découverts; la société fait ellemême le partage entre les divers musées de l'Europe et de l'Amérique, le *British Museum* recevant la meilleure part, comme il est juste, le musée du Louvre recevant aussi sa petite part, qu'il a hâte d'ailleurs de mettre en ses magasins, ce qui ne permet pas de juger de la générosité de la société anglaise ; quant à M. Petrie, auquel appartient la moitié des objets qu'il a trouvés, il en fait part à ses amis, à divers musées d'Angleterre, au musée de Berlin, et je dois dire que nous ne figurons pas au nombre de ses amis. On s'est donc ému, en France, de cette situation qu'il me sera permis de qualifier d'anormale. On a songé à fonder une société comme la société anglaise dont il vient d'être question, et l'on a déjà réuni des souscripteurs sérieux, mais en trop petit nombre. Ce qu'il faudrait, ce serait un ou deux milliers de petits souscripteurs qui, chaque année, apporteraient à la société française les ressources nécessaires pour faire des fouilles sérieuses en Égypte et qui recevraient en récompense les publications que l'on ferait. C'est ce qui se pratique en Angleterre, et pourquoi n'en ferait-on pas autant en France? Les objets trouvés, si l'on en trouvait, permettraient d'enrichir l'admirable collection du Louvre et de créer d'autres collections en province. Ce projet ne semble pas irréalisable, surtout au moment où tant de généreux particuliers font les dons que l'on sait à nos musées. Je souhaite vivement pour ma part qu'il réussisse.

E. Amélineau.

REVUE LITTÉRAIRE

L'OPÉRA ET LA TRAGÉDIE AU XVIIe SIÈCLE

L'une des dernières thèses soutenues en Sorbonne a obtenu un succès un peu différent de celui qui de coutume est réservé à ces exercices généralement austères. Les chroniqueurs ont appris à tout Paris que le piano vient de faire son apparition dans la salle où l'on sacre les docteurs; les musiciens ont constaté avec plaisir que rien n'est à l'abri de leur envahissement; tout le monde a fort approuvé que la Faculté se décidât à sacrifier aux grâces décentes. La musique adoucit les mœurs. Cela est d'un bon augure en ce temps d'examens où la férocité des juges fait couler les larmes de tant de mères !... Cette thèse, que son auteur, M. Romain Rolland, a brillamment « accompagnée », est une *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti* (1). Elle contient de consciencieuses recherches sur les origines de l'opéra en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre et sur les premiers compositeurs. Que valent au point de vue de la musique les théories, les opinions et les appréciations de M. Rolland? Ce n'est pas à moi qu'il appartient ici de le dire. Je n'ai pas à prendre parti pour ou contre le genre lui-même de l'opéra, non plus qu'à discuter la théorie wagnérienne de l'union de tous les arts. Je n'examinerai pas davantage la question de savoir si « Lully a contribué à fourvoyer la musique française depuis deux siècles. » Ces sujets spéciaux exigent la compétence des professeurs du Conservatoire ou de ceux de la Sorbonne. Mais le sujet du travail de

(1) *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, par M. Romain Rolland, docteur ès lettres. 1 vol., chez Thorin. — Cf. Nuitter, *les Origines de l'opéra français* (Plon) et Fournel, *les Contemporains de Molière* (Didot).

M. Rolland intéresse, en partie du moins, l'histoire de la littérature. L'opéra, au temps de ses débuts, est en France un genre littéraire. Corneille, Molière, l'ont aidé à se former; La Fontaine a ébauché deux opéras, si Racine a failli en écrire un et si Boileau s'en est tenu au prologue; Thomas Corneille et surtout Quinault ont composé des drames lyriques qui cent années plus tard n'avaient pas lassé l'admiration de Voltaire. Tous les écrivains au XVIIe siècle se sont préoccupés de la fortune de ce genre nouveau, et ils ont deviné qu'elle ne serait pas sans action sur le destin des genres voisins. Il y a donc lieu d'examiner quelles influences ont amené l'établissement chez nous de l'opéra, de quels élémens il s'est formé, à quelles tendances il donnait satisfaction. L'étude de la tragédie en sera éclairée d'autant : l'histoire de la constitution et des succès de l'opéra est un chapitre indispensable de l'histoire de la décadence de notre tragédie classique.

L'opéra, c'est-à-dire le mélange de la poésie, de la musique et de la danse, existait depuis la fin du XVIe siècle en Italie. C'est de là qu'il nous est venu en droite ligne. C'est là que l'Italien Mazarin l'a été chercher pour nous l'imposer. On sait la ténacité que Mazarin apportait dans ses entreprises et qui le faisait triompher à la longue de toutes les résistances. Cette même opiniâtreté qu'il avait maintes fois fait servir à des causes meilleures, il la mit à introduire chez nous un genre qui était pour lui national. Dès 1645 il fait venir Giacomo Torelli décorateur machiniste que le duc de Parme consentit à céder, il mande le maître de ballets du grand-duc de Toscane Giovanni-Battista Balbi, lequel quitta Florence en poste pour arriver plus promptement en France. Les deux maîtres italiens organisèrent une représentation entièrement conforme au système des *Feste teatrali* adopté dans les cours d'Italie. On y joua la *Finta Pazza* de Giulio Strozzi, musique de Francesco Sacrati. Une partie de la pièce était encore déclamée. L'*Orfeo* de Luigi Rossi, qui fut représenté le 2 mars 1647 au Palais-Royal, dans la salle où Richelieu avait fait jouer *Mirame*, est tout à fait un opéra. Cette « tragi-comédie en musique et vers italiens, avec changemens de théâtre et autres inventions jusqu'alors inconnues en France, » se composait, suivant un chroniqueur du temps, « d'entrées magnifiques et d'une continuelle musique d'instrumens et de voix; et tous les personnages chantoient avec un perpétuel ravyssement des auditeurs, ne sçachant lequel admirer le plus, ou la beauté des inventions, ou la grâce et la voix de ceux qui les récitoient, ou la magnificence de leurs habits. » En 1654, nouvelle représentation d'une œuvre italienne, les *Nozze di Peleo e Teti*, du compositeur Carlo Caproli. Le succès fut grand. La *Gazette* affirme que « la France n'est pas moins obligée de ces beaux divertissemens à Son Éminence, qui fait venir de si excellens hommes d'Italie, que du bon succès de nos affaires. » Néanmoins il est

douteux que l'opéra italien eût réussi à se faire accepter chez nous, si les voies ne lui eussent été frayées par ailleurs, et s'il n'eût trouvé, dans des genres déjà en possession de la faveur publique, un cadre tout prêt.

Le ballet de cour fut, dans l'affaire, le grand coupable. Lui aussi, il nous était venu d'Italie, d'où Catherine de Médicis l'apporta dans ses bagages. Depuis les règnes de Charles IX et de Henri III, le ballet ne cesse de progresser. Il s'épanouit sous Henri IV. Le Béarnais aimait follement la danse; Sully ne l'aimait guère moins. Il s'était fait construire à l'Arsenal une salle de danse, et d'Aubigné nous le représente dirigeant un ballet, avec sa calotte sur la tête et un gros bâton à la main. Louis XIII « dansait assez bien un ballet »; il composa celui de la *Merlaison*. Richelieu se sert du ballet pour traduire des idées de politique : ballet des quatre Monarchies chrétiennes, de la Prospérité des armes de France, qu'il est plus aisé de terminer les différends par la Religion que par les Armes. Mazarin y déploie une magnificence inouïe. Louis XIV, jeune, bien fait, aimant le plaisir, la flatterie et les beaux costumes, consacre à la danse dix-huit années de sa vie. C'est alors que le ballet atteint à sa perfection. Profitant du progrès du goût il devient plus délicat et plus ingénieux. Benserade en fait un genre littéraire. Un passage d'une lettre de Mme de Sévigné nous fait assez connaître en quelle estime les contemporains tenaient l'auteur de *Cassandre* et du *Ballet des Muses*. Furetière s'étant permis de ne pas l'admirer, « je trouve, écrit-elle, que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord; on ne fait pas entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de La Fontaine. » Le rapprochement est significatif : Mme de Sévigné, dont on a vanté souvent l'indépendance d'esprit, est admirable pour être l'écho de son entourage et le reflet de l'opinion d'autrui. Aussi bien pour les sujets qui sont empruntés à la mythologie, pour la morale faite d'une continuelle exhortation à aimer, pour la gracieuse banalité des vers, comme pour la mise en scène et le rôle assigné à la musique et à la danse, déjà le ballet de Benserade ressemble à s'y méprendre à un opéra de Quinault.

Le voisinage du ballet ne pouvait manquer d'être dangereux pour la tragédie elle-même. On le vit bien lorsque Corneille, en 1650, donna son *Andromède*. Il s'y faisait du ciel à la terre et de la terre au ciel un va-et-vient merveilleux. C'était le soleil enlevant Melpomène, Vénus apparaissant dans une étoile, Éole descendant avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui et les deux plus éloignés

sont comme volans en l'air tout contre ce même nuage, Andromède emportée par les vents, les Néréides émergeant des flots, Neptune sur son char que traînent deux chevaux marins, Junon sur le sien que tirent deux paons, et enfin Persée sur le cheval Pégase qui fait au milieu de l'air un « caracol admirable ». Voilà de belles choses ! L'honneur, ainsi que le reconnaît modestement Corneille, en revenait surtout au sieur Torelli. Pour ce qui est de la musique, le poète s'est efforcé de la réduire à la portion congrue : « Je ne l'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs. » Cet homme assurément aime peu la musique. Il la relègue aux endroits où elle est dans l'impossibilité de nuire. Il ne prévoit pas qu'une fois entrée dans le drame, et du coin où on la confine, elle va déborder sur tout l'ensemble. Il croit, dans sa grande naïveté, qu'on fait au musicien sa place et qu'il y reste. Au surplus, il est un peu honteux d'avoir plié son génie à une pareille besogne. Il s'excuse de n'avoir semé dans ses tragédies qu'un petit nombre de « beaux vers ». Il avoue que « cette pièce n'est que pour les yeux. » Il reviendra à la charge en 1660 avec la *Toison d'Or* jouée au château de Neufbourg chez le marquis de Sourdéac qui avait fait les machines, en 1671 avec *Psyché*, tragédie-ballet. C'est qu'il est difficile de résister à la mode ; c'est que Corneille ne déteste pas le succès et qu'il est d'avis, comme Molière, que la grande règle est de plaire.

De même que Corneille avait ouvert la tragédie au ballet, Molière va le faire entrer dans la comédie. Un hasard l'y amena. Il voulait donner un ballet avec les *Fâcheux*, « et comme il n'y avait qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits ; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie. » Le temps manqua pour fondre parfaitement les deux arts. Dans la *Princesse d'Élide*, la partie musicale est déjà mieux rattachée à l'action. Le prologue de l'*Amour médecin* montre la Comédie tendant la main à la Musique et au Ballet :

Quittons, quittons notre vaine querelle ;
Ne nous disputons point nos talens tour à tour.

Il suffit de rappeler *Mélicerte*, la *Pastorale comique*, le *Sicilien*. Et je n'ai garde de reprocher à Molière d'avoir suivi le goût d'une cour frivole

et de lui avoir offert le genre d'amusemens qu'elle réclamait. Je le plains seulement que la nécessité l'ait contraint, étant Molière, à devenir en outre un Benserade supérieur.

Il restait à trouver le ton, la couleur, l'esprit et le style du genre de poème qui s'accommoderait avec la musique et les machines. Car le drame musical peut revêtir toutes les formes. Il peut être héroïque ou religieux aussi bien qu'amoureux et profane. Mais on voit bien quelles influences présidaient à la naissance de l'opéra. Il n'allait pas donner chez nous satisfaction à un instinct national, à un besoin généralement répandu; nos grands parens n'avaient pas pour la musique cette passion qu'on a réussi à nous inculquer à force d'importations étrangères et, je pense aussi, par suite de l'exaspération de notre sensibilité et du détraquement de nos nerfs. « Il n'y avait pas un seul homme dans le pays, dit Voltaire, qui sût faire un trio ou jouer passablement du violon. » Le goût de l'opéra est au XVII[e] siècle une forme de la manie de l'exotisme. Il rallie tous les « snobs » de l'époque. Il se fait jour dans la période du nouveau règne où l'on est le plus enfiévré de plaisir. Il sévit tout particulièrement parmi les femmes. Dans une petite comédie, d'ailleurs insipide, Saint-Évremond met en scène une jeune fille que la passion de l'opéra a rendue folle, mais, comme vous l'entendez bien, folle à enfermer. Il indique les phases successives par où le mal a passé chez la pauvrette : « Les Astrées lui avaient donné la fantaisie d'être bergère; les romans lui avaient inspiré le désir des aventures, et ce que nous voyons aujourd'hui est l'ouvrage des opéras. » C'est cela même, et telle est précisément la filiation de l'opéra. Il continue la littérature romanesque et la poésie de salon. Une cour galante, le monde élégant, les femmes et les marquis, tous les doucereux et les enjoués, ceux qui préfèrent le « vain plaisir » aux jouissances de l'esprit, ceux qui ne demandent à l'art que de les amuser, tels sont ceux pour qui se prépare et au gré de qui se façonne le divertissement de l'opéra. C'est le triomphe de l'influence mondaine. Ceux-là ne peuvent déjà plus supporter ni l'héroïsme de Corneille, suranné et qui les fait sourire, ni la fantaisie de Molière, qu'ils trouvent triviale. Ce sont les mêmes qui feront à Racine une guerre implacable et ne lui pardonneront pas d'avoir exprimé la vérité de la nature humaine. Ils ne veulent rien que de factice, ils n'admettent rien que de conventionnel, ils ne goûtent rien que de fade. C'est pourquoi ils applaudissent à l'art de Quinault, dans lequel ils se reconnaissent. Les tragédies de celui-ci sont faites à leur ressemblance et à leur mesure : elles sont l'expression même du goût de la société. L'*Astrate*, auquel il ne manque pour braver les critiques mêmes de Boileau que d'avoir été mis en musique, est de 1663. Désormais l'opéra a son librettiste; il a trouvé la nature des sentimens qu'il exprimera et la langue qui lui convient.

Telles sont les complicités qui nous acheminaient à adopter l'imitation pure et simple de l'opéra italien. Du ballet de Benserade combiné avec la tragédie de Quinault, sous l'influence d'un italianisme décadent et sous la poussée de la frivolité mondaine, s'est formé chez nous l'opéra. Comme il arrive, ses véritables fondateurs, ceux qui l'implantèrent en France ne sont pas ceux qui en avaient tenté les premiers essais. Quinault s'obstinait dans la tragédie, faute d'avoir trouvé pour son « lyrisme » le véritable débouché. Lully n'eut pas de lui-même l'idée qu'on pût adapter la musique au vers français. Rendons au malheureux Perrin et à l'infortuné Cambert l'honneur qui leur appartient. Ce sont eux qui, en 1669, obtiennent un privilège pour la fondation d'une Académie de musique, et qui font représenter le 19 mars 1671 *Pomone*, pastorale en cinq actes et un prologue. Ils s'étaient associé Sourdéac pour les machines et Chaperon pour la partie financière. Pourquoi n'eurent-ils pas tout le succès que méritaient leur bonne volonté et leurs talens? Cambert possédait, au témoignage de Saint-Evremond, « un des plus beaux génies du monde pour la musique, le plus entendu et le plus naturel. » Il avait le goût le plus louable pour les mots qui ne veulent rien dire : « Nanete, Brunete; Feuillage, Bocage; Bergère, Fougère; Oiseaux et Rameaux, touchaient particulièrement son génie. » De son côté, Perrin n'était pas dépourvu de mérite. Il avait débuté dans la poésie en chantant dans des « pièces folastres » divers insectes, tels que la puce, le moucheron et le ver à soie, et continué par une traduction de l'*Enéide* où il montrait le héros virgilien « travesty de l'habit non pas d'un barbare... mais d'un cavalier françois, avec la pompe des plumes et des clinquans. » Ce sont des titres. Par malheur il céda au légitime désir de s'enrichir en épousant une vieille femme. Ce fut pour lui l'origine de beaucoup de désagrémens, et pour les débuts mêmes de l'opéra la cause de certaines entraves. Sourdéac doit être remercié pour avoir tenté de supplanter les Italiens dans l'art de la machinerie. C'était un original, s'il faut croire ce qu'en dit Tallemant : « Il se fait courre par ses païsans comme on court un cerf et dit que c'est pour faire exercice ; il a de l'inclination aux méchaniques ; il travaille de la main admirablement : il n'y a pas un meilleur serrurier au monde. » Voltaire se porte garant qu'il n'était pas complètement fou. Ce qui est certain c'est qu'il se ruina. L'association tomba en pleine déconfiture. Elle avait seulement préparé les voies à des joueurs plus heureux, ou à des combattans mieux armés pour la lutte. C'est alors que Lully entre en scène. Baptiste était surtout réputé pour son talent de danseur. Il avait déployé dans le rôle du Muphti du *Bourgeois gentilhomme* une verve étourdissante. C'était un parfait baladin, et qui avait su entrer dans la faveur du Roi aussi avant que l'autre Baptiste, surnommé Molière. Il reprit le privilège de Perrin. Il était âpre au gain,

d'une déloyauté insigne, d'humeur à la fois souple et tyrannique, au demeurant vraiment artiste. Italien d'origine, façonné au goût français, il acclimata chez nous l'opéra florentin. Quinault est pour lui le plus docile des collaborateurs. Inaugurée en 1672 par les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus* et *Cadmus et Hermione*, l'œuvre commune se continua par une série ininterrompue de succès jusqu'au *Roland* (1685) dont une scène, celle où le héros apprend par des bergers dansans l'infidélité d'Angélique, passa pour une merveille de l'art, et jusqu'à *Armide* (1686), le chef-d'œuvre, et dont le cinquième acte fut considéré comme un des plus beaux efforts du génie humain.

Tel qu'il nous apparaît dans ces modèles du genre, l'opéra consiste essentiellement dans l'emploi du merveilleux au théâtre. Quinault met à contribution la mythologie, la fable, l'épopée antique et moderne, le paganisme et la sorcellerie. Il y ajoute l'allégorie. La Discorde, la Haine, la Victoire, les Jeux, les Ris et les Plaisirs se mêlent aux fées et aux lutins, aux dieux de fleuves, aux divinités célestes, terrestres, infernales, dans la plus incohérente des mascarades. Les *Métamorphoses* d'Ovide lui fournissent la plupart de ses sujets ; il emprunte les autres à l'Arioste (Roland), au Tasse (Armide) et même à une vague tradition des romans de chevalerie (Amadis). Peu importent d'ailleurs les sources où il a puisé et les souvenirs qu'évoquent les aventures et les personnages qu'il met en scène. Pour lui la différence des temps et des pays, des climats et des civilisations n'existe pas. Ce n'est pas lui qui s'inquiéterait, comme un Corneille, de savoir si Andromède fut « blanche » ou « basanée ». Mystères de la vieille Égypte, claires légendes de la Grèce, prouesses héroïques du moyen âge, tout se confond dans une même teinte neutre, sous un vernis uniforme. — L'amour est l'unique ressort du drame, comme il est l'unique mobile des personnages et le thème unique du dialogue et de la déclamation. On sait assez de quels conseils est faite la morale amoureuse de Quinault : c'est une continuelle invitation à aimer, à profiter de la jeunesse, à suivre l'instinct en dépit des empêcheurs de s'aimer à la ronde.

Hélas, petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Il est difficile de dissimuler plus de grossièreté sous plus de préciosité. Quand Boileau parlait de ces « lieux communs de morale lubrique, » il s'exprimait à son habitude avec une franchise ingénue, mais l'expression qu'il employait n'était pas trop forte. Encore si Quinault était un peintre de la passion ou seulement un poète de la tendresse ! L'art peut profiter de ce que la morale condamne. Si même

il avait célébré le plaisir! Mais l'amour tel qu'il le comprend, toujours charmant et souriant, agréable jusque dans ses tourmens, délicieux dans ses émotions légères et à fleur d'âme, n'est que la galanterie la plus fade et la plus « dégoûtante ». Dans cette abondance de vers de mesure inégale et de médiocrité pareille où s'épanche la verve facile de l'auteur, il n'y a pas l'apparence d'un sentiment vrai. On a coutume, depuis le siècle dernier, d'en appeler de l'arrêt de Boileau, et de prononcer que s'il faiblit dans le drame, Quinault a excellé dans le style lyrique. Je choisis à dessein un couplet auquel Voltaire ne craint pas de décerner l'épithète de sublime : c'est le chœur des suivans de Pluton dans *Alceste*. Le poète, traduit à sa manière un des thèmes les plus riches de la poésie lyrique et l'un de ceux qui ont arraché au désespoir les cris les plus magnifiques: la nécessité de la mort inévitable.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre.
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords :
Le repos qu'on désire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici prendre place.
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.

C'est du lyrisme de mirliton. L'œuvre d'Eugène Scribe fourmille de beautés pareilles qu'on se refuse assez ordinairement à y admirer. Peu importe d'ailleurs, puisque le musicien est chargé de réparer les défaillances du poète, et puisque, à défaut de l'un et de l'autre, on peut toujours compter sur le machiniste. Le livret de *Phaéton* est un des plus pauvres que Quinault ait écrits; mais on voit dans cet opéra Protée sortir de la mer conduisant les troupeaux de Neptune et accompagné d'une troupe de dieux marins dont une partie fait un concert d'instrumens et l'autre partie danse; plus loin il se transforme en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine et en flamme; les portes du temple d'Isis s'ouvrent, et ce lieu qui avait paru magnifique n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flammes et d'où sortent des furies et des fantômes terribles qui menacent et écartent l'assemblée; enfin Phaéton assis sur le char du Soleil s'élève sur l'horizon; la Terre consumée apparaît et supplie Jupiter; la foudre tombe, le héros est précipité du haut des cieux. Cela explique suffisamment que Phaéton ait enchanté le public au point que huit mois de représentation satisfirent à peine sa curiosité.

On comprend la mauvaise humeur de tous ceux qui au XVIIe siècle représentent le bon goût et défendent la tradition. Ils ont beau faire leurs réserves et mettre hors de cause Lully dont ils ne contestent pas le génie; ils déplorent le succès de l'opéra. Le genre, tel qu'ils le voient réalisé, leur paraît exécrable. Ils en dénoncent presque tous l'absurdité et se plaignent de l'insurmontable ennui qu'il leur cause. Boileau en flétrit la morale. La Fontaine en raille les prestiges imparfaits :

> Souvent au plus beau char le contrepoids résiste;
> Un dieu pend à la corde et crie au machiniste;
> Un reste de forêt demeure dans la mer,
> Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

Si d'ailleurs il goûte séparément les trois genres de la comédie, du ballet, du concert, il lui semble qu'ils ne peuvent en s'unissant que se nuire. Tel est aussi l'avis de Saint-Évremond dans sa curieuse *Lettre sur les opéras:* « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un opéra, je vous dirai que c'est un travail bizarre de poésie et de musique, où le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage. » Il conclut sans ambages : « Une sottise chargée de musique, de danse, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais c'est toujours une sottise. » Parmi les grands écrivains, La Bruyère est le seul qui incline à l'indulgence. Sans doute, comme les autres, il s'ennuie à l'opéra; mais ce n'est pas que le genre soit par lui-même condamnable, c'est que l'exécution y est encore très insuffisante. « On voit bien que l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée. » Cette idée est tout près de lui agréer. La Bruyère va jusqu'à se déclarer franchement, sinon en faveur de l'opéra, du moins contre ses adversaires : « C'est prendre le change et cultiver un mauvais goût que de dire comme l'on fait que la machine n'est qu'un amusement d'enfans et qui ne convient qu'aux marionnettes; elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux... Le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement. » Je devine bien chez le moraliste soucieux d'originalité le désir de se singulariser et de porter le poids de son opinion du côté où on ne s'attendait pas à la trouver. Mais surtout La Bruyère écrit dans les dernières années du siècle. En plus d'un endroit sa critique est en avance sur celle de son temps. C'est déjà un goût nouveau qui s'annonce.

« Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'es-

prit. » C'est Saint-Évremond qui parle ainsi. Il faut avouer qu'on ne pouvait apercevoir le danger avec plus de clairvoyance et le signaler avec plus de bonheur d'expression. Les difficultés créées à la tragédie par l'opéra, voilà ce qui est capital. Les deux genres se touchaient de trop près pour ne pas exercer l'un sur l'autre de continuelles réactions. De plus, en développant dans le public certaines exigences l'opéra allait forcer la tragédie à dévier de sa route. Pour saisir la réalité de cette influence il n'est pas besoin de s'adresser, comme on le fait ordinairement, aux écrivains de second ordre, et de montrer qu'un Crébillon ou un Lagrange-Chancel entendent l'amour précisément à la façon de Quinault. L'exemple de Racine est d'une bien autre portée. On a pu discerner jusque dans *Phèdre* l'influence d'un art rival (1). Elle éclate avec évidence dans *Esther* et *Athalie*. Les contemporains ne se trompaient qu'à demi quand ils allaient annonçant avec Dangeau que Racine travaillait à un opéra dont le sujet était *Esther et Assuérus*. Dans *Athalie* il ne suffit pas de montrer la place faite aux chœurs, l'importance donnée au décor et à la figuration, le changement à vue du dernier acte; c'est le drame tout entier qui est imprégné de lyrisme, c'est l'action elle-même qui est « merveilleuse », le principal ou le seul acteur étant la toute-puissance divine qui change les volontés, égare les esprits, dirige les événemens vers une catastrophe marquée de toute éternité. Comme il est un poète de génie, Racine remonte de Quinault à Sophocle et retrouve la véritable tradition de la tragédie antique dont l'opéra n'était qu'une déviation ou une contrefaçon. Il n'en reste pas moins qu'il s'écarte sensiblement du système qui était celui de la tragédie classique, et qu'il y apporte des beautés d'un ordre qu'elle ne comportait pas. Pour lutter contre l'opéra, un Racine peut lui emprunter ses propres instrumens et en tirer des effets imprévus. Mais c'est ce qu'il est seul capable de faire. Les autres, afin de soutenir une trop rude concurrence, mettront au service de la tragédie des ressources qui chaque fois en altèrent davantage la pureté. Ils y feront entrer tour à tour le romanesque, la terreur, la sensiblerie, l'extraordinaire, le pittoresque. C'est dire qu'ils déferont peu à peu l'œuvre de Corneille et de Racine.

En fait, le principe même de l'opéra est en contradiction avec le principe de la tragédie. Quand M. Romain Rolland nous dit que « d'elle-même la tragédie française marchait vers l'opéra », je ne sais trop comment il l'entend; ou plutôt la façon dont il s'explique prouve que l'idée qu'il se fait de la tragédie est à peu près celle qu'en ont jadis accréditée les romantiques. « Ses dialogues balancés, dit-il, ses périodes cadencées, ses phrases qui se répondent, ses nobles proportions, la

(1) Cf. Brunetière, *les Époques du théâtre français*, VII.

logique de son développement, se prêtaient naturellement à l'eurythmie musicale. L'opéra devait être l'expression parfaite du style Louis XIV. Ce génie de noblesse et de dignité calme, qui répugne à l'imprévu et se plaît à retrouver dans ses œuvres et ses spectacles la paix de sa raison ; qui fait voir les passions au travers des yeux de l'artiste ; ce génie en un mot qui met son idéal dans l'ordre plus que dans la liberté et qui tend peu à peu à chercher la beauté dans la forme de la pensée même, devait se satisfaire dans l'opéra de Lully qui n'est, si je puis dire, qu'une tragédie de la forme. » Cela n'est guère précis, mais semble encore moins juste. Loin que l'opéra fût l'aboutissement de la tragédie, il en était la négation.

C'est bien la raison, en effet, qui préside à tout le système de la tragédie et qui lui dicte celles mêmes de ses règles qu'on a taxées d'être le plus arbitraires et le plus audacieusement conventionnelles. Si le poète est tenu de resserrer sa pièce dans les vingt-quatre heures, c'est afin de moins choquer la vraisemblance, et si on lui impose l'unité de lieu c'est qu'aussi bien l'intérêt ne s'attache pas au changement du décor, mais au spectacle changeant des sentimens. La raison qui détermine la conduite de la pièce dirige également l'auteur dans l'étude qu'il fait de la passion. Ses personnages se connaissent, s'analysent, discutent avec eux-mêmes, et s'ils ne résistent pas toujours à l'impulsion du désir, s'ils succombent à la violence de l'instinct, encore savent-ils qu'ils y succombent. On ne laisse aux événemens que la moindre place. Tout se fait par des causes intérieures. C'est par là que la volonté s'éprouve, que les caractères se dessinent, et de là qu'une morale se dégage. — L'opéra est, par définition, un perpétuel défi jeté à la raison. C'est ici le domaine de l'imprévu ; les merveilles les plus invraisemblables marquent le triomphe de l'artiste qui cherche d'abord à provoquer la surprise. Tout dépend des causes extérieures. Partant, pas de psychologie. La volonté n'a rien à faire dans un monde où la face des choses est soudainement changée par l'intervention d'un dieu, à moins que ce ne soit par la baguette d'une magicienne. Les caractères perdent toute consistance dans ce domaine des vaines apparences. Même, comment parler encore de caractères et de sentimens à propos de personnages qui n'ont aucun rapport avec notre humanité? « Le merveilleux visible n'aurait-il pas banni tout intérêt de la scène lyrique? demande Grimm dans son article de l'*Encyclopédie*. Un dieu peut étonner, il peut paraître grand et redoutable ; mais peut-il intéresser? Son caractère de divinité ne rompt-il pas toute espèce de liaison et de rapport entre lui et moi? » — Aussi l'intérêt se déplace. Il s'attache à tout ce que la tragédie avait pris soin de bannir comme étant de qualité inférieure. L'opéra réalise et présente sous forme matérielle ce que la tragédie reléguait dans le récit. Nous assistons au « songe » qui vient

hanter le sommeil du héros endormi. Ce n'est plus dans une métaphore, c'est sur la scène, grâce à une machine ingénieuse que la croupe des monstres se recourbe en replis tortueux. La curiosité seule est éveillée. Le regard est amusé, l'oreille est charmée. A mesure que nous nous abandonnons à ce charme enveloppant de la musique, l'esprit perd davantage la maîtrise de soi, l'énergie se dissout comme à un contact voluptueux; du cerveau l'émotion est descendue dans cette partie de nous-même où ne pénètre pas l'analyse, dans la région des sentimens obscurs, inconsciens, qui confine au monde de la sensation. — Telle est exactement la différence. Le plaisir de la tragédie était tout intellectuel; le plaisir de l'opéra est presque uniquement sensuel.

L'auteur de l'*Histoire de l'opéra* nous promet qu'il nous montrera quelque jour comment au XVIIIe siècle la tragédie s'est transformée sous l'action de l'opéra. Pour compléter son étude, il devra la pousser jusqu'au moment où la tragédie devient le drame romantique. Entre les influences qui ont amené la constitution du drame de Victor Hugo, on en a signalé plusieurs qu'on a été chercher fort loin; je ne sais si aucune autre a été plus réelle que l'influence voisine de l'opéra. Le drame concentré autour de l'aventure amoureuse des deux « premiers rôles, » l'amour empruntant aux harmonies de toute la nature son orchestration, l'impulsion remplaçant l'activité réfléchie, l'action des causes extérieures se substituant à la volonté, l'invraisemblance des événemens le disputant à l'absurdité des sentimens, la raison abdiquant devant la musique des vers, la somptuosité de la mise en scène, la séduction du décor et du costume, — c'est *Hernani* et c'est *Ruy Blas*. En sorte que si l'opéra a tué la tragédie, ç'a été pour installer à sa place une forme de théâtre à qui il ne manquait que d'être viable. Et enfin si le drame en vers est aujourd'hui chez nous un genre mort, et qu'en ces derniers temps on s'est vainement essayé à ranimer, la faute n'en est-elle pas au voisinage trop redoutable de l'opéra? Les poètes ont beau prodiguer l'éclat des images, l'image la plus colorée semble terne auprès de la vision elle-même de l'objet. La sonorité des rimes ne s'entend plus auprès du tapage de l'orchestre. Tel est, au point de vue littéraire, le bilan de l'opéra. Sans avoir provoqué chez nous aucune œuvre de quelque valeur il a été pour les autres genres dramatiques le pire dissolvant. La valeur musicale des œuvres que nous lui devons a-t-elle été d'ailleurs une suffisante compensation? Je n'ai pas qualité pour le décider. Je me borne à remarquer qu'on est en droit d'exiger beaucoup de lui en songeant à ce que valait ce qu'il nous a fait perdre.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ANGLAISES

LA FEMME NOUVELLE

Un vent de révolution souffle, depuis quelque temps, sur l'Angleterre; et c'est comme si, fatigués d'un trop long attachement à leurs coutumes d'autrefois, nos voisins s'apprêtaient maintenant à tout renouveler d'un seul coup. Je ne parle pas ici de la politique, où il semble cependant que de graves changemens soient en train de s'accomplir : car on sait que les divisions séculaires des partis anglais ne gardent plus désormais qu'une valeur nominale; que rien ne subsistera bientôt des programmes anciens, ni même de l'ancien esprit politique anglais; et que la patrie de l'individualisme s'imprègne tous les jours plus profondément de principes socialistes ou, si l'on aime mieux, *étatistes*. Et la crise politique se double d'une crise religieuse, la plus forte assurément qui se soit produite dans ce siècle. Sous les attaques multipliées des sectes dissidentes, l'autorité traditionnelle de l'Église anglicane faiblit et s'effondre, au grand profit de la propagande catholique ; les appels pour « le fonds de défense de l'Église nationale » restent sans écho dans le public, malgré l'appui incessant que leur prêtent les plus grands noms de l'aristocratie ; et déjà certains écrivains envisagent sérieusement la possibilité d'une adhésion officielle de l'Angleterre au catholicisme.

Ce sont là de clairs indices d'un état nouveau ; mais peut-être le

renouvellement est-il plus sensible encore qui s'opère, au même instant, dans les mœurs et dans les idées. Ouvrez une revue, un journal anglais. Il n'y est question que de la *nouvelle* critique, du *nouveau* roman, et de vingt autres nouveautés dont quelques-unes vraiment assez imprévues. Je serais fort en peine, par exemple, de déterminer en quoi la *nouvelle* critique diffère au juste de l'*ancienne;* mais le fait est qu'elle existe, et je n'en veux pour preuve qu'un long article publié dans la *New Review* de juin par M. Runciman, avec, en manière d'épigraphe, cette pensée du Dr Johnson : « La civilité réciproque des auteurs est une des scènes les plus risibles de la grande farce qu'est la vie. » La *nouvelle* critique consisterait-elle, suivant cette devise, à rompre avec les fâcheuses traditions de la courtoisie entre auteurs, pour revenir aux vieilles habitudes de franchise qui, bien plus encore que sa critique même, ont rendu immortel le Dr Johnson ? M. Runciman, en tout cas, ne ménage point les dures vérités à ceux qu'il appelle les « vieux critiques ». A l'un d'eux il reproche (j'oubliais d'ajouter qu'il s'occupe seulement de critique musicale) son inaptitude à jouer du piano, à l'autre le retard qu'il a mis à deviner le génie de M. Paderewski, à un troisième son peu de variété dans le choix de ses métaphores. Ou plutôt je m'aperçois que c'est lui-même qui accuse les « vieux critiques » de manquer de civilité à l'égard des « nouveaux » : mais ceux-ci, comme on voit, sont hommes à rendre la pareille.

Il me serait plus facile de définir le *nouveau roman :* car sur ce point ce n'est pas un seul article, mais au moins une dizaine que je pourrais consulter, tous parus dans les revues anglaises de ces mois derniers. Le *nouveau* roman anglais diffère surtout de l'*ancien* en ce qu'il est *sexualiste*. Le mot est nouveau, lui aussi ; mais au train dont on l'emploie il aura vite vieilli. Il désigne, autant que j'ai pu le comprendre, une littérature où une grande part est faite aux particularités des sexes, et aux problèmes divers, physiologiques, moraux, et sociaux, qui résultent de l'organisation dissemblable de l'homme et de la femme. Le sexe, c'est en effet le seul sujet où paraissent s'intéresser désormais les lecteurs anglais. « Qu'un écrivain, dit Mrs Crackanthorpe dans la *Nineteenth Century*, qu'un écrivain produise aujourd'hui un roman ou une pièce traitant d'autre chose que des phénomènes moraux qui caractérisent l'homme et la femme : et si exquis que soit son style, si profonde et subtile son émotion, si délicate sa fantaisie, le public, d'un commun accord, rejettera son œuvre. »

Aussi romanciers et dramaturges ne traitent-ils que de ces phénomènes : et l'on entend bien qu'ils n'y mettent pas la discrétion des écrivains d'autrefois. Car à dire vrai, Dickens aussi, et Thackeray, traitaient des « phénomènes moraux » qui caractérisait l'homme et la

femme; ils en traitaient par ce même fait qu'ils introduisaient dans leurs romans des hommes et des femmes, s'efforçant ingénument de les montrer tels qu'ils les voyaient. Et pareillement tous les grands écrivains, depuis Homère jusqu'à notre temps. Que leur a-t-il donc manqué pour être *sexualistes*, et en quoi diffèrent-ils des *nouveaux* écrivains anglais?

Mrs Crackanthorpe ne nous le dit pas, dans son ardente apologie de la sexualité en littérature; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur les romans et les drames anglais d'à présent pour s'en rendre compte aussitôt. La vérité est que ce que les Anglais appellent la littérature sexualiste correspond assez exactement à ce qu'a été naguère chez nous le naturalisme. Non contens de faire une part, dans leurs ouvrages, à la différence des sexes, les nouveaux auteurs anglais considèrent cette différence comme l'unique objet qui mérite de les occuper; et non contens d'en étudier les phénomènes *moraux*, ils en décrivent et analysent à plaisir la partie *physique*, de telle sorte que ce n'est point tant leur *sexualité* que leur *sensualité* qui les distingue de Dickens et de Thackeray, et des *anciens* romanciers. De là vient leur succès auprès du public et de là aussi tant de protestations qu'ils soulèvent dans les journaux et les revues. Mais les protestations ne servent de rien contre un courant aussi fort; et l'avènement du naturalisme dans le roman anglais n'en demeure pas moins un fait accompli. Ce n'est plus en Angleterre, désormais, que les mères françaises pourront s'approvisionner, en toute confiance, de romans pour leurs filles.

Encore ne faut-il point croire que les nouveaux romans anglais ressemblent absolument à ceux des naturalistes français. L'influence de la race subsiste et se fait sentir, malgré tout. Pour se complaire dans l'étude des sujets les plus scabreux, les romanciers anglais restent toujours, cependant, d'acharnés moralistes. Chacun de leurs romans est le développement d'une thèse; et chacune des différences qu'ils constatent entre l'homme et la femme les conduit à réclamer quelque changement dans les relations présentes de l'homme et de la femme. Et que la plupart de ces romans sexualistes aboutissent à réclamer l'émancipation sociale et politique de la femme, c'est ce qui n'étonnera personne quand j'aurai dit enfin que la plupart de ces romans ont des femmes pour auteurs.

Des femmes, mais des femmes *nouvelles :* car c'est encore là une des nouveautés les plus considérables de la nouvelle Angleterre. *The new woman*, la femme nouvelle, il n'y a pas un terme qu'on trouve plus constamment répété dans la presse anglaise. Aussi bien Mrs Crackanthorpe propose-t-elle de l'appliquer à la nouvelle littérature elle-même, et de remplacer le mot de « roman *sexualiste* » par le mot, plus

juste en effet, de « roman de la femme nouvelle ». Dans la littérature et dans la réalité, l'Angleterre possède dès maintenant un nouveau type de femme, et dont on peut dire, pour commencer, qu'il est en tout cas infiniment plus bruyant, plus remuant, plus encombrant que l'ancien.

***

« Il n'y a pas un des domaines jusqu'ici réservés à l'homme, que la femme ne menace, à présent, de s'approprier. Une à une les vieilles citadelles de la suprématie de l'homme sont attaquées et prises d'assaut. Diplômes de nos universités, doctorats de médecine et de philosophie, emplois d'éditeurs, d'inspecteurs, de maîtres d'usines, de romanciers, de brocanteurs, de dramaturges, de poètes, d'*essayistes*, la femme a envahi tout cela, et ce n'est encore qu'une faible partie de ce qu'elle entend conquérir. L'asile poudreux de la loi, lui-même, ne lui a point échappé : et pour être encore un phénomène assez rare, la *femme-solicitor* dorénavant existe. Au cours dont les choses vont, nous pouvons affirmer qu'il n'y aura pas dans vingt ans un seul métier où la femme ne fasse concurrence à l'homme, et même ne réussisse à le dépasser. Phénomène singulier, que rend plus singulier encore sa soudaineté : car c'est durant les vingt dernières années que nous avons vu tous ces changemens s'accomplir. Nous allons voir maintenant la femme-électeur et, comme conséquence inévitable, la femme-député, en attendant qu'il prenne fantaisie à nos sœurs et à nos filles de pénétrer dans la magistrature et dans le haut clergé. »

Ainsi parle un sage, M. Harry Quilter, dans un très remarquable article de la *Fortnightly Review*. Et tous ses confrères autour de lui font la même constatation, les uns avec une nuance d'aigreur ou de mélancolie, d'autres avec une résignation souriante, et quelques-uns sur le ton d'un enthousiasme lyrique. Tel un pasteur, le révérend Harry Jones qui, dans le *Sunday at Home*, réclame pour les femmes, au nom de l'Évangile, le droit de voter et l'égalité civile. « Notre-Seigneur en effet n'a-t-il pas dit que quiconque accomplissait la volonté divine était par là même Son frère, et Sa sœur, et Sa mère ? L'homme, la femme, la jeune fille sont donc non seulement placés sur le même rang, mais élevés en commun à l'honneur suprême d'une intime parenté avec le Fils de l'Homme. Ainsi il n'y a point de distinction de sexe dans le royaume des cieux. Aux yeux du Christ, la femme doit prendre la place qui lui est due, et obéir en commun avec l'homme aux grands devoirs de la vie. »

Le devoir de voter et de siéger dans les parlemens aurait-il été, « aux yeux de Jésus-Christ », aussi grand et aussi essentiel qu'il paraît l'être aux yeux du révérend Harry Jones ? La question, au surplus, est

d'assez peu d'importance, car la *femme nouvelle* anglaise ne semble guère se soucier du Christ. Son unique préoccupation est de rejoindre l'homme dans toutes les directions où, depuis des siècles, il a été seul à marcher, de le rejoindre et de le distancer. Ou plutôt on dirait que l'unique préoccupation de la *femme nouvelle* n'est pas de distancer l'homme, mais de le supprimer; car la haine contre l'homme, plus encore que son ambition de femme, se montre clairement dans tout ce qu'elle fait. Elle n'admet point qu'on lui accorde des titres, des honneurs, équivalens à ceux qu'on réserve à l'homme : ce sont *les mêmes* qu'elle réclame, et ses réclamations ont d'autant plus de chances de succès qu'elle n'est tenue vis-à-vis de son ennemi à nulle réserve de galanterie. Sans compter que l'homme, pour haï qu'il se sente, ne peut guère se résigner à la haïr à son tour, et qu'il n'y a pas une de ces réclamations de la *femme nouvelle* qui ne trouve aussitôt des hommes pour l'appuyer.



C'est, par exemple, un *bachelier ès arts* d'Oxford qui vient, le premier, de demander pour les femmes l'admission aux grades supérieurs dans les deux grandes universités de l'Angleterre. Il raconte, en faveur de sa thèse, les héroïques exploits d'une jeune fille, miss Grace Chisholm, passionnée de sciences, ou plutôt de diplômes, et dont il nous dit lui-même qu'elle est « incomparable dans l'art de passer des examens. »

Cette jeune fille paraît en effet avoir pour les examens une attraction surnaturelle, comme d'autres pour les voyages ou pour les exercices du sport. En 1892, elle a réalisé — sans qu'il y eût à cela d'ailleurs la moindre utilité pratique — le tour de force de passer simultanément un examen de mathématiques à Oxford et un autre à Cambridge. Mais elle ne s'en est point tenue là. En 1893 elle est allée à Gœttingue, où elle a passé encore un grand nombre d'examens, qu'est venu enfin couronner, en avril dernier, un beau diplôme de docteur en philosophie, *magna cum laude* (la mention *summa cum laude* étant à peu près hors d'usage). Mais pour en arriver à ce magnifique résultat, on peut bien dire que miss Chisholm a mis en émoi toute l'université de Gœttingue, et par contre-coup le monde universitaire allemand tout entier. Car il est dans l'instinct de ces héroïnes de viser toujours aux conquêtes impossibles : et pour obtenir l'autorisation de passer son examen de docteur, miss Chisholm a dû, après des mois de démarches, solliciter directement, en audience privée, les ministres à Berlin.

Et voici qu'après avoir, comme on l'a vu, bouleversé l'Allemagne, elle est en train d'amener une révolution dans les coutumes séculaires

des universités anglaises. Depuis longtemps en effet celles-ci sont ouvertes aux femmes, à l'exception de deux, Oxford et Cambridge, auxquelles il faut joindre encore en Irlande l'université de Dublin. Et c'est contre cette exception que proteste le *bachelier ès arts* de la *Fortnightly Review*, brandissant en guise d'argument l'exemple de miss Chisholm. « En refusant leurs grades aux femmes, dit ce galant bachelier, les trois universités se mettent en révolte contre l'Europe entière. » Et il ajoute que, d'ailleurs, le but de sa protestation est simplement de s'élever contre une injustice, que l'admission des femmes aux grades d'Oxford et de Cambridge ne saurait avoir pour elles aucun avantage pratique, sinon de leur donner, en échange d'une somme de huit livres sterling, un diplôme dont elles peuvent se procurer l'équivalent dans dix autres universités.

Un professeur de philosophie d'Oxford, M. Thomas Case, a pris la peine de répondre, dans la *Fortnightly Review* de juillet, à ce bachelier anonyme. Encore s'attend-il à soulever dans le public « une tempête d'indignation ». Mais il estime qu'il a le droit et le devoir de se prononcer sur un sujet de ce genre, ayant enseigné à Oxford durant plus d'un quart de siècle.

Et il nous apprend d'abord que la campagne engagée par le bachelier ès arts n'est que la suite de nombreuses campagnes antérieures dont chacune a eu pour effet de faire accorder aux femmes de nouveaux privilèges, dans les règlements de l'université. Non seulement les femmes sont admises, dès aujourd'hui, à la plupart des examens d'Oxford, mais elles y jouissent encore d'avantages exceptionnels. Elles sont dispensées de répondre sur le latin et le grec ; elles peuvent passer l'examen du second degré sans s'être d'abord présentées au premier; elles n'ont à justifier d'aucun stage. Un seul droit leur est refusé, celui de devenir *bachelier ès arts :* et cela pour cette raison décisive que le grade de bachelier ès arts confère à celui qui l'obtient le titre de membre permanent de l'université. — Pourquoi donc, demandera-t-on, les femmes ne pourraient-elles pas devenir membres de l'université d'Oxford? — M. Case en énumère longuement les motifs, dont quelques-uns risqueraient de paraître trop spécieux ou nécessiteraient trop de commentaires. Mais de son argumentation il résulte, en résumé, que l'Université d'Oxford a été destinée, de par les lois mêmes de son organisation, à être exclusivement une université pour hommes. Le cours des études, le régime de vie des étudians, tout y rend impossible la cohabitation de personnes des deux sexes.

C'est que le professeur Case admet encore, suivant la manière ancienne, la nécessité d'une éducation différente pour les deux sexes; tandis que, par un phénomène singulier, les nouveaux sexualistes pa-

raissent conclure, des différences qu'ils constatent entre l'homme et la femme, à une égalité absolue de droits et de devoirs. « Aussi longtemps que Dieu n'aura pas inventé pour l'humanité quelque autre moyen d'engendrer, dit le professeur Case, la pureté de la femme devra rester une des conditions de la vie sociale. La différence des sens entraîne une différence absolue dans l'éducation physique, intellectuelle et morale de l'homme et de la femme. Et pour m'en tenir à l'éducation morale, j'affirme que l'homme peut lire et entendre maintes choses que la femme doit ignorer ; j'affirme en outre que l'homme et la femme doivent être élevés séparément, qu'ils ne doivent pas être admis ensemble à étudier Aristophane et Juvénal, à disséquer dans les laboratoires d'anatomie et de physiologie. C'est déjà une chose assez répugnante que les jeunes filles anglaises d'à présent soient autorisées à lire des livres dont rougiraient leurs mères. »

Et le professeur Case s'étonne, en terminant, de cette fièvre d'ambition qui pousse les femmes à réclamer des droits où elles ne sauraient prétendre, tandis qu'il leur est permis d'obtenir des droits équivalens dans tant d'autres universités, sans compter les innombrables écoles supérieures qu'on a fondées expressément pour elles. Mais qu'importent ces écoles à la *femme nouvelle!* Rivaliser avec l'homme, le chasser tour à tour de tous les domaines que l'usage des siècles lui avait réservés, voilà l'unique entreprise qui la tente désormais.



Si encore, en échange de ces nouveaux privilèges, elle se résignait à abandonner les anciens, si elle consentait à payer ses victoires de quelques sacrifices! C'est à quoi l'invite M. Quilter, dans l'article que j'ai eu déjà l'occasion de citer. Il voudrait que la femme ait le courage de choisir une bonne fois entre son rôle de jadis et le rôle nouveau qu'elle aspire à jouer. « Mais au lieu de cela, dit-il, nous la voyons résolue à garder tout ensemble ses prérogatives anciennes et ses nouvelles conquêtes, réclamer tout ensemble les droits d'une égale, les immunités d'une protégée, et le respect que l'on doit aux êtres supérieurs : et je ne connais d'équivalent à leur cas que celui des acteurs, qui, dans ces dernières années, se sont accoutumés à requérir la situation d'hommes du monde, tout en continuant à s'affranchir des obligations et des devoirs du reste de la société. »

Il faudra bien cependant, ajoute M. Quilter, que la femme *nouvelle* prenne un jour son parti de sa nouveauté. « Elle demande qu'une égalité absolue de morale, de liberté, d'occupations, soit admise entre l'homme et elle, que toutes les fonctions soient communes aux deux sexes. Mais pour que se réalise un pareil idéal, n'est-il pas indispensable que la

femme renonce à ses vieilles traditions de fidélité, d'obéissance, de modestie et de pureté, et que l'homme d'autre part renonce à ses vieux devoirs de respect, de protection, de galanterie envers elle ? N'est-il pas indispensable aussi que, pour rétablir l'égalité des sexes, la femme abandonne toute préoccupation de se rendre belle et de plaire? Elle n'aura plus désormais ni assez de loisirs ni assez d'argent pour ces soins futiles : et peut-être verrons-nous ces soins transférés à l'homme, qui étant plus vigoureux et plus résistant à la tâche, trouvera plus de momens à y consacrer. Et avec la toilette, combien d'autres institutions sociales devront disparaître plus importantes encore, ne serait-ce que les deux institutions du mariage et de la famille! »

Le fait est que ces deux institutions sont très menacées, à en croire non seulement les adversaires, mais les avocats même de la « femme nouvelle ». La statistique, d'ailleurs, suffirait à le prouver. D'un article de Mrs Gordon dans la *Nineteenth Century* il résulte que, sur 1486 jeunes femmes sorties des universités et écoles supérieures anglaises, deux cents à peine se sont mariées. Et Mrs Gordon ajoute que la proportion des mariages diminue considérablement à mesure qu'augmente le degré d'instruction. C'est que la *femme nouvelle* méprise le mariage; elle ne se fait point faute de nous l'affirmer. Une bonne moitié des derniers romans *sexualistes* sont ouvertement des thèses contre le mariage, représenté tantôt comme une contrainte odieuse, tantôt comme la pire des dégradations. Et l'on comprend qu'il y ait là un motif croissant d'inquiétude pour tous ceux qui gardent encore quelque souci de l'idéal social d'autrefois.

« Chose étrange, écrit Mrs Elisabeth Bisland dans la *North American Review*, voici qu'en même temps que l'instruction se développe, la sagesse décroît. Voici qu'après avoir bâti de ses mains, à travers de longs siècles, le temple sacré de la famille, la femme s'apprête à le démolir. Sous prétexte de garantir son individualité, elle se dérobe au seul rôle qui soit vraiment digne d'elle, au rôle d'épouse et de mère. Elle veut être libre, et elle ne s'aperçoit pas que la liberté qu'elle réclame, si même elle était possible, la déposséderait du plus beau privilège de son sexe. »

Les revues anglaises et américaines sont remplies de protestations de ce genre, qui prouvent bien, par leur nombre même, la réalité et la gravité du danger qu'elles signalent. Mais elles prouvent en même temps que devant les progrès incessans de la *femme nouvelle*, le type de la femme « ancienne » n'a pas entièrement disparu, car ce sont des femmes, le plus souvent, qui s'élèvent ainsi contre un mouvement qu'elles jugent contraire aux véritables intérêts de leur sexe. Aussi bien M. Quilter lui-même reconnaît-il, en terminant son article, que ce

mouvement dont il s'inquiète si fort ne se produit peut-être qu'à la surface de la société anglaise, et que la majorité des femmes de son pays restent fidèlement attachées à l'idéal féminin des siècles passés. « Le fond du caractère de la femme, dit-il, n'a point changé. Voyez par exemple les journaux qu'elle lit, ses jeux, ses occupations favorites : vous n'y trouverez aucun indice d'une évolution, rien qui dénote une aspiration vers un but nouveau. Le *Lady's Pictorial*, le *Woman's World*, la *Queen*, continuent à entretenir surtout leurs lectrices de la mode du jour et des menus événemens mondains. Loin de moi la pensée de les en blâmer ; mais n'est-ce point la preuve que les femmes et les jeunes filles anglaises restent parfaitement étrangères à toute idée de révolution? »

Le mal n'existe encore qu'à la surface, et M. Quilter ne croit pas le moment venu de désespérer. Mais il demande à la femme anglaise de choisir décidément entre son rôle ancien et le nouveau rôle qu'on l'invite à jouer. « Faites-nous savoir, lui dit-il, lequel de ces deux partis vous paraît le plus digne de vous : ou bien de chercher de nouvelles sanctions et de nouvelles missions, et de poursuivre contre nous une lutte où vous n'avez rien à gagner, ou bien de rester telle que nous vous avons connue — et aimée — de tout temps, notre soutien dans la tâche et la lumière de notre vie. Ah! si vous pouviez revenir simplement à votre idéal d'autrefois! Si vous pouviez recommencer à ne vous préoccuper que de plaire et d'aimer! Ce serait en vérité le plus heureux progrès que vous puissiez faire. Car il n'y a rien au monde d'aussi beau ni d'aussi fort qu'une femme, à la condition qu'elle ait le courage de rester femme, et de remplir le rôle que Dieu lui a confié! »



Un article de M. Richard Davey sur la « Condition présente de la femme en Turquie », dans la *Fortnightly Review* de juillet, présente le contraste le plus singulier avec toute cette littérature de la *femme nouvelle*. Non pas, cependant, que la femme turque n'aspire, elle aussi, à se *renouveler*, et que le vent de révolution qui souffle sur l'Angleterre ne se fasse un peu sentir jusqu'au fond des harems de Constantinople. Une dame turque, qui parle l'anglais admirablement, et qui est de plus une excellente musicienne, disait récemment à M. Davey que sa situation et celle des autres femmes de sa race leur devenait tous les jours plus intolérable. « Songez donc, n'est-ce pas une chose terrible que moi, qui suis passionnée de musique, et à qui mon mari serait si heureux d'être agréable en toute chose, je ne puisse de ma vie aller dans un théâtre ni dans un concert; qu'il me soit à jamais interdit de sortir des limites de l'Empire ottoman, et que tout échange d'idées me soit

impossible avec les femmes en compagnie desquelles je suis condamnée à vivre? Plus une femme musulmane acquiert d'instruction, plus son sort devient misérable ; et cela ne cessera que le jour où, suivant le vœu de Fuad-Pacha, nous aurons enfin obtenu notre complète émancipation. Mais, croyez-moi, il ne se passera plus beaucoup de temps avant que ce cher rêve ne se réalise. Les femmes de Turquie sont en général fort intelligentes, plus intelligentes même que leurs maris ; et il se forme entre nous un esprit de corps qui ira toujours grandissant. En 1892, le Sultan nous avait ordonné de porter un voile d'une forme aujourd'hui hors d'usage, le *yashmak*, pendant toute la durée du Ramadan. Trois jours nous obéîmes ; mais, le quatrième jour, toutes les femmes de Constantinople, sans exception, refusèrent de porter le *yashmak*, et depuis lors Sa Majesté a tout à fait renoncé à intervenir dans le détail de notre toilette.

« Ajoutez-y que chez les hommes aussi, au contact de la société européenne, le désir grandit sans cesse d'un régime nouveau : la vanité de nos maris est blessée quand ils se disent qu'il leur est interdit de montrer leurs femmes, qui ont cependant de plus beaux yeux, et des bijoux plus précieux que les dames les plus à la mode du corps diplomatique. Et je vous certifie que si l'on organisait un plébiscite parmi les femmes turques, leur donnant à choisir entre leur condition présente et un régime de liberté à l'européenne, le vote serait à peu près unanime en faveur de ce dernier parti. N'est-il pas ridicule qu'un mari ne puisse pas aller dans les magasins au bras de sa femme, mais soit tenu de marcher à douze pas derrière elle? »

Les paroles de cette dame paraissent avoir presque convaincu l'écrivain anglais : car les yeux des femmes, leur sourire, et la musique de leur voix resteront longtemps encore les armes les plus sûres du mouvement féministe. Mais on devine que, s'il avait dû s'en tenir à ses observations personnelles, M. Richard Davey n'aurait point jugé en des termes aussi amers la condition présente de la femme musulmane. Il reconnaît tout au moins que la grande majorité de ces femmes se trouvent parfaitement heureuses de la vie qui leur est faite, que leurs maris sont pour elles pleins d'indulgence et de soin, et que, sauf le droit d'aller au théâtre et dans les salons, il n'y a guère de liberté qui ne leur soit permise. « Elles peuvent passer toutes leurs journées hors de chez elles, courir les boutiques, rendre visite à leurs amies, se transporter où il leur plaît en compagnie de leurs suivantes et de leurs enfans. Beaucoup d'entre elles sont instruites, et quelques-unes même comptent aujourd'hui parmi les plus célèbres écrivains de la Turquie : telles Zafir Hanoum, qui a publié des traductions de sept langues différentes, Gulnare Hanoum et Leila Hanoum, qui ont écrit

des poèmes pleins de fraîcheur et de sentiment. Leila Sultan, la fille d'Abd-el-Hamid, est une musicienne des plus habiles. Et une autre dame turque, Fatma Hanoum, s'est mise à la tête d'une importante campagne pour le relèvement de la condition des femmes dans les classes inférieures de la société. »

Il y a bien une loi qui défend aux femmes turques de divorcer sans le consentement de leur mari. Mais M. Davey nous affirme que cette loi n'empêche pas les divorces d'être plus fréquens en Turquie qu'ils ne sont même aux États-Unis. La femme, en effet, a mille moyens infaillibles d'obtenir le consentement nécessaire : il lui suffit par exemple de témoigner à son mari une mauvaise humeur obstinée, ou de faire mine de lui désobéir. « C'est ainsi que des jeunes femmes âgées de moins de vingt ans ont déjà divorcé et se sont remariées une douzaine de fois. Un très haut personnage de Constantinople s'était marié il y a quelques années avec une jeune fille très riche, très instruite, et d'excellente famille, mais qui avait, paraît-il, un caractère détestable. Un an ne s'était point passé que le mari et la femme avaient divorcé et s'étaient remariés chacun de son côté. Mais bientôt la dame, fatiguée de son second mari, divorça de nouveau. Elle prit une place d'institutrice dans une école supérieure de jeunes filles à Scutari, devint bientôt gouvernante des enfans de la Khédive, et entra si avant dans l'estime de cette princesse qu'elle est aujourd'hui devenue son secrétaire particulier. Elle est venue en cette qualité, l'année dernière, à Constantinople, et dans un banquet à Yldiz-Kiosk elle s'est trouvée placée à table à côté de la troisième femme de son premier mari. »

Peut-être même les hommes, en Turquie, seraient-ils plus disposés que leurs femmes à se plaindre du régime matrimonial que leur a imposé le Prophète : car, pour agréable que puisse être la possession de quatre épouses légitimes, elle impose aux maris des charges et des frais souvent au-dessus de leurs forces. Mahomet a rendu difficile aux femmes l'accès du paradis; mais, tout en leur témoignant un profond mépris, il n'a rien négligé pour leur assurer dans ce bas monde une existence tranquille et commode. Il a notamment exigé que le mari traitât ses quatre femmes avec une égalité absolue ; et les maris turcs sont tenus en conséquence d'offrir à toutes leurs femmes les cadeaux que l'une d'entre elles s'avise de leur demander. Ainsi encore ils ne peuvent divorcer sans rendre à la femme répudiée jusqu'à la dernière piastre de sa dot, sans compter les sommes que leur coûte l'entretien du harem, avec l'énorme quantité d'esclaves et de domestiques dont il est rempli. De telle sorte que l'on peut s'attendre à voir un jour ou l'autre les mahométans réclamer eux-mêmes d'être dépossédés de leur

droit de polygamie et entreprendre une campagne pour l'émancipation de leurs femmes.

***

Je ne veux pas quitter les revues anglaises avant d'avoir signalé encore, dans la *Fortnightly Review* de juin, la réponse — si longtemps attendue —de M. Herbert Spencer au livre de M. Balfour sur les *Fondemens de la croyance*. Mais l'attente du public a été quelque peu déçue. M. Spencer, en effet, n'aime pas la polémique : il y apporte le plus souvent un ton de mauvaise humeur et de lassitude qui n'est guère pour renforcer l'intérêt de son argumentation. Et le plus clair de son argumentation paraît consister, cette fois, à accuser M. Balfour d'être « anthropocentriste », et de rétrograder ainsi vers une conception de l'univers désormais dépassée. M. Spencer reconnaît d'ailleurs que c'est pour les agnostiques eux-mêmes un source de grand chagrin de ne pas être mieux renseignés qu'ils ne sont sur la vraie signification de l'univers. Il regrette seulement que M. Balfour se soit montré si injuste pour les bienfaits de la science. « Car enfin, dit-il, c'est la science qui a permis à l'humanité de progresser du *boomerang* au canon de cent tonnes, et de l'écriture primitive à des journaux dont il s'imprime vingt mille feuilles par heure. » Voilà certes deux beaux progrès; mais je crains que M. Balfour n'en soit pas aussi reconnaissant à la science que M. Herbert Spencer.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

13 juillet.

Au moment où paraît cette chronique, le Parlement est sans doute en vacances, bien que nous ne puissions pas l'affirmer d'une manière tout à fait certaine au moment où nous l'écrivons. Mais rien n'est plus probable. Pendant ses dernières séances, la Chambre a manifesté un désir presque violent d'expédier à tout prix la besogne courante, et de se répandre à travers nos cantons. *O rus, quando te aspiciam!* La température y est certainement pour quelque chose : elle est torride aux deux extrémités du pont de la Concorde. De plus, les élections aux conseils généraux ont lieu le dimanche 28 juillet, et sur vingt députés une douzaine font partie des assemblées départementales. On sait que celles-ci sont renouvelables par moitié tous les trois ans, de sorte qu'un quart, ou peu s'en faut, de nos députés se trouve aujourd'hui sur la sellette électorale. Il y a donc un double motif pour mettre fin à la session. Le 14 juillet avait été assigné d'avance, dans tous les esprits, comme la date extrême des travaux parlementaires. La session, ouverte constitutionnellement le second mardi de janvier, est close. Que de choses bonnes et utiles on aurait pu faire depuis sept mois si le temps avait été bien employé ! Qu'a-t-on fait ? Rien, ou presque rien. Les socialistes ne manqueront pas de tirer parti de cette stérilité pour accuser le régime parlementaire lui-même : ils se chargent, au préalable, d'en empêcher, d'en obstruer le fonctionnement par les interpellations continuelles qu'ils jettent au milieu des discussions les plus graves, et que la Chambre a la faiblesse de se laisser imposer. On dit que son règlement l'y oblige, et quelques personnes s'imaginent qu'il suffirait de modifier le règlement pour supprimer l'abus. C'est une tendance naturelle aux assemblées et aux gouvernemens qui manquent de caractère de croire que le règlement, ou la Constitution, sont coupables de leur impuissance. Ils aiment mieux réformer en dehors d'eux que se réformer eux-mêmes, ce qui serait pourtant la seule réforme efficace. On ne nous ôtera pas de l'esprit que si la Chambre aidée par le gouvernement, et le gouvernement soutenu par la Chambre, avaient eu une égale volonté d'entamer une œuvre sérieuse et de la conduire à son terme, sans se laisser distraire par les exercices

de gymnastique oratoire auxquels les conviaient sans cesse les radicaux et les socialistes, ils en seraient venus à bout. Mais le gouvernement n'a rien proposé, et la Chambre s'est laissée aller à la dérive jusqu'au jour où l'urgence de sa séparation l'a obligée à bâcler une besogne qui, soit hasard, soit parti pris, avait été accumulée à sa dernière heure. On a voté les contributions directes sans respirer, en une seule séance, pas intégralement il est vrai. Nous allons y revenir. Mais auparavant il faut dire quelques mots de la discussion de la réforme des boissons et de l'arrangement commercial avec la Suisse.

La réforme des boissons! Il y a de longues années qu'on en parle, et il est à craindre qu'on n'en parle encore pendant de longues années. Ce qui vient de se passer ressemble tellement à ce qui s'était passé au cours des épreuves précédentes, que le même dénouement semble inévitable. Or ce dénouement a été toujours négatif. D'où vient la difficulté de la réforme? Tout le monde la connaît. Notre situation budgétaire ne nous permet pas de faire de dégrèvemens; pourtant, on veut dégrever les boissons dites hygiéniques et qui, le plus souvent, méritent si peu cette épithète. Ce sont les vins, les bières, les cidres, etc. Pour les dégrever, il faut grever l'alcool. L'alcool est le bouc émissaire qu'on charge, et Dieu sait à quel point il y prête! de tous les méfaits contre l'hygiène : dès lors, il paraît naturel et légitime de le frapper, au profit de ces innocentes qu'on intitule les boissons hygiéniques. M. le professeur Lannelongue, avec sa haute autorité scientifique et avec une puissance d'argumentation dont son auditoire a été saisi, a renouvelé le procès de l'alcool. Il y a mis une éloquence pleine de chaleur, et sa conviction s'est répandue sur tous les bancs de la Chambre. Rien de mieux! M. Lannelongue a plaidé la cause de la santé publique; c'est la meilleure de toutes. Mais on ne peut surcharger l'alcool sans soulever la question des bouilleurs de cru, et sans lui donner une acuité proportionnelle à l'élévation même de droits dont l'alcool est atteint. Ils sont nombreux, les bouilleurs de cru; ils sont ardens; ils sont habiles. Rien ne les lasse ni ne les décourage. Ils sont habitués à perdre la première bataille et à gagner la seconde : après cela, ils dorment parfaitement tranquilles, fixés désormais sur le sort définitif de la loi. La première bataille se livre sur la question de leur privilège; ils la perdent régulièrement. Leur confiance n'en est pas le moins du monde ébranlée. Ils demandent alors qu'on leur concède un certain nombre de litres d'alcool destinés à la consommation familiale. C'est la même question sous une autre forme; c'est le même principe sous un aspect plus respectable; pour parler français, c'est exactement la même chose, mais avec une limite au moins apparente. Cette fois, les bouilleurs ont obtenu dix litres : premier succès. L'avantage devient ensuite de plus en plus considérable à mesure que le droit sur l'alcool est plus élevé. Si chaque bouilleur peut arracher dix litres à

l'impôt, son profit augmente avec l'augmentation de la taxe, et s'il y a en France quatre cent mille bouilleurs, on voit tout de suite par quel chiffre il faut multiplier l'exemption. Après s'être assuré un bénéfice aussi appréciable, les bouilleurs se déclarent-ils satisfaits? Ce serait mal les connaître que de le croire : ils commencent par mettre de côté cet en-cas, puis ils poursuivent leur campagne. Ils savent parfaitement bien que la réforme n'est possible qu'à la condition d'être partielle, successive, provisoirement modérée. On ne peut pas changer en une seule fois et du tout au tout les habitudes fiscales d'un pays : quels que soient les dangers de l'alcool, il a droit à quelques ménagemens. Aussi tous les gouvernemens qui se sont succédé ont-ils proposé de dégrever seulement de certains droits et dans une certaine mesure les boissons dites hygiéniques, et de demander une simple compensation à l'alcool. Que proposent alors les bouilleurs de cru? De dégrever totalement les boissons hygiéniques. Sur elles, plus de droits d'aucune sorte; exemption complète, absolue; on prélèvera en surcroît toute la différence à l'alcool. Comme nous l'avons dit, les litres d'alcool non taxés en profiteront, si par hasard le projet vient à passer. Mais passera-t-il? Devant une Chambre, oui; devant deux, c'est plus difficile. La surélévation excessive des droits sur l'alcool, en dehors du trouble qu'elle risque d'apporter dans les habitudes prises, met en jeu des questions très délicates, dont la principale est celle du monopole, soit de l'alcool lui-même, soit de sa rectification. La Chambre, après avoir voté toutes les propositions que nous venons d'énumérer, a voté aussi le monopole de la rectification : c'est toute une administration à créer. Que de problèmes nouveaux! que de difficultés! Ceux mêmes qui ne sont pas opposés, et nous sommes du nombre, à une augmentation très sensible du droit sur l'alcool, se demandent s'il est prudent de la porter d'un seul bond à 275 francs l'hectolitre. Il y avait là, pour l'avenir, une réserve que tout le monde connaissait; seulement on était tacitement d'accord pour ne pas la vider d'un seul coup et pour en garder quelque chose en prévision des jours difficiles. Les jours actuels sont gênés, soit! D'autres le seront peut-être davantage. L'alcool est, au point de vue du rendement, la dernière matière vraiment élastique de notre budget des recettes : est-il permis d'en épuiser en une fois l'élasticité? Est-ce habile? Est-ce sage? Non, certes. Les bouilleurs de cru le savaient bien lorsqu'ils ont proposé le dégrèvement complet des boissons hygiéniques en rejetant toute la surcharge sur l'alcool. Ils voulaient compliquer la question jusqu'au point où elle devient inextricable. Le gouvernement a prévenu la Chambre de la manœuvre; mais, il faut bien le dire, le gouvernement n'a pas, dès le début, suffisamment dirigé la discussion; ses interventions intermittentes ont manqué de continuité et, par conséquent, d'autorité. Aussi la Chambre a-t-elle donné dans tous les pièges qui

lui étaient tendus. Elle a envoyé au Sénat une sorte de monstre législatif qui n'en reviendra sans doute jamais, à moins qu'il n'en revienne complètement transformé. Et alors tout sera à recommencer. Le travail de la Chambre n'a même pas opéré un dégrossissement de la matière première; il en a plutôt réuni sur un même texte toutes les difficultés, peut-être les impossibilités. Le scenario a d'ailleurs ressemblé trait pour trait à celui dont nous avons déjà vu plusieurs répétitions. Il est triste de penser que l'expérience des Chambres précédentes serve si peu à celles qui viennent ensuite. La carte routière d'une discussion sur les boissons est, en quelque sorte, tracée d'avance. On connaît le tournant précis où la voiture a toujours versé : c'est celui où elle vient de verser une fois de plus. La Chambre, en dépit des nombreuses séances qu'elle a consacrées à la réforme, ne lui a pas fait faire un seul pas : elle l'a laissée dans la même et vieille ornière. Ses efforts ont manqué d'originalité, et leur résultat se solde à zéro.

La Chambre a été plus heureuse en ce qui concerne la convention commerciale avec la Suisse : sur ce point, elle s'est distinguée avec avantage de sa devancière. Un député ultra-protectionniste a constaté avec douleur que nous étions bien loin de la Chambre de 1892; il ne reconnaissait même plus M. Méline. Et, en effet, M. Méline était presque méconnaissable dans le rôle nouveau qu'il s'était attribué : il était le rapporteur de la loi qui consacre notre convention avec la République helvétique. *Quantum mutatus!* M. Méline s'est efforcé de démontrer que ce n'est pas lui qui avait changé, mais bien l'arrangement franco-suisse, et qu'il y avait « un abîme » entre celui d'aujourd'hui et celui d'autrefois. La différence, nous le reconnaissons, est sensible : il n'en est pas moins vrai qu'il y a trois ans M. Méline n'aurait pas accepté d'être le rapporteur de la convention actuelle. Tout au plus se serait-il contenté de la laisser passer sans protestation ; encore cela n'est-il pas certain. Mais, depuis, M. Méline s'est détendu. La victoire qu'il a remportée lui a paru suffisante pour permettre quelques concessions. Et à quel peuple, à quelle nation voisine et amie les ferions-nous, sinon à la Suisse? Le gouvernement par l'organe de M. Ribot, la commission des douanes par celui de son rapporteur imprévu, ont exprimé à cet égard les sentimens qui étaient dans tous les cœurs. C'est une tradition, chez nous, d'aimer la Suisse : notre histoire commune nous recommande une bienveillance réciproque. La guerre de tarifs que nous nous faisions depuis quelques années ne pouvait être qu'une anomalie, nous allions dire une aberration passagère. On le sentait des deux côtés de la frontière, et la preuve en est, du moins pour notre compte, dans l'imposante majorité qui a sanctionné l'arrangement. Elle a dépassé 500 voix : c'est à peine si une douzaine de protectionnistes irréductibles se sont prononcés contre la convention, de sorte qu'elle a réuni l'unanimité morale de la Chambre. Il en a été de

même au Sénat. Le Parlement tout entier a fait à la fois œuvre économique et politique, et nous espérons que son vote sera considéré à Berne comme un éclatant témoignage d'une amitié que des malentendus provisoires n'ont pas pu entamer.

Nous avons dit que les différences entre l'arrangement de 1892 et celui d'aujourd'hui sont considérables. Le premier projet visait une soixantaine d'articles, chiffre qui, dans la convention nouvelle, est réduit de moitié. Encore faut-il remarquer que, parmi les trente articles actuellement touchés, dix-neuf avaient été déjà l'objet, il y a trois ans, de concessions que la commission des douanes de cette époque et M. Méline lui-même, malgré leur ardeur encore toute farouche, avaient pourtant acceptées. La Suisse renonce donc à demander des abaissemens de tarifs sur une trentaine d'articles, et quels articles? Ceux qui intéressent l'agriculture. Cet abandon a une importance sur laquelle il est inutile d'insister. Il faut bien dire aussi, au risque de rappeler d'anciennes polémiques, qu'un des motifs principaux pour lesquels la Chambre de 1892 a rejeté la convention de cette époque, est qu'elle a cru y reconnaître des articles sur lesquels nous consentions des diminutions de tarifs qui devaient profiter non pas à la Suisse elle-même, — elle n'y avait aucun intérêt, — mais à d'autres puissances avec lesquelles elle était en relation, ou en négociation commerciale. Le procédé n'avait pas semblé de très bon aloi. Ces articles ont presque tous disparu de l'arrangement nouveau : dès lors, nous étions sûrs que nos concessions ne profitaient qu'à la Suisse, et elles nous devenaient plus légères. L'habileté de nos négociateurs, — et il faut en féliciter M. Hanotaux à Paris et, à Berne, M. Camille Barrère, notre distingué ambassadeur, — a consisté à éliminer d'abord les matières agricoles, sauf une exception insignifiante sur les fromages de gruyère, et les matières qui n'intéressaient pas directement et exclusivement la Suisse. On était sûr, après cela, de rencontrer l'adhésion de la Chambre, et la seule surprise, s'il y en a eu une, a été que cette adhésion fût aussi complète : elle a ressemblé à de l'entraînement. Elle a été telle que M. Méline y a sacrifié ce qu'il avait jusqu'ici présenté comme un dogme, c'est-à-dire le caractère irréductible du tarif minimum. Le tarif minimum semblait être, par définition, un tarif au-dessous duquel on ne peut pas descendre : point du tout ! M. Méline a fait de ses propres mains un certain nombre de brèches à cette muraille qu'on avait crue sacrée. Et cela est grave, que M. Méline le veuille ou non ! Évidemment il ne le veut pas. Il a protesté que le fait ne devait pas former et ne formerait pas précédent. D'après lui, notre situation avec la Suisse était exceptionnelle et ne saurait jamais se présenter avec une autre puissance. Mais qu'en sait-il? Pour ne pas reconnaître qu'il faisait une concession sur ses principes, il a tiré fièrement avantage du fait que la Suisse, la dernière puissance qui n'avait pas encore accepté notre tarif minimum,

l'acceptait à son tour. — La victoire, a-t-il dit, est maintenant complète sur toute la ligne : elle prouve l'excellence de nos tarifs. — M. Méline ne négligeait qu'un détail, à savoir que la Suisse n'avait accepté notre tarif minimum qu'après nous avoir amenés à l'abaisser. Sans nier la victoire remportée, il faut la ramener à ses proportions exactes. Et M. Méline a si bien senti ce qu'il faisait que, pour sauver sa face, comme diraient nos amis de Pékin, il a proposé à la Chambre, sous forme de motion, de relever de 100 pour 100 tous les chiffres du tarif maximum, afin d'en faire, à l'occasion, un prodigieux tarif de guerre contre les pays qui cesseraient de s'entendre avec nous. Réduire le tarif minimum sur quelques menus articles, mais augmenter de moitié, et sur tous, le tarif maximum, cela fait largement compensation. Le projet de M. Méline a été renvoyé à la Commission des douanes, d'où sans doute il ne sortira plus. Dans le cas contraire, nous aurons quatre tarifs : un tarif improprement appelé maximum et un autre non moins improprement appelé minimum, puis un tarif deux fois plus élevé que le premier, et un tarif conventionnel un peu plus bas que le second. La grammaire en pâtira, mais quel admirable arsenal pour nos négociateurs futurs ! Le Romain qui portait tout uniment la paix ou la guerre dans les plis de sa toge, serait un personnage petitement pourvu à côté de nos ambassadeurs, qui pourront présenter au choix la variété de nos quatre tarifs. Mais tout cela est-il bien sérieux ? La seule chose qui le soit, et dont il faille s'applaudir grandement, est que notre accord est aujourd'hui parfait avec la Suisse. Nous nous sommes fait de part et d'autre beaucoup de mal : oublions-le, et tâchons de nous faire maintenant quelque bien.

Revenons aux contributions directes. La Chambre, avons-nous dit, ne les a pas votées intégralement : elle en a laissé une en plan, celle des patentes, et c'est la première fois sans doute que cela arrive. La discussion a d'ailleurs été très confuse. On s'attendait à ce que M. Godefroy Cavaignac intervînt avec une proposition d'impôt général sur le revenu, mais on ignorait quelle forme prendrait son intervention. Elle en a pris successivement deux assez différentes. D'abord, M. Cavaignac a demandé que la Chambre votât purement et simplement un impôt sur le revenu à partir du 1er janvier 1896. C'était une immense discussion qui menaçait de s'engager. Il n'y avait pas moins de quatre ou cinq contre-projets divers, sans parler de ceux qui n'auraient pas manqué de naître au cours du débat. La question est d'ailleurs si difficile, si délicate, si complexe ; elle touche à tant d'objets ; elle soulève, à côté des objections économiques, tant d'objections politiques et même psychologiques, qu'à la veille des vacances le moment était peu opportun pour en entreprendre l'étude. M. Cavaignac a été le premier à comprendre l'impossibilité d'une discussion immédiate ; il ne l'avait demandée que pour la forme, et pour ouvrir la

porte à une proposition transactionnelle. — Soit, a-t-il dit : nous voulons tous un débat ample et approfondi; renvoyons-le après les vacances. Mais il ne peut conserver ce caractère qu'à la condition d'avoir une sanction immédiate dans le vote des contributions directes : il faut donc réserver le vote de ces contributions, sinon totalement, au moins partiellement, pour le mois d'octobre. Cela n'empêchera pas les conseils généraux et les conseils municipaux de faire leur travail ordinaire : ils prendront seulement pour base le montant du principal inscrit aux rôles de 1895, « en tenant compte toutefois des mouvemens de la matière imposable. » — Qu'est-ce que cela voulait dire au juste, la Chambre ne l'a pas très bien compris. — On vous propose, a dit M. le président du Conseil, de voter les quatre contributions sans les voter; de les voter pour les départemens et pour les communes et non pas pour l'État; de laisser aux assemblées départementales et communales le soin de voter des centimes additionnels à un principal qui n'existerait pas encore. — Évidemment, cette méthode était peu recommandable, et on comprend que la Chambre ne l'ait pas adoptée. D'autant plus que d'autres auteurs de projets d'impôt sur le revenu, M. Naquet par exemple, sont venus réclamer contre le préjugé favorable au système de M. Cavaignac que constituerait le vote de la Chambre, s'il se produisait dans de pareilles conditions. — Nous serions forclos! — s'est-il écrié. L'obscurité était à son comble, et la Chambre s'en est tirée en mettant en bloc hors du budget les projets d'impôt sur le revenu. C'est ce qu'on appelle, dans le langage parlementaire, opérer une disjonction. On a disjoint du budget toutes les propositions sur le revenu, comme on l'avait fait déjà pour la réforme des boissons et pour celle des droits successoraux. Rien de plus sage : si les Chambres avaient adopté plus tôt cette règle, elles se seraient épargné beaucoup de difficultés, et plus d'un budget qui n'a été voté qu'après deux ou trois mois de retard et de douzièmes provisoires, l'aurait été en temps utile. Nos faiseurs de projets, nos inventeurs de réformes, n'ont qu'une demi-confiance, non pas dans leurs inventions qu'ils jugent admirables, mais dans l'accueil que leur fera la Chambre; et, alors, quelle est leur tactique? Ils regardent à juste titre le budget comme un très puissant remorqueur aux flancs duquel ils attachent plus ou moins ingénieusement et solidement leurs propositions. La nécessité de voter le budget, et la fatigue à laquelle la Chambre arrive à un certain moment de sa discussion, ont fait passer bien des réformes, celles-ci bonnes, celles-là médiocres, quelques-unes mauvaises. C'est là un détestable système. Il alourdit le budget et retarde sa marche. Il fait perdre de vue l'intérêt qui s'attache aux réformes en elles-mêmes, en les confondant avec la masse imposante, mais parfois un peu confuse, de la loi de finances. Les Chambres antérieures se sont trop souvent laissé entraîner à

cette manière de procéder : si celle-ci s'en affranchit, il faudra l'en approuver. Toutefois, elle a dépassé la mesure en sens inverse lorsqu'elle a accordé à M. Georges Berry ce qu'elle venait de refuser à M. Cavaignac. M. Georges Berry proposait à son tour une réforme des patentes. La Chambre était en train de disjoindre; elle a pensé que plus elle disjoindrait, mieux cela vaudrait. En conséquence, elle a disjoint du budget une partie du budget lui-même, et, pour permettre à une discussion intégrale de se produire après les vacances, elle a ajourné les sept articles qui se rapportent à la contribution des patentes. Il aurait fallu traiter M. Berry comme M. Cavaignac, voter les patentes conformément aux propositions de la commission du budget et remettre à d'autres temps l'étude de la réforme. Mais qui sait si la Chambre a bien compris ce qu'elle a voté ?

En Angleterre, lord Salisbury a dissous la Chambre des communes. Le pays est déjà en pleine ébullition électorale. Tout le monde sait que, chez nos voisins, les élections ne se font pas, comme chez nous, le même jour, mais qu'elles sont échelonnées sur un certain nombre de semaines. Ce système nous paraît avoir plus d'inconvéniens que d'avantages, et le parti libéral en avait promis la suppression : c'était un des meilleurs articles de son trop vaste programme de réformes. L'Angleterre, cette fois encore et peut-être pour longtemps, restera fidèle à ses vieilles coutumes, malgré les abus qui en résultent et qui permettent à certains électeurs privilégiés de voter successivement dans plusieurs circonscriptions. On assure que déjà Londres est désert; tout le monde politique l'a quitté. Il est d'ailleurs bien difficile de prévoir dès aujourd'hui ce que sera la bataille électorale et quels mots d'ordre adopteront les partis en présence. Le parti conservateur, malgré tous les symptômes qui devaient lui faire prévoir une mise en demeure assez prochaine de prendre le pouvoir, a paru un peu surpris par la rapidité avec laquelle le cabinet libéral a disparu. Ce dernier s'est montré habile en donnant aussi brusquement sa démission. S'il avait lui-même opéré la dissolution de la Chambre et présidé à des élections nouvelles, son échec final aurait été plus complet. Les manifestations électorales qui se sont produites depuis quelques mois tournaient généralement et décidément à son désavantage; le pays voulait se débarrasser de lui; il l'en a débarrassé lui-même et de son plein gré. Dès lors, la situation a été changée. C'est au tour des conservateurs de se défendre, et cela avant qu'ils aient encore rien fait. Ils ne peuvent pas être défendus par leurs actes, et ceux du cabinet libéral, après avoir soulevé tant de critiques, commencent déjà à s'estomper dans le passé. Comme tout le monde sait que les libéraux ne sont pas à la veille de reprendre le pouvoir, on devient moins sévère envers eux, et c'est pour les conservateurs qu'on

se montre exigeant. Que vont-ils faire? Que vont-ils dire? Ils se sont enfermés jusqu'ici dans un silence qui est peut-être prudent, l'avenir en décidera, mais qui n'est pas de nature à donner une bien vive impulsion au corps électoral.

Lord Salisbury s'est contenté, en pleine Chambre des lords, de prendre la défense de ladite Chambre contre les vives attaques de lord Rosebery. Inutile de dire qu'il a rencontré l'adhésion presque unanime de l'assemblée; seulement il est probable, et même certain, que cette adhésion ne se produira pas au dehors dans les mêmes proportions. Les projets de réforme de lord Rosebery, tels que les lui avait légués M. Gladstone, ne provoquaient évidemment dans le pays aucun enthousiasme : s'il en avait été autrement, la campagne du parti libéral contre la Chambre haute aurait trouvé plus d'écho. Mais aujourd'hui que les libéraux ne sont plus au gouvernement et que leurs projets effraient moins ceux qu'ils effrayaient, on se demande si, en effet, la composition de la Chambre des lords n'est pas de nature à soulever des critiques légitimes. Elle se compose de plus de cinq cents membres; sur ce nombre, il y a seulement une trentaine de libéraux. Que cette répartition ne corresponde en rien à celle des opinions dans le pays, comment le contester ? Les conséquences pratiques de cet état de choses ont soulevé les protestations énergiques, passionnées, véhémentes, de M. Gladstone et de lord Rosebery : avaient-ils tout à fait tort? Lorsque les libéraux sont au ministère, c'est à-dire lorsqu'ils ont la majorité dans la Chambre des communes et dans le pays, leurs projets trouvent à la Chambre des lords une barrière infranchissable : il suffit d'un geste dédaigneux de lord Salisbury pour les condamner. Au contraire, lorsque les conservateurs sont au pouvoir, ils n'ont pas à se mettre en peine de la Chambre haute; elle leur est acquise d'avance. Dans le premier cas, il y a opposition, et dans l'autre adhésion systématiques. Nous aurions beaucoup de peine, en France, à supporter une situation pareille; mais on nous a dit assez souvent que les Anglais ne nous ressemblent pas, et ils le prouvent tous les jours davantage. Ils restent très longtemps respectueux de leurs vieilles traditions, sachant d'ailleurs que, s'il y avait dans le pays un mouvement d'opinion vraiment considérable, impérieux, menaçant, en faveur d'une réforme quelconque, la Chambre des lords céderait comme elle l'a toujours fait en pareil cas. Il faut bien reconnaître que, sous le cabinet Rosebery, il n'y a eu aucun mouvement de ce genre. Pour le moment, il serait aussi téméraire que prématuré de vouloir prédire, comme certains journaux essaient de le faire, quel sera le chiffre de la majorité dans la prochaine Chambre. Qu'il y ait une majorité conservatrice, cela est aussi certain que ces choses-là peuvent l'être; mais qu'elle soit plus ou moins considérable que ne l'était à l'origine celle du dernier cabinet libéral, personne n'en peut répondre. Au reste, nous n'avons aucun intérêt à ce que l'Angle-

terre ait un gouvernement faible : le dernier l'était, et nous n'avons pas eu à nous louer beaucoup de nos rapports avec lui. Mieux vaut avoir affaire à un gouvernement assez fort et assez sûr de sa durée, pour entreprendre des négociations de longue haleine et les conduire à terme. On prête à lord Salisbury des intentions peu conciliantes à notre égard; mais, comme il ne les a pas encore fait connaître lui-même, leur réalité est pour le moins douteuse. Lord Salisbury, dans sa politique extérieure, sait mieux ce qu'il veut que son prédécesseur : cela ne signifie pas nécessairement qu'il veuille des choses moins équitables. Nous avons confiance dans son bon sens.

Déjà la presse anglaise l'invite à partir en guerre contre nous au sujet du traité que nous avons conclu avec la Chine, pour fixer nos frontières communes, entre Lao Kaï sur le fleuve Rouge et un point que nous ne connaissons pas encore sur le Mékong. Il y a, au surplus, dans ce traité, beaucoup d'autres détails que nous ne connaissons pas davantage. Nous sommes disposés à nous en montrer satisfaits parce que notre gouvernement paraît l'être, et que le règlement enfin obtenu d'une question qui était depuis si longtemps pendante est, en soi, un fait heureux. Les journaux anglais en savent-ils plus long que nous-mêmes sur les termes du traité? Non sans doute, car, s'ils savaient quelque chose, ils le diraient, et leurs renseignemens précis ne sont pas beaucoup plus abondans que les nôtres. Alors, d'où vient la mauvaise humeur qu'ils manifestent? Ne craignent-ils pas, en l'exprimant si vite et avec un parti pris si évidemment anticipé, d'enlever d'avance toute autorité aux critiques qu'ils pourront produire plus tard? Leur siège est fait : il faut que le traité, quel qu'il soit, justifie le déchaînement de colères auquel ils viennent de s'abandonner. C'est une chose convenue que ce traité, ou du moins le fait de nous l'avoir laissé conclure, est la grande faute de lord Rosebery, et que lord Salisbury doit la réparer. On ne voit pas trop bien comment lord Rosebery aurait pu empêcher la Chine de délimiter ses frontières avec nous, ni comment lord Salisbury pourrait nous obliger à revenir sur cette délimitation. Oh! nous le savons bien, la presse anglaise soutient que la Chine nous a abandonné des territoires qui font partie de l'État de Xieng-Hong dont le gouvernement de la reine n'a reconnu la possession au Céleste-Empire qu'à la condition pour celui-ci de n'en céder aucune partie; mais comment peut-on se montrer si sûr qu'il nous en ait cédé la moindre parcelle? On conviendra que, *a priori*, rien n'est moins vraisemblable. La Chine ne nous a rien cédé du tout; elle s'est bornée à nous reconnaître ce qui nous appartenait indubitablement. Toutes nos opérations, consacrées aujourd'hui par un traité définitif, ont consisté à relever, pièces et titres en mains et après vérification sur le terrain, notre frontière commune. Si nous avons obtenu quelques avantages, ce sont des facilités commerciales : encore en ignorons-nous la valeur. Souhaitons

seulement qu'ils soient égaux à ceux que le gouvernement anglais a su obtenir lui-même lorsque, dans la convention du 1er mars 1894, il a déterminé les frontières de la Birmanie et de l'État de Muong-Lem. Si nos négociateurs se sont inspirés de ce modèle et s'ils ont aussi bien réussi, nous les en félicitons.

La vérité est que, si l'une des deux puissances a en ce moment un grief sérieux contre l'autre, ce n'est pas l'Angleterre contre la France, mais la France contre l'Angleterre. Nous nous sommes prêtés, avec une entière franchise, à l'envoi sur le haut Mékong d'une commission mixte, moitié anglaise et moitié française, en vue de faire une reconnaissance géographique des lieux, et de rechercher dans quelles conditions on pourrait créer un État-tampon, auquel l'Angleterre paraissait alors prendre un vif intérêt, et dont, pour ce motif, nous avions bien voulu admettre éventuellement le principe. Le délégué anglais et le délégué français ont procédé ensemble à l'exécution de leur mandat. La présomption générale était que la rive gauche du Mékong appartenait à la France et la rive droite à l'Angleterre. Tout d'un coup les Anglais, abusant des facilités que leur donne leur établissement en Birmanie, ont passé le Mékong et se sont établis militairement sur la rive gauche, à Muong-Sing. Le maintien du *statu quo* territorial était incontestablement, sans même qu'il fût besoin de le dire, la condition dont le respect permettait aux délégués des deux parties de continuer loyalement leur enquête. Comment les Anglais ont-ils pu violer cette règle primordiale de toute opération de ce genre? Leur prétention est sans doute que Muong-Sing fait partie de la province birmane de Xieng-Keng : quand même cela serait, le motif ne suffirait pas pour justifier, ni même pour expliquer, au point où on en était, une prise de possession militaire. Ajoutons que cela n'est pas : Muong-Sing n'a jamais relevé du Xieng-Keng birman, mais bien de la principauté siamoise de Nan. Nos droits sur Muong-Sing sont aussi incontestables, et d'ailleurs aussi faciles à prouver, que nous contestons peu ceux des Anglais sur Xieng-Keng, bien qu'il leur fût peut-être plus malaisé d'en fournir la justification. Nous ne savons pas encore à qui il faut attribuer l'acte qui vient d'être commis : jusqu'à ce qu'il soit réparé, il rompt notre contrat avec l'Angleterre et il met un point d'arrêt brutal aux opérations que nous avions entreprises d'un commun accord. On cherche des fautes à relever: en voilà une. Elle a modifié complètement la situation locale. Elle révèle peut-être comment on comprend à Londres l'indépendance de cet État-tampon que, dans notre bonne volonté première, nous ne nous étions pas refusés à constituer. En vérité l'Angleterre nous rend tout difficile, sinon impossible, même ce que nous aurions sans doute consenti à faire pour lui être agréable. Il y a quelque chose de peu amical et presque d'agressif dans la violation du Mékong qu'elle vient d'accomplir. Et c'est à ce moment que ses jour-

naux nous cherchent querelle au sujet de l'arrangement modeste et normal que nous venons enfin, après sept ou huit ans de négociations, de terminer avec la Chine ! On nous permettra de dire que cela passe la plaisanterie. Lord Salisbury a autre chose à faire qu'à suivre les suggestions de la presse anglaise au sujet de nos rapports avec la Chine. Qu'il commence par ordonner l'évacuation de Muong-Sing : nous causerons ensuite plus librement de tout ce qui pourra l'intéresser.

On a beaucoup parlé, depuis quelques jours, de troubles qui se sont produits en Macédoine. Le caractère de ces incidens n'est pas encore très bien connu; toutefois, l'importance semble en avoir été exagérée. Des bandes sont parties de Bulgarie et sont entrées en Macédoine, où elles ont causé quelques désordres; mais elles sont peu nombreuses, et, si elles ne sont pas soutenues du dehors, elles ne tarderont pas à se dissiper. Or, elles ne paraissent pas devoir être soutenues. Aucune des grandes puissances dont les conflits ont trop souvent agité la péninsule des Balkans n'est en ce moment disposée à y fomenter une agitation nouvelle ; du moins, elles s'en défendent toutes, et avec un grand air de sincérité. M. Crispi a bien assuré la Bulgarie de sa protection toute fraternelle, mais il est un peu loin, et il s'est trouvé depuis lors très occupé chez lui, pour son propre compte. L'Autriche est sage et tranquille ; la Russie ne l'est pas moins. On ne voit donc pas d'où pourrait venir le danger ; car, s'il s'agit d'un mouvement spontané, il est facile d'avance d'en mesurer l'évolution et d'en prévoir le terme prochain. Quelques personnes ont cru apercevoir dans ces troubles la main de l'Angleterre. On a dit que l'Angleterre, après avoir essayé de tirer parti des affaires d'Arménie, suscitait des embarras à la Porte sur un autre point afin de l'amener à capituler sur le premier. Ce seraient là des calculs d'un machiavélisme assez rudimentaire : rien n'autorise à les attribuer au gouvernement britannique. S'il y a eu essai d'intimidation sur la Porte, il vient plutôt de la Bulgarie, qui ne rencontre plus, dit-on, à Constantinople les mêmes facilités qu'autrefois pour la nomination et l'investiture d'évêques bulgares en Macédoine, c'est-à-dire pour l'assimilation religieuse du pays. Réduits à ces proportions, les troubles récens perdent de leur gravité : il est probable que dans quelques jours on n'en parlera plus.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

